


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LE

ROI MISÈRE

PAR

PAUL SAUNIÈRE

1868

LE ROI MISÈRE

PREMIÈRE PARTIE

I

LA FÊTE DE SAINT-CLOUD

De tous les mois de l'année, Septembre est certainement le plus aimé, le plus choyé, le plus impatiemment attendu.

Pourquoi?

Serait-ce que les loisirs que nous nous sommes créés nous le rendent plus attrayant? Serait-ce que réellement la nature se pare de couleurs plus riantes et plus harmonieuses, à mesure qu'elle dépouille les verdoyantes crudités d'une végétation trop opulente?

Ce qui n'est pas douteux, c'est que de tous et partout le mois de Septembre est acclamé. C'est lui que, de préférence, chantera la lyre du poëte et reproduira le pinceau du peintre, lui qui provoquera chez le négociant fourbu un soupir de joie satisfaite, lui que convoiteront l'avocat épuisé et le sage magistrat lui-même, désireux de ranger parmi les accessoires leur col empesé, leur cravate rigide et leur toge aux plis sévères.

Devant ceux-là le flot se déroule indifférent. Où ira-t-il? A la fête des Loges? à la fête de Saint-Cloud? Pouvoir choisir, quelle richesse!

Car ces deux fêtes-là offrent un attrait irrésistible au Parisien. Vingt fois il les a vues, vingt fois il les verra encore. Est-ce une raison? Non. Chaque année il y retourne, et chaque année il les trouve plus fastidieuses. Il ne s'aperçoit pas qu'il vieillit, que sa jeunesse s'est envolée, qu'il a pris le goût des joies tranquilles. Les aigres modulations du mirliton, qu'il aimait tant jadis, lui sont devenues insupportables. Il trouve que le bal est mal composé, celui-là même où il gesticulait quelque vingt ans plus tôt avec les Turlurettes de son temps. Il est blasé sur les somnambules lucides, les Hercules du Nord, les athlètes du Midi, les veaux à deux têtes, les phénomènes, les chiens et les ânes savants, les phoques qui disent « papa et maman. » Il parcourt d'un pas lent et régulier ces allées où il s'égarait si volontiers naguère, et promène un regard distrait sur la voûte feuillue dont l'ombre protectrice lui fut si chère autrefois.

C'est dans le parc de Saint-Cloud, plus encore qu'à l'extrémité de la forêt de Saint-Germain, que se rue le plus volontiers cette foule bariolée. Bien plus que les saltimbanques, qui la font sourire de pitié, elle contribue à l'éclat de la fête, dont elle anime la mise en scène. Nulle part on ne verra société plus mélangée, plus chamarrée. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ont été mises en réquisition pour nuancer les costumes dont les femmes parent leur extravagante coquetterie. Si tous leurs visages ne sourient pas, on voit qu'ils ne demandent qu'à s'épanouir.

Dans ce tohu-bohu général, les enfants poussent des cris de convoitise et d'admiration, les consciencieux se font peser, les badauds écoutent la parade du pître gouailleur et grossier. C'est une immense tour de Babel dans laquelle se confondent les classes, les opinions, les goûts, les langages, mais dont le but est le même : se divertir.

Pour y parvenir, quels moyens n'emploieront-ils pas! La bonne volonté ne leur manquera pas pour le tenter. Quant à réussir, c'est autre chose.

Donc, le 12 septembre 185.., à dix heures du matin, quel-

ques visiteurs précoces erraient déjà dans le parc de Saint-Cloud. Parmi ceux-là, un homme âgé de cinquante-cinq ans environ, le visage couvert d'une épaisse et longue barbe grisonnante, donnait le bras à une ravissante jeune fille de dix-huit ans, qui contemplait avec un étonnement naïf le singulier spectacle auquel elle assistait évidemment pour la première fois.

L'homme était couvert d'habits luisants et d'une propreté irréprochable. La coupe n'en était ni très-moderne ni très-élégante. On devinait que ces vêtements, un peu surannés, ne venaient pas de chez le grand faiseur et ne sortaient de leur armoire que dans les grands jours. Une paire de gants trop larges, de couleur foncée, recouvrait les mains épaisses du vieillard, qui s'appuyait fièrement sur un jonc sans valeur.

La jeune fille était mise avec une simplicité puritaine, mais pleine de charmes. Sa robe de jaconas, empesée, blanchie et repassée avec un soin minutieux, se drapait autour d'elle en plis opulents.

Sur sa tête, un chapeau de paille, garni de rubans bleus, faisait ressortir la blancheur de son teint et le blond doré de ses cheveux soyeux. Nul bijou ne tranchait sur cette toilette primitive, mais il s'en exhalait comme un parfum de jeunesse, de candeur, de grâce et de virginité.

Appuyée sur le bras du vieillard, chaussée de cette façon spéciale dont les Parisiennes ont le secret, elle marchait en sautillant, semblable à l'oisillon qui, pour la première fois, sort de son nid.

Son attention était vivement excitée. Tout ce qu'elle voyait était nouveau pour elle. On le devinait à ses grands yeux noirs dilatés, à son regard errant, à sa bouche entr'ouverte, qui laissait voir les deux rangs de perles que faisait ressortir le corail de ses lèvres rebondies.

De temps à autre, elle levait les yeux vers celui qui l'accompagnait, comme pour lui demander l'explication de ce tumulte inconnu.

Celui-ci lui souriait paternellement et l'entraînait doucement, l'arrachant à ses admirations timides. Il semblait heureux de la voir ainsi. Il n'avait de regards pour rien de ce qui

se passait autour de lui. Dans la foule des promeneurs, dans les tableaux insensés qui le sollicitaient, dans le son discordant des trombones accompagnés par la grosse caisse, il ne voyait et n'entendait rien. Il ne vivait que des impressions que ressentait cette belle jeune fille. Pour elle seule, il était tout yeux, tout oreilles. Elle était son monde, son soleil; le reste n'était que néant et obscurité. Son regard, chargé d'amour, se reposait sur elle avec une onction complaisante et rayonnait d'un bonheur extatique.

Les oisifs n'avaient pas encore envahi les allées ombreuses, la cascade muette se taisait, les jets d'eau ne décrivaient pas dans les airs leur courbe moelleuse et diamantée.

Seuls, quelques indigènes sillonnaient le champ de foire. Pour eux les paillasses s'égosillaient, les singes grimaçaient, le marchand de gaufres allumait son four; mais, il faut bien le dire, ni hommes ni bêtes ne se démenaient avec conviction. Ils sentaient que l'heure de la recette n'avait pas sonné.

Parmi les innombrables baraques rangées le long de la grande avenue, à partir de l'endroit où le pain d'épice envahissant cesse de se montrer, on distinguait un espace large de dix mètres au plus et profond de moitié, entouré d'une mauvaise toile à matelas, usée, rapiécée, sans couleur, sans consistance, et n'offrant contre l'œil du curieux qu'un abri fort insuffisant.

Au dehors, planté sur deux longues perches, se déroulait un tableau décoloré par l'usage et le mauvais temps, représentant, dans un fouillis de plantes fantastiques, une série d'animaux hyperboliques, entièrement dus à l'imagination du barbouilleur qui avait commis et *signé* cet incroyable échantillon de son savoir faire.

Au milieu de cette végétation diffuse et excentrique, on distinguait vaguement une femme, à peu près habillée de plumes, dévorant à belles dents un oiseau sans nom qu'elle tenait de la main gauche. Sa main droite, armée d'une baguette, étendue dans l'attitude du commandement, semblait dominer les animaux invraisemblables qui se courbaient à ses pieds.

Sur la plate-forme extérieure, un homme affublé d'un habit de marquis, fané, exténué, pantelant, interrogeait

avidement du regard la foule bruyante qui défilait sous ses yeux éraillés.

Auprès de lui, se tenait une femme vêtue d'un maillot blanc et d'une jupe pailletée, grosse, grasse, bien portante, à l'apparence honnête, et qui paraissait bien mieux faite pour soigner un pot-au-feu que pour exécuter un pas de zéphyr.

Sur un autre tableau, cette femme était représentée renversée, cambrée, appuyée seulement sur les pieds et sur les mains, et portant sur le ventre huit poids de vingt kilogrammes.

A côté d'elle, on apercevait deux enfants de dix à douze ans, un garçon et une fille, habillés en danseurs espagnols, dont la physionomie pâle et fatiguée était déjà empreinte de découragement et de tristesse.

La jeune fille que nous avons signalée s'arrêta un instant pour les regarder, ou plutôt pour les plaindre; mais, à ce moment même, la grosse femme les embrassa bruyamment et leur fit signe de rentrer dans la baraque.

La jeune fille respira plus librement. Elle était sûre que ces enfants étaient aimés. Aussi elle avait fait un pas pour s'éloigner, quand elle entendit le marquis adresser à sa femme cette question singulière :

— Dis donc, Lalie? la reine est-elle prête?

— Pas encore, mon vieux.

— Cré nom! jura le marquis d'une voix enrouée, est-c' qu'ell' va encore nous fair' des mistoufles? Attends, j' vais t'la secouer...

A ces mots, il disparut rapidement derrière le tableau qui faisait le plus bel ornement de sa façade.

Sa femme haussa les épaules et le laissa aller, mais, presque aussitôt, elle parut se raviser et suivit précipitamment le marquis.

Instinctivement, la jeune fille se rapprocha de la baraque et attira doucement le vieillard.

— Où vas-tu, Gabrielle? demanda-t-il.

Sans lui répondre, sur la pointe du pied, l'oreille tendue, la jeune fille se dirigea vers la toile qui servait de clôture aux saltimbanques.

Elle entendit distinctement la même voix de rogomme, qui jurait si violemment avec le costume d'où elle s'échappait. Cette voix était courroucée et prenait des intonations menaçantes.

— Faignante! cria-t-elle, crois-tu que j'te nourrirai toujours à ne rien faire?

La femme à qui s'adressait le marquis ne répondait rien. Sans doute son silence ne fit qu'irriter davantage l'irascible gentilhomme de tréteaux.

— Oh! mais non, reprit-il. Voilà sept ans qu'ça dure, j'en ai assez. Habille-toi ou va-t'en, n'y a pas de milieu. Les reines comme toi, j'les connais; ça se mène à coups d'trique...

— Je voudrais bien voir ça, fit tout à coup une autre voix que Gabrielle jugea être celle de la femme colosse.

— Ah! tu étais là, toi, Lalie? dit l'homme d'un ton plus doux.

— Oui, Polyte, j'étais là. Je voulais voir si t'aurais le cœur de battre cette pauvre folle. Tu ne te rappelles donc plus ce que je t'ai dit?

— Oh! ce que tu as dit...

— Je le ferai, répliqua Eulalie avec fermeté. Si tu as le malheur de la toucher, tu auras affaire à moi...

— Eh ben! alors, qu'elle s'habille.

— Elle s'habillera.

— Mangera-t-elle d'la viande crue?

— Elle en mangera.

— A la bonne heure! sans cela...

Polyte, le marquis, n'acheva pas sa phrase. Il s'éloigna, prit un litre de vin qu'il déboucha et but une large rasade.

A force de chercher, Gabrielle avait fini par trouver dans la toile une déchirure qui lui permettait de voir ce qui se passait dans l'intérieur.

Polyte bourrait une pipe. Ses enfants essayaient un pas nouveau qu'ils devaient danser le jour même.

Dans un coin, une femme d'un certain âge était, non pas assise, mais accroupie. Elle avait un visage régulier, austère, impassible. Pendant la scène qui venait de se passer, elle n'avait pas sourcillé. On aurait pu croire que cela ne la con-

cernait pas. Ses yeux sans regards erraient dans le vide avec une sorte d'égarement, ou, s'ils s'arrêtaient sur un point indécis, c'était avec une fixité qui faisait mal à voir. On sentait que plus rien ne vivait en elle au-delà de cette prunelle immobile dont la volonté ne guidait plus les éclairs désordonnés.

La pauvre femme était-elle donc folle, ainsi que l'avait dit Eulalie? Gabrielle ne savait que penser. Tout à coup elle vit l'Hercule femelle s'approcher de sa protégée et la prendre dans ses bras comme un enfant.

— N'est-ce pas que tu veux bien t'habiller? dit-elle avec une inflexion de voix caressante.

La reine — ainsi que l'avait désignée Polyte — parut faire un violent effort pour se rendre compte de ce qu'on lui demandait, puis elle fit un signe d'assentiment.

— Tiens, reprit Eulalie en ouvrant un coffre qui se trouvait à sa portée, regarde, ton costume est tout neuf. J'ai passé deux jours à le mettre en état, tu seras belle...

A la vue des oripeaux emplumés qu'on lui tendait, la reine tressaillit, et, d'un mouvement rapide, elle les repoussa, mais cette lueur d'énergie s'éteignit presque aussitôt. Son visage prit une douloureuse expression de frayeur; elle courba la tête et arrondit les épaules, comme si elle avait eu quelque violence à redouter.

— Oui, murmura-t-elle, ils me battraient.

Alors, avec une docilité d'esclave, elle se laissa faire. Eulalie l'habilla prestement d'une jupe garnie de plumes de toutes couleurs, lui passa autour du cou trois ou quatre colliers de verroterie, orna ses chevilles et ses poignets de bracelets de cuivre, et, pour couronner l'édifice, lui posa sur la tête un diadème de papier doré, orné de plumes multicolores et disposées en éventail.

Gabrielle ne perdait aucun de ces détails.

— Ah! père, soupira-t-elle, si vous voyiez la pauvre femme!

— Oui, répondit le vieillard en secouant la tête, j'ai tout entendu; mais que pouvons-nous y faire?

La jeune fille ne paraissait pas disposée à quitter son poste d'observation.

— Allons! viens, reprit son père sur un ton de bienveillante autorité. Je t'ai conduite ici pour que tu t'amuses, je veux que tu t'amuses.

A ces mots il l'entraîna et la ramena dans la grande allée.

A quelques pas d'eux, arrivait en sens inverse une troupe de jeunes gens, accouplés avec trois ou quatre de ces vertus fragiles qui ne sauraient plus compter leurs naufrages.

En les apercevant, le vieillard s'arrêta brusquement et serra instinctivement le bras de sa fille, puis il fit un mouvement comme pour battre en retraite. Il n'était plus temps. La bande joyeuse venait droit à lui.

II

UN ATELIER DE LA RUE DE LAVAL

En apercevant cette horde tapageuse, aux démonstrations de laquelle il ne pouvait plus échapper, le vieillard ne fut pas maître d'un geste de contrariété.

De leur côté, jeunes gens et jeunes femmes accouraient vers lui en poussant de turbulents vivats.

— Tiens, disait l'un, le roi Misère en habits de gala!

— Et en bonne fortune! ajoutait l'autre.

— Allons-y voir, proposa un troisième, la petite me paraît jolie, nous la prendrons. Elle ne sera pas fâchée, je suppose, de planter là ce vieux débris.

Ils étaient huit, hommes et femmes. Trois d'entre eux remorquaient chacun une compagne de circonstance. Des deux jeunes gens qui se trouvaient seuls, le premier, Anatole Delaunay, était mis à la dernière mode et affichait des prétentions exagérées au gandinisme; le second, Réné Dorval, vêtu avec plus de calme et de bon goût, semblait aussi plus raisonnable et ne mêlait point sa voix aux acclamations turbulentes qui avaient salué l'apparition inattendue du roi Misère.

Dans ce troupeau de jeunes fous, pas un n'avait dépassé vingt-cinq ans.

Ils se précipitèrent au-devant du vieillard en le saluant à l'avance de bruyants hurrahs. A mesure que se rapprochait la distance qui le séparait d'eux, celui-ci manifestait un embarras plus visible, et jetait sur la jeune fille interdite des regards inquiets. Cet homme était évidemment dans une fausse position. Sans doute, il ne pouvait pas rompre brusquement en visière à ceux qui venaient à lui, et, sans doute aussi, il craignait de compromettre sa fille en une société si facile.

Réné Dorval lut sur son visage cette pénible anxiété. Il prit donc les devants, et lui donna la main en même temps qu'il se découvrait devant la jeune fille avec une exquise courtoisie. Puis, arrêtant de son bras étendu l'avalanche humaine qui se ruait sur ses pas, tandis qu'il gardait à la main son chapeau :

— Messieurs, dit-il d'une voix grave, j'ai l'honneur de vous présenter M. Jacques Lacour et mademoiselle Gabrielle, sa fille.

La jeunesse est généralement folle, mais elle est bien rarement méchante. Les écervelés comprirent sur-le-champ quelle grossière inconvenance ils allaient commettre. Ils s'arrêtèrent aussitôt, regrettant déjà le mouvement de vivacité auquel ils avaient cédé, et, ainsi que Réné leur en avait donné l'exemple, ils se découvrirent à leur tour et saluèrent avec déférence.

Pour le coup, ce fut Jacques qui demeura confus d'une si respectueuse manifestation.

— Messieurs... balbutiait-il, vous êtes vraiment bien honnêtes...

— Au revoir, et bon plaisir ! l'interrompit Réné, sans lui donner le temps d'achever sa phrase.

Encore une fois il lui serra la main, et se tourna vers ses camarades.

— Nous, mes amis, à la TÊTE-NOIRE ! Qui m'aime me suive. Quant à moi, je me sens un appétit d'enfer.

— Et moi donc ! s'écrièrent à la fois les jeunes gens, qui le suivirent avec un ensemble admirable.

Jacques et sa fille demeurèrent seuls. Réné avait sauvé la situation.

— Quels sont ces jeunes gens? demanda Gabrielle un peu revenue de sa surprise.

— Des peintres et des sculpteurs, comme M. Réné.

— Et ces femmes qui les accompagnent?

— Je ne sais pas au juste... ça doit être... des modèles... Oui, je me souviens... la petite brune a posé pour la Baigneuse...

— Oh! fit Gabrielle qui rougissait et souriait à la fois. Et vous, père? Est-ce que vous avez posé aussi devant tous ces messieurs?

— A peu près... tu sais bien que c'est mon état... mais au fait, reprit Jacques, de quoi t'occupes-tu? Est-ce que cela te regarde? Allons, viens! Nous gagnerons Ville-d'Avray à pied et nous y déjeunerons. Rassure-toi : il n'y a pas plus d'une petite heure de chemin. Puis, quand nous aurons bien mangé, quand tu seras bien reposée, nous reviendrons à la fête.

— Et vous me mènerez dans les baraques? interrogea la jeune fille avec vivacité.

— Partout où il te plaira, viens.

A ces mots, Jacques tira vers la droite, grimpa à la lanterne de Diogène, et se dirigea sur Ville-d'Avray.

Pendant ce temps, les jeunes gens étaient arrivés à l'hôtel de la Tête-Noire, et avaient pris place autour d'une table, dans un cabinet dont la fenêtre donnait sur la Seine.

— Ah çà! demanda Anatole Delaunay, le roi Misère a donc une fille?

— Ne le saviez-vous pas? fit Réné. Elle demeure avec son père, dans la maison de votre ami Cherville...

— Et dans la vôtre, alors?

— Naturellement.

— Mais est-ce bien sa fille?

— J'en réponds. C'est moi qui suis son professeur.

— Elle apprend donc la peinture?

— Oui. Mademoiselle Gabrielle a reçu une excellente éducation. Elle peint déjà fort gentiment sur porcelaine.

— Vraiment! Mais qui donc l'a élevée?

— Son père.

— Qui? le roi Misère?

— Nécessairement.

— Mais, à l'aide de quelles ressources le malheureux a-t-il pu suffire à de telles dépenses?

— Ah! fit Réné en hochant la tête, ceci est tout un long poëme. Je vous conterai cela quelque jour... en même temps que l'origine du surnom qu'on lui a donné, et vous verrez si jamais couronne de roi a été plus méritée et mieux portée...

En ce moment, un des garçons de l'hôtel entra. Il apportait dans un plat homérique une entrecôte monstrueuse, surmontée d'une montagne de pommes de terre frites. Cette apparition réveilla la gourmandise au détriment de la curiosité.

Seul, Anatole Delaunay ne perdit pas de vue le sujet dont il s'occupait.

— Tiens, tiens! murmura-t-il, en caressant sa moustache et en se regardant dans la glace, elle est gentille cette petite, il faudra voir...

Toutes les extravagances dont la jeunesse est capable furent épuisées dans cette splendide journée, extravagances sur lesquelles il est prudent de ne pas trop insister.

Le lendemain, Réné Dorval était seul dans son atelier de la rue de Laval, n° 47.

Il était assis en face d'une ébauche commencée, mais sa pensée s'égarait bien loin du paysage placé sur son chevalet. A côté de lui, sur un tabouret, sa palette et ses pinceaux demeuraient inactifs. Il avait croisé ses jambes l'une sur l'autre, et, le coude appuyé sur le genou, le menton dans la main, le regard fixe, il songeait.

Tout était silence autour de lui. Nul bruit ne venait troubler la rêverie dans laquelle il était absorbé depuis quelque temps.

Situé dans un corps de bâtiment construit dans une cour et spécialement destiné à des artistes, loin des rumeurs de la rue, l'atelier du jeune peintre occupait, au premier étage, toute la largeur de la façade. Au-dessous de lui, au rez-de-chaussée, demeurait un sculpteur; au-dessus, Léon Cherville, un autre peintre.

Devant ce corps de bâtiment, s'étendait un terrain en friche que personne, pas même le propriétaire, ne songeait à convertir en jardin, et qui distribuait aux ateliers l'air et la lumière dont ils avaient besoin.

Dans chacun de ces trois logements la disposition était la même. A l'entrée, on avait profité de l'extrême hauteur des plafonds pour couper en deux cette luxueuse élévation, de sorte que chacun de ces appartements se composait en réalité de deux étages.

Dans la première pièce, servant d'antichambre, se trouvait un petit escalier qui communiquait avec la pièce supérieure, transformée en chambre à coucher et formant galerie sur l'atelier.

Réné Dorval habitait depuis trois ans le premier étage de cette maison.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans, aux cheveux noirs abondants, à l'œil bleu et profond, dont le nez tombait droit sur une fine moustache, vierge de tout contact avec le rasoir.

Son visage avait une remarquable expression d'énergie. Les narines mobiles, les maxillaires très-développés, le menton légèrement saillant, donnaient à sa physionomie un caractère de force peu commune et de persistante volonté.

Le torse, empreint d'une vigueur qui n'excluait ni l'élégance ni la distinction, se dessinait large et robuste sous la veste de velours gris qui l'enveloppait. Les extrémités étaient fines et soignées.

Sur les murs de l'atelier, nulle superfluité coûteuse n'attirait les regards. Çà et là, quelques tableaux inachevés se confondaient avec la couche verdâtre qui suppléait à la tapisserie absente. Sur une planche élevée, comme sur un champ de bataille abandonné, on apercevait une tête, un bras, une jambe, un pied, une main, dont le plâtre neigeux avait revêtu, grâce à la poussière qui le recouvrait, des teintes plus accusées.

Quant au mobilier, il ne se composait absolument que d'une table de chêne et d'un long et large divan, garni de six coussins, et recouvert d'une étoffe rayée dont la solidité avait été déjà rudement éprouvée. Dans un coin, deux ou trois

chevalets de dimension variée, autant de chaises de paille, et c'était tout.

Comme on le voit, rien n'était moins luxueux que cet intérieur. Il suffisait d'y entrer pour être certain que le peintre était pauvre et n'avait pu se procurer que le strict nécessaire.

En effet, Réné Dorval débutait dans la carrière ; il n'avait pas de nom, et ne parvenait qu'à grand'peine à joindre les deux bouts.

Mais il était intelligent. En même temps qu'il se livrait à l'art, il avait étudié son siècle, et il avait appris que si l'habit ne fait pas le moine, il contribue singulièrement à le faire respecter.

Toujours mis avec propreté, presque avec recherche, fréquentant de préférence les endroits où se réunissait l'élite des artistes, évitant surtout les bas-fonds où grouillent les rapins incompris, on le voyait faire figure au même rang que les plus aisés de ses confrères, et tenir dignement sa place au milieu d'eux.

A personne, jusqu'ici, il n'avait jugé à propos de conter ses déboires ou ses soucis. Quand on le voyait s'asseoir à une table et savourer son café, en homme dont l'estomac satisfait se livre aux béatitudes d'une laborieuse digestion, on ne se demandait pas s'il avait dîné d'un petit pain de deux sous, pour se ménager aux yeux de tous ce raffinement de gourmandise.

Combien de fois pourtant avait-il fait ce sacrifice à son amour-propre ! C'est qu'il savait fort bien que, dans notre société moderne, on évite prudemment les malheureux, et que l'on aime mieux fréquenter un homme à qui l'on peut au besoin emprunter cinq louis, qu'un pauvre diable que l'on est menacé, tôt ou tard, d'obliger d'une pièce de cinq francs.

Raconter ce qu'on a souffert quand on ne souffre plus, c'est tout simple ; mais confier sa détresse au meilleur de ses amis, c'est l'engager à vous éviter et à traverser la rue le lendemain, s'il vous rencontre.

Or, Réné était seul au monde. Pour se créer une position il ne devait compter que sur lui-même. De toutes les observations qu'il avait recueillies et dont il tirait profit, la seule qui

lui eût échappé, ou que du moins il n'avait pas su s'approprier, c'était l'aplomb.

L'aplomb lui manquait absolument. Maintes fois pourtant, il avait entendu dire à ses confrères : « J'ai du talent, moi, je fais bien mieux que Delacroix! Delacroix a la couleur, mais il n'a pas le dessin. Moi, j'ai la couleur et le dessin; donc j'ai plus de talent que lui... »

Dans le principe, il avait pris ces fanfaronnades pour des plaisanteries et il avait souri; mais, à force de les entendre répéter, il avait fini, sinon par les croire, du moins par faire semblant d'y ajouter foi. Cela lui avait donné à réfléchir. En effet, combien de gens n'ont d'autre mérite que celui de se faire valoir.

Ils font du bruit autour de leur personnalité, se faufilent, se mettent en avant, personne n'y fait attention. Un beau jour ils arrivent. Pour le coup on se regarde, on s'étonne, et on se dit :

— Ah ça! mais Galuchet a donc réellement quelque chose dans le ventre?

Alors seulement on cherche à s'expliquer cet avancement, dont parfois on s'est rendu sottement complice, et quand on interroge le bagage de ces parvenus, on est tout surpris de n'y rien découvrir. Rien n'est pas le mot. Si on le voulait bien on y trouverait beaucoup de patience, d'adresse et de platitude, jointes à une excessive vanité.

Réné n'avait point ce défaut, dont les résultats constituent aujourd'hui presque une qualité. Il ne se croyait pas sans talent, mais il était trop modeste. Or, la modestie poussée à l'excès est voisine de la faiblesse, et conduit souvent à l'impuissance. Il ne l'ignorait pas, mais, le sachant, il n'avait pu surmonter sa timidité. Heureusement pour lui, il avait une volonté de fer, une conduite irréprochable et une sobriété d'anachorète.

Grâce à ces trois dons de nature, il était parvenu depuis trois ans à lutter contre la misère et à ne pas désespérer de l'avenir.

En ce moment, surtout, où son front rêveur se penchait vers la terre, une chance inattendue, la première qui, réellement, pût faire époque dans sa vie, lui était tombée du

ciel. Un soleil levant, qu'il venait d'exposer chez Deforge, avait été acheté, payé comptant, et sans marchander.

Aussi, on le croira sans peine, ce n'était pas là ce qui assombrissait le regard de Réné. Pourtant, sa préoccupation devait prendre sa source dans un motif bien grave, car le temps s'écoulait, et le jeune peintre demeurait abîmé dans ses réflexions.

Il y fut subitement arraché par trois coups discrets frappés à la porte de son atelier.

— Entrez! cria-t-il, sans se déranger.

Sur cette invitation laconique, la porte s'ouvrit, et un homme de soixante ans, bien conservé, bien rasé, au visage rose encadré de longs cheveux blancs, pénétra dans l'atelier.

Réné avait cru d'abord qu'il ne s'agissait que d'un des familiers de la maison. Quand il vit ce petit homme sec et vert, à l'allure vive, à l'extérieur respectable, il se leva avec empressement et s'avança au-devant de lui.

Après l'avoir introduit et lui avoir indiqué du geste le divan qui composait tout son mobilier, il s'inclina gracieusement.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il avec curiosité.

— Pardon, fit le vieillard en s'asseyant, mais veuillez d'abord me dire si c'est bien chez M. Réné Dorval que je me trouve?

— Oui, monsieur.

— Ainsi, c'est bien vous qui avez exposé dernièrement chez Deforge un paysage...

— C'est bien moi, l'interrompit Réné, que ces informations successives intriguaient fort.

— Alors, monsieur, reprit le vieillard, je vous prierai de vouloir bien m'accorder quelques minutes d'attention...

— Je vous écoute, dit le peintre.

L'étranger toussa légèrement, comme s'il ressentait un peu d'embarras à s'expliquer.

— Monsieur, poursuivit-il enfin, n'éprouveriez-vous aucune répugnance à venir vous enfermer dans un château pour y exécuter quelques travaux indispensables?

— Pendant combien de temps ?

— Mon maître pense que votre absence pourrait se prolonger un mois environ.

— Votre maître? se récria Réné, frappé du contraste qui régnait entre ce mot et la parfaite urbanité du vieillard. Vous êtes donc...

— Je suis l'intendant d'un homme très-riche, c'est de sa part que je viens m'adresser à votre talent.

— Il en a donc entendu parler?

— Mieux que cela, monsieur. Il en a jugé par lui-même.

— Comment?

— C'est lui qui a acheté le tableau que vous avez vendu il y a trois jours.

— Ah! fit le peintre. Et que désire de moi ce personnage?

— Il s'agit de quelques réparations urgentes, et surtout d'un panneau entier à peindre. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre, car je n'ai avec mon maître que de très-rares et très-obscures relations.

— Veuillez me dire son nom, demanda Réné. S'il s'occupe d'art, peut-être ne m'est-il pas inconnu...

— Oh! fit vivement l'intendant, vous ne le connaissez certainement pas.

— Quel est son nom?

— Il se nomme M. Arthur.

— Mais ce n'est là qu'un prénom!

— Sans doute. Pourtant, depuis vingt-deux ans que je suis à son service, je ne lui en connais pas d'autre.

— En vérité? Il le cache donc?

— Je l'ignore.

— Enfin, demanda coup sur coup le jeune peintre, comment est-il? Quel âge a-t-il? Que fait-il?

— Je ne puis pas davantage vous répondre à cet égard, dit l'intendant. Je ne l'ai jamais vu.

— C'est impossible! se récria l'artiste.

— Vous voulez dire : C'est invraisemblable, corrigea l'étranger avec un fin sourire. Cela est pourtant. Du reste, toutes les questions que vous m'adresserez à cet égard ne feront

que retarder les explications succinctes que je suis chargé de vous fournir.

Réné crut un instant à quelque mystification. Il dévisagea longuement le vieillard, qui supporta son regard avec un calme flegmatique exempt de toute contrainte.

Persuadé que l'intendant était de bonne foi, mais ne comprenant rien à cette bizarre aventure, le jeune peintre fit trêve à son impatience.

— Parlez, monsieur, dit-il sans chercher plus longtemps le mot de cet énigme.

A ces mots, et comme s'il pressentait de curieuses révélations, il prit un tabouret et se rapprocha du vieillard.

III

LA DEMANDE EN MARIAGE

Tandis que Réné ne pouvait réprimer l'étonnement qui s'était emparé de lui, l'intendant conservait une imperturbable tranquillité, comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

— Que le nom de mon maître soit réellement le sien, ou qu'il l'ait choisi pour abriter derrière son insignifiance un nom plus sonore, cela ne doit pas être pour vous plus intéressant que ça ne l'est pour moi, reprit le vieillard avec le plus grand sang-froid. Le principal est que nous y trouvions chacun notre compte. Or, le marché que je suis chargé de vous proposer est assez avantageux pour vous décider à l'accepter.

En disant ces mots, l'intendant faisait un rapide inventaire des objets qui se trouvaient dans l'atelier. Ceci fait, il poursuivit avec assurance.

— Vous serez logé convenablement, nourri selon les ordres que vous aurez donnés ; vous aurez à votre disposition

voitures, chevaux, chiens, fusils; et le droit de chasser sur les terres qui dépendent du château. Enfin, votre travail terminé, vous recevrez deux mille francs. Si ces conditions vous conviennent, c'est une affaire conclue.

— Certes, fit Réné, cela me conviendrait fort si je n'avais certains engagements à remplir...

— Ne pouvez-vous pas les éluder, ou, tout au moins, en retarder l'exécution?

— Je l'essaierai, mais, dans aucun cas, je ne serai à même de vous donner avant ce soir une réponse définitive. Il est certaines démarches dont je ne puis me dispenser...

— Qu'à cela ne tienne, interrompit l'étranger. Je vais vous mettre bien à l'aise. Si rien ne vous en empêche, vous n'avez qu'à prendre après-demain matin le train de sept heures dix minutes au chemin de fer d'Orléans. Là vous demanderez un billet pour Monnerville. Arrivé à la station, vous trouverez une voiture qui vous attendra, vous y monterez et au bout d'une heure vous serez au château.

— Parfaitement, dit Réné, qui prit note aussitôt de l'heure du départ et du nom de la station. Cependant je désirerais d'ores et déjà faire une légère restriction...

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Monnerville est si près de Paris que je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'il me fût permis de venir passer un jour par semaine au centre de mes affaires.

— Je ne suppose pas, répondit l'intendant, qu'une demande si raisonnable puisse être un obstacle à la conclusion de notre marché.

— Alors c'est dit, fit vivement Réné. Si d'ici là je parviens à me dégager, après-demain matin je pars pour Monnerville.

— Et, continua l'intendant, si je ne vous vois pas arriver avec la voiture que j'aurai envoyée à votre rencontre, je serai libre de m'adresser ailleurs.

— C'est entendu, approuva le jeune peintre.

— Monsieur, dit le vieillard, en se levant et en s'inclinant profondément devant l'artiste, mon maître espère que vous voudrez bien lui prêter le concours de votre talent.

Sur ces paroles bienveillantes, il salua et sortit.

Tout en nettoyant sa palette et ses pinceaux, Réné son-

geait à l'étrange proposition qu'on venait de lui soumettre.

Pendant qu'il se livrait à cette occupation, on frappa légèrement en dehors, et presqu'aussitôt la porte s'ouvrit.

Réné se retourna à peine. Cette manière de se présenter indiquait un habitué de la maison.

En effet, d'un pas délibéré et avec une aisance du meilleur ton, entra un homme mis avec un goût parfait. A première vue, l'homme du plus grand monde perçait dans le moindre de ses mouvements.

— Ah ! monsieur de la Vigerie ! s'écria joyeusement Réné. Parbleu ! mon cher monsieur, vous ne pouviez arriver plus à point.

— Tant mieux ! répondit sur le même ton ce nouveau personnage. Serais-je assez heureux pour vous être bon à quelque chose ?

— Vous allez en juger, dit le peintre.

Et, sur-le-champ, il lui fit part de la visite qu'il venait de recevoir et des offres attrayantes qu'on lui avait faites.

Monsieur de la Vigerie l'écoutait avec la plus scrupuleuse attention.

Il était de cette race exceptionnelle dont il est difficile de préciser l'âge, et sur laquelle les années ne semblent s'amonceler qu'avec respect. Des cheveux nourris et abondants, où quelques rares fils d'argent se hasardaient à regret, un œil limpide, un regard franc, pas une ride sur le visage, une barbe noire et soignée, tel était l'ensemble de cette physionomie.

Un linge éblouissant, des vêtements, non-seulement élégants, mais merveilleusement appropriés à celui qui les portait, les extrémités irréprochablement chaussées et gantées, et, par-dessus tout, un parfum d'exquise compagnie, sans raideur, sans affectation, sans morgue, témoignaient de la naissance élevée et de la suprême distinction de ce personnage.

Sur son visage, que l'habitude et la volonté avaient depuis longtemps recouvert d'un masque d'impassibilité, on devinait pourtant que les orages de la vie avaient laissé leur empreinte.

Parfois les sourcils se fronçaient et dessinaient sur le

front un pli profond, mais plus souvent encore un sourire amer glissait sur ces lèvres pâles et relevait le coin de cette bouche, comme pour en laisser tomber le sarcasme.

Il n'interrrompit ni d'un mot ni d'un geste le récit que lui faisait Réné.

Quand celui-ci eut terminé, M. de la Vigerie se tourna vers lui.

— Eh bien? demanda-t-il. Que comptez-vous faire ?

— C'est précisément à vous que je voulais m'adresser pour me tirer d'embarras, répondit le jeune peintre, car au point où nous en sommes...

— Alors, mon ami, partez plutôt demain qu'après. Dans votre position, on n'a pas le droit de fermer sa caisse à deux mille francs qui veulent y entrer.

— Et mes leçons de dessin? fit Réné.

— Mademoiselle Lancray trouvera bien quelqu'un pour vous remplacer pendant un mois.

— Et mon mariage? objecta encore l'artiste.

— Bon! Il n'est pas si avancé qu'il ne puisse attendre quatre ou cinq semaines. Avez-vous reçu une réponse du protecteur de mademoiselle d'Érigny ?

— Pas encore.

— Donc rien ne vous retient à Paris.

— C'est vrai, soupira Réné avec tristesse.

On aurait dit qu'il était désolé de n'avoir plus aucune objection à soulever contre cette absence momentanée.

M. de la Vigerie se prit à sourire.

— Allons! reprit-il, comme s'il voulait triompher des dernières hésitations du peintre, habillez-vous, courez chez mademoiselle Lancray, priez-la de vouloir bien vous rendre votre liberté pour un mois, et que tout soit dit.

Réné se leva, obéissant machinalement aux instructions que lui donnait M. de la Vigerie.

— Pour ma part, reprit celui-ci, je n'ai qu'une prière à vous adresser. Ne m'avez-vous pas dit que vous viendriez à Paris une fois par semaine ?

— Oui, je l'ai stipulé spécialement dès aujourd'hui.

— J'espère alors que ce jour-là vous consentirez à venir me demander à dîner sans façon, en ami?

— Vous me comblez, mon cher monsieur, dit Réné, qui lui serra la main avec effusion,

— Maintenant, poursuivit M. de la Vigerie, je vous laisse. Bon voyage, et au revoir ! N'oubliez pas que j'ai votre parole et que j'y compte.

— Je n'aurais garde d'y manquer, protesta le jeune peintre avec chaleur.

M. de la Vigerie s'était levé. Réné le reconduisit jusqu'au seuil de son atelier et prit congé de lui d'une façon définitive; puis, franchissant lentement l'escalier qui de son antichambre conduisait à sa chambre à coucher, il commença sa toilette avec une nonchalance frappante.

Il songeait aux événements qui, depuis quelques jours, semblaient se concerter pour le tirer de la position fâcheuse dans laquelle il se trouvait.

De ces événements, il est indispensable de dire quelques mots.

Réné ne possédait aucune fortune, aucune famille, aucun patrimoine. Ses débuts dans la carrière difficile et encombrée vers laquelle l'avait poussé sa vocation, furent donc excessivement pénibles. Suivre son goût, faire de l'art, quand on possède un petit avoir, si mince qu'il soit, pourvu qu'il suffise à vous mettre à l'abri des premiers besoins, est le métier le plus agréable et le plus doux qui soit au monde. Mais embrasser cette profession ingrate quand on n'a rien, quand on est forcé de songer au pain de chaque jour, sentir les angoisses de la faim et leur imposer silence, ne pouvoir quelquefois pas s'acheter les objets nécessaires à l'exercice même de cette profession, c'est un labeur où tant de victimes ont succombé, tant de génies se sont éteints, que c'est presque un miracle de voir les courageux et les forts sortir vainqueurs de cette lutte opiniâtre.

Réné se débattait encore. Pour suppléer aux ressources que son pinceau ne suffisait pas à lui fournir, il donnait des leçons de dessin dans un pensionnat de demoiselles, sis à Grenelle, et dirigé par mademoiselle Lancray.

Depuis un an et demi, avec une patience et une exactitude qui ne s'étaient jamais démenties, il s'était astreint à cette dure servitude, quand, touchée de tant de noble infortune,

et, pour ainsi dire, afin de remercier l'artiste qui se sacrifiait ainsi, mademoiselle Lancray le pria de vouloir bien faire son portrait.

Réné essaya de s'en défendre, prétextant que ce n'était pas son genre, qu'il craignait de ne pas réussir ; mais la noble et digne femme, désirant colorer son bienfait d'une apparence d'obligation, insista si bien que le peintre dut s'exécuter.

Le ciel se plut à la récompenser de sa délicatesse. En échange des cinq cents francs qu'elle avait déclaré vouloir payer, son portrait, peint à miracle, était d'une ressemblance frappante. Réné lui-même n'espérait pas un si heureux résultat.

Les longues séances que nécessitait ce minutieux travail avaient rompu la glace entre la maîtresse de pension et le jeune professeur.

Mademoiselle Lancray était une femme de soixante ans, digne, respectable, honnête à tous égards, et qui, si elle n'était pas bavarde, n'était pas fâchée de sortir une fois, par hasard, du cercle étroit dans lequel ses occupations la retenaient enfermée.

Aussi, chaque jour, entre le peintre et le modèle, la conversation changeait, effleurant tous les sujets intéressants du moment. Tout naturellement, l'entretien vint à tomber sur le pensionnat que dirigeait la brave dame.

Parmi les jeunes filles qui le composaient, Réné avait remarqué une demoiselle dont la tristesse l'avait frappé. Caroline d'Érigny paraissait avoir vingt ans. C'est un âge auquel, d'ordinaire, les oiseaux se sont depuis longtemps envolés de leur cage. Quels motifs y retenaient cette belle captive, dont les yeux noirs, alanguis, et voilés, se fixaient parfois sur les murailles du jardin, comme si elle avait aspiré à les franchir?

Maintes fois, le jeune peintre avait eu ce pourquoi sur les lèvres, mais sa discrétion avait toujours hésité. Aujourd'hui, presque sans qu'il y songeât, cette question tomba de sa bouche.

— Quelle est donc, demanda-t-il, cette grande et jolie personne que j'ai souvent aperçue dans votre maison?

— Caroline d'Érigny?

— Précisément. J'ai cru remarquer qu'elle ne suivait plus

aucun cours, qu'elle habitait une chambre séparée, et que vous la traitiez avec infiniment d'égards.

— C'est vrai, répondit mademoiselle Lancray. En deux mots je vais vous dire son histoire. Caroline appartient à une excellente famille du Loiret. Depuis douze ans elle est orpheline. Elle ne possédait aucune fortune et était menacée de végéter dans l'ignorance et la pauvreté, quand un protecteur inconnu, que je n'ai jamais vu plus qu'elle, me l'adressa en m'assurant qu'il pourvoirait à tous ses besoins, jusqu'à ce qu'elle fût en âge de se marier.

— Eh bien! fit Réné, l'âge est venu, ce me semble? Ce protecteur ne songe-t-il pas à l'appeler auprès de lui, à lui faire connaître le monde?

— Je ne le crois pas, répondit mademoiselle Lancray. Non-seulement cet inconnu n'a jamais fait sortir sa protégée, mais il n'est jamais venu la voir.

— Alors, comment espère-t-il marier cette pauvre enfant?

— Je l'ignore. Pour ma part, je suis bien décidée, quand Caroline sera majeure à lui rendre sa liberté. J'en ai déjà prévenu ce mystérieux personnage.

— Vous le connaissez donc?

— Pas le moins du monde.

— Mais vous avez son nom, vous savez où il demeure?

— Nécessairement. Seulement, en m'envoyant la pauvre jeune fille, cet homme a formellement exigé que je m'engage à ne révéler à qui que ce soit, pas même à Caroline, le nom et l'adresse qu'il m'indiquait.

— De sorte que mademoiselle d'Érigny est vouée au célibat, à la solitude et à la pauvreté...

— Oui, à moins que...

Mademoiselle Lancray s'arrêta brusquement.

Réné releva la tête, et s'aperçut que la bonne demoiselle le considérait d'une façon toute particulière.

— Pourquoi pas? murmura-t-elle assez haut pour que le peintre l'entendît. Voyons, reprit-elle sur un ton maternel, répondez-moi franchement, M. Dorval.

Réné ouvrit de grands yeux. Il ne comprenait pas encore.

— Je vous le promets, balbutia-t-il sans cacher sa surprise.

— Comment trouvez-vous mademoiselle d'Érigny ?

— Fort bien.

— N'avez-vous pour elle aucun — elle chercha le mot pendant quelques secondes — aucun goût? dit-elle enfin.

— Ma foi! répondit Réné avec bonhomie, je ne me le suis jamais demandé. Je trouve que mademoiselle d'Érigny est une personne belle, à laquelle je m'intéresse un peu plus depuis que je connais sa triste position, mais je ne crois pas avoir d'amour pour elle.

— Je n'ai prononcé aucune parole de ce genre, se récria mademoiselle Lancray. Mais enfin, reprit-elle, cette jeune fille ne vous inspire aucune répugnance.

— Bien loin de là, se défendit Réné.

— Alors, laissez-moi continuer, poursuivit la bonne demoiselle, car je ne vous ai pas tout dit. Le jour où mademoiselle d'Érigny se mariera, ce protecteur inconnu se charge de lui constituer une dot de cent mille francs.

— Dans ce cas elle a plus de chances, fit observer froidement l'artiste, tout en continuant son travail.

— Eh bien ! il ne tient qu'à vous que ces chances augmentent, dit brusquement mademoiselle Lancray.

— A moi ? répéta Réné qui commençait à comprendre.

— Oui, monsieur, insista la digne femme. Je vous ai bien jugé, j'en réponds. Je vous crois rangé, économe, laborieux, vous avez du talent : tout cela constitue un capital qui n'est pas à dédaigner.

— Je ne protesterai pas contre une appréciation si flatteuse, dit le peintre, mais, de grâce, achevez, mademoiselle. Où voulez-vous en venir ?

— Caroline d'Érigny n'a pas vingt ans, elle est donc jeune ; elle est jolie, ce qui ne gâte rien, et elle a cent mille francs de dot. Voilà douze ans qu'elle n'a jamais franchi qu'à mon bras les murs de cette prison, dont je cherche à lui dorer les barreaux. J'ai eu pour elle des soins et des prévenances que je n'ai eus pour aucune autre, parce que je les devais à son malheur. J'ai su lui inspirer une confiance aveugle. Ce que je lui conseillerai, elle sera toute disposée à le faire.

Quant à son protecteur, je vous l'ai dit, je ne le connais pas ; mais il est impossible que cet homme ne me sache pas gré de ce que j'ai fait pour cette malheureuse enfant. L'argent qu'il m'a donné ne paie pas les attentions maternelles dont j'ai entouré l'enfance de cette petite déshéritée. Aussi je me plais à croire qu'il prendrait en sérieuse considération toute démarche que je tenterais auprès de lui, et que j'appuierais de mon humble crédit.

Eh bien ! j'aime Caroline comme une fille. Tout mon être se révolte à l'idée qu'elle pourrait être un jour plus malheureuse encore qu'elle ne l'a été jusqu'ici, et, si elle doit prendre un mari, je souhaite ardemment qu'elle épouse avant tout un cœur honnête et loyal, capable de tenir envers l'orpheline l'engagement qu'il aura pris à la face de Dieu. Or, j'ai foi en vous, Réné Dorval, voilà pourquoi je viens vous dire :

Voulez-vous être cet homme ? Voulez-vous épouser Caroline d'Érigny ?

IV

COMMENT LE PEINTRE ET L'AMATEUR FIRENT COMMERCE D'AMITIÉ

Cette proposition de mariage, nettement formulée, à laquelle Réné ne s'attendait en aucune façon, le surprit au-delà de toute expression.

Il tressaillit, interrompit brusquement son travail, et regarda mademoiselle Lancray, comme s'il ne pouvait pas ajouter foi à ce qu'il venait d'entendre.

Celle-ci soutint ce regard avec une sorte de pitié débonnaire. On devinait à son sourire qu'elle comptait sur l'effet qu'elle venait de produire. Elle s'imaginait offrir à ce pauvre professeur de dessin un avenir tel qu'il n'en avait jamais rêvé de semblable.

L'étonnement qu'il laissa percer n'était pas fait pour la dissuader. Seulement, tout entière à la satisfaction d'avoir produit son coup de théâtre, elle ne remarqua pas qu'il y avait un peu de malaise au fond de cet étonnement. Et, sur-le-champ, avec cette conviction qui anime ceux qui songent à réaliser les projets les plus invraisemblables, elle continua.

— J'ai quelque habitude des physionomies. Il m'en est tant passé sous les yeux depuis trente ans que je me suis vouée à l'éducation ! Aussi je ne crois pas m'être trompée sur votre compte. Je vous ai longtemps étudié avant d'en arriver à vous accorder ma confiance, et je suis bien certaine que, dans aucun cas, je n'aurai lieu de m'en repentir.

— Je puis vous l'assurer, répondit enfin Réné, mais une telle distance me sépare de mademoiselle d'Érigny, que je suis littéralement abasourdi...

— Eh ! mon cher monsieur, ne soyez pas surpris. La distance n'est pas si grande. Caroline est dans une position exceptionnelle. La pauvre enfant n'a pas le choix des maris. Or, vous êtes fort bien de votre personne, vous êtes jeune, vous avez du talent, de l'ordre, c'est quelque chose. Pour ma part, je ne doute pas qu'elle vous accepte de ma main. La seule difficulté que j'entrevois, c'est d'y décider son protecteur. Eh bien !... on peut essayer de le fléchir... qui ne risque rien n'a rien. Voyons, consentez-vous à m'y autoriser ?

— Mon Dieu ! mademoiselle, fit Réné confus, je vous demande pardon de ne pas reconnaître par un oui instantané les bontés excessives que vous me témoignez, mais songez que l'affaire dont vous m'entretenez est une véritable révolution dans ma vie.

— Vos idées vous éloignent-elles du mariage ?

— Je n'y ai jamais songé, je vous l'avoue.

— Dans ce cas, songez-y, mais hâtez-vous. Il est de votre intérêt, autant que de celui de Caroline, que vous preniez au plus tôt une résolution.

— Je vous promets, mademoiselle, que je ne vous ferai pas attendre ma réponse au delà de vingt-quatre heures.

— J'y compte, monsieur Dorval, et, pour aujourd'hui, je vous rends, dès à présent, votre liberté.

L'esprit troublé, en proie à des perplexités inconnues, le jeune peintre regagna son atelier.

Parmi ceux qui le fréquentaient le plus assidûment, se trouvait M. de la Vigerie. C'était un désœuvré du grand monde, que ses goûts et ses fréquentations rapprochaient de l'art et des artistes. Pourtant, ce n'était point un désœuvré vulgaire, appartenant à la catégorie des *inutiles* ou des *gêneurs*. Possesseur d'une assez jolie fortune, très-friand de belle peinture, déjà riche de dix ou douze tableaux irréprochables des écoles flamande, italienne et espagnole, il avait résolu de compléter désormais sa galerie par les produits de l'école moderne.

N'acceptant ni les impressions ni les préférences injustes de la foule, n'obéissant qu'à ses instincts personnels, guidé par un goût et une habileté qui ne se fourvoyaient jamais, il se tenait à l'affût des jeunes talents, et les encourageait volontiers de ses deniers et de ses conseils.

Aussi M. de la Vigerie possédait dans le monde artistique une notoriété empreinte d'un profond respect et d'une sympathie amicale. Sa galerie moderne était la plus riche et la plus variée que l'on connût. En art, il faisait autorité.

Le hasard lui avait fait rencontrer un tableau de Réné Dorval. Il avait demandé le nom et l'adresse du peintre, et, dès la première visite, comprenant qu'il était tombé sur une misère dignement supportée, il avait ouvert sa bourse au jeune peintre.

— Le tableau que j'ai vu de vous n'est pas irréprochable, dit-il à Réné, mais il vit ; l'air circule à travers vos arbres, votre ciel est lumineux et profond. Vite, il faut m'en faire un autre, sur lequel vous me permettrez de vous donner ces dix louis à-compte. Maintenant, vous ne me connaissez pas ; il faut que je vous mette au courant de mes défauts, disons de mes manies, si vous le voulez.. C'est un besoin pour moi de voir grandir l'œuvre que je désire posséder. J'espère donc que vous voudrez bien tolérer que je vienne de temps en temps encombrer votre atelier. Quant aux observations que je risquerai, vous n'en prendrez que ce qu'il vous plaira, et vous excuserez mon radotage.

Mais Réné savait fort bien quel personnage se trouvait de-

vant lui, et combien était flatteuse la visite qu'il recevait. Il se mit à l'œuvre aussitôt avec un soin, une patience, une activité qu'il n'avait pas encore déployés.

M. de la Vigerie venait presque chaque jour. Avec une modestie bien rare et une délicatesse infinie, il hasardait parfois une critique légère, mais cette critique était toujours si juste, les rares conseils qu'il donnait prouvaient un goût si sûr, une supériorité si réelle, que Réné ne pouvait pas les méconnaître.

Ce qui résulta de cette combinaison fut magique. L'inspiration de l'artiste, aidée de l'expérience du vieil amateur, produisit un véritable chef-d'œuvre.

Le jour où M. de la Vigerie l'emporta et voulut savoir de Réné quel prix il exigeait de cette merveille, celui-ci en demanda timidement cinq cents francs. Il en aurait même rabattu quelque chose.

— Vous plaisantez? fit le gentilhomme. Je ne suis point un marchand. Votre tableau vaut les mille francs que voici, et encore je ne vous le cèderais pas au même prix dans cinq ou six ans.

Réné ne trouva pas une parole pour remercier ce généreux client.

Pendant quelque temps, il n'aperçut M. de la Vigerie qu'à de rares intervalles, mais un jour l'amateur revint. Cette fois, il n'était pas seul; un grave personnage l'accompagnait.

C'était un nouveau client. Il avait vu le tableau de Réné et avait manifesté le désir d'en avoir un du même peintre. M. de la Vigerie le présenta.

Quatre fois, en deux ans, les mêmes circonstances amenèrent les mêmes résultats.

M. de la Vigerie devenait peu à peu le commensal de l'atelier. Le caractère de Réné, sa conduite, sa physionomie, lui plaisaient et l'intéressaient en sa faveur.

Quant au jeune artiste, les services qu'il avait reçus, la distinction dont il était l'objet, le tact exquis qui avait présidé à toutes les libertés que prenait avec lui le gentilhomme, l'avaient sincèrement touché.

Leur liaison sortit promptement des ornières de la bana-

lité, et, sans atteindre encore aux intimités de l'amitié, se resserra des charmes d'une mutuelle estime.

Il semblait qu'entre ces deux hommes il n'y eût qu'un pas à faire, pour qu'ils en arrivassent à sortir de la réserve polie dont ils ne s'étaient pas encore départis. L'occasion seule pouvait faire naître ce rapprochement, en provoquant les premières confidences de Réné.

Cette occasion se présenta tout naturellement, le jour où l'artiste rentra chez lui fort perplexe, à la suite de sa conversation avec mademoiselle Lancray.

A peine avait-il ôté son chapeau que M. de la Vigerie arriva.

On le croira sans peine, le jeune peintre était encore tout ébahi de la merveilleuse proposition qui lui avait été faite. Aussi le vieil amateur ne put-il s'empêcher de le remarquer.

— Ah ça ! fit-il, qu'avez-vous, mon cher monsieur ? Vous serait-il survenu quelque contrariété ? En quoi pourrais-je vous être utile?...

Réné l'arrêta d'un geste.

— Je vous demande pardon, reprit M. de la Vigerie, j'ai commis une indiscrétion dont il ne faut accuser que l'amitié que j'ai pour vous. Si cette sollicitude vous pèse, admettons que je n'ai rien dit, et pardonnez à ma maladresse.

— Laissez-moi vous en remercier, au contraire, répondit Réné avec vivacité. Vous m'avez prodigué de trop utiles conseils pour que j'oublie jamais l'autorité qu'ils vous ont donnée sur mon inexpérience. Si l'un de nous deux doit s'excuser auprès de l'autre, c'est assurément moi, car je suis tenté de recourir encore à votre sagesse.

— Oh! ma sagesse! sourit M. de la Vigerie... Enfin, parlez et ne doutez pas que je sois tout à votre disposition.

— Cette fois, il ne s'agit plus d'art, soupira Réné. C'est aux réalités de la vie qu'il faut descendre. En deux mots, voici ce dont il est question :

Je n'ai aucune répugnance et ne mets aucun amour-propre à vous déclarer que je suis pauvre.

Vous l'avez deviné, sans doute, vous qui m'avez si généreusement aidé à lutter contre cette pauvreté. L'année dernière je l'étais encore plus, quand un brave homme, avec

qui j'avais eu jadis des relations de voisinage, de mansarde à mansarde, vint me trouver et m'offrir ce qu'il appelait une position. Ce brave homme était professeur de dessin dans un pensionnat de demoiselles. Sa vue s'affaiblissait; il avait pris le parti d'aller vivre dans son pays de ses petites rentes, et me proposait de le remplacer.

C'était pour moi une précieuse ressource, j'acceptai. Mes vingt-quatre ans faillirent être un obstacle à la réalisation de nos désirs communs, mais le digne homme se porta garant de ma conduite, et plaida si chaleureusement ma cause, que je fus admis par mademoiselle Lancray, malgré l'énorme défaut de jeunesse dont j'étais affligé.

Depuis, cette honnête personne est revenue de ses préventions à mon égard; elle me témoigne une grande affabilité, et, tout à l'heure même, elle vient de me donner une preuve de l'estime qu'elle a pour moi, en me proposant la main d'une de ses pensionnaires.

— Je vous en fais mon compliment, fit M. de la Vigerie; mais quel conseil voulez-vous que je vous donne? Cette jeune fille est-elle laide, disgracieuse, difforme?

— Elle est jolie, fort intéressante, et n'a pas vingt ans.

— Alors elle est pauvre?

— Elle a cent mille francs de dot.

— Elle vous aime donc?

— Elle me connaît à peine de vue et je ne lui ai jamais parlé.

— De grâce expliquez-vous, car il y a certainement là-dessous une énigme incompréhensible...

— Dont voici l'explication, poursuivit Réné. Mademoiselle Caroline d'Érigny est orpheline et sans fortune. C'est à un protecteur inconnu qu'elle doit son éducation, c'est lui qui la dotera le jour où elle aura choisi un mari.

— Bien! fit M. de la Vigerie; cette jeune fille est-elle de votre goût?

— Elle n'a rien de déplaisant.

— Et vous, vous n'aimez personne? demanda le gentilhomme en dardant sur l'artiste son regard interrogateur.

Celui-ci se troubla légèrement.

— Non... balbutia-t-il. Je n'aime personne.

— Diable! fit M. de la Vigerie en souriant, vous n'en avez pas l'air bien sûr... Bon! j'y suis! Quelque affection passagère...

— Vous vous trompez, répondit froidement Réné. Ces affections-là, il faut les payer, et je vous ai dit que j'étais pauvre.

— Alors, c'est plus grave. Il s'agit donc d'une jeune fille. Je ne vous demande pas si elle est honnête et belle, puisqu'elle vous plaît; mais est-elle riche?

— Elle est pauvre, comme moi.

— Tant pis! Et elle vous aime aussi?

— Je l'ignore.

— Vous ne le lui avez donc pas demandé?

— Nous n'avons jamais échangé que des paroles insignifiantes...

— Tout ceci est bien vague. Mais vous, avez-vous interrogé votre cœur?

— Non, mais j'éprouve pour cette jeune fille une sympathie réelle.

— Et... c'est tout?

— Absolument.

— Eh bien! mon cher ami, dit M. de la Vigerie en prenant les mains de Réné, si ce que vous m'avez dit est la vérité, et je n'en doute pas, épousez, dès demain, si vous le pouvez, mademoiselle d'Érigny.

— Ah! fit l'artiste un peu surpris. C'est votre avis?

— Pour plusieurs raisons, je vous le conseille, répondit le gentilhomme.

— Oserai-je vous prier de me les donner?

— Pourquoi non? C'est votre droit. Surtout ne vous formalisez d'aucune des personnalités qui pourront m'échapper. Vous me supposez assez galant homme, je pense, pour que toute allusion blessante soit loin de ma pensée!

— Après ce que je vous dois, monsieur, ma susceptibilité serait de la sottise.

— Donc, mon ami, je vous disais : Mariez-vous! Il n'est que temps, croyez-moi. La sympathie qui vous entraîne vers celle dont vous m'avez parlé ne tardera pas, sans cela, à de-

venir de l'amour. Or, vous me l'avez dit vous-même, cette jeune fille est pauvre et vous n'avez rien. Dans ces conditions-là, l'amour est une calamité.

Epousez demain celle que vous aimez, si elle est assez vertueuse ou si vous la respectez assez pour n'en pas faire votre maîtresse. Oh ! la lune de miel vous sera douce et chacun vous enviera. Remarquez que, pour les premiers mois, je laisse de côté la question d'argent, qui a bien son importance, cependant; mais elle passera, cette lune de miel, ou, si elle ne passe pas, d'autres préoccupations viendront vous assaillir le jour où vous serez père de famille.

Il ne suffit pas, en effet, de faire des enfants, il faut les nourrir, les élever ensuite, et, plus tard, leur ouvrir les portes de la vie. Si vous n'êtes pas en état de pourvoir à tant de besoins, que deviendront ces enfants ? Relégués dans une position qui sera déjà pour eux une déchéance, relativement au milieu dans lequel ils seront nés, obligés de travailler pour vivre, en proie à toutes les privations, à toutes les amertumes, à toutes les tentations, auront-ils au même degré que vous la force de lutter héroïquement contre la misère? Pouvez-vous en répondre? Et malgré les principes sévères que vous leur aurez inculqués, comptez-vous pour rien les inégalités d'humeur et de caractère, la paresse, le découragement, la coquetterie, — et la santé! Savez-vous si votre fils ne mourra pas en prison ou à l'hôpital? si votre fille ne deviendra pas une de ces beautés fardées, plâtrées, dont vous vous détournez avec dégoût, et dans les bras de qui se sont endormis Paris, la province et l'étranger?

Oh! je vois bien que tout votre être se révolte à cette idée, mais d'autres que vous, aussi nobles, aussi courageux, ont été victimes de semblables désastres. Il ne faut pas avoir l'orgueil de se croire une exception à la règle générale. L'exception, vous l'avez appris, est la confirmation de la règle.

Réné se taisait. Il écoutait M. de la Vigerie et sentait qu'il y avait du vrai au fond de ces paroles qui vibraient à son oreille.

— Vous vous taisez, reprit le gentilhomme. Voulez-vous admettre maintenant que le ciel vous refuse les joies de la

paternité? que vous en soyez réduits, votre femme et vous, à vivre de cette existence égoïste qui dessèche le cœur? Soit! que deviendrez-vous? Vous avez du talent, me direz-vous? Je le sais, mais qu'en ferez-vous? Aurez-vous la cruauté de faire subir à celle que vous aimez les horribles privations que vous avez endurées? Croyez-vous qu'il suffise de se dire: Je vais me marier! pour que l'argent afflue dans votre caisse? Non, vous savez trop bien le contraire, vous qui combattez depuis des années et qui n'avez pas encore vaincu. Il faudra donc vivre d'expédients, renoncer à l'art pour faire du métier, travailler bourgeoisement pour engraisser le pot-au-feu.

Tenez, moi qui vous parle, je connais votre monde mieux que vous. Depuis plus de quinze ans que je fréquente les ateliers, j'en ai vu de ces mariages qui promettaient de longs avenirs de jeunesse, de bonheur, de gloire même! Tous ont abouti à des larmes, à des sanglots, beaucoup au déshonneur, quelques-uns au suicide.

Parbleu! Je n'ignore pas que l'exception est toujours là, mais c'est toujours l'exception. Aussi, je vous le dis, mon jeune ami : la misère tue le génie.

Au lieu de ces tableaux déchirants, voyez quel brillant horizon s'ouvre devant vous! Cent mille francs, mon cher! Cent mille francs! De notre temps on prétend que ce n'est rien. Le dernier des épiciers dédaigne une telle médiocrité. Et pourtant, moi qui suis riche, je vous dis que c'est une fortune. Ces cent mille francs représentent pour vous le pain assuré, la liberté d'esprit, le contentement du cœur, le travail facile, la réputation, et ce bonheur tranquille qui vaut mieux que les turbulences de la passion.

Si mademoiselle d'Érigny était laide, ou même si elle n'avait rien qui pût vous plaire, je conseillerais le premier à votre honnêteté de refuser une alliance bonne tout au plus pour quelque boursier aux abois, mais elle est jolie, elle est jeune, elle est intéressante — selon vos propres expressions — voilà pourquoi je vous répète : Mariez-vous!

Vous avez désiré mon avis, je vous l'ai donné, dit M. de la Vigerie. Maintenant je vous laisse. Réfléchissez. Demain vous me direz ce que vous aurez décidé.

Le lendemain Réné avait consenti. En annonçant à made-

moiselle Lancray qu'il acceptait la proposition qu'elle lui avait faite, il avait formellement exigé d'elle la promesse que mademoiselle d'Érigny ne serait instruite de rien avant que son protecteur mystérieux eût donné son consentement à ce mariage.

La maîtresse de pension s'y était engagée, et avait écrit le jour même à ce bienfaiteur inconnu. Huit jours s'étaient écoulés sans qu'aucune réponse fût parvenue à la vieille demoiselle.

Voilà où en était la situation de Réné au moment où commence cette histoire.

L'arrivée de l'intendant de M. Arthur vint subitement retarder ces projets d'avenir. Cette fois encore, Réné avait demandé conseil à M. de la Vigerie. Évidemment l'intérêt et la raison se réunissaient pour motiver l'absence momentanée du jeune artiste.

Lui-même paraissait l'avoir compris, puisqu'il s'habillait pour aller prier mademoiselle Lancray de le faire remplacer pendant un mois. Cependant il était facile de voir que ce départ ne lui souriait qu'à moitié. Il avait fait sa toilette avec une lenteur et une nonchalance qui ne témoignaient pas d'un grand empressement.

Il se préparait à sortir, quand, de nouveau, on frappa discrètement à sa porte.

— C'est Gabrielle ! fit Réné, dont le cœur battit avec force.

Il descendit précipitamment l'escalier, et courut ouvrir lui-même la porte de son atelier.

Rougissante et les yeux baissés, la jeune fille entra timidement. Elle était seule.

V

LA VEILLE DU DÉPART

En ouvrant sa porte, Réné se penchait au dehors, comme s'il se fût attendu à voir paraître quelqu'un sur les pas de la jeune fille.

Gabrielle comprit ce mouvement.

— Ne cherchez pas, dit-elle en rougissant de plus en plus, mon père ne viendra pas.

— Serait-il malade? demanda le peintre avec un intérêt marqué.

— Non. Grâce au ciel, mon père se porte très-bien; mais il est très-occupé en ce moment et ne peut pas toujours m'accompagner. En outre, il ne sait pas que je suis sortie, et je désire que vous ne l'en instruisiez pas pour le moment.

— Ah! fit Réné avec une nuance d'étonnement. Quel pressant motif vous amène donc?

— Je me plais à croire, monsieur, dit Gabrielle en faisant un effort, que vous n'attribuez ma démarche et le secret que je vous demande à aucune cause indigne de moi. Je ne suis ici que pour obtenir de vous un renseignement dont j'ai besoin.

— Il n'était pas nécessaire, mademoiselle, de protester contre une pensée que je n'ai jamais eue. Si j'ai commis la maladresse de manifester un peu d'étonnement, c'est que, pour la première fois depuis près de deux ans, j'ai l'honneur de vous voir seule. Maintenant, ne doutez pas que je sois entièrement à vos ordres.

— Ne m'avez-vous pas parlé d'un jeune médecin avec qui vous êtes lié?

— Le docteur Lasserre? C'est, en effet, un de mes meilleurs amis. Vous l'avez vu chez moi, je crois?

— En effet, je m'en souviens. Il s'est voué, m'avez-vous dit, à une sorte de spécialité.

— La folie, c'est vrai; mais le hasard seul en a décidé.

C'est sur ce sujet qu'il a soutenu, lors de son examen de docteur, une thèse fort remarquée. A la suite de ce premier succès, il a quitté Paris, a parcouru l'une après l'autre toutes les maisons de fous qui existent en Europe, et a séjourné même quelque temps dans celles qui ont le plus particulièrement attiré son attention. Ce voyage a duré sept ans.

— De sorte, fit Gabrielle qui paraissait avoir une idée fixe, que M. Lasserre a vu des fous de toute espèce?

— Plus qu'aucun autre médecin qui soit au monde, car il est le seul qui, jusqu'ici, ait entrepris cette tournée gigantesque.

— Et nécessairement, il est fort expert en pareille matière?

— A ce point qu'il n'est pas un cas remarquable qu'il ne soit appelé par ses confrères à examiner. Il a trente ans à peine, mais il a dans le monde scientifique une réputation que ses études spéciales lui ont méritée, plus encore que l'intelligence dont il est doué. A un âge où les médecins se sont fait à peine une clientèle, il est agrégé près la Faculté de Médecine, décoré de la Légion d'honneur, et en passe de devenir une des célébrités de son époque.

— Vous le connaissez depuis longtemps?

— Non; mais, lors de son arrivée à Paris, j'ai été à même, sans savoir qui il était, de lui rendre un léger service, et depuis cette circonstance, nous nous sommes vus très-régulièrement.

— Est-il indiscret de vous demander de quelle nature est ce service? fit la jeune fille d'une voix timide.

— Du tout, mademoiselle, quoiqu'il s'agisse d'une chose si simple qu'elle ne vaille guère la peine d'être racontée.

M. Lasserre traversait le boulevard, au coin de la rue Montmartre, qui est un des carrefours les plus passants et les plus encombrés de Paris, quand il fut renversé par un coupé qu'il n'avait pas aperçu. Précipité dans sa chute entre les jambes du cheval, il aurait été infailliblement écrasé, si, par hasard, je ne me fusse trouvé là fort à point. Je saisis l'animal par les naseaux avec une telle énergie que je le contraignis à reculer, en dépit des coups de fouet que me cinglait l'automédon furieux.

— Comment! s'écria Gabrielle, le cocher vous a frappé!

— Parbleu! l'imbécile n'avait rien vu de ce qui se passait.

— Ensuite? fit la jeune fille, dont le visage exprimait une émotion profonde.

— C'est tout, dit Réné; M. Lasserre se releva sans aucun mal, et moi j'en fus quitte pour un poignet foulé.

— Mais vous lui avez sauvé la vie! fit observer Gabrielle avec une admiration naïve.

— C'est bien possible. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où je me retirais, M. Lasserre courut après moi et exigea que je lui donnasse mon adresse. Puis, s'apercevant du léger accident qui m'était survenu, il m'entraîna chez un pharmacien, me pansa, et, dans la suite, vint chaque jour me soigner jusqu'à ce que je fusse entièrement guéri.

— Je vois, reprit Gabrielle, que vous êtes au mieux avec le docteur et qu'il n'a rien à vous refuser. Je ne connaissais pas les liens d'amitié qui vous unissaient l'un à l'autre, mais je pensais qu'entre deux hommes de votre valeur, il y avait quelque chose de plus que des relations ordinaires. Cela m'enhardit à vous demander un service. Vous avez toujours été si bon pour mon père et pour moi que je ne crains pas de faire un nouvel appel à votre bienveillance.

— Parlez, mademoiselle. Que désirez-vous de moi?

— Je voudrais une lettre de recommandation pour le docteur Lasserre, mais une lettre...

— Je comprends, fit Réné. Une lettre qui vous le livrât pieds et poings liés.

— C'est cela. Je désirerais aussi que vous ne me demandassiez pas pourquoi.

— Il suffit, mademoiselle, dit le peintre en s'asseyant devant sa table.

Il griffonna quelques lignes à la hâte, écrivit sur une enveloppe l'adresse du médecin, et remit à la jeune fille la lettre qu'il venait de tracer. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher docteur,

« Je vous adresse une de mes élèves, mademoiselle Lacour. Vous m'obligeriez plus que je ne saurais dire en faisant pour elle ce que vous feriez pour moi.

« Merci d'avance et bien à vous. Réné DORVAL. »

Pour toute réponse, Gabrielle lui tendit la main.

— Plus tard, dit-elle à demi-voix, si je réussis, je vous dirai tout.

Elle allait s'éloigner, quand l'artiste l'arrêta.

— Ah! fit-il. J'oubliais! Nous allons être forcés d'interrompre nos leçons. Demain seulement, il me serait possible de vous recevoir.

— C'est que... précisément... je ne le puis pas... bégaya la jeune fille. Vous allez donc vous absenter?

— Je quitte Paris après-demain matin.

— Pour combien de temps?

— Un mois environ.

— Et vous allez?

— A Monnerville, à quelques kilomètres d'ici.

— Pour travailler ou pour...

Gabrielle s'arrêta brusquement. Elle sentait qu'elle devenait indiscrète.

— Pour travailler, répondit Réné.

— Chez qui? demanda-t-elle encore involontairement.

— Chez un certain monsieur Arthur...

— Le connaissez-vous?

— Pas le moins du monde. Il paraît que c'est un homme bizarre, qui vit seul, enfermé dans une sorte de chapelle ardente, dont ses domestiques eux-mêmes n'ont jamais entrevu le visage.

— Ainsi, demanda Gabrielle visiblement soulagée, il n'a pas de famille, pas de femme, pas d'enfants?

— Je ne le crois pas. Tout ce que j'ai appris sur son compte m'annonce seulement que c'est un type curieux et que je me propose d'étudier.

— Alors, bon courage et au revoir! dit joyeusement la jeune fille, qui disparut en courant.

La porte s'était depuis longtemps refermée sur cette gracieuse apparition, sans que Réné pût détacher ses regards des panneaux inertes que sa robe avait frôlés.

Si novice qu'il fût en l'art d'aimer, le trouble de Gabrielle, les impressions qui s'étaient reflétées sur ses traits, n'avaient pas échappé à l'œil clairvoyant du peintre. Et il demeurait cloué au sol, hochant la tête, songeant à cette adorable créa-

ture dont la beauté rayonnait encore sur les murs nus de son atelier solitaire.

— Non, fit-il tout à coup, il n'y faut plus penser! M. de la Vigerie a raison... D'ailleurs, il est trop tard... Aussi bien, cette absence que je déplorais tout à l'heure est un coup du sort... De cette façon tout se terminera pour le mieux.

A ces mots, il prit brusquement son chapeau et sortit.

Une heure après, il était chez mademoiselle Lancray. Par un hasard que Réné regretta fort, la vieille demoiselle était sortie. Il fut donc obligé de l'informer par une lettre des motifs qui le forçaient de s'éloigner, mais comme, à moins de s'expliquer trop longuement, il ne pouvait pas la mettre au courant de toutes les particularités de cette aventure, il ne nomma point M. Arthur et ne donna sur ce personnage aucuns des détails qu'il tenait de son intendant. Il se contenta d'annoncer sa visite lors du premier voyage qu'il ferait à Paris.

Le lendemain, dans la journée, il s'occupa de ses préparatifs de départ, acheta les objets indispensables à l'exécution des travaux qui lui étaient confiés, et les fit porter chez lui.

Le soir, en compagnie de quelques amis, il alla faire une longue promenade aux Champs-Élysées. Vers onze heures et demie, au moment où il regagnait son logis et longeait sa rue déserte, il heurta du pied un homme étendu pour ainsi dire en travers de sa porte.

S'il avait été certain que ce fût un ivrogne, il ne se serait assurément pas dérangé de son chemin, mais il pensa que cet homme pouvait être la victime d'un accident. En conséquence, il se baissa et palpa le corps de cet inconnu.

Celui-ci poussa un grognement significatif.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il d'une voix rauque, en se soulevant à moitié. Est-ce que nous sommes à Saint-Cloud?

Réné vit qu'il n'avait décidément devant lui qu'un ivrogne.

— Allons! cria-t-il en le secouant énergiquement, levez-vous! que faites-vous là?

— Tiens! C'te bêtise! je la suis, répondit le dormeur en se frottant les yeux.

— Qui suivez-vous?

— La jeune demoiselle.

— Quelle demoiselle?

— Je n' sais pas, parbleu! Si je le savais, je n' serais pas là.

— Alors, pourquoi y êtes-vous?

— J' vas vous dire, mon bonhomme. Quand la p'tite est venue me trouver aujourd'hui, j'en ai passé par où elle a voulu. J' l'ai laissée partir. C' n'est qu'ensuite que j'ai réfléchi. Je m' suis dit : Polyte, tu n'es qu'un s'rin. Si tu la perds de vue, tu n' pourras pas la faire *chanter*. Alors je m' suis mis à sa poursuite et je l'ai r'pincée. Elle m'a fait faire une rud' trotte, la mâtine! Elle a pris le ch'min de fer, je l'ai pris, elle a monté dans une voiture, j'ai monté dans une autre, et enfin elle est entrée ici. Vous comprenez?

— Parfaitement, répondit Réné, pressentant instinctivement qu'il était question de Gabrielle.

— Mais c' n'était pas tout, reprit l'ivrogne qui était à moitié dégrisé, bien qu'il demeurât assis sur le pavé. Il s'agissait d' savoir si la p'tite *perchait dans la cambuse*. Alors j' suis entré chez l' marchand d' yin du coin et j'ai observé. Pour passer l' temps, j'ai bu deux ou trois litres, je n' sais pas combien. A ma place, vous en auriez fait autant, n'est-ce pas?

— Certainement, affirma Réné.

— Pour lors, continua l'inconnu, j'ai senti que j' *pinçais mon jeune homme*, et qu' j'allais être *raide*. Mais je n' *perdais pas la carte*, et comme la p'tite n'était pas sortie d' la *tôle*, j'ai pensé qu'elle y d'meurait. Je m' suis levé pour aller r'garder l' nom d' la rue, mais j'ai jamais pu le lire. C' diable d'écriteau tournait... tournait... Quand j'ai vu qu'il n' voulait pas s'arrêter, j'y ai dit : « Toi, tu t' fatigueras plus tôt que moi, » et je m' suis couché. Ah ben! au fait, il est p't-être arrêté, à c't'heure...

— Pas encore, dit l'artiste; mais quelle affaire avez-vous faite avec cette demoiselle?

L'ivrogne se redressa. Son œil atone s'éclaira d'une lueur d'intelligence.

— Pas si bête! fit-il en souriant. Vous n'auriez qu'à *casser du sucre* à Lalie.

— Qu'est-ce que cela, Eulalie? interrogea Réné.

- Ça! c'est mon épouse, répondit l'inconnu, dont la physionomie reprit aussitôt son masque stupide.

Le peintre vit bien qu'il ne tirerait pas autre chose de ce sac à vin. Il l'abandonna. Mais, au moment où il allait ébranler la sonnette, il réfléchit que si la jeune fille dont il s'agissait était réellement Gabrielle, et si ce misérable l'avait suivie, cela ne pouvait pas être dans des intentions très-honorables.

— Où demeurez-vous? demanda-t-il à l'ivrogne.

— A Saint-Cloud, pour le moment. Qué qu' ça vous fait? Est-ce que vous y allez?

— Non; mais je vais au chemin de fer et je puis vous y accompagner.

— Ah! nom d'un nom! vous êt' un bon jeune homme, vous! Ça, on peut l' dire. Ma foi! ça n'est pas de refus; mais à une condition...

— Laquelle? dit Réné en surmontant son dégoût et son impatience.

— C'est que vous m' direz l' nom d' cette satanée rue que j' n'ai pas pu déchiffrer.

— Volontiers. C'est la rue de Charonne.

— Si loin que ça! s'écria l'ivrogne. Tiens, je ne l'aurais pas cru. Et le numéro?

— Soixante-sept.

— Décidément, vous êt' un chérubin. Mais c'est pas fini. J' suis dans les *brindezingues*, j'oublierais ça, faut m' l'écrire.

Réné s'exécuta, et, consciencieusement, il écrivit sur une feuille de son carnet : rue de Charonne, 67. Puis il tendit le papier à son singulier interlocuteur.

— Maint'nant, dit Polyte, donnez-moi la patte pour que j' me r'mette d'aplomb.

Le peintre en avait pris son parti. Il releva l'ivrogne, qui chancelait et qui murmurait :

— Tonnerre! il fait du vent ce soir! Je n' peux pas m'tenir debout. C'est égal, on peut dire que vous êtes pas fier, et qu' vous êtes un brave cœur. N' croyez pas que j' vas vous

pleurer dans l' gilet, mais vous m'allez. Vrai! Allons boire un' chopine!...

En ce moment, un coupé remontait la rue Pigalle, et passait au coin de la rue de Laval, où demeurait Réné. Il hêla le cocher, poussa l'inconnu dans la voiture, et se fit conduire au chemin de fer.

— En carrosse! disait l'ivrogne. Pus qu' ça d' monnaie! Excusez du peu. Vous êt' donc un prince déguisé?

Arrivé à la gare de la rue Saint-Lazare, Réné prit un billet pour Saint-Cloud, fit monter Polyte dans la salle d'attente et voulut se retirer.

Mais il n'avait pas prévu que *son ami* ne voudrait plus se séparer de lui. Il fut contraint de l'assurer qu'il allait chercher un litre afin de le boire en route, et qu'il reviendrait aussitôt. Il remonta en voiture et rentra chez lui. Il était environ minuit et demi.

Sur-le-champ, il fit ses préparatifs de départ.

Tout en empilant ses chemises sur ses chaussettes et ses mouchoirs sur ses chemises, il réfléchissait à la rencontre inexplicable qu'il venait de faire, et plus il y songeait, plus il était convaincu qu'il s'agissait de Gabrielle. C'était la seule jeune fille qui demeurât dans la maison.

Comment cette créature fine et délicate était-elle en rapport avec le misérable que le hasard avait jeté sur le chemin de l'artiste? Que parlait-il de chantage? Quel secret pouvait exister entre cette brute et cette frêle enfant?

Réné se souvint alors de la visite non moins surprenante que lui avait faite la jeune fille dans le courant de la journée. Pourquoi l'avait-elle si longuement entretenu du docteur? Pourquoi cette lettre de recommandation?

Il aurait bien voulu pouvoir éclaircir cette affaire avant son départ; mais il n'en avait pas le temps. Le lendemain matin, au petit jour, il était sur pied. Une heure après, il partait pour Monnerville.

VI

LA REINE

Il faisait un temps admirable, le jour de la fête de Saint-Cloud par lequel a débuté ce récit.

Sur les arbres centenaires du parc, le soleil versait des torrents de lumière ; le ciel bleu, limpide, miroitant, se détachait vigoureusement au-dessus des masses verdoyantes, dont l'ombre opaque, nettement accentuée, se dessinait sur le chemin poudreux.

Une fois sortie de la cohue bruyante, Gabrielle avait quitté le bras de son père pour cueillir çà et là les fleurs éparses que le passant distrait avait dédaignées. C'était un maigre et pâle bouquet que celui qu'elle serrait dans sa main mignonne, mais les fleurs, si humbles qu'elles soient, ont un prix inestimable pour ceux qui ne jouissent pas quand ils le voudraient d'air et de liberté.

Son père la regardait courir. Son œil, imprégné de tendresse, suivait avec une sorte de ravissement les moindres mouvements de la blonde enfant. Maintenant son visage était calme, loin des clameurs et du bruit, seul avec sa fille, il ne ne tremblait plus pour elle, et s'abandonnait tout entier aux ivresses paternelles qui faisaient battre son cœur.

Pourtant, au milieu des joies enfantines qu'elle savourait à pleins poumons, Gabrielle s'arrêtait parfois, comme si un souvenir pénible l'avait poursuivie.

C'était la première fois qu'elle assistait à une fête de ce genre. De tout ce qu'elle avait vu, elle ne connaissait rien. Cependant, au milieu de ce tohu-bohu assourdissant, ce qui l'avait le plus frappée, c'étaient les paroles prononcées par Polyte le saltimbanque. Il avait parlé d'une reine, il l'avait menacée de la battre. Eulalie avait dit que cette femme était

follé, et l'avait défendue contre la colère brutale de son mari.

Gabrielle ne comprenait rien à ces paroles contradictoires. Comment une reine pouvait-elle se trouver en compagnie de ces malheureux? Pourquoi voulait-on lui faire manger de la viande crue?

Ce comment et ce pourquoi lui trottaient en tête, pendant qu'elle suivait l'avenue rigide aboutissant à la grille de Ville-d'Avray. Elle s'efforçait de n'y plus songer, et, malgré elle, cette particularité lui revenait en mémoire.

Le déjeuner qu'elle fit en arrivant, et auquel son appétit fit bravement honneur, ne laissa pas davantage trève à cette préoccupation. Dès qu'elle eut achevé le repas, elle voulut se remettre en route. A l'entendre, elle n'était nullement fatiguée, et avait au contraire besoin de mouvement et d'activité.

La vérité est qu'elle s'était dit depuis quelques instants :

— Je veux voir cette reine.

Seulement, comme toute jeune fille est instinctivement femme, elle se garda bien d'exprimer le désir qu'elle éprouvait. Lorsqu'elle rentra, trois heures après l'avoir quitté, sur le champ de foire, elle s'arrêta indifférente devant toutes les tentations grossières qui se pressaient sur ses pas.

— Veux-tu entrer là? lui demandait son père à chaque station.

— Non, répondait-elle, en le tirant par le bras pour le faire avancer.

Mais on ne marchait qu'avec une extrême lenteur. Il était trois heures, et le public envahissait l'allée principale. Néanmoins, après avoir longtemps piétiné, Gabrielle se trouva devant la baraque qui, le matin, avait attiré son attention.

— Veux-tu entrer là? répéta son père.

— Allons! fit-elle. Puisqu'il faut absolument que j'entre quelque part, autant vaut-il que ce soit là qu'ailleurs.

Jacques fendit la foule et se présenta au bureau. On lui demanda vingt centimes pour les *premières*. Il entra et voulut se placer sur le cinquième ou sixième banc, mais sa fille ne l'entendait pas ainsi.

— Non, disait-elle, je veux bien voir.

Je t'assure, mon enfant, qu'on voit bien mieux d'un peu loin au théâtre ; de près, tu n'auras aucune illusion...

— Je n'y tiens pas, répliquait la jeune fille en se rapprochant toujours de la scène. Nous serons infiniment mieux ici. En disant ces mots, elle prit place sur le premier rang. De la main, elle pouvait toucher la rampe de fer-blanc préparée pour les représentations du soir.

Sans répliquer, Jacques s'assit à côté d'elle.

Gabrielle jeta les yeux sur le curieux spectacle dont elle était témoin.

Devant elle était baissé un rideau jadis rouge, figurant une draperie, dont les plis plus accusés commençaient à se confondre dans une teinte uniforme. La peinture était usée aux trois quarts, et la toile commençait à montrer le lin grisâtre et grossier dont elle était tissée.

Ce rideau tombait sur une scène large de trois mètres environ, élevée d'un mètre au-dessus de terre, à gauche de laquelle une entrée, masquée par un coutil éraillé, avait été réservée pour les *artistes*.

Quant à la salle de spectacle, elle était large de cinq mètres, profonde de six, et garnie de bancs étroits dont aucune serge prétentieuse n'essayait de dissimuler la nudité.

L'ensemble était sombre, triste, et suait la misère.

Gabrielle sentit un frisson de malaise parcourir tout son corps. Son premier mouvement avait été de quitter la place.

Pendant qu'elle examinait cet intérieur désolé, Polyte, au dehors, faisait son *boniment* de toutes les forces de sa voix éteinte ; sa femme battait la grosse caisse d'une main et recevait l'argent de l'autre ; leurs enfants esquissaient un pas sur l'estrade, et souriaient aux badauds de ce sourire horrible qui semble demander du pain.

— Entrez, messieurs, mesdames ! criait le saltimbanque. Tout ce que j' vous ai dit n'est rien à côté de ce que j' vous promets. Entrez ! vous verrez la reine des Indiens *qu'on mange*. (Voulait-il dire *Comanches* ou faire un jeu de mots spirituel ?) C'te reine a été prise par les Anglais dans une *razzia* oùsqu'ils ont *nettoyé* tout un village. Elle appartient-z-à une tribu qu'est essentiellement carnivore, ce qui veut dire qu'elle ne s' nourrit que de viand' crue. Si quéqu' per-

sonne de la société avait sur elle un beefsteack, elle pourrait en faire l'essai. Et pareillement, messieurs, mesdames, si l'un de vous désirait l'entretenir dans sa langue maternelle, elle pourrait s'assurer que j' suis pas un *monteur de coups*, comme il y en a tant parmi mes *honorables* confrères. Allez! la grosse caisse...

Et la foule entrait, incrédule, bruyante, mais elle entrait. Et Polyte se frottait les mains, car la recette allait toujours.

Soudain une société tapageuse fit irruption dans la salle. C'était les mêmes jeunes gens et les mêmes femmes qui, le matin, avaient hélé le roi Misère. Cette fois, ils saluèrent avec respect, et vinrent s'asseoir sur le même banc que Gabrielle. Réné seul manquait à la réunion. Il avait horreur de ces haillons et de ces oripeaux.

Au même instant, Polyte, Eulalie et leurs enfants disparurent derrière le rideau qui donnait accès dans les coulisses. Bientôt la toile se leva, et le spectacle commença.

Le saltimbanque ouvrit la représentation par quelques tours d'escamotage qui n'émerveillèrent que fort peu les spectateurs. Puis vint Eulalie, qui jongla, sans beaucoup plus de succès, avec des poids de vingt kilogrammes, et ensuite les jeunes danseurs, qui exécutèrent au plus mal les pas que personne ne leur avait enseignés. Enfin la toile tomba.

Le public était froid et mécontent.

Polyte ne se déconcerta pas. Il reparut, salua profondément, et, du ton d'un huissier de cour qui annonce une majesté, il dit simplement :

— La reine, messieurs!

Alors, de la baguette qu'il tenait à la main, il frappa un léger coup sur la toile, et le rideau se releva.

Accroupie sur un mauvais tapis, parut une femme vêtue d'un costume de sauvage apocryphe, agrementé de plumes de toutes les couleurs, — le chef-d'œuvre d'Eulalie.

Chacun se préparait à rire aux éclats du spécimen indien qu'on allait lui montrer, et pourtant nul ne protesta, même par un geste, du sein de ce public gouailleur et mal disposé. La vue de cette femme produisit sur tous la même impression d'étonnement.

Nul n'aurait pu dire son âge. Ses cheveux noirs, soyeux,

longs, abondants, peignés avec soin, retombaient sur ses épaules en boucles ondulées. Son regard fixe, morne, atone, semblait contempler sans les voir les spectateurs groupés devant elle.

Cet œil noir, immobile, tranchait vigoureusement sur la prunelle blanche qu'encadrait une double rangée de cils épais. Le nez correct s'abaissait sur une bouche petite, bien dessinée; mais aucun chagrin comme aucune joie ne semblait jamais crisper ni dérider la lèvre inerte. L'ovale de la figure était pur, mais le visage et les bras avaient une teinte bistrée qui paraissait donner raison à l'affirmation du saltimbanque.

En effet, nul maillot, nulle teinture, ne recouvraient les épaules ni les bras. Sous cette peau fine on voyait le sang courir.

Cette femme, dont les mains s'appuyaient négligemment sur les genoux, ressemblait à une statue. Sa pose était digne et commandait le respect. Réellement, il y avait dans son attitude un cachet de grandeur et d'autorité. On sentait qu'elle n'était point à sa place sur le théâtre ridicule qui servait de trône abject à sa majesté déchue.

Eulalie se tenait à côté d'elle et la regardait avec bonté.

Il y eut dans la foule comme un frémissement.

Polyte comprit qu'il tenait son public. Il était trop adroit pour ne pas en profiter.

— Mesdames et messieurs, dit-il, en attendant le repas de la reine, ma fille va s' permettre de faire le tour de la société. Elle n'a pas d'autr' moyen d' se faire une dot, la pauvr' petite. Veuillez n' pas l'oublier, s'il vous plaît.

La jeune danseuse prit par la poignée un tronc de fer blanc peint en vert, et commença sa promenade à travers les bancs.

Gabrielle ne se lassait pas de considérer le type étrange qu'elle avait sous les yeux.

Dans la salle, les conversations se croisaient et formaient un bourdonnement confus.

— Dis donc, Ernest, fit tout à coup une voix inconnue, toi qui sais quelques mots d'indien, parle-lui donc, pour voir si elle répondra?

Gabrielle entendit ces paroles. Elle se pencha vivement et

reconnut que cette voix partait du groupe de jeunes gens qui étaient assis à côté d'elle.

C'était M. Anatole Delaunay qui s'adressait à un de ses amis.

— Bah! fit M. Ernest. A quoi bon? Je suis bien sûr que la reine des Indiens ne sait pas un traître mot de sa langue.

— Qu'est-ce que cela te fait? Toi! un officier de marine, qui as flâné cinq ans dans ces parages à bord de *la Tonnante*, tu pourrais bien essayer...

Ernest haussait les épaules d'un air dédaigneux.

Pendant ce temps, la fille du saltimbanque avait fini sa tournée.

— Le déjeuner de la reine! cria aussitôt Polyte.

Eulalie prit dans la coulisse une assiette, sur laquelle se trouvaient trois ou quatre morceaux de viande crue. Elle tendit l'assiette à la reine.

— Mange! lui dit-elle avec douceur, je t'en prie.

Mais la reine demeurait immobile et comme pétrifiée. Elle n'avait pas même entendu ce qu'on lui demandait.

Les amis d'Ernest le pressaient de s'adresser à l'Indienne. Les femmes qui se trouvaient avec lui insistaient de toute leur grâce.

— Vous le voulez? fit-il. Soit!

Alors, au milieu du silence de la foule, il prononça un mot guttural, bref, impérieux.

La reine tressaillit. Son regard étincela.

— Mange! répéta Ernest dans le même idiome, dont il expliqua le sens à ses amis.

Les lèvres de l'Indienne se contractèrent. Elle se redressa avec fierté et prit une attitude pleine de noblesse et de dignité. On aurait juré qu'elle se révoltait contre l'ordre qui lui était dicté.

— Je le veux! reprit l'officier de marine.

Brusquement, sans transition, la physionomie de la pauvre femme changea d'expression. Elle devint douce, humble, craintive, son corps s'affaissa, elle courba la tête comme si elle eût tremblé devant une menace réelle, et porta la main vers l'assiette qu'Eulalie lui tendait.

L'officier était pour son compte beaucoup plus étonné que

les autres. A Saint-Cloud ! Dans une foire ! Il avait trouvé une véritable femme sauvage !

Il résolut de pousser plus avant cette épreuve.

— Tu mens, dit-il, tu n'es pas une reine, tu es une esclave ; tu ne commandes pas, tu obéis.

A mesure qu'il parlait, il traduisait en français à ses amis la phrase qu'il venait de prononcer. Gabrielle n'en perdait pas une syllabe.

En entendant ces mots, l'Indienne se redressa de nouveau. Elle repoussa violemment la main d'Eulalie. Son œil s'alluma d'un éclair de haine.

— Lâches ! répondit-elle dans la même langue qu'avait employée l'officier de marine, pourquoi ne m'avez-vous pas tuée comme les autres ?...

— Quels autres ? fit vivement Ernest.

— Tuez-moi ! mais tuez-moi donc, misérables ! criait la malheureuse avec exaltation.

Ni Polyte, ni Eulalie, ni le public, ne comprenaient rien à cette scène émouvante.

— Renvoyez tout ce monde, ordonna l'officier au saltimbanqne en lui glissant une pièce de cinq francs dans la main.

Celui-ci s'exécuta avec une merveilleuse docilité.

— Mesdames et messieurs, dit-il, la reine vient de déclarer en indien — vous en êtes témoins — qu'elle n'avait pas faim. Le fait est que nous la nourrissons avec tant de soin que cela ne doit pas vous surprendre. En conséquence, le spectacle est terminé. Si vous êtes contents et satisfaits, faites-en part à vos amis et connaissances...

Il y eut un léger murmure, mais la foule s'écoula sans trop de mécontentement.

L'officier et ses amis restèrent à leur place.

Jacques allait se retirer, mais Gabrielle le retint.

— Vous plaisantez, père ! fit-elle à voix basse. C'est le plus intéressant qui nous reste à voir.

Le bonhomme se rassit aussitôt. Il n'avait pas d'autre volonté que celle de sa fille.

Quand la salle fut vide, l'officier s'adressa directement à Polyte.

— Voyons, dit-il, avouez-nous franchement quelle est cette femme ?

— J' n'en sais pas plus que vous, mon cher monsieur. Nous l'avons trouvée à quatre ou cinq lieues du Havre, étendue dans un fossé, à peu près mourante de faim. Nous nous proposions d' la conduire à l'hôpital; mais ma femme, qu'est une bonne bête, l'a prise en amitié pendant la route et n'a plus voulu s'en séparer. Vous sentez ben qu' ça n' m'allait que tout juste; mais Lalie a t'nu bon, et v'là quéqu'chose comme sept ans qu' ça dure.

— Et qui est-elle ? D'où vient-elle ? Le savez-vous ?

— Ah ! j' t'en fiche ! Elle est foll', la malheureuse ! Pas moyen d'y arracher un mot. C'pendant, comme je n' pouvais pas la nourrir à rien faire, j' l'ai habillée en sauvage. Du reste, Lalie vous dira ça mieux qu' moi. Y a qu'elle qui peut en tirer quéqu'chose.

Alors, se faisant de ses deux mains un porte-voix :

— Eh ! Lalie ! cria-t-il. Viens donc causer à ces messieurs, qu' j'aille à ma parade.

La brave femme accourut et répéta mot pour mot ce que son mari venait de raconter.

— Voulez-vous que je l'interroge ? demanda l'officier.

— Parbleu ! Je ne demande pas mieux. Je ne serais pas fâchée non plus de savoir qui elle est. Mais ce n'est pas la peine de vous décarcasser à lui parler charabia, elle comprend très-bien le français.

— Alors, elle n'est point Indienne ?

— C'est bien possible. Pourtant, vous êtes Français et vous parlez indien ; elle peut bien être Indienne et parler français.

— C'est juste, dit l'officier, confondu par cette logique renversante. Eh bien ! faites-la venir, je vais l'interroger.

Eulalie disparut un instant, et revint donnant la main à la pauvre femme.

— Viens, lui disait-elle d'une voix caressante, on ne veut pas te faire de mal, ne crains rien.

La folle la suivait, en se faisant traîner comme un enfant qui n'obéit qu'à regret.

Alors commença le plus pénible des interrogatoires. Chaque fois que l'officier s'exprimait en indien, cette femme était dominée par une crainte insurmontable et ne répondait pas un mot. On aurait dit que la terreur paralysait ses facultés.

Aux questions qu'on lui posait en français, elle ne répondait pas davantage. Ses yeux étonnés s'ouvraient démesurément. Elle ne paraissait pas comprendre ce qu'elle entendait ni ce qu'on exigeait d'elle.

Gabrielle, très-émue, s'avança et lui prit la main.

— Madame! supplia-t-elle, répondez? Je vous en conjure!

Qu'y avait-il dans cette phrase si simple qui pût arracher momentanément la malheureuse folle à sa léthargie? Était-ce ce simple mot : « Madame » qui la frappait? Était-ce la voix fraîche et harmonieuse de la jeune fille qui la charmait?

Toujours est-il qu'elle se tourna vers Gabrielle en souriant. Elle la regarda longuement avec une inexplicable tendresse, et, tout à coup, repoussa brusquement sa main.

— Non, ce n'est pas lui! dit-elle d'un ton farouche.

Ce furent les seules paroles qu'on put lui arracher. En vain, animé d'une compassion commune, chacun tenta un effort pour déchiffrer cette énigme vivante, rien ne put triompher du silence obstiné que gardait la pauvre femme.

En présence de cette désespérante inertie, il n'y avait plus qu'à se retirer; mais, avec cette spontanéité cordiale de la jeunesse, M. Ernest laissa tomber un louis dans son chapeau, qu'il tendit ensuite à ses amis. Ceux-ci s'exécutèrent à leur tour sans la moindre hésitation.

L'officier se tourna alors vers Gabrielle.

— C'est à vous, mademoiselle, dit-il, qu'il appartient de faire accepter cette modeste offrande à l'infortunée, puisque vous seule avez pu triompher un instant de son mutisme obstiné.

La jeune fille prit dans sa petite main l'or qu'avait récolté l'officier.

— Tenez, madame, fit-elle avec un accent irrésistible, prenez cet argent...

Et, comme la folle la regardait avec défiance :

— Prenez, ajouta-t-elle, ce sera pour LUI...

Ce mot LUI fut comme un coup de foudre. La folle saisit avidement l'or et le glissa dans son corsage.

Chacun s'éloigna, le cœur douloureusement serré.

Gabrielle suivit son père, qui l'entraînait, mais son regard ne se détachait pas de l'Indienne.

— Oh! murmura-t-elle, il faudra que je sache, moi...

VII

LE PREMIER MOUVEMENT

Certes, Gabrielle n'était pas hypocrite. Nul sentiment mauvais n'avait envahi cette âme candide et virginale, ouverte au contraire à tous les bons instincts. Mais elle ne dit rien à son père de ce qui se passait en elle.

La vérité est qu'elle l'ignorait elle-même. Elle sentait seulement que ce qu'elle voulait faire n'était pas raisonnable, car il est des mouvements généreux que la raison condamne.

Le soir, lorsqu'après cette journée fatigante, elle regagna sa modeste chambrette, au lieu de se coucher, elle s'accouda sur l'appui de sa fenêtre. Là, les yeux fixés sur le ciel étoilé, comme pour demander à Dieu une inspiration, elle se prit à rêver. Tout à coup, en femme qui a pris une résolution, elle se retira brusquement, se coucha et s'endormit.

A six heures elle était debout. Dans la chambre voisine elle entendait marcher son père, en dépit des précautions qu'il prenait pour ne pas la réveiller. Elle ouvrit sa porte et donna le baiser du matin à Jacques.

— Déjà debout! fit-il avec joie. Tant mieux! je craignais que la journée d'hier ne t'eût trop fatiguée, et comme aujourd'hui encore je ne puis rester auprès de toi...

— Ah! l'interrompit Gabrielle, vous allez sortir?

— Dans deux heures.

— Et quand reviendrez-vous?

— A la nuit tombante.

— Pas avant?

— Je ne le pense pas.

— Vous avez donc beaucoup d'occupation?

— Énormément pour l'instant. Les rois et les mages sont très-demandés, répondit Jacques en souriant.

— Ainsi, reprit la jeune fille, vous ne rentrerez pas pour déjeuner?

— Non. Tu le sais, ces messieurs sont très-bons pour moi. Il est bien rare que l'un d'eux ne me fasse pas partager son repas. Ma foi! autant vaut que j'en profite, n'est-ce pas? C'est toujours ça de gagné...

Gabrielle parut visiblement soulagée en apprenant qu'elle serait seule pendant tout le jour.

Jacques n'y prit pas garde. Deux heures après il s'éloigna.

La jeune fille le reconduisit jusque sur le palier, se pencha sur la rampe, écouta attentivement le bruit de ses pas qui se perdait dans l'escalier, puis dans la cour. Alors, elle rentra précipitamment dans sa chambre, mit son chapeau et s'élança au dehors.

Elle marchait d'un pas rapide, craintive, sans se retourner. Elle descendit la rue Pigalle jusqu'à la rue Saint-Lazare et se dirigea vers la droite. Quelques minutes après, elle franchissait les marches de la gare du chemin de fer de l'Ouest et demandait un billet pour Saint-Cloud.

A neuf heures un quart, elle longeait cette même avenue qu'elle avait parcourue la veille.

Aujourd'hui tout était calme autour d'elle. Les notes discordantes du trombone, les sons aigus de la clarinette, les ronflements de la grosse caisse s'étaient éteints comme par enchantement. Le public lui-même semblait se reposer. L'avenue était presque déserte.

Gabrielle s'avançait d'un pas ferme. Arrivée devant la baraque où elle était entrée hier, elle s'arrêta. Avant de gravir les degrés qui conduisaient à la plate-forme extérieure, elle écouta. Un cliquetis de fourchettes et de vaisselle parvint à son oreille. Les saltimbanques étaient à table.

Résolûment, la jeune fille monta l'espèce d'échelle qui se

dressait devant elle. Une fois sur la plate-forme, elle frappa du pied.

— Qui qu'est là? demanda la voix enrouée de Polyte.

Personne ne répondit.

— Eh! vas-y voir, fainéant! gronda Eulalie.

En maugréant, Polyte se leva, et tira le rideau qui lui servait de porte.

Quand il aperçut Gabrielle, il se calma et se découvrit poliment.

— Pardon, excuse, mamzelle... balbutia-t-il. Mais vous d'vez vous tromper d' porte. Quoi qu'y a pour votre service?

— Je voudrais vous parler, monsieur.

— A moi où à mon épouse?

— Cela m'est indifférent.

— Ah! j' vas vous dire : c'est que nous sommes en train de bien faire...

— Peu m'importe! ne vous dérangez pas pour moi.

— Pour lors, du moment qu' ça n' vous effraie pas trop... donnez-vous la peine d'entrer.

A ces mots, en maintenant le rideau avec la main, il s'effaça pour donner passage à la jeune fille. Son visage exprimait un étonnement profond. Certainement, il n'était pas habitué à recevoir de semblables visites. En outre, il n'avait pas reconnu Gabrielle.

Eulalie eut plus de mémoire. Dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle se rappela la scène de la veille, se leva avec empressement, et offrit une chaise de paille à la gracieuse enfant.

— Est-ce que vous avez perdu quelque chose? demanda-t-elle aussitôt.

— Non, madame, ce n'est pas cela qui m'amène...

— Qu'est-ce donc? fit Eulalie non moins étonnée que son mari.

— Je vais vous le dire, répondit Gabrielle.

A peine avait-elle pénétré dans la baraque, que son regard était allé chercher la folle dans le coin obscur où elle se tenait accroupie. On aurait juré que, depuis la veille, l'infortunée n'avait pas changé de position. C'était la même immobilité du corps, la même fixité du regard.

— Madame, commença la jeune fille, en s'adressant à Eulalie, je n'ai pu voir, sans en être sincèrement émue, la triste situation de la pauvre femme que vous avez recueillie si charitablement. Aussi je venais vous proposer, si cette charge est trop lourde pour vos ressources, de vous remplacer auprès d'elle.

— Me remplacer ! s'écria Eulalie qui parut tomber du ciel. De quel droit ? Dans quel but ?

— Afin de faire donner à cette malheureuse les soins que réclame son état.

— Ça c'est vrai, avoua franchement Eulalie. J'aurais dû le faire, mais je n'étais pas assez riche. Dame ! elle nous coûte déjà gros, la pauvre folle !

— C'est ce qui m'avait fait espérer qu'en vous dédommageant d'une partie de vos dépenses, vous consentiriez à m'accorder ce que je suis venue vous demander. Malheureusement, je ne suis pas riche non plus. Je gagne ma vie, comme vous, et la somme dont je pourrais disposer est bien peu de chose...

— Combien ? fit Eulalie avec un peu d'impatience.

— Je n'ai que cent francs, madame... dit timidement Gabrielle, mais si vous les voulez je les ai sur moi...

— Cent francs ! se récria la saltimbanque. Non. A ce prix-là, c'est impossible. Ecoutez donc, je m'y suis attachée, moi, à cette créature. Aussi je ne songe pas à m'en séparer. J'aurais peut-être consenti à vous la confier, si la somme en avait valu la peine, parce que, avant tout, je suis pauvre et j'ai de la famille, mais je me le serais reproché toute ma vie.

— Songez, insista Gabrielle, qu'on peut guérir cette femme, et que ce sera également pour vous un remords de vous être opposée à ce qu'elle recouvre la raison.

— Je ne vous dis pas non, mais je suis sûre qu'elle sera heureuse et tranquille tant qu'elle sera près de moi.

— Croyez-vous qu'elle le sera moins auprès de moi ? fit la jeune fille avec vivacité.

— Mon Dieu ! vous êtes une jeunesse, vous, mon enfant, répliqua Eulalie avec bonhomie. Vous devez avoir quelque part, dans un coin de votre cœur, un beau jeune homme que vous aimez, que vous épouserez...

Gabrielle rougit jusqu'aux oreilles.

— Et si ça ne plaisait pas à votre mari que vous gardiez près de vous la chère innocente, qu'est-ce qu'elle deviendrait?

— A cet égard je puis vous rassurer, madame. Je n'aime et ne veux épouser personne.

— Enfin, tant pis! conclut la saltimbanque. Le ciel m'a envoyé la pauvre folle, je l'ai, je la garde.

— Je comprends votre affection, dit Gabrielle. Je ne regrette qu'une chose: c'est de n'avoir pu parvenir à l'éclairer, car elle vous rend égoïste et aveugle.

A ces mots, elle se leva, salua légèrement de la tête et se retira. Eulalie était mécontente. Elle sentait que la jeune fille avait raison.

— Polyte! dit-elle, accompagne donc la demoiselle.

Celui-ci ne se fit pas prier. Il s'élança plus lestement qu'on ne l'aurait attendu de son humeur hargneuse, et reconduisit la jeune fille avec le même cérémonial qu'il avait employé pour l'introduire.

Arrivée sur la plate-forme, au moment de descendre dans la grande allée, Gabrielle se retournait pour le remercier, quand elle sentit la main du batelenr se poser sur son bras.

— Revenez demain à quatre heures, lui dit Polyte à voix basse.

— Mais votre femme?

— Je l'éloignerai. Surtout n'oubliez pas les cent francs.

Sans autre explication, il disparut dans l'intérieur de la baraque.

Gabrielle revint à Paris en toute hâte. Il était midi quand elle rentra.

Après avoir déjeuné sommairement, elle se mit à l'ouvrage; mais la peinture sur porcelaine, à laquelle elle s'adonnait ordinairement avec tant de goût, ne réussit pas à la distraire. Elle se repentait presque maintenant de ce qu'elle avait fait. Sans réflexion, elle avait cédé à son premier mouvement; mais à présent qu'elle avait à moitié réussi, puisque Polyte lui avait dit de revenir, elle se demandait où cette démarche la conduirait.

Pourrait-elle prodiguer à celle qu'elle voulait recueillir les

soins dont elle avait besoin? Ses économies se montaient à deux cents francs. Tout d'abord, emportée par son enthousiasme, elle avait fait le calcul suivant: cent francs pour dédommager les saltimbanques, cent francs pour installer la reine et payer le premier mois de sa chambre — total deux cents francs. Et elle était partie.

A présent, seulement, elle sentait que la pitié l'avait entraînée trop loin. Comment pourvoirait-elle en effet aux nécessités de chaque jour? N'aurait-elle arraché l'infortunée à la misère que pour la faire vivre dans une misère plus grande encore?

Quant à lui donner asile chez elle, il n'y fallait pas songer. L'appartement ne se composait absolument que des deux pièces occupées par son père et par elle, pièces fort étroites et peu propres à être converties en hôpital. L'antichambre et la cuisine ne pouvaient pas compter.

De toute nécessité il fallait donc louer dans les environs une chambre meublée. Or, ne coûtât-elle que vingt francs par mois, c'était une dépense. En outre, la pauvre folle y serait seule, mal soignée, tant que Gabrielle n'aurait pas annoncé à son père l'inconséquence qu'elle avait commise, mais elle n'oserait pas le faire immédiatement, il fallait le temps de préparer Jacques à cette folie du cœur.

Enfin, à quel médecin s'adresserait-elle? Comment le déciderait-elle à se déranger, si elle ne lui payait pas ses honoraires?

Ce fut alors qu'elle songea à Réné. Vingt fois, en prenant chez lui ses leçons de peinture, en compagnie de son père, elle avait entendu l'artiste parler de M. Lasserre. Une fois même le docteur était venu faire, en présence de la jeune fille, une visite au jeune peintre.

Aussitôt Gabrielle descendit chez M. Dorval. On a vu de quelle façon elle fut accueillie, et avec quelle spontanéité Réné lui donna la lettre qu'elle était venu solliciter.

Forte de ce premier succès, la jeune fille se rendit chez le médecin et lui remit sa lettre.

M. Lasserre en prit connaissance. Dès qu'il l'eût parcourue, son visage se dérida.

— Mademoiselle, dit-il, avec une semblable recomman-

dation, vous avez le droit d'exiger de moi tout ce qu'il vous plaira.

Une telle réception était si encourageante que Gabrielle s'enhardit. Elle raconta au docteur tout ce qu'elle savait sur sa protégée, depuis la scène qu'elle avait surprise à travers la toile, jusqu'à celle qui avait suivi la représentation, et dont elle avait été l'un des principaux acteurs.

M. Lasserre l'écouta avec la grande plus attention.

— En effet, dit-il, voilà qui est singulier! Vous dites qu'elle comprend l'Indien et le Français.

— J'en suis sûre, monsieur.

— Et ce *lui* dont elle a parlé, vous ne savez pas qui cela peut-être?

— Non, monsieur.

— Voilà pourtant ce qu'il faudrait savoir. C'est par ce *lui* surtout qu'il serait possible de la guérir. Mais d'abord causons un peu de ce que vous comptez faire pour elle...

— C'est précisément là ce qui m'embarrasse, répondit naïvement Gabrielle confuse. Je n'avais pas réfléchi aux conséquences qu'entraînerait le sentiment de compassion auquel j'ai obéi. Ah! si j'étais riche... mais je ne le suis pas.

— Je le sais, mademoiselle.

— Comment cela? fit Gabrielle étonnée.

— Vous souvient-il que j'ai eu l'honneur de me rencontrer avec vous chez M. Dorval, votre professeur et mon ami?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! mademoiselle, votre beauté et votre distinction m'avaient frappé. Je me suis informé de vous auprès de Réné, et les termes dont il s'est servi pour me vanter vos vertus et vos qualités vous ont acquis les droits les plus sacrés à mon estime. Or, quand je vois tant de hauts personnages s'incliner servilement devant des coquines qu'ils méprisent, je trouve qu'on doit bien quelque encouragement et quelque respect à celles qui luttent héroïquement contre la pauvreté et les tentations d'une attrayante oisiveté.

Donc, je continue. Si vous ne pouvez pas donner à cette femme l'hospitalité, le bien-être dont elle a besoin, le mieux de la faire entrer dans une maison de santé.

— C'est trop cher! fit observer Gabrielle. Je ne peux même pas cela!

— Je me charge de l'y faire recevoir.

— Gratuitement?

— Oui, répondit le docteur qui, subitement, fut pris d'un accès de toux et se détourna.

— Oh! mais alors nous sommes sauvées! s'écria la jeune fille en battant des mains. C'est que... reprit-elle sur un ton craintif, je ne voudrais pas qu'elle y restât... trop longtemps.

— Voulez-vous me laisser juge à cet égard?

— Je ne demande pas mieux, mais cela vous donnera bien du tracas. Où pensez-vous la faire admettre?

— A Passy.

— C'est loin, docteur. Vous ne pourrez jamais y allez tous les jours.

— Je vous promets de n'y pas manquer une seule fois. De plus, le médecin qui dirige cette maison est de mes amis, je lui recommanderai spécialement notre malade.

— Ah! que vous êtes bon, monsieur! s'écria la jeune fille. Quant aux honoraires...

— Chut! fit M. Lasserre en souriant. Si vous ne voulez pas que nous nous fâchions, n'abordez jamais cette question-là.

— Pourtant, docteur...

— Réné ne me le pardonnerait pas. Je vous en supplie, n'insistez pas.

— C'est que, docteur... ce n'est pas tout, hasarda timidement Gabrielle.

— Quoi encore? Achevez, n'ayez pas peur.

— Je voudrais que vous me gardassiez le secret, non-seulement envers M. Réné, mais surtout envers mon père. Il me gronderait, le pauvre homme.

— Comment! votre père même ne le saura pas?

— Pas avant que j'aie regagné les cent francs que je vais donner à ceux qui ont recueilli la pauvre folle.

— Quoi! vous donnez cent francs à ces gens-là?

— Oui, vraiment. Encore la femme ne les voulait pas; c'est le mari qui m'a dit de revenir demain.

— Tenez, éclata le docteur, vous êtes un ange ! Allez. Amenez-moi votre protégée dès que vous le pourrez. Je vous attendrai.

— Merci ! dit la jeune fille avec émotion. Vous êtes aussi bon que Dieu, docteur.

Elle sortit d'un pas rapide, le cœur allégé, le sourire aux lèvres. Jamais elle n'avait éprouvé de plus grand bonheur. La fièvre de la joie la dévorait. Elle rentra. La soirée lui parut longue. Elle embrassa son père avec moins d'abandon qu'à l'ordinaire. Il lui tardait d'être au lendemain. Elle tremblait que Jacques ne fût pas occupé et n'osait pas le lui demander. Elle se coucha, mais ne dormit pas.

Le lendemain, comme la veille, Jacques s'éloigna.

Gabrielle respira plus librement. L'œil fixé sur la pendule, elle attendit. A deux heures, elle partit enfin. A trois heures et demie, elle était devant la baraque du saltimbanque.

Polyte épiait son arrivée. Dès qu'il l'aperçut, il lui fit signe d'approcher.

— Venez, dit-il, nous sommes seuls. J'ai envoyé ma femme à Paris. Avez-vous les cent francs ?

— Les voici, répondit Gabrielle en les lui mettant dans la main.

Polyte fit sauter les jaunets, qu'il couva du regard avec tendresse, et les glissa dans sa poche.

— Le tout est d' savoir si elle voudra vous suivre, fit-il en se grattant l'oreille.

— J'essayerai, dit sans se déconcerter la jeune fille. Comment se nomme-t-elle ?

— Ah ! pour ça, nous n'en savons pas plus qu'vous. Moi j' l'appelais la Reine, ma femme lui donnait des noms d'amitié. Quant à elle, nous lui avons demandé le sien bien souvent ; elle n'a jamais voulu nous l' dire.

— Ou elle n'a pas pu.

— C'est possible. Après tout, qué qu'ça me fait ! V'nez-vous ?

Polyte introduisit Gabrielle. La folle était toujours accroupie, mais elle ne portait plus son costume de sauvage. Elle avait une mauvaise robe d'indienne, des bas blancs et des souliers.

— Gabrielle s'approcha d'elle.

— Que faites-vous là? demanda-t-elle de sa voix la plus douce.

L'infortunée releva la tête et considéra la belle jeune fille avec surprise.

— Voulez-vous venir avec moi? demanda Gabrielle en lui prenant la main.

La folle se laissa faire, mais ne bougea pas.

— Vous ne voulez donc pas que je vous conduise vers *lui*? murmura l'enfant à son oreille.

Cette fois la malheureuse tressaillit.

— *Il* est mort, répondit-elle.

— Mais non, *il* vit, insista Gabrielle.

La pauvre femme se leva comme mue par un ressort.

— Où est-*il*? dit-elle avec égarement.

— Donnez-moi la main et suivez-moi. Dans une heure vous *le* verrez.

La folle avait dépouillé son masque d'immobilité. Ses yeux s'étaient animés, ses lèvres ébauchaient un sourire.

Gabrielle lui prit la main et l'entraîna doucement. La folle ne résista plus et sortit de la baraque avec son guide.

— Ah ben! vous avez d'la chance! grogna Polyte, moi, je n'ai jamais pu en rien faire.

Il les regarda s'éloigner d'un air satisfait. Mais tout à coup ses sourcils se contractèrent. Il parut éprouver un remords ou un regret.

— Lalie avait raison, fit-il. Cent francs! ce n'est guère... Y aurait p't'être moyen... plus tard... On peut pas savoir... J'vais suivre c'te jeunesse à tout hasard.

Alors se tournant vers ses deux enfants stupéfaits:

— Gardez la boutique, vous autres! ordonna-t-il brutalement.

Et il s'élança sur les pas de Gabrielle.

VIII

COMMENT POLYTE FIT BUISSON CREUX

Gabrielle elle-même était un peu folle en ce moment, et ne savait plus trop ce qu'elle faisait ni ce qu'elle devait faire.

La situation était tellement nouvelle pour cette jeune fille sans expérience, servant de guide à une femme qui n'avait plus sa raison, que son esprit, violemment tendu, était en proie à une surexcitation fébrile. Elle n'avait qu'une préoccupation: se faire suivre par l'infortunée qu'elle avait entrepris de disputer à la misère, au néant.

Elle la tenait par la main, et, de temps en temps, pour la distraire, elle lui parlait de cette petite voix douce, aux inflexions caressantes, qu'on emploie pour les enfants ou les malades.

Le timbre de cette voix jeune et sympathique plaisait évidemment beaucoup à la pauvre folle. Depuis longtemps sans doute son oreille était sevrée d'expressions choisies, d'intonations mélodieuses, semblables à celles que lui prodiguait la jeune fille.

Le bruit du chemin de fer parut la surprendre beaucoup; mais lorsque, en arrivant à Paris, Gabrielle la fit monter en voiture et la conduisit à travers les rues populeuses, la malheureuse femme sembla entrer dans un monde nouveau.

Le cou tendu, le regard dilaté, la bouche béante, elle se penchait à la portière du coupé, pour mieux voir les merveilles qui défilaient rapidement devant elle.

Une fois ou deux, elle se rejeta en arrière, interrogea du regard la jeune fille d'un air effaré, et, à plusieurs reprises, passa la main sur son front brûlant. On aurait dit qu'elle cherchait à se souvenir, que ce spectacle animé ne se présentait pas à elle pour la première fois.

Enfin on arriva chez le docteur.

Gabrielle pria le cocher de le prévenir qu'elle l'attendait. Elle n'osait pas quitter sa compagne et craignait que celle-ci refusât de monter chez le médecin.

M. Lasserre descendit aussitôt.

— Pardonnez-moi... commença la jeune fille.

— Vous avez bien fait de ne pas monter, l'interrompit le docteur, puisque nous allons directement à Passy.

Il donna l'adresse au cocher et prit place sur la banquette de devant. Comme on le pense, son premier regard fut pour la malade.

Pendant que la voiture longeait les boulevards, Gabrielle lui fit part de la remarque qu'elle venait de faire.

— Je ne serais pas étonnée, dit-elle à voix basse, que cette femme ait déjà vu Paris.

Le docteur lui fit signe de se taire, et continua d'observer la folle. Seulement, à mesure qu'ils passaient devant un boulevard, une rue, un monument, il les nommait à haute voix.

— Boulevard des Italiens... Chaussée-d'Antin... boulevard des Capucines... rue de la Paix... la Madeleine... rue Royale... place de la Concorde... l'Obélisque...

Tout en jouant son rôle de conducteur d'omnibus, il ne quittait pas des yeux l'infortunée.

Celle-ci se penchait curieusement à la portière du coupé, et, de même qu'elle l'avait fait en présence de Gabrielle, chaque fois que le médecin nommait une rue, un boulevard, elle le regardait et prenait son front dans sa main. Evidemment, dans ce qui s'agitait autour d'elle, il y avait quelque chose qui parlait à ses yeux ou à son esprit.

— Les Champs-Élysées... dit-elle tout à coup, au moment où le coupé s'engageait dans l'avenue.

L'œil du médecin brilla d'une lueur d'espoir.

La folle ne prononça plus un seul mot, mais il devint certain pour le docteur et pour Gabrielle qu'elle avait habité ou connaissait Paris.

Un quart d'heure après, la voiture s'arrêta devant une maison de belle apparence, dont la blanche façade et les jardins verdoyants présentaient un aspect réjouissant.

M. Lasserre offrit la main aux deux femmes et les intro-

duisît dans la maison. La chambre de la nouvelle pensionnaire était préparée. Le directeur l'y installa.

Gabrielle aurait bien voulu rester quelques instants, mais il se faisait tard, et elle tremblait que son père ne rentrât avant elle.

Après avoir chaudement remercié le docteur et recommandé sa protégée, elle remonta en coupé et se fit reconduire chez elle.

Elle n'avait pas remarqué, tant elle était absorbée, qu'un fiacre s'était arrêté à quelques pas derrière elle, d'abord chez le docteur, puis à la maison de santé, et enfin à sa porte.

Il faisait nuit quand elle regagna son petit appartement. Par bonheur, Jacques n'était pas encore arrivé.

A l'angle de la rue de Laval, le fiacre, qui n'avait pas cessé de rouler à quelques pas de son coupé, s'arrêta encore, et un homme se pencha pour observer. Il vit la jeune fille payer son cocher et disparaître ; il mit pied à terre, paya également son automédon et examina les alentours.

Il s'approcha du coin de rue, afin de lire le nom qui se trouvait sur l'écriteau, mais l'obscurité était presque complète, le gaz n'était pas encore allumé, l'homme ne put pas satisfaire sa curiosité.

En attendant, il entra chez le marchand de vin le plus proche, se posta dans un cabinet vitré, et, d'abord, ne perdit pas de vue la maison dans laquelle était entrée Gabrielle.

Cet homme, on l'a deviné, c'était Polyte.

Trouvant, comme Eulalie, que les cent francs qu'il avait reçus n'étaient qu'un dédommagement insuffisant, et désireux, plus tard, s'il y avait moyen, de tirer de la jeune fille une somme plus rondelette, il s'était élancé sur ses traces, ne s'attachant exclusivement qu'à savoir où elle demeurait. Il n'avait donc pas cru devoir prendre l'adresse du docteur, non plus que celle de la maison où la folle avait été conduite.

Il avait peu de mémoire, une intelligence bornée, savait à peine lire, et seulement signer son nom. Il ne voulait pas compliquer sa campagne et s'embarrasser de tant de détails. D'ailleurs, il comptait les apprendre dans la suite, quand le point principal serait éclairci.

Sans cesse vagabondant dans la province avec sa carriole et son cheval étique, il n'avait jamais séjourné à Paris, et ne le connaissait que pour y être venu trois ou quatre fois. Le dédale des rues qu'il avait parcourues était pour lui lettre close. Aussi, dans le principe, il ne détourna les yeux que pour avaler lentement le vin qu'il s'était fait servir.

Malheureusement l'attente se prolongeait. Le premier litre avait disparu. Il en fit venir un second, puis un troisième. A dix heures, jugeant que décidément la jeune fille habitait bien réellement la maison qu'il avait remarquée, il se leva pour aller s'assurer du nom de la rue, et du numéro de la maison.

Alors seulement il s'aperçut qu'il avait la tête lourde et les jambes faibles. Il voulut se raidir avec la tenacité de l'ivrogne, mais la rue et les maisons se mirent aussitôt à exécuter une danse macabre qui contraria fort le saltimbanque. Pensant qu'elles se fatigueraient avant lui, il s'assit assez lourdement pour qu'on puisse affirmer qu'il tomba, et s'endormit.

On sait de quelle façon Réné, en rentrant chez lui, le heurta du pied, le releva et le reconduisit à la gare de la rue Saint-Lazare.

Polyte, en prenant le chemin de fer, où le peintre l'avait amené, s'était placé au coin de la portière dont le carreau était ouvert. Le somme qu'il avait fait, le mouvement, l'air frais de la nuit, lui rendirent peu à peu ses facultés. Il se rappela ce qui s'était passé, car son ivresse n'était pas assez profonde pour le lui faire oublier, et s'aperçut qu'il serrait énergiquement dans la main le papier que lui avait remis l'artiste.

Il le déplia, et, à la pâle lueur de la lampe qui éclairait le compartiment, il lut ces mots tracés par Réné: Rue de Charonne, n° 67.

— Bon ! fit-il en clignant finement de l'œil, quand j'voudrai, j'saurai le nom d'la péronnelle...

Arrivé à Saint-Cloud, il descendit d'un pas mesuré l'interminable escalier qui conduit au parc.

Chemin faisant, il se grattait l'oreille.

Et Lalie? murmurait-t-il, comment va-t-elle me recevoir? Gare là-dessous !

Il avait raison de trembler, le pauvre diable! Quand il pénétra dans sa baraque, il vit sa femme debout, les bras croisés, le visage coloré, arpentant à grands pas la petite scène de son théâtre, et dévorant sa colère.

D'un bond elle le prit au collet et le secoua avec une énergie plus que virile.

— Où est-elle? demanda-t-elle. Qu'en as-tu fait?

Et, du collet de l'habit, secouant toujours et serrant plus fort, elle passa à la cravate.

Polyte suffoquait.

— Si tu veux que je m'explique, fit-il observer, ne m'étrangle pas.

Eulalie lâcha prise; mais, en même temps, elle le repoussa avec une telle violence, que son mari tomba sur un des portants de la coulisse, et entraîna dans sa chute les deux quinquets qui y étaient accrochés.

— Tout ça, c'est des bêtises! grogna-t-il en se relevant. T'abuses de ma bonté, mais nom d'un nom! n'y reviens pas, ou j' cogne! Quéqu'tas, après tout? A quoi qu'elle nous servait c'te mendiante? Elle nous a valu pus d' camouflets que d'gros sous. Pourquoi qu'ell' refusait toujours d'manger d'la viande crue? C'est pourtant pas mauvais. Mais non. La faignante aimait mieux *becqueter* not'pain et s'croiser les bras. Parbleu! ça lui était égal à elle que le public nous attrape, puisqu'elle n'y comprenait rien. Et ell' nous f'sait manquer la représentation du lend'main, et nous crevions d' faim pour la nourrir. Eh ben! j'veux pas, moi. J'suis l'maître après tout. La donzelle m'a donné cent francs, je les ai pris. Pourquoi pas? C'est pus qu'elle n'valait, la propr' à rien! T'as fait ta têt' toi, tu voulais pas... Ah! malheur! Heureusement qu' j'étais là! J'les ai les jaunets! Les v'la!

A ces mots, il prit les louis dans sa poche et les fit sauter en l'air.

Eulalie haussa les épaules.

— Tu es saoûl! fit-elle, mais je ne te lâche pas que tu ne m'aies dit où elle est.

— J'n'en sais rien, répondit le saltimbanque, mais qué qu'ça nous fait, pourvu que nous sachions ousque demeure la p'tite pimbèche.

— Tu le sais donc ? dit vivement Eulalie.

— Tu m'crois donc bien bête ? répliqua Polyte d'un air fier et satisfait. On n'peut répondre de rien.... Si c'te femme revient à elle... si c'est un' grand' dame, est-ce qu'il n'faut pas la faire chanter, elle ou la donzelle, j' m'en fiche !

— Et où demeure-t-elle, la demoiselle? interrogea sa femme, en s'efforçant de maîtriser sa colère.

— J' te l' dirai pas, t'irais faire une esclandre.

— Non, je te le promets, protesta Eulalie.

— Ben sûr ? Tu seras raisonnable ?

— Je te le jure !

— Tu trouves donc qu' j'ai bien fait à c'te heure ?

— Oui, mais cette adresse, donne-la moi. Je dois la connaître aussi, car enfin s'il t'arrivait malheur...

— Tiens ! dit Polyte qui tendit à sa femme le papier que lui avait donné Réné.

— Merci, fit Eulalie qui lui tourna le dos. Bonne nuit !

— Viens que j' te bise pour la peine que t'es si sage, dit le saltimbanque enchanté de la tournure qu'avait prise la conversation.

— Va donc cuver ton vin, répliqua sa femme en se dégageant brusquement.

Polyte se jeta sur un matelas, où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil de plomb.

Le lendemain matin, au petit jour, il dormait encore. Eulalie s'approcha sans bruit afin de s'en assurer.

— Heureusement que je suis là pour réparer ses bêtises, murmura-t-elle en s'éloignant.

Elle arriva à Paris par le premier train, prit l'omnibus de la Madeleine à la Bastille, et se dirigea vers le numéro 67 de la rue de Charonne.

La concierge qu'elle interrogea la considéra d'un air hébété. Elle eut beau esquisser les traits de Jacques et de celle qui l'accompagnait, multiplier les détails, préciser la couleur de la robe, du chapeau, des cheveux, aucune jeune fille ni aucun homme ressemblant aux portraits qu'elle traça n'habitaient dans la maison et ne portaient de toilette semblable.

Eulalie s'en alla, le cœur frémissant de rage. Elle comprit que, dans son ivresse, son mari avait fait école. Elle revint

comme un ouragan et fit subir à Polyte un examen minutieux. Celui-ci n'avait jamais vu sa femme en pareil état. Il en eut réellement peur. Aussi confessa-t-il franchement la vérité.

— Imbécile! rugissait Eulalie. Judas! pour cent francs, avoir vendu la pauvre folle!

Le saltimbanque confus courba la tête et se garda bien de répliquer. Il aima mieux laisser passer l'orage.

Eulalie s'était assise et frappait du pied. Peu à peu sa fureur se calma. Elle redevint femme, deux grosses larmes coulèrent sur sa joue hâlée.

— Pauvre âme! gémit-elle. Ne pas savoir même ce qu'elle est devenue!

Puis, brusquement, elle s'essuya les yeux.

— Mais ce monsieur qui t'a reconduit au chemin de fer, qui t'a donné cet écrit menteur, tu as vu son visage au moins?

— A peu près...

— Faisait-il partie de ceux qui ont questionné la malheureuse dimanche dernier?

— Non, j'en suis certain.

— Et le reconnaîtrais-tu?

— Je ne crois pas...

— Que Dieu te pardonne! soupira Eulalie, tu m'as brisé le cœur. Je crois que je ne souffrirais pas davantage si j'avais perdu l'un de mes enfants. Hélas! la reverrai-je jamais maintenant!

— Oh! j'la r'trouverai! fit Polyte en étendant son poing fermé. Et quant à c'lui qui m'a fourré dedans, si jamais j'le r'pince!...

Gabrielle ne se doutait pas des tempêtes que sa charité avait soulevées dans le ménage des saltimbanques.

Quant à Réné, il ignorait comment la jeune fille pouvait être en relations avec l'ivrogne qu'il avait ramassé dans le ruisseau. A tout hasard, et croyant agir dans l'intérêt de Gabrielle, il avait éloigné Polyte en lui donnant une fausse adresse. On voit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Le lendemain matin, sans avoir revu Gabrielle, il était parti pour Monnenville.

Arrivé à la station, il descendit dans la cour et jeta les yeux autour de lui.

Presque aussitôt un laquais s'avança à sa rencontre.

— Est-ce bien à M. Réné Dorval que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il en portant la main à son chapeau.

— C'est bien moi, répondit Réné.

Sans ajouter une parole, le domestique le débarrassa d'abord de ses bagages, puis il se dirigea vers une calèche qui stationnait dans la cour.

Cette voiture, haut perchée sur huit ressorts, sans chiffre ni armoiries, était légèrement démodée, la couleur n'en était plus très-brillante, mais elle paraissait bien suspendue, et était attelée de deux chevaux vigoureux.

Le laquais ouvrit la portière, abaissa le marche-pied, et se mit de côté pour laisser monter Réné.

L'artiste y prit place sans trop d'étonnement.

Sur-le-champ les chevaux partirent et la calèche s'ébranla.

Après une heure d'une course rapide, Réné aperçut à travers les arbres jaunissants un toit d'ardoise, puis un château dont les persiennes étaient hermétiquement closes.

Le cocher tourna, enfila une avenue bordée de platanes, et s'arrêta devant le perron.

L'intendant de M. Arthur parut sur le seuil, et s'inclina, prêt à recevoir le jeune peintre.

Un tel silence se faisait autour de lui que Réné crut positivement se trouver dans un pays de mécaniques et d'automates.

IX

LE CHATEAU DE M. ARTHUR

Réné sauta lestement à terre.

L'intendant, après avoir salué profondément fit signe à

l'artiste de le suivre, pénétra dans le vestibule, et franchit les premiers degrés d'un large escalier de pierre. Machinalement, le peintre se laissa conduire. Leur pas cadencé, celui du laquais qui portait les malles, résonnaient bruyamment sous la voûte sonore, dont ils semblaient réveiller l'écho endormi.

Nul autre bruit ne se faisait entendre à l'intérieur du château. C'était comme un vaste mausolée que des visiteurs importuns seraient venu profaner.

Au premier étage, l'intendant ouvrit une porte percée au milieu du palier, et entra dans une sorte d'antichambre, décorée de simples boiseries grises, et meublée de quatre larges et lourdes chaises recouvertes de cuir vert.

De chaque côté de cette pièce se trouvaient deux portes. L'intendant tourna à droite, fit jouer la serrure, puis, s'effaçant pour livrer passage à l'artiste :

— Voici l'appartement de monsieur, dit-il en étendant la main.

Réné entra. Son premier soin fut d'ouvrir la fenêtre et d'écarter les persiennes. Il éprouvait le besoin de voir le grand jour, de respirer l'air du dehors.

— C'est bien, ordonna-t-il. Laissez-moi.

— Monsieur aura la complaisance d'indiquer les heures de ses repas, dit l'intendant. On le servira ici.

— Je déjeune à onze heures et je dîne à six heures et demie.

— Monsieur voudra-t-il dire ce qu'il désire manger ?

— Non, vous me donnerez ce qu'il vous plaira, peu m'importe.

— Je n'ai plus qu'une question à adresser à monsieur : quand voudra-t-il me recevoir pour que je lui montre les appartements ?

— Quand il vous plaira.

— Monsieur trouvera un cordon de sonnette dans chacune des trois pièces qui composent son logement. C'est André que voici, qui est spécialement attaché au service de monsieur.

— Il suffit, dit René avec une légère impatience, car tous ces « monsieur » commençaient à l'agacer.

André posa les bagages dans un cabinet noir, éclairé par un œil de bœuf, qui se trouvait au fond de la première pièce, et se retira sans dire un mot.

Le jeune peintre demeura seul et se mit en devoir de visiter l'appartement qui lui était destiné.

Dès son arrivée, au simple aspect du château, il avait vu que les constructions et les sculptures qui agrémentaient la façade remontaient aux dernières années du siècle précédent. Le bâtiment datait de cette époque transitoire qui sépare le style *rococo* de ce qu'on nomme aujourd'hui le style Louis XVI.

La pièce où était Réné, garnie de boiseries blanches relevées par un mince filet d'or, était sobrement décorée, et n'offrait rien de remarquable.

La seconde pièce dans laquelle il passa, et dont il ouvrit également les fenêtres et les persiennes, était plus grande, plus belle et plus ornée. Au-dessus des portes étaient peints des médaillons. Entre les deux fenêtres était placée une console en bois doré, au milieu, une table carrée recouverte d'un velours rouge, aux pieds cannelés, droits, reliés entre eux par des guirlandes de fleurs, dorés comme la console.

Les meubles larges, confortables, parfaitement conservés, étaient du même style. Les boiseries qui recouvraient les murs étaient couvertes de moulures et de sculptures très-délicates. L'or y avait été répandu à profusion, ainsi que sur la corniche du plafond, encadrant un ciel bleu taché de quelques nuages d'un gris rose, d'une légèreté et d'une transparence infinies.

Enfin, lorsqu'après avoir satisfait le même besoin d'air et de lumière qui s'était emparé de lui, Réné pénétra dans la troisième pièce, il s'arrêta émerveillé.

Cette chambre à coucher paraissait meublée d'hier, tant les tentures et les siéges étaient frais et pimpants. Le peintre se sentait de plus en plus dominé par le goût artistique qui avait présidé à l'arrangement de toutes choses. Il s'approcha, tourna et retourna les meubles pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une habile imitation moderne, mais non. Tout était bien du temps, depuis le damas de soie bleu broché

de jaune, jusqu'au bois laqué des meubles, du lit, de la commode, de la console.

Au fond de cette chambre, un vaste cabinet de toilette était garni des objets les plus utiles et les plus insignifiants, comme s'il avait servi la veille.

Qu'était-ce donc que ce château? Avait-il échappé presque seul au vandalisme de la Révolution? Cette immense tempête l'avait-elle épargné, ou bien quelque savant et patient collectionneur s'était-il complu à en reconstruire l'édifice jusque dans ses détails les plus oiseux? Dans tous les cas, les trois pièces que René venait de parcourir étaient des merveilles, non pas de richesse, mais de goût, de pureté, d'exactitude, de couleur locale. Volontiers on se serait cru rajeuni de cent ans et transporté dans un autre monde, au milieu d'autres habitudes.

Au sein de l'isolement qu'il sentait peser sur lui, le jeune peintre éprouva un certain bien-être, en contemplant ces épaves d'un siècle disparu. Entre lui et le propriétaire de ce château, il devina une première affinité, celle de l'art. Évidemment un épicier ou un limonadier enrichis n'auraient pas eu ce culte du souvenir, et auraient reculé devant l'énorme dépense que nécessitait l'entretien d'un mobilier de cette espèce.

La fâcheuse impression que René avait éprouvée tout d'abord, se dissipa presque aussitôt, mais sa curiosité ne fit que s'accroître.

Il s'installa sur-le-champ, faisant jouer avec une véritable émotion ces tiroirs, fermés peut-être depuis quatre-vingts ans, presque honteux de placer des chemises de grosse toile et des chaussettes de coton, là où se prélassaient probablement jadis la soie, la batiste et la dentelle. Ses bottes vernies lui firent l'effet d'une chaussure d'égoutier; il ne songeait plus qu'aux talons rouges.

André vint le rappeler aux exigences du présent et aux réalités de son siècle. Il dressait le couvert dans la première pièce. Dix minutes après, le déjeuner de « monsieur » était servi.

Dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, ce mot

n'impatienta plus Réné. Encore un peu il l'aurait trouvé familier.

L'enchantement auquel il cédait se dissipa momentanément. Levé depuis cinq heures du matin, il était à jeun quand il se mit à table. Il déjeuna donc de grand appétit et trouva la chère exquise, ce qui lui fit juger qu'en gourmandise, comme en art, l'hôte de céans était un délicat.

Au dessert, il fit prier l'intendant de se rendre auprès de lui.

Le vieillard resta debout et protesta par un geste respectueux contre l'insistance de l'artiste qui, de la main, l'invitait à s'asseoir.

André, discrètement, les laissa seuls.

L'intendant s'informa de suite si le repas avait plu à Réné, si le vin était de son goût. Celui-ci l'assura sincèrement qu'il ne souhaitait rien de mieux.

— Maintenant, poursuivit-il, il est urgent que je m'informe auprès de vous.

— Je suis à vos ordres, dit le vieillard.

— Verrai-je votre maître?

— Je ne le crois pas, répondit l'intendant d'un air qui signifiait : ne l'espérez pas.

— Bien ! fit René un peu désappointé. Alors qui m'indiquera ce que je dois faire ici?

— Ce sera moi, si vous le permettez.

— Soit! Votre maître vous a donc donné ses instructions?

— En partie, oui, monsieur. D'ailleurs, a-t-il ajouté, il s'en rapporte surtout à votre goût...

— Il vous l'a dit?

— Oh! non, monsieur. Il me l'a écrit.

— Mais ses instructions, il vous les a sans doute données de vive voix?

— Pas davantage.

— Ah ! fit Réné déconcerté. Avez-vous gardé le papier sur lequel elles sont consignées?

— Assurément.

— Les avez-vous sur vous?

— Oui, monsieur.

— Vous est-il défendu de me les communiquer?

— Je n'ai reçu aucun ordre à cet égard.

— Dans ce cas, veuillez m'en donner connaissance, je les comprendrai mieux que si vous tentiez de me les expliquer.

— Je doute que vous puissiez les lire, dit le vieillard qui sourit en lui remettant cet écrit. J'ai été longtemps moi-même à trouver la clef de ces hiéroglyphes.

En effet, le peintre y jeta les yeux, mais ne vit guère que du blanc et du noir. Les caractères hauts, longs, pointus, n'étaient pas reliés entre eux par le moindre délié. Ce n'était pas une écriture tremblée, tracée par une main caduque, mais on aurait dit que le bras qui avait dirigé la main avait la fièvre, et ne pouvait pas se poser tranquillement sur le papier.

— C'est vrai, avoua Réné, je suis incapable de déchiffrer ce grimoire. Il faut que je me contente de vos explications verbales. Parlons d'abord des restaurations...

— Je me contenterai de vous les indiquer, répondit l'intendant. Vous êtes meilleur juge que moi en pareille matière. Quant au panneau que vous devez faire, l'emplacement qu'il occupera était autrefois caché par une large et haute armoire de chêne, que mon maître a fait transporter dans l'office. A cet égard seulement, il m'a chargé de vous exprimer son désir.

— C'est donc un sujet de son choix qu'il s'agirait d'exécuter? demanda l'artiste.

— Non, monsieur. En cela, comme en tout, mon maître s'en rapporte à vous. Tout ce qu'il vous demande, c'est, avant de le commencer, de vouloir bien déposer le soir dans la bibliothèque l'esquisse que vous aurez préparée. Le lendemain matin il vous sera loisible de la retirer, et de prendre ou non en considération les observations qui y seront jointes, s'il y a lieu.

— Fort bien, approuva Réné. Veuillez me faire voir quelles restaurations me sont confiées, quel panneau je dois remplir, et surtout dans quelle partie du château je puis me risquer sans indiscrétion.

— Ayez la bonté de me suivre, fit le vieillard avec une condescendance inaltérable.

Le jeune peintre se leva avec empressement. D'après ce

qu'il avait vu, il avait le plus vif désir de connaître ce qui lui restait à voir.

Ils descendirent au rez-de-chaussée. L'intendant commença par ouvrir la porte qui se trouvait à droite de l'entrée, dans l'aile gauche du bâtiment.

— Voici la bibliothèque, dit-il. Elle vous sera ouverte jusqu'à la nuit. Vous pourrez du reste emporter dans votre appartement les livres que vous aurez choisis.

Réné entra. Jamais spectacle plus majestueux, plus harmonieux et en même temps plus sévère, ne s'était offert à ses regards.

Cinq grands corps de bibliothèques en ébène se dressaient devant lui, séparés l'un de l'autre par deux armures de chevaliers armés de pied en cap, surmontées chacune d'une panoplie, composée des armes dont on se servait à l'époque que ces armures représentaient.

Ces dix trophées étaient autant de chefs-d'œuvre. Les armes suspendues à la muraille étaient des merveilles de ciselure et de bijouterie.

Derrière les vitrines des bibliothèques, les livres les plus rares, reliés par les meilleurs faiseurs du temps qui les avait vu naître, étalaient en files processionnelles leurs titres alléchants. Ils occupaient les trois corps principaux, faisant face aux six fenêtres qui éclairaient cette longue, large et haute salle.

Des deux autres corps de bibliothèque, l'un était garni, sur trois étages superposés, des plus remarquables échantillons d'armes à feu, depuis les plus primitives jusqu'aux plus perfectionnées; le second contenait toutes les formes connues d'armes blanches : épées à poignée en croix, à garde compliquée, à coquilles tourmentées, miséricordes, poignards, sabres, tout cela cliquetait, rangé par ordre de date, sans une faute, sans une erreur.

Ces reflets d'or et d'acier, tranchant vivement sur l'ébène qui semblait les encadrer, formaient des gerbes de lumière et miroitaient devant les yeux fascinés de l'artiste.

L'intendant jouissait de sa surprise, comme s'il eût été le propriétaire de ces trésors accumulés.

Au milieu de la salle s'étendait une longue et large table

d'ébène, aux pieds en torsade, sur laquelle un tapis de velours vert avait été appliqué.

Réné ne pouvait s'arracher à cette féerie. Ce fut le vieillard qui le tira de cette contemplation.

— Si monsieur désire voir la salle à manger.... proposa-t-il.

L'artiste tressauta, comme si l'on venait de le réveiller.

— Je vous suis, répondit-il, en jetant un dernier coup d'œil sur ces magnificences.

L'intendant sortit de la bibliothèque, traversa le vestibule et ouvrit la porte directement opposée à celle qu'il venait de fermer.

Le jeune peintre fut introduit.

Sans énumérer les splendides et innombrables faïences, verreries, cristaux, aiguières de toutes formes et de tous métaux, qui garnissaient les grands bahuts de chêne, il remarqua sur-le-champ deux toiles enchâssées dans la boiserie, entourées d'un cadre de poirier relevé de dorures, et qu'il reconnut aussitôt pour appartenir à l'école de Boucher. Ces peintures, dues au pinceau de Natoire, étaient admirables partout où elles avaient été respectées par le temps, ou plutôt par des soins maladroits.

— Ces restaurations sont heureusement insignifiantes, dit Réné. J'en suis d'autant plus aise que je suis certain d'avance de ne commettre, en retouchant ce qui doit l'être, aucun crime de lèse-talent.

A ces mots, il s'arrêta et hocha gravement la tête. Entre ces deux chefs-d'œuvre, il venait d'apercevoir une toile, vierge de tout contact avec le pinceau, et tendue d'avance à la place qu'elle devait occuper.

— Voilà, je suppose, le panneau qui m'est réservé? demanda-t-il.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, répondit le vieillard.

Réné devint soucieux et pensif.

— Moi, humble, entre ces deux chefs-d'œuvre, murmura-t-il, c'est écrasant!

Alors, se tournant vers l'intendant :

— Dès demain je me mettrai au travail, dit-il.

— Monsieur désire-t-il faire aujourd'hui une promenade en voiture ? Dois-je donner l'ordre qu'on attèle ?

— C'est inutile, je vous remercie. Je vais faire un tour de parc, si cela m'est permis.

— Non-seulement cela est permis à monsieur, mais j'ai ordre de lui offrir un fusil et un chien, si cela lui convient. Outre les taillis qui entourent le château et qui foisonnent de lapins, monsieur trouvera dans le haut du parc une belle plaine, du lièvre, du perdreau, et, le long du ruisseau qui traverse la propriété, des poules d'eau, quelquefois des hérons...

— Je vous sais gré de ces détails, mais, pour aujourd'hui, je me contenterai d'une simple promenade à pied. Quelle est donc la contenance superficielle du parc ?

— Cinq cents hectares environ.

— Diable ! souritRéné, j'aurai soin de ne pas suivre le mur d'enceinte.

A ces mots, il traversa le vestibule, descendit le perron, et s'avança au hasard dans la première allée qu'il rencontra.

Depuis une heure il errait à l'aventure, lorsqu'il aperçut un garde qui se dirigeait de son côté. Il poursuivit sa route. Au moment où il passait près de lui, le garde le salua.

— Parbleu ! pensa Réné, cet homme ne me connaît pas. Je suis arrivé depuis ce matin et n'ai pas mis le pied dehors !

— Tiens ! fit le garde au même instant, monsieur n'a donc ni chien ni fusil ? monsieur n'est donc pas chasseur ?

— Je le suis... à l'occasion, répondit l'artiste, mais fort maladroitement, j'en conviens.

— Oh ! il y a de quoi faire ici ! Le jour que monsieur voudra m'indiquer, je me charge de lui faire tirer assez de lapins ou de lièvres au gîte pour qu'il n'en manque pas beaucoup.

— Il y en a donc énormément ?

— Il n'y en a que trop. Ils mangent presque toute la récolte.

— Votre maître ne chasse donc jamais ?

— Mon maître ! s'écria le garde, je ne l'ai jamais vu.

— Qui donc vous a donné votre place ?

— C'est M. Breton.

— Et qu'est-ce que M. Breton ?

— L'intendant de M. Arthur. Vous ne saviez donc pas son nom ?

— Ma foi non ! mais vous, vous savez donc qui je suis ?

— Pardine ! vous êtes le monsieur de Paris.

— Et comment vous nommez-vous ?

— Pierre Denis, pour vous servir.

— Eh bien ! Pierre, venez me prendre au château demain matin à six heures, vous ferez mon apprentissage.

— Monsieur me trouvera au bas du perron, dit le garde en s'éloignant.

Après deux heures de marche, Réné revint au château. Sur-le-champ il chargea sa palette et se mit à l'œuvre.

L'intendant arriva et le regarda faire pendant quelques minutes.

— Monsieur trouve-t-il le jour suffisant ? demanda-t-il.

— Oui, pourquoi ?

— C'est que mon maître avait ordonné qu'en cas de besoin, on construisît dans le parc un atelier en planches, que monsieur aurait fait éclairer de la façon qu'il aurait voulu.

— C'est inutile, répondit le peintre. Ces fenêtres sont d'une telle hauteur que le jour est admirable, et, à moins qu'on ait besoin de cette pièce...

— Pourquoi faire ? demanda naïvement le vieillard.

— Est-ce que votre maître n'y prend pas ses repas ?

— Jamais.

— C'est différent, dit Réné, qui n'osa pas insister.

M. Breton se retira aussitôt, et l'artiste continua de travailler jusqu'à la nuit.

Le lendemain matin, à six heures, exact au rendez-vous, le garde l'attendait. Il tenait en laisse un superbe *setter* écossais au poil noir, long et soyeux.

Dès que Réné parut, Pierre lui tendit un fusil brisé de Marquis et une cartouchière.

Avant déjeuner, l'artiste, qui ne s'était pas vanté en se donnant comme un maladroit, avait brûlé cinquante cartouches et tué une dizaine de pièces. Le jeu lui plut. Au bout de huit jours, grâce aux conseils de Pierre, il tirait passablement et dédaignait les lièvres ou les lapins en forme. Quant aux perdreaux, il commençait à les *descendre* assez proprement.

Les restaurations dont on l'avait chargé étaient à peu près terminées. Avant d'entreprendre l'œuvre principale, il résolut d'aller à Paris. Il donna l'ordre à André de faire atteler la voiture pour le lendemain matin.

Tous les soirs, après une courte promenade, il avait pris l'habitude de rentrer dans son appartement et de lire pendant une heure ou deux.

Toutefois, il se l'avouait à lui-même, ces lectures ne profitaient guère à son esprit distrait. A chaque instant, entraîné par le flot tumultueux des pensées qui l'assiégeaient, il abandonnait son livre et se laissait aller à sa rêverie.

Ce n'était pas son mariage qui l'occupait. A peine même songeait-il à Gabrielle, ce dont il se réjouissait presque. Ce qui l'intriguait, ce qui absorbait pour ainsi dire tout son être, c'était le mystère qui l'entourait.

Ce qui l'avait le plus frappé dans les relations plus que sommaires qu'il avait eues avec les gens du château, c'était l'extrême politesse de tous, la discrétion qu'ils gardaient sur les habitudes de leur maître. L'intendant surtout, M. Breton, était certainement un homme que son intelligence et son éducation plaçaient fort au-dessus de la position qu'il occupait. Son langage, son ton, ses manières, sa tenue, révélaient, sinon un personnage d'élite, du moins un homme de bonne compagnie, connaissant le monde jusque dans les nuances imperceptibles qui creusent des abîmes entre les différentes classes de la société.

Les domestiques ne prononçaient presque pas le nom de M. Arthur, qu'ils n'avaient jamais vu, et parlaient toujours de M. Breton, qui était partout, qui s'occupait de tout.

Quel était donc ce M. Breton? Ne pouvait-il pas se faire que, pour mieux se dérober aux indiscrétions, il eût inventé cet individu fantastique, ce M. Arthur, qui se cachait si bien que nul ne pouvait dire l'avoir aperçu? Le maître n'aurait-il pas revêtu la peau de l'intendant, afin d'éviter plus sûrement les regards qui auraient tenté de percer son incognito ?

C'est ce que René se promit d'éclaircir à tout prix, dès qu'il reviendrait au château, qu'il allait quitter pour vingt-quatre heures.

X

UN PEINTRE EN TABLEAUX ANCIENS

Pendant ces huit jours, Gabrielle n'avait pas perdu son temps. Tout d'abord elle voulait donner à sa protégée des vêtements plus convenables.

Aussi, après l'avoir conduite à la maison de Passy, elle se mit à l'œuvre en rentrant chez elle, et travailla toute la nuit. Elle avait remarqué que la folle était à peu près de sa taille. Elle prit donc une de ses robes, la meilleure qu'elle possédât, d'un mérinos noir, chaud et laineux, la retoucha légèrement; puis, de ses doigts de fée, elle confectionna un bonnet de tulle, qu'elle garnit de blonde, et sur lequel elle posa trois ou quatre fleurs, souriant d'avance à l'idée des étonnements qu'elle allait causer.

Le lendemain, à l'heure que lui avait indiquée le docteur, elle se rendit à Passy. Son paquet contenait six chemises, autant de bas, de cols, de mouchoirs, et une paire de souliers découverts. Comme saint Martin, la chère enfant avait coupé en deux son petit trousseau.

Ce fut avec une joie enfantine que, dès son arrivée, elle revêtit sa protégée des habits qu'elle apportait. Celle-ci se laissait faire avec une docilité complaisante. Quand la toilette fut terminée, Gabrielle prit par la main la pauvre folle, et la conduisit devant l'armoire à glace qui se trouvait dans la chambre.

La transformation était si complète, que le docteur et le directeur de la maison, appelés à en juger, ne reconnaissaient plus leur malade.

Quant à elle, elle se regardait, immobile et stupéfaite. Elle ne se reconnaissait pas elle-même. Peu à peu, elle osa remuer, s'approcher de la glace, tourner, se retourner, corriger les plis de sa robe, le nœud des brides qui retenaient son bonnet.

Le miracle était complet. Ce n'était plus une folle, c'était une femme. Elle n'avait pas l'air emprunté dans ses nouveaux habits, mais, au contraire, elle se révélait élégante, et paraissait reprendre possession d'objets qu'elle aurait quittés la veille. L'éclair de vie qui scintillait dans ses yeux avait aussi électrisé son corps. Elle frissonnait de bien-être, comme une personne engourdie par le froid, que l'on met en présence d'un feu clair. L'âme se réchauffait.

Le docteur Lasserre épiait avec soin ses moindres mouvements. Il s'approcha de la jeune fille.

— Courage! lui glissa-t-il à l'oreille. Je vous laisse avec elle. Tâchez de savoir son nom.

Il s'éloigna et entraîna le directeur de la maison, non moins stupéfait que lui d'une si rapide transformation.

Gabrielle resta seule avec sa protégée. Elle la fit asseoir dans un fauteuil, lui prit les mains, se plaça devant elle, et la regarda dans les yeux, ainsi qu'un magnétiseur en face de son sujet. Un sourire de tendre commisération effleurait ses lèvres.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-elle. Ne voulez-vous pas me le dire?

L'effort que tenta la malheureuse pour répondre à cette question, détruisit les résultats qu'on avait obtenus sans les chercher. Elle retomba aussitôt dans sa désolante inertie.

Gabrielle s'en aperçut. Elle sentit qu'elle n'obtiendrait ce nom que par hasard et, pour ainsi dire, si elle le découvrait elle-même.

Sans se décourager, elle se leva et se dirigea vers la cheminée. Un calendrier y était accroché, elle s'en empara et revint prendre sa place auprès de la malade. Ce fut une véritable inspiration.

Le premier nom de femme qu'elle trouva sur l'almanach, à la date du 3 janvier, elle le lut et le prononça à haute voix.

— Geneviève! dit-elle d'un ton bref.

L'effet fut magique. La folle se redressa.

— Qui m'appelle? demanda-t-elle vivement. Mon nom!... c'est mon nom!... ajouta-t-elle avec une joie émue. Oh! qu'il y avait longtemps...

Elle s'arrêta brusquement.

— Combien donc y a-t-il de temps? murmura-t-elle.

Alors elle parut chercher dans ses souvenirs, mais la mémoire lui fit défaut. Elle retomba sur son siége, insensible et paralysée.

Gabrielle était ravie. Ces premiers succès étaient une précieuse récompense de ses sacrifices. Toujours lui parlant de sa voix persuasive et mélodieuse, elle parvint à attirer plusieurs fois l'attention de sa protégée.

Le docteur vint la chercher au bout de quelque temps. Il savait par expérience combien il est dangereux de mettre en contact avec la folie une personne qui n'en a pas l'habitude, si saine d'esprit qu'elle soit d'ailleurs.

La jeune fille hésitait à lui obéir, mais le médecin usa de son autorité et la congédia.

— Une heure par jour, dit-il, c'est tout ce que je puis vous accorder.

Gabrielle se retira, mais ne manqua pas une seule fois de venir faire sa visite à la malade. Au bout de huit jours, grâce aux soins exceptionnels qui lui étaient prodigués, Geneviève allait beaucoup mieux. Sa raideur et son immobilité cataleptique avaient disparu. Non-seulement elle répondait à Gabrielle et au docteur Lasserre, mais elle les reconnaissait et les recevait avec plaisir. Du passé de cette malheureuse, ils n'avaient rien découvert encore.

Ce qui, par-dessus tout préoccupait le docteur, c'était ce *lui* qu'avait prononcé Geneviève. Du ton qu'elle l'avait dit, il ne pouvait s'agir que d'un mari, d'un amant, ou d'un enfant tendrement aimé. Mais il ne voulait aborder cette question qu'après y avoir préparé la patiente à force de soins et de douceur. Une secousse trop brusque pouvait arrêter les progrès qu'il avait déjà faits.

Fidèle à la parole donnée par lui à Gabrielle, il ne dit pas un mot de cette aventure à Réné, qui vint lui faire visite en arrivant, et dont il reçut les confidences surprenantes.

Le jeune peintre, en revenant à Paris, avait essayé de s'informer à la gare de Monnerville du nom du château qu'habitait M. Arthur; mais aucun employé ne connaissait ce personnage, les alentours foisonnaient de châteaux, et les

renseignements fournis par l'artiste étaient trop vagues pour que l'on pût lui donner aucun détail précis.

Réné partit donc légèrement désappointé, sans savoir d'où il venait ni où il retournerait le lendemain.

Après avoir visité le docteur, il se rendit chez mademoiselle Lancray. Il lui trouva un air gauche et emprunté qu'il ne lui avait jamais vu. Plus il lui parlait de M. Arthur, de la manière dont il vivait, des merveilles qu'il avait rencontrées dans cette propriété morte, plus le malaise de la vieille demoiselle semblait augmenter. Elle coupa court à l'entretien en se levant, et en prétextant d'occupations indispensables.

— A propos, fit Réné d'un ton léger, et mon mariage? Vous ne m'en parlez plus. Le tuteur de mademoiselle d'Érigny a-t-il répondu?

— Pas encore, dit la maîtresse de pension, mais cela ne prouve rien Je suis habituée à ses longs silences, et je suis sûre que dans quelques jours...

— Bon! rien ne presse, l'interrompit le peintre en prenant congé. Au revoir! et merci toujours.

Il se dirigea vers la rue de Laval. Il était heureux de revoir son modeste atelier, ce témoin muet de ses luttes, de ses espérances.

Au moment où il montait son premier étage, il se croisa avec un jeune homme, qui descendait l'escalier en fredonnant un refrain nouveau.

— Tiens! s'écria ce nouveau personnnage. C'est vous, Dorval! D'où sortez-vous donc?

— J'arrive de la campagne...

— Tudieu! quel luxe, mon bon! C'est donc pour cela que depuis trois jours je me pends inutilement à votre cordon de sonnette?

— Vous! et pourquoi? demanda Réné.

— Ah! mon cher, c'est admirable! Je viens de vendre un Rubens étourdissant à une vieille bête, qui l'a bel et bien payé en espèces trébuchantes. Pour fêter ce grand jour et croquer une partie des écus de cet imbécile, je donne ce soir un dîner, puis un bal, ce sera *épatant*, vous verrez, car je compte sur vous, n'est-ce pas?

— Je suis désolé, mon cher monsieur Cherville, mais j'ai donné ma parole à M. de la Vigerie. Il m'attend à dîner ce soir. Croyez que sans cela...

— Eh ! que diable ! riposta Cherville ; vous vous couperez en deux, mon ami. Vous dînerez chez M. de la Vigerie, vous danserez chez moi.

— Vous savez bien que je ne danse pas.

— Alors vous boirez.

— Je ne bois pas non plus.

— Eh bien ! vous ferez ce que vous voudrez, mais vous ne me désobligerez pas au point de ne pas venir tuer quelques instants au milieu de nous. De tous ceux que je reçois, vous êtes peut-être le seul que je tienne à avoir.

— En ce cas, pourquoi les invitez-vous ? fit naïvement Réné.

— C'est vrai, balbutia Cherville. Bah ! il faut bien passer le temps.

L'artiste vit bien qu'il ne pouvait pas se dispenser d'accepter une invitation si pressante.

— Soit ! dit-il, je viendrai un moment ; mais je vous préviens qu'il me sera impossible de rester. Demain matin, à sept heures, il faut que je sois au chemin de fer...

— Comme il vous plaira, répondit Cherville en lui tendant la main avec effusion. Pourvu que je vous voie, je serai content. A ce soir !

— A ce soir, répéta Réné en ouvrant la porte de son atelier.

Il était facile de deviner, à l'expression de sa physionomie, que l'insistance de Cherville le contrariait fort. Tandis que celui-ci lui parlait avec chaleur et avec volubilité, Réné ne répondait qu'avec froideur, et presque avec contrainte.

Pour expliquer cette anomalie, il est nécessaire de dire quelques mots de la vie et des habitudes de Léon Cherville.

On peut le dépeindre en trois mots. Ses amis affirmaient que c'étaient « un bon garçon. » Mais qu'entendaient-ils par ces paroles ?

Léon Cherville était un homme de trente ans, gros, gras, rose, blond, frisé, bien portant, au visage souriant, à l'apparence débonnaire, insouciant, léger, frivole, n'admettant pas

d'autre loi que celle du plaisir, et possédant au plus haut degré la plupart des sept péchés capitaux.

Il avait voulu faire de la peinture, mais ses études avaient été si peu sérieuses, son imagination était si incolore, qu'il avait échoué tour à tour dans l'histoire, dans le genre et dans le paysage. La seule chose qu'il réussît à merveille, c'était la copie. Comme il ne cherchait avant tout qu'à accroître son bien-être, ce fut vers la copie et surtout vers le pastiche qu'il dirigea ses aptitudes.

Il possédait huit mille francs de rente. Trouvant que c'était insuffisant pour bien vivre, il s'aboucha avec un prétendu expert et un marchand de tableaux, envers lesquels il s'engagea à livrer sur commande, et à leur choix, des toiles de Téniers, de Bergheim, de Rembrandt, de Rubens, etc.

Ce commerce lui rapportait, depuis quatre ans, cinq ou six mille francs par an. C'était ce que Cherville appelait faire de l'art. Réné qui, pour certaines choses, avait des expressions un peu dures, appelait cela : faire des dupes.

Cependant, sous peine de passer pour un sauvage, ou, tout au moins, pour un paysan du Danube, le jeune peintre ne pouvait pas tourner brusquement le dos à un homme qui l'accablait de politesses, et dont ni lui ni personne n'avaient jamais eu à se plaindre.

Aussi Réné, après avoir humé l'air de son atelier, s'habilla et se rendit chez M. de la Vigerie.

Il dînèrent en tête-à-tête. Comme on le pense bien, la conversation ne roula guère que sur M. Arthur, sur le château et sur la vie bizarre, — si toutefois on pouvait appeler cela vivre, — de ce personnage mystérieux.

Lorsqu'en dernier lieu Réné fit part à M. de la Vigerie des soupçons qu'il avait conçus sur M. Breton, le gentilhomme branla la tête avec incrédulité.

— Non, dit-il, vous devez faire fausse route, à moins que ce Breton ne soit inconnu dans les environs et que vous ne puissiez rien apprendre qui le concerne.

Néanmoins M. de la Vigerie était très-intrigué à son tour.

— Parbleu ! répétait-il à chaque nouveau détail, je serais curieux de voir cela !

Puis, brusquement, et comme si cette question devait lui donner la clef de l'énigme :

— Mais au fait, demanda-t-il, par quel hasard ce M. Arthur s'est-il adressé à vous?

— Je vous l'ai dit, c'est parce qu'il a acheté le dernier tableau que j'avais exposé chez Deforge.

— Et comment l'a-t-il acheté, lui qui ne sort jamais de son château?

— C'est vrai! s'écria tout à coup Réné. Je n'avais pas songé à cela. Cela me confirmerait dans l'idée que M. Arthur et M. Breton ne sont qu'un seul et même individn.

— Avez-vous interrogé à cet égard ce M. Breton?

— Non, je n'y ai même pas pensé. La vanité m'aveuglait. Je m'imaginais qu'on avait vu mon paysage, qu'on l'avait remarqué, et qu'on s'était décidé sur ce spécimen à me confier les travaux que j'ai commencés.

— Cela peut-être...

— Oui, cela peut, mais cela ne doit pas être, répondit Réné d'un ton réfléchi. Il y a certainement autre chose...

— Ce M. Arthur connaît sans doute votre nom, fit observer M. de la Vigerie. Il se pourrait même qu'il eût été lié avec un membre de votre famille...

— Quelle apparence! se récria l'artiste. Le nom que je porte est celui d'un obscur matelot, et quant à ma famille...

Il se tut et n'acheva point sa phrase.

M. de la Vigerie, qui ne le quittait pas des yeux, fut frappé de la tristesse subite qui assombrit le front du jeune peintre; mais sa discrétion était trop grande pour qu'il cherchât à provoquer des confidences qu'on hésitait à lui faire.

D'ailleurs, comme pour couper court à toute question, Réné se leva.

— Je vous demanderai la permission de me retirer, dit-il. A mon prochain voyage, j'espère vous donner des renseignements plus précis; car, j'y suis bien décidé, tout ce qu'il sera possible d'apprendre sur ce personnage, je le recueillerai avec soin. Je m'y sens poussé par une curiosité qui m'étonne moi-même.

— Au revoir et bonne chance! fit M. de la Vigerie, en souriant avec bienveillance.

Réné sortit. Il était plus triste que de coutume. En arrivant rue de Laval, il fut sur le point de rentrer chez lui sans monter chez Cherville; mais il réfléchit que, non-seulement il avait donné sa parole, mais encore que le bruit qui se faisait à l'étage supérieur l'empêcherait de reposer.

Il en prit héroïquement son parti et franchit les premières marches de l'escalier. A mesure qu'il gravissait les degrés, le bruit grandissait et arrivait jusqu'à lui en notes discordantes.

C'était un mélange confus de piano fatigué, de flageolet criard, de bruyants éclats de rire, d'exclamations perçantes, que dominait le piétinement des danseurs, insoucieux du rhythme, de la retenue et des convenances.

Réné ne put réprimer un sourire en franchissant le seuil de l'atelier, dont la grandeur et la distribution étaient identiquement semblables à celles de son propre logement.

En l'apercevant, Cherville accourut vers lui. Peu s'en fallut qu'il ne se jetât dans ses bras.

L'artiste promena son regard sur les invités qui se trouvaient devant lui. Ce bruit et cette gaieté lui parurent de mauvais aloi, et lui causèrent un dégoût involontaire. Cependant il entra.

XI

QUEL HOMME ÉTAIT LE ROI MISÈRE

L'aspect de cette *soirée* mérite une brève description.

Hommes ou femmes, ils étaient trente. Plus d'hommes que de femmes. Du reste, pas un vieux visage. Le masculin appartenait à la classe moyenne. Il se recrutait de fils de riches bourgeois, de quelques rares peintres, et d'Ernest, le lieutenant de vaisseau qui, à Saint-Cloud, avait parlé indien à la femme sauvage. Leur tenue était peut-être un peu débraillée.

Parmi eux, Anatole Delaunay se faisait remarquer par la

coupe excentrique de ses habits trop courts et de ses pantalons trop étroits. Il affectait un grand laisser-aller, parlant haut et beaucoup, émaillant avec le plus grand sang-froid sa conversation des sottises les plus impertinentes et les plus grossières.

Le sexe féminin se composait exclusivement de ces créatures qui n'appartiennent ni au monde, ni même au demi-monde, qui perchent sur les collines de Montmartre, et qui, depuis si longtemps qu'elles ne s'en souviennent plus, sont à couteaux tirés avec la fleur d'oranger. Au nombre de celles-là figuraient trois ou quatre modèles émancipés.

Dans le commencement de la soirée, ces beautés complaisantes avaient cru devoir jouer à la femme du monde et se draper dans leur dignité, mais le manteau dont elles s'affublaient devint promptement trop lourd pour leurs épaules. Elle le laissèrent glisser peu à peu, si bien qu'il tomba tout à fait, et les montra telles qu'elles étaient d'ordinaire.

La fête était donc très-animée. Le punch et le champagne circulaient à profusion, et chacun s'en donnait à plein gosier; on savait que c'était un *gogo* qui payait.

Les quadrilles devenaient pittoresques. On aurait pu déjà nommer la couleur de la plupart des jarretières qui se démenaient au son de la musique tapageuse. Hommes et femmes n'avaient plus d'autre ambition que de lever le plus haut possible le pied au-dessus de la tête.

Réné regardait ces démoniaques s'agiter en contorsions désordonnées et essuyer la sueur qui inondait leur visage. Il se demandait si la danse est un plaisir ou seulement un exercice gymnastique. Pour lui, il lui paraissait inadmissible que des gens qui n'y étaient pas forcés se livrassent, sans condamnation préalable, à de telles excentricités chorégraphiques.

Quand le quadrille fut terminé, plusieurs jeunes gens vinrent lui tendre la main. Trois ou quatre femmes lui décochèrent un sourire bienveillant que relevait une œillade provocante. Réné accueillit le tout avec une politesse froide.

Non pas seulement parce qu'il était beau garçon, mais surtout parce qu'il ne s'occupait pas d'elles et qu'il ne ressemblait point aux autres, le jeune peintre demeura le point

de mire de toutes les beautés à prix fixe qui faisait partie de la réunion. Cherville, qui tenait à lui faire les honneurs de la maison, lui nomma chaque femme l'une après l'autre, et lui détailla leurs beautés les plus secrètes.

Cette nomenclature décolletée fit sourire Réné, dont l'œil distrait se reposait sur les différents objets qui garnissaient l'atelier.

Cet atelier ne ressemblait guère à celui du pauvre artiste. Partout, le long des murs, étaient accrochés des objets curieux, dont quelques-uns avaient un mérite et une valeur réelle. Le lustre qui pendait du plafond, les appliques de cuivre repoussé, dataient du seizième siècle. Les bougies dont ils étaient garnis dardaient leur lumière brillante sur les panoplies, les bronzes, les faïences, les porcelaines, et éclairaient quelques belles peintures.

Tout cela était bien un peu pêle-mêle, mais on pouvait mettre ce désordre sur le défaut d'emplacement. Dans tous les cas, cet intérieur respirait un bien-être voisin de la richesse.

Pourtant, au bout d'une heure, Réné fut rassasié de ce spectacle. Il se dirigea vers la porte, dont il allait franchir le seuil quand Cherville l'arrêta.

— Où allez-vous donc ? demanda-t-il.

— Je rentre chez moi. Je vous l'ai dit, il faut que demain matin, à six heures, je sois sur pied.

— Je regrette que ma soirée tombe si mal à propos pour vous, mais puisque je ne saurais réparer cette maladresse involontaire, permettez-moi d'en profiter jusqu'au bout. Qu'allez-vous faire chez vous ? Vous coucher ? Soit, mais vous ne dormirez pas. Or, est-il un supplice pareil ? Pour moi, je n'en connais pas. Donc de deux maux choisissez le moindre. Dans une petite heure on va souper, restez avec nous.

Ce Cherville n'était vraiment pas méchant. Il joignit à sa prière une physionomie si désappointée, si suppliante, que Réné céda. Il sentait que son hôte avait raison et qu'il ne fermerait pas l'œil de la nuit.

Il alla s'asseoir à l'écart dans la première pièce, et se mêla à un groupe de jeunes gens, moins forcenés que les autres

sur la danse. Là, il entendit sans sourciller une foule de platitudes et deux ou trois choses sensées.

La musique avait cessé. Dans l'atelier on avait dressé sur deux trétaux une espèce de table, faite de trois planches juxtaposées qu'on couvrit d'une nappe, et sur laquelle on mit le couvert. Tout le monde y concourut avec empressement. Aussi, en quelques minutes, le souper fut servi, et chacun prit place au hasard, sauf les quelques personnes que Cherville désigna pour occuper les places d'honneur.

Parmi celles-là, juste en face de l'amphitryon, René occupait le milieu de la table, en dépit de ses refus réitérés.

Le repas ne se composait absolument que de viandes froides et de pâtisseries. Il n'était pas somptueux et n'affichait aucune prétention, et cependant il n'y avait pas un de ces trente jeunes visages qui ne fût épanoui et disposé à la gaieté.

Anatole Delaunay, qui se trouvait relégué au bout de la table, n'avait cessé de protester pendant toute la durée du souper. Le hasard l'avait placé entre deux jeunes gens.

— Comme c'est gai ! murmurait-il. Pas de femme !

Les convives ne se piquaient précisément pas d'une grande austérité de mœurs. Leurs lèvres effleuraient de temps en temps le cou de leur voisine. Quand arriva le champagne, ces indiscrétions devinrent plus fréquentes et plus prolongées. Quelques-uns même insistèrent...

Anatole n'y tint plus.

— Eh ! là bas ! cria-t-il. Doucement, je n'ai pas de femme, moi !

— Vas en chercher une, riposta Cherville.

— Tiens ! c'est une idée. C'est dommage qu'il soit si tard...

— Il n'y a pas d'heure pour les braves...

— Au fait... pourquoi pas ? fit Anatole en se levant.

Il avait la face enluminée, l'œil brillant.

— Tu es gris, lui dit Cherville. Achève-toi tranquillement dans ton coin et laisse-nous causer.

— Non, se défendit le jeune fou, je veux une femme, je l'aurai.

A ces mots, et d'un pas mal assuré, il se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda Cherville.

— Là haut, répondit Anatole en montrant du doigt l'étage supérieur.

— Pourquoi faire ?

— Dame ! ces gens-là ne doivent guère dormir plus que nous. J'inviterai la petite de Saint-Cloud à souper.

— Qui ? La fille du roi Misère ?

— Oui, elle est gentille ; elle me plaît...

— Je ne dis pas non, mais le père...

— Bah ! on l'invitera aussi. Il ne doit pas avoir souvent de si bonnes aubaines. Pendant qu'il mangera, il ne verra pas qu'on fait la cour à sa fille.

— Au diable ! dit Cherville. Vas-y si tu veux...

— C'est cela, répondit le chœur. Servez-nous le roi Misère.

Dès qu'il avait été question de Gabrielle, Réné avait dressé l'oreille. Il n'avait pas dit un mot, espérant que cette folle proposition tomberait d'elle-même.

Mais non. Anatole était gris et ne perdait pas de vue son idée fixe : il lui fallait une femme, il l'avait répété trois fois. Il allait sortir, encouragé pour ainsi dire par ses amis, quand Réné se leva pâle et frémissant.

— Messieurs, fit-il observer, en s'efforçant d'être calme, vous ne souffrirez pas cela, je me plais à le croire. Buvons et aimons tant que nous pourrons, mais ne frappons pas à la porte de ceux qui ne veulent ni de notre vin ni de notre amour. Vous ne connaissez pas l'homme à qui vous allez faire la plus sanglante injure qui soit au monde...

— Le roi Misère ! se récrièrent les convives. Nous le connaissons tous.

— Oui, reprit Réné d'une voix plus forte, mais vous ne le connaissez que sous le côté vulgaire qu'il a eu soin de se donner. Vous ne savez pas ce qu'il y a dans la vie de cet homme de dévouement et d'abnégation.

Tout le monde se tut, muet, étonné.

— Au fait, dit Cherville, vous nous avez promis l'autre

jour, à la *Tête-Noire*, de nous raconter cette histoire. Parlez, nous vous écoutons.

— Non, fit l'artiste en secouant la tête, ce n'est pas ici le lieu de vous dévoiler cette vie obscure, courageuse, mais triste surtout. Une autre fois...

— Pourquoi? insista l'officier de marine. Nous prenez-vous pour des écervelés? Croyez-vous que nous n'ayons plus rien dans la tête ou dans le cœur?

— A Dieu ne plaise! protesta Réné. Si vous l'exigez, je suis prêt; mais je crains qu'en la disposition où vous êtes, ce long récit lasse votre patience...

— Monsieur Dorval, l'interrompit Cherville avec une véritable dignité, vous n'avez rien de semblable à redouter chez moi. Je vous connais assez pour être certain d'avance que ce n'est point un récit banal que vous allez nous faire, et je vous estime trop pour que ceux qui m'entendent ne partagent pas avec moi le sentiment que vous m'inspirez.

— Soit! consentit Réné. Si, quand j'aurai fini, M. Anatole Delaunay se sent le courage de persister dans son entreprise, libre à lui; mais qu'il écoute.

Un silence religieux s'établit aussitôt. Anatole, interloqué, revint, sur un geste de Cherville, prendre la place qu'il avait quittée. La fumée bleuâtre des cigares s'élevait en spirales capricieuses vers les hauteurs de l'atelier.

— Ce que je vais vous rapporter, commença Réné, nul, pas même le roi Misère, ne me l'a confié. Je l'ai surpris par lambeaux, et, grâce à ces fragments que j'ai reconstitués, j'ai deviné le reste. Mon héros ne cherche à exciter la pitié de personne; il ne s'est jamais plaint, il a accepté tous les déboires, toutes les hontes. Il ne se doute peut-être pas, ce grotesque que vous prétendez connaître, qu'il a été sublime, et que son courage lui mérite plus de respects que sa misère ne lui a valu d'insultes.

La première fois que je le vis, c'était dans l'atelier du maître. J'arrivais à Paris, avide de tout apprendre, désireux de tout savoir. Je considérais avec pitié, moi qui avais souffert, cette physionomie osseuse, hâve, émaciée, dont une longue barbe noire dissimulait mal l'effrayante maigreur. Son malheur, sa pauvreté, ses haillons m'intéressaient à lui. Au

lieu de rire avec mes camarades, je le plaignais; au lieu de lui donner le sobriquet dont on le salue partout à son arrivée, je lui avais demandé son nom, et je l'appelais Jacques.

Il y a huit ans de cela, et déjà on l'avait baptisé de ce surnom. Vous savez tous pourquoi. Le pauvre diable posait indistinctement pour les mendiants ou pour les rois dans les tableaux d'histoire ou de sainteté. Quand on voulait lui faire représenter un mendiant, il n'y avait rien à inventer, je vous le jure! Il suffisait de copier; quand, de son portrait, on voulait faire celui d'un roi, on jetait sur ses guenilles un manteau rouge ou bleu, on lui posait sur la tête une couronne de papier doré, et tout était dit. Aussi, on eut la pensée de confondre dans une même idée ces deux contrastes et on le surnomma le roi Misère.

C'est sous ce pseudonyme horrible qu'il a parcouru tous les ateliers, sans que personne autre que moi, peut-être, songeât à s'enquérir de son nom réel. Pour lui, il acceptait tout sans broncher. Il se serait bien gardé de protester, le malheureux! Que serait-il devenu s'il s'était brouillé avec sa clientèle?...

A force de le voir toujours aussi pauvre, aussi mal vêtu, acceptant volontiers un morceau de pain et un verre de vin, j'en arrivai à croire que son métier de modèle ne lui rapportait rien. Je m'informai dans les autres ateliers, et j'appris qu'il y posait fort souvent, qu'il était payé très-régulièrement, en raison même de sa détresee navrante. Dès-lors je supposai qu'il avait un vice.

Je cherchai à le découvrir, je lui fis tour à tour l'apologie des plaisirs auquel l'homme se livre le plus volontiers : pas une fois son visage décharné ne s'anima, pas un muscle ne tressaillit. Son regard, dans lequel je m'attendais à lire, demeurait calme, conservait cet air doux et résigné que j'avais toujours remarqué.

Une seule hypothèse était admissible : cet homme était avare. Je le crus très-sincèrement pendant cinq ans. Je lui témoignai même moins d'amitié que par le passé.

Le hasard seul m'ouvrit les yeux et me fit repentir de mes absurdes et injustes suppositions.

Réné fit une pause et jeta un coup d'œil sur son auditoire,

pour s'assurer qu'il ne le fatiguait pas. Au contraire, tous les visages étaient tournés vers lui, avec une expression visible de curiosité. Pas un mot, pas un geste, n'avaient interrompu le petit prologue qu'il venait d'esquisser.

— Depuis un an j'avais quitté l'atelier du maître et je m'étais installé dans cette maison, lorsque, un dimanche, l'envie me prit de voir un peu de verdure et de soleil.

C'était au mois de juin. Je ne pouvais pas souhaiter journée plus belle pour satisfaire mon caprice. Je partis donc, et je me dirigeai vers Fontenay-aux-Roses, avec l'intention de pousser à pied une reconnaissance jusqu'aux bois de Verrières.

A Châtillon, je descendis de voiture, et je m'enfonçai dans le délicieux petit chemin qui descend, à droite de la route, vers Fontenay.

Je n'y avais pas fait cinq cents pas que, d'un sentier latéral, surgit tout à coup devant moi un homme d'un certain âge, mis avec propreté, sinon avec recherche, donnant le bras à une ravissante enfant de treize à quatorze ans.

Je m'arrêtai stupéfait. Était-ce une illusion? Non. C'était bien le roi Misère! Je ne pouvais pas m'y tromper, moi qui, vingt fois, avais reproduit ses traits.

Il m'aperçut et me reconnut également, car sa figure joyeuse se rembrunit subitement et trahit une vive contrariété. Pourtant il me salua, mais il tourna aussitôt du côté opposé à celui que je suivais.

Malgré moi, j'étais intrigué. Quels étaient ces riches habits qui recouvraient Jacques? Quelle était cette blonde enfant qui s'appuyait sur son bras?

J'avais parfaitement remarqué l'expression de mécontentement qui s'était peinte sur ses traits. Je poursuivis mon chemin sans affectation. Mais j'avais eu le temps d'observer que la jeune fille était vêtue d'une robe de mérinos bleu, comme on en porte dans les pensionnats, et même sous sa pèlerine, légèrement relevée, j'avais cru remarquer ce ruban blanc qu'on décerne ordinairement à la plus sage, et que vous avez peut-être porté, mesdames... autrefois... il y a bien longtemps...

En disant ces mots, Réné s'était tourné vers celles qui

l'écoutaient. Il y en eut qui sourirent, mais pas une ne rougit.

— Le lendemain, poursuivit-il, le roi Misère était chez moi dès neuf heures du matin. Il avait l'air très-embarrassé.

— Est-ce que vous avez dit à quelqu'un, me demanda-t-il, que vous m'aviez rencontré hier?

— Non, pourquoi?

— C'est que, si on l'apprenait, cela pourrait me faire beaucoup de tort...

— Comment cela?

— Parce que... balbutia-t-il, cette enfant est ma fille...

— Je vous en félicite, mon ami, mais quel tort cela peut-il vous faire?

— Dame!... elle est en pension là-bas... à Châtillon... ça coûte gros... Or, si ces messieurs savaient cela, ils me croiraient riche et n'auraient peut-être plus pour moi les mêmes bontés...

— Comment! m'écriai-je, frappé d'un trait de lumière, c'est donc vous qui l'élevez?

— Oui, monsieur, répondit Jacques en baissant les yeux.

— Depuis longtemps?

— Depuis son enfance, nécessairement.

— C'est juste, fis-je naïvement, car j'étais à peine revenu de ma surprise. Combien cela vous coûte-t-il par an?

— Six cents francs, plus le trousseau. J'aurais voulu mieux faire, mais je n'ai jamais pu.

— Je comprends. C'est sans doute à cela que passe tout l'argent que vous gagnez?

— Oh! pas tout! se défendit le roi Misère. Malheureusement j'en ai besoin aussi.

— Combien gagnez-vous donc, bon an mal an?

— Douze cents francs environ.

— Et c'est avec ces douze cents francs que vous vous nourrissez, que vous payez la pension de votre fille...

— Et que je m'habille, oui, monsieur.

— Je ne pus m'empêcher de sourire, continua Réné. Le

correctif de Jacques me rappela les costumes usés, déguenillés, que je lui avais vus, et qu'il portait encore ce matin-là.

Il comprit ma pensée.

— Vous riez, dit-il en hochant la tête, et pourtant mes habits d'hier, il a bien fallu que je les paye.

Alors seulement, je me rappelai ce détail.

— En effet, répondis-je, mais pourquoi ce luxe de vêtements?

— Ah! répliqua-t-il, c'est que les compagnes de ma fille appartiennent à des familles aisées. Je ne voudrais pas qu'elle eût à rougir de son père en leur présence.

Je ne trouvai pas un mot à ajouter, dit Réné. Je tendis la main à ce brave homme qui poussait le dévouement jusqu'à la délicatesse.

— C'est bien, cela, Jacques! lui dis-je avec une émotion involontaire.

— Vous êtes bien bon, mon cher monsieur, fit-il avec humilité, mais c'est égal, ne le dites pas, ça me ferait du tort, je vous assure. Ce n'est pas pour moi que je vous demande le secret, reprit-il à voix basse, c'est pour la petite...

— Je vous donne ma parole, lui-dis-je, vaincu par cette modestie aveugle.

Il sortit en me remerciant avec effusion. Si quelqu'un était entré en ce moment, il aurait pu croire que je couvrais de bienfaits ce digne homme, devant lequel s'inclinait mon orgueil et pâlissait ma misère.

Ainsi je me croyais un des plus malheureux qui fussent sur terre, et voilà que, tout à coup, se dressait devant moi un martyr, conspué, honni, qui servait de risée à de jeunes fous dont le corps, l'esprit et le cœur ne valaient pas un cheveu de celui dont ils faisaient leur hochet.

Celui que j'avais repoussé avec mépris, c'était un sacrifié. Depuis treize ans il endurait les plus cruelles privations, vivant de quatre cents francs par an, sans feu pendant l'hiver, ménageant le pain qu'il achetait, acceptant avec une résignation angélique les rebuffades, les dédains, forçant son visage à sourire aux railleries qui le poursuivaient! Pas

un instant ses forces ne l'ont trahi dans ce dur labeur. Sa tenacité a vaincu la pauvreté, la faim, le froid. Sa dignité même, il l'a abjurée. Tout son être s'est concentré dans une pensée, tout son amour dans une enfant.

Allons, M. Delaunay, dit Réné en se tournant vers Anatole, courez inviter ce misérable à ronger les miettes de votre table. Amenez ici sa fille, si vous l'osez, mais, à présent que je vous ai conté l'histoire du père, laissez moi vous parler de Gabrielle, de mademoiselle Lacour.

Cette fois je ne suis pas réduit aux conjectures : ce que je vais vous dire, je l'ai vu.

XII

LA FILLE DE JACQUES LACOUR

Le silence fut momentanément troublé par une agitation indicible. Un étonnement admiratif se peignait sur tous les visages, quelques-uns même exprimaient une émotion réelle.

Anatole Delaunay, directement interpellé, ne trouva pas un mot à répondre. Par pure fanfaronnade, il haussa légèrement les épaules et avala d'un trait le verre de Champagne qu'on venait de lui verser. Cependant il ne quitta pas sa place.

Sur un signe de Cherville, le maître d'hôtel avait rempli les verres. Avant de poursuivre, Réné attendit que se fût calmé le frémissement qui parcourait son auditoire. Il l'interrogeait du regard, comme pour s'assurer s'il devait continuer. Tous les yeux étaient tournés vers lui et semblaient lui demander la suite de ces révélations inattendues.

Il trempa ses lèvres dans sa coupe et continua.

— Le genre que j'avais adopté en peinture, dit-il, me fit pendant quelque temps perdre de vue le roi Misère, dont je n'avais plus besoin. Depuis un an et demi je n'avais que fort rarement entendu parler de lui, quand, un beau jour, je le

vis entrer dans mon atelier. Il tenait un rouleau de papier.

Je le reçus très-affectueusement. Ce que j'avais découvert sur sa manière de vivre m'inspirait pour lui beaucoup de sympathie et de respect.

Quant à lui, il conservait devant moi la même contenance timide et embarrassée.

— Monsieur, commença-t-il en baissant les yeux et en roulant dans ses mains son chapeau déformé, je viens de visiter au troisième étage de cette maison un petit appartement qui me convient à merveille...

— Un appartement! répétai-je avec stupéfaction.

— Oui, monsieur. Ma fille a terminé son éducation. Elle va quitter son pensionnat...

— Tant mieux! ce sera pour vous une lourde charge de moins.

— Pas encore, répondit-il, mais bientôt, si vous le voulez bien.

— Comment! cela dépend de moi?

— Comme il dépend de vous aussi que je prenne ou non cet appartement.

— Expliquez-vous, car, en vérité, je n'y comprends absolument rien...

— Voici pourquoi, monsieur, fit Jacques, dont la timidité redoublait. J'ai fait apprendre particulièrement le dessin à Gabrielle, et, d'après ce que m'a dit son professeur ou ce dont j'ai pu juger moi-même, elle a fait en huit ans des progrès sérieux. Aussi j'ai songé, non pas à en faire une artiste comme vous, mais à profiter de ses aptitudes pour qu'elle puisse gagner sa vie le plus promptement possible.

— Vous avez eu là une fort bonne idée, lui dis-je afin de l'encourager.

— Vous trouvez? fit-il en relevant vivement la tête. Eh bien! ce que je voudrais, ce serait qu'elle apprît à peindre sur porcelaine, pour le commerce d'abord. Si, dans la suite, son talent grandit... nous verrons... mais je me fais vieux; je ne serai pas toujours assez alerte ni assez heureux pour suffire à tous ses besoins...

— Et vous désireriez qu'elle vous payât des sacrifices que vous vous êtes imposés et vous aidât à vivre...

— Non pas! se récria Jacques. Je ne lui demande rien, la chère enfant! Je gagnerai toujours de quoi soutenir ma frêle carcasse. C'est pour elle, la pauvre petite. Vous sentez bien que dans son pensionnat elle a été un peu gâtée. Il lui serait dur de renoncer à certaines douceurs dont elle a contracté l'habitude. Or, tant que je serai vigoureux et actif, je les lui donnerai; mais du jour où viendra pour moi la vieillesse, il faut qu'elle soit à même de subvenir à ses dépenses, insensiblement, et pour ainsi dire sans s'en apercevoir.

— Je comprends, lui dis-je. Parlez, si je puis vous être utile.

— Si vous le pouvez!... m'interrompit-il, je vous en fais juge. De tous ceux que j'ai connus, vous êtes le seul qui ne m'ayez pas traité avec cette légèreté dédaigneuse qui m'a toujours accueilli. Vous m'avez témoigné, sinon de l'amitié, du moins de l'intérêt, et cela m'a inspiré le courage de venir à vous. En outre, je vous crois essentiellemens honnête. Voilà pourquoi surtout, si humble et si misérable que je sois, j'ose vous supplier de vouloir bien donner quelques leçons de peinture à Gabrielle.

— Mon cher Jacques, lui répondis-je, vous ne vous étiez pas trompé en disant que j'avais pour vous de l'amitié. Je vais vous en fournir une preuve en vous donnant un bon conseil. Certes, votre idée est excellente si elle est pratique, mais votre amour paternel ne vous aveugle-t-il pas, en vous laissant croire que votre fille a réellement des dispositions pour la peinture?

— Je crois pouvoir l'affirmer, fit le roi Misère.

A ces mots, il déroula les papiers qu'il tenait à la main et me les tendit. C'était des esquisses tracées par sa fille.

J'y jetai un coup d'œil rapide, et je fus réellement surpris de ce que je voyais. Une grande hardiesse de traits, beaucoup d'entente du mouvement, un dessin correct, net, bien nourri, des lignes vigoureuses, des formes irréprochables. Ce n'était que des copies, mais elles étaient tellement exactes qu'elles n'offraient avec les modèles aucune différence.

Je compris que Jacques avait mis à profit ce qu'il avait entendu conseiller aux élèves par les maîtres, et qu'il s'était attaché à ce que sa fille sût parfaitement dessiner avant de manier un pinceau.

Pendant que j'examinais ces croquis, le pauvre homme ne me quittait pas des yeux. Il cherchait à lire sur ma physionomie l'arrêt que j'allais prononcer.

— A quelle époque votre fille quitte-t-elle son pensionnat? lui demandai-je.

— Dans quinze jours.

— Eh bien! dans quinze jours nous commencerons...

Je n'aurais pu rien dire à cet heureux père qui lui causât une joie semblable. Il se précipita vers moi, me baisa les mains, pleurant, riant, ivre de bonheur.

— Ainsi, dit-il, je puis louer cet appartement, dans votre maison?

— Dès aujourd'hui, si cela vous convient.

Quinze jours après, il m'amena sa fille.

Jamais il ne sera donné à un maître de rencontrer tant d'assiduité et de soumission. Au fond de cette docilité inaltérable et persistante, on devinait chez la jeune enfant un sentiment profond des sacrifices dont elle avait été l'objet, et le désir ardent de les reconnaître à force de zèle et de travail.

Son père l'accompagnait toujours et assistait à toutes nos séances. Ce qu'elle fit de progrès en un an est hors de toutes proportions. Au bout de cette année, par l'intermédiaire d'un de mes amis, j'adressai Gabrielle à l'un des plus grands fabricants de porcelaine de la rue de Paradis-Poissonnière.

A ma recommandation, cet homme, qui porte le nom d'un de nos convives, voulut bien donner à la jeune fille quelques travaux insignifiants. Le résultat dépassa tellement ses espérances que, six mois après, il lui confiait la décoration d'une paire de vases d'assez grande valeur.

Gabrielle continua de prendre des leçons auprès de moi; je l'aidai de mes conseils, si bien qu'aujourd'hui elle travaille exclusivement pour ce fabricant et gagne largement sa vie. Je sais, et je le lui ai dit, qu'elle n'est pas suffisamment payée, mais, en même temps, je lui ai fait comprendre que, relativement à sa position, elle devait se contenter de ce qu'on lui donnait, jusqu'à ce qu'elle fût à même de s'imposer par son talent, et de fixer elle-même le chiffre qu'elle exigerait.

Or, ce moment approche, car réellement son pinceau acquiert une grande habileté, et son talent se développe. Bien-

tôt, je ne serai plus pour elle un maître, mais le plus respectueux des amis.

Ainsi se sont réalisées les espérances du roi Misère. Ainsi, il a obtenu la récompense des horribles privations qu'il a volontairement et héroïquement supportées.

Depuis que sa fille est auprès de lui, depuis qu'elle n'est plus à la charge de son père, il n'est pas de délicatesses qu'elle n'invente pour améliorer le sort du vieillard. Vous en êtes-vous aperçus, vous qui m'écoutez? Avez-vous seulement remarqué que, depuis deux ans, Jacques Lacour n'est plus ce bohème déguenillé que vous avez connu? Vous êtes-vous demandé pourquoi?

Vous savez à présent quel ange le protége et lui aplanit le chemin. Eh bien! répondez. Connaissez-vous cœurs plus nobles, plus dignes de votre estime, que ce vieillard bafoué par vous, et cette jeune fille que votre ivresse a souillée d'un désir impur?

Des cris d'approbation, d'admiration, s'élevèrent de toutes parts, suivis d'applaudissements frénétiques. Les drôlesses elles-mêmes, entraînées par le torrent, mêlaient leurs voix à ce concert enthousiaste.

Le jeune Anatole était dégrisé. Debout, pâle, troublé, il semblait attendre la fin de ces manifestations bruyantes.

— Pardon, dit-il enfin, quand le calme fut rétabli, M. Dorval a parlé d'un gros négociant pour qui travaille mademoiselle Lacour...

— Oui, réponditRéné; j'ai même ajouté qu'il portait le nom d'un de nos convives.

— Et c'est le mien, sans doute?

— Oui, monsieur Delaunay, c'est le vôtre.

— J'en suis heureux, reprit Anatole, puisque cette circonstance me met à même de réparer la légèreté que j'ai commise sans le savoir.

— De quelle façon? demanda Réné.

— Ce fabricant est mon père. Il est vrai que je ne m'occupe guère de sa maison et que son indulgence m'y encourage beaucoup, mais il m'aime assez, j'en suis certain, pour ne me rien refuser qui soit juste et raisonnable.

Vous disiez tout à l'heure que mademoiselle Lacour n'était pas suffisamment payée, vous aviez raison. J'ai entendu mon père vanter le talent de cette jeune personne, mais, dans l'éloge qu'il en faisait, comment aurais-je pu reconnaître la fille du roi Misère, dont j'ignorais même le nom?

Vous vous trouvez un peu mêlé à ce drame intime, M. Dorval; votre générosité a contribué à son heureux dénoûment, permettez-moi de m'y associer de très-loin. Dès demain, je parlerai à mon père; dès demain, votre élève touchera ce qui lui est légitimement dû, non-seulement pour l'avenir, mais pour le passé. Vous pouvez le lui annoncer, si vous le jugez à propos.

— Je vous en sais gré pour elle, dit Réné avec plus de froideur qu'on ne s'y serait attendu, mais je ne verrai probablement pas avant un mois mademoiselle Lacour. Dans trois heures je vais quitter Paris, où mes travaux ne me permettront de venir que pour quelques heures, et fort rarement.

— Ne pouvez-vous pas le lui écrire?

— Il me semblerait plus convenable que votre père lui-même se chargeât de lui apprendre cette heureuse nouvelle.

— Il sera fait selon vos désirs, répondit Delaunay en s'inclinant.

— Bravo! fit Cherville. Tu es superbe, Anatole!

Sur un nouveau geste de l'amphytrion, le maître d'hôtel fit sauter trois ou quatre bouchons.

— Maintenant, mesdames et messieurs, reprit Cherville, nous avons distribué assez de prix Montyon comme cela; buvons, causons, chantons, dansons, faisons tout ce qu'il vous plaira, mais égayons-nous, morbleu!

Ce fut en vain pourtant qu'il essaya de ramener la gaieté parmi ses invités. L'histoire douloureuse qu'avait contée Réné avait jeté comme un voile de tristesse sur tous ces jeunes fronts.

Discrètement, par groupes de deux ou de quatre, ils se levèrent de table et sonnèrent la retraite.

Un quart d'heure après l'atelier était désert.

— Vous voyez, dit Réné qui était resté seul avec Cherville, je vous avais bien dit que ce n'était ici ni le lieu ni l'heure de jeter cette note lugubre au milieu des éclats de votre joie.

— Ne regrettez rien, M. Dorval, répliqua Cherville. Ne faut-il pas de l'ombre à tous les tableaux? Vous nous avez émus, presque fait pleurer. Où est le mal? Si l'on riait toujours, le rire ne serait plus qu'une grimace. Quant à moi, je tiens à vous remercier, au contraire. Votre récit n'est pas seulement pour Jacques une réhabilitation méritée, il est aussi pour nous un véritable événement. Dans huit jours, il sera connu de tous les ateliers, et vous aurez attiré ainsi sur celui dont vous avez plaidé la cause, le respect et la sympathie qui lui sont dus.

— Je le désire de grand cœur, et je m'estime heureux d'emporter cette espérance, répondit Réné.

A ces mots, il serra la main de son hôte et regagna son appartement.

Cette soirée l'avait réconcilié avec Cherville et avec l'humanité tout entière.

Il ne se coucha pas. Penché sur l'appui de sa fenêtre, respirant l'air frais de la nuit, il songeait à Gabrielle, qu'il n'avait pas vue, qu'il n'avait pas essayé de voir. Machinalement, il prêtait l'oreille, comme s'il espérait percevoir dans le silence et les ténèbres le son de sa voix, le refrain de sa chanson.

Mais tout se taisait. Le Paris matinal faisait seul entendre au dehors le bourdonnement étouffé de ses obscurs travailleurs.

Réné secoua sa préoccupation, et se dirigea vers le chemin de fer, résolu à déchiffrer cette énigme vivante que lui proposait le hasard : M. Arthur.

XIII

LE CHATEAU BOURETTE

A mesure que le chemin de fer l'emportait dans sa course vertigineuse, s'effaçaient les images qu'il avait évoquées durant la nuit.

En arrivant au château, il n'essaya pas même de travailler. Outre que la fatigue et l'insomnie ne le lui auraient pas permis, il voulait, à tout prix, éclaircir les soupçons qu'il avait conçus à l'endroit de M. Breton.

Pour la première fois, depuis son installation, au lieu de borner sa promenade à l'enceinte du parc, il s'aventura dans la campagne. Il supposait, avec quelque apparence de raison, que le château où il était devait être connu dans les environs et porter un nom.

Il suivit au hasard un chemin étroit, dans lequel les roues de charrettes avaient creusé de profondes ornières. Au bout d'une demi-heure, il aperçut une ferme, dont les bâtiments étendus lui révélèrent l'importance. Il y entra.

Aux aboiements sonores que poussaient les chiens de garde, une femme, âgée de quarante ans au plus, parut sur le seuil de la porte.

Réné s'avança vers elle, salua, et demanda la permission de se reposer quelques instants.

La fermière lui offrit un siége et un verre de vin. Réné n'accepta qu'une tasse de lait, et se plaça devant la longue table de chêne qui se trouvait au milieu de la pièce.

Pendant qu'il fumait son cigare, la fermière l'observait du coin de l'œil. Elle regardait le teint mat et les mains blanches de l'artiste.

— Monsieur est étranger? demanda-t-elle enfin.

— Oui, madame, ou du moins je ne suis pas du pays.

— C'est ce que je voulais dire. Vous êtes parisien, je gage?

— Vous l'avez deviné, ma bonne dame.

— Ah! quel bon vent vous a donc poussé de ce côté?

— La curiosité et le désœuvrement.

— Bah! s'écria la fermière d'un air stupéfait. Et elle ajouta aussitôt : Que diable êtes-vous venu visiter par ici?

— Tout et rien, répondit René. Je marchais sans but, quand j'ai aperçu, à deux kilomètres de la ferme, un château qui m'a paru fort beau.

— Ah! le château Bourette, dit la fermière en souriant avec une sorte d'orgueil.

— Vous le connaissez? fit l'artiste enchanté.

— Parbleu! notre ferme en dépend.

— A qui donc appartient-il?

— A M. Arthur.

— Est-ce qu'on peut le visiter?

— Je l'ignore, mais je ne le crois pas.

— Pourquoi?

— Parce que le maître ne le veut pas.

— Le château paraît cependant en valoir la peine.

— Je le crois bien! c'est le plus beau qu'il y ait à vingt lieues à la ronde.

— Pourquoi l'appelle-t-on le château Bourette?

— Ma foi! je n'en sais trop rien. Quand mon homme sera là, il vous dira cela au juste, car il est aux champs avec notre fils, mais il ne va pas tarder.

Réné fit une grimace de désappointement.

Au même instant, un homme vigoureux, bien proportionné, réellement beau sous ses habits grossiers, au visage souriant, aux dents blanches, entra dans la ferme.

— Tiens! c'est justement mon homme, dit la fermière.

Puis, s'adressant à son mari :

— Voilà un monsieur de Paris qui me parlait du château Bourette, ajouta-t-elle en montrant le jeune peintre.

— Monsieur l'a donc vu?

— Non, je l'ai aperçu de loin, balbutia Réné.

— Alors, monsieur est amateur, répliqua le fermier. Femme! cria-t-il en s'asseyant en face de l'artiste, un pichet!

Réné le considéra avec attention. Jamais plus beau type de travailleur n'avait frappé ses regards. Les membres étaient souples, élégants, trapus; la poitrine développée, le cou nerveux, les extrémités solides, bien attachées. Une santé robuste s'épanouissait sur le tout.

— Ah! fit-il avec un large sourire, monsieur a remarqué le château Bourette?

Réné fut frappé de rencontrer chez le mari la même expression d'orgueil satisfait qu'il avait trouvée chez la femme.

— Oui, répondit-il, il m'a paru fort beau.

— Cela ne m'étonne pas, dit le fermier. Savez-vous qu'il a été bâti exprès pour recevoir un roi?

— Quel roi? Louis XV sans doute?

— Vous l'avez dit. Décidément, vous vous y connaissez.

— Dans quelles circonstances? interrogea le peintre.

— Il y a cent onze ans de cela, commença le fermier. En ce temps-là vivait à Paris un riche financier, M. Bourette, à qui appartenait à peu près tout le pays environnant. Mon bisaïeul exploitait alors cette même ferme, dont ma famille a de père en fils renouvelé le bail et que je dirige à mon tour. C'est ainsi que j'ai recueilli tous ces détails.

Or, ce M. Bourette, si puissamment riche, était reçu à la cour, bien qu'il ne fût pas gentilhomme; car, si l'argent n'a jamais été une aristocratie, il a de tout temps été une puissance. Mais, traité par les courtisans avec l'orgueilleux dédain qu'ils affectaient alors envers tous les hommes de finances, et désireux de se rehausser à leurs yeux, il était possédé d'une idée fixe : il voulait, à son tour, recevoir chez lui le roi. Vingt fois il avait supplié Louis XV de daigner lui faire visite dans un des splendides châteaux qu'il possédait, vingt fois le roi lui avait tourné le dos en riant.

Un jour, fatigué de ces importunités, le roi crut s'en débarrasser à jamais en promettant qu'il irait chez M. Bourette, à condition que celui-ci fît construire un château tout exprès pour le recevoir.

Trois jours après, sur l'emplacement que vous avez vu, et où se trouvait alors un bois assez important, des centaines d'ouvriers se mettaient à l'œuvre. Tandis que les uns dessinaient le jardin, perçaient les avenues, posaient les conduites d'eau, ménageaient les points de vue, les autres construisaient l'édifice, qui s'élevait avec une rapidité féerique.

Six mois plus tard le château était terminé. Les peintres, les sculpteurs, les décorateurs et les tapissiers envahirent les appartements.

Au bout d'un an, rien ne manquait à la magnificence de cette demeure vraiment royale.

Dire ce que ce tour de force engloutit d'argent, c'est incalculable. M. Bourette ne comptait pas.

— Sire, dit-il un jour au roi, le château que vous avez souhaité n'attend plus que l'auguste visite promise par Votre Majesté.

— Quel château? Quelle visite? demanda Louis qui avait oublié l'engagement qu'il avait pris.

Le financier pâlit et faillit tomber à la renverse.

— Ah oui! je me souviens... reprit le roi. Eh bien!... un de ces jours... nous vous ferons connaître notre volonté...

Et il s'éloigna.

M. Bourette se résigna patiemment; mais les semaines, les mois se succédaient, et le roi ne se prononçait pas.

Le château, scrupuleusement fermé, attendait toujours la venue de son royal visiteur.

Enfin Sa Majesté, dont les spéculations sur les farines n'avaient pas réussi cette fois, se trouva à court d'argent. Elle s'adressa à ses ministres; mais le peuple exténué, le trésor épuisé, les finances en désarroi, rendaient impossible toute espèce d'impôt ou de prélèvement.

Du sein de cet embarras pécuniaire surgit tout à coup l'image du financier Bourette. En l'apercevant, le roi daigna aller à lui avec un sourire affable. Puis, adroitement et sans affectation, il toucha un mot de ses ennuis.

— Quelle somme serait nécessaire à Votre Majesté? demanda le financier, ravi de la distinction flatteuse dont il était l'objet en présence des courtisans.

— Oh! une grosse somme... soupira Louis.

— Combien? insista Bourette extrêmement pâle, car il craignait de ne pouvoir pas en disposer.

— Cinq ou six millions... au moins! répondit le roi.

— Pas davantage? s'écria le financier au comble du bonheur. Eh bien! si Votre Majesté n'a besoin que de six millions, je puis les lui prêter...

— En vérité! fit Louis radieux. Mais quand?

— Dès demain, Sire. Seulement, corrigea Bourette poursuivi par son idée fixe, cet argent se trouve precisément dans le château que j'ai fait construire pour Votre Majesté, et...

— Je comprends, l'interrompit le roi. Vous désireriez que j'allasse y chercher les millions?

— Vous feriez le bonheur du plus dévoué de vos sujets, répondit le financier.

— J'aurais mauvaise grâce à ne pas tenir la parole que je

vous ai donnée, dit Louis qui se souvint fort à propos de sa promesse. Dans trois jours, je serai chez vous.

Le lendemain, un monde de valets et de vassaux hâtait les préparatifs de cette splendide réception. Jamais fête plus fastueuse ne fut offerte à un souverain. Les prodigalités de Fouquet furent éclipsées. Le soir, en rentrant dans sa chambre, le roi trouva, dans des caisses d'ébène ferrées d'argent, toutes grandes ouvertes, les six millions, que ses fourgons emportèrent le lendemain, et que M. Bourette à demi ruiné ne revit jamais.

Mon bisaïeul assistait à ces magnificences, dont la tradition s'est perpétuée dans ma famille. Ai-je besoin d'ajouter que le roi fut ingrat et que le désolé financier mourut de chagrin quelque temps après!..

Réné avait écouté avec intérêt le recit du fermier, dont le langage pur, les expressions choisies et la verve l'avaient surpris.

— Et depuis sa mort, à qui a appartenu le château Bourette? demanda-t-il encore.

— Il a été acheté par la famille de Galimpré, qui s'est éteinte il a seulement vingt-trois ans. A cette date, il a été vendu de nouveau et acquis à l'amiable par M. Arthur.

— Qu'est-ce que M. Arthur? interrogea le peintre.

— Je ne saurais vous le dire, répondit gravement le fermier. Non-seulement je ne l'ai jamais vu, ni moi ni d'autres, mais je n'ai jamais franchi le seuil du château depuis cette époque.

— De qui tenez-vous donc le bail de votre ferme?

— De l'intendant, M. Breton, C'est avec lui seul que je suis en relations. Il vient ici toucher les fermages et les redevances en nature auxquelles je suis obligé par mon contrat.

— Et ce M. Breton, quel est-il?

— Le plus honnête homme du monde. C'est un ancien banquier, dont la fortune a été engloutie dans une faillite. Il a liquidé, désintéressé tous ses créanciers, et pris la gestion de ce domaine pour soutenir sa femme et ses enfants.

— Mais comment l'a-t-il obtenue?

— C'est le notaire de M. Arthur qui la lui a proposée, aux

☛

conditions singulières que sa détresse ne lui a pas permis de refuser.

— Ainsi, il est marié, père de famille?

— Il a trois enfants.

— Qui demeurent au château, chez M. Arthur?

— Oh! non. Ils habitent Monnerville avec leur mère.

— Pourquoi pas auprès de lui?

— Parce que le propriétaire ne veut voir chez lui ni femmes ni enfants.

— Qui vous l'a dit?

— M. Breton lui-même. Il a reçu l'ordre formel de ne prendre comme domestiques et gardes que des célibataires ou des veufs sans enfants.

— Connaissiez-vous ce M. Breton avant qu'il devînt l'intendant de cette propriété?

— Pas personnellement, mais tout le monde sait qu'il était banquier à Orléans.

Réné se tut. Les soupçons qu'il avait conçus se dissipaient. Décidément, M. Breton et M. Arthur étaient deux personnages bien distincts. L'ancienne position qu'occupait l'intendant actuel expliquait du reste amplement la distinction et les manières choisies du vieillard.

Mais alors qu'était-ce que M. Arthur? Réné voulait le savoir et ne s'expliquait pas lui-même la curiosité qui le poussait.

Il prit congé des braves gens qui l'avaient reçu, et regagna le château.

Malgré la fatigue qu'il ressentait, il prit un crayon et jeta sur le papier le croquis d'un paysage, qu'il crut devoir exécuter dans le goût de ceux au milieu desquels il était appelé à figurer.

Le soir, avant de regagner sa chambre, selon les instructions que lui avait données M. Breton, il déposa dans la bibliothèque l'esquisse qu'il avait tracée, auprès de laquelle il eut soin d'oublier un autre croquis, tout à fait étranger au travail qu'il avait mission d'exécuter.

Puis il feignit de se retirer.

Deux heures après, une bougie allumée dans la main, il descendait à pas de loup son premier étage. Il tremblait

quelque peu, non pas de frayeur, mais de cette appréhension inexplicable que cause l'incertitude.

Pourtant, son prétexte était tout trouvé. Il venait reprendre dans la bibliothèque le dessin qu'il y avait oublié. Quoi de plus simple?

C'est ce qu'il se proposait de dire à M. Arthur, si le hasard le mettait en sa présence.

Il s'avança donc avec précaution, et tout à coup il posa la main sur le bouton de la porte, qu'il tourna brusquement, afin de ne pas donner le temps de s'échapper à celui qu'il venait surprendre; mais la porte ne s'ouvrit pas!...

Elle était intérieurement fermée au verrou.

Réné, désappointé, remonta dans sa chambre. Sa ruse d'écolier avait échoué. Comment ne l'avait-il pas prévu?

Il s'endormit en combinant un autre plan.

Le lendemain, dès qu'il fut debout, son premier soin fut se rendre dans la bibliothèque.

Au bas de l'esquisse qu'il y avait déposée, il lut difficilement ces quelques mots:

« Pas de pastiche. Soyez vous même. »

Ces deux phrases l'étonnèrent. M. Arthur était donc un gourmet d'art?

En agissant ainsi, Réné avait sacrifié contre son goût à une question de forme et d'ensemble. Il se piqua d'amour-propre, se mit au travail, tira des ses cartons une ébauche sur papier, qu'il passa la journée à retoucher. Puis, quand il jugea qu'elle rendait l'effet qu'il voulait obtenir, il se rendit comme la veille dans la bibliothèque et l'y déposa, afin de la soumettre également à l'approbation de M. Arthur.

Au moment de se retirer, il jeta instinctivement les yeux autour de lui, mais il ne découvrit aucun endroit où il pût se cacher sans être vu.

Il était huit heures et demie quand il rentra. La nuit était venue, éclairée déjà par les rayons indécis de la lune.

Il avait posé le pied sur la première marche de l'escalier, lorsqu'il s'arrêta brusquement. Après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre, il revint sur ses pas et pénétra dans la bibliothèque.

L'idée qui lui était venue était bizarre, presque grotesque, mais c'était la seule qui lui semblât praticable.

L'obscurité était complète. Cependant, à travers les jours ménagés dans le haut des volets extérieurs, la pâle clarté de la lune filtrait une lumière blafarde.

Elle suffit à Réné. Il s'approcha d'une armure de chevalier qui se trouvait précisément en face de la table sur laquelle il avait déposé sa maquette, et en revêtit l'une après l'autre chaque pièce, qu'il assujettit avec les courroies dont elle était garnie.

Lorsque cette œuvre de patience fut terminée, il monta sur le piédestal, s'appuya contre la solide tige de bois sur laquelle l'armure était précédemment dressée, et, s'efforçant de garder une immobilité absolue, il attendit sous son déguisement de trophée l'arrivée de M. Arthur.

XIV

LE PROFESSEUR ET L'ÉLÈVE

Réné passa une heure sans trop souffrir de la position incommode et fatigante qu'il avait prise, Mais, au bout de cette longue et vaine attente, il risqua un mouvement qui fit cliqueter à la fois toutes les pièces de son armure.

Ce bruit l'avertit de l'inconséquence qu'il avait commise. Il comprit qu'il lui serait impossible de conserver longtemps encore cette attitude gênante.

Déjà même il songeait à vider sa carapace de fer, lorsque s'ouvrit la porte opposée à celle par laquelle il était entré.

Réné fit un violent effort pour conserver une immobilité absolue.

A travers la visière du casque qu'il avait abaissée sur son visage, il aperçut distinctement un homme revêtu d'un costume étrange.

C'était un personnage de haute taille. Sa stature élevée

n'avait aucune ressemblance avec les formes grêles de M. Breton. Il portait une longue robe de moine, de couleur marron, légèrement serrée à la ceinture par une cordelière de même nuance. Cette robe retombait jusque sur ses pieds, dissimulant avec soin le corps entier qu'elle englobait dans ses plis lourds.

Il s'avançait lentement, semblable à ces fantômes qui escortaient jadis, en psalmodiant une prière, les victimes destinées par l'inquisition aux autos-da-fé.

La cagoule de sa robe etait rabattue sur sa figure et retombait en pointe sur sa poitrine.

Dans cette partie du vêtement, deux trous rapprochés, horizontalement percés, avaient été ménagés pour les yeux de celui qu'elle recouvrait.

A travers ces trous, brillant par intervalles d'une lueur passagère, les regards de ce personnage se promenaient avec défiance sur les objets environnants.

La seule apparence humaine qui fût visible hors de cette sombre enveloppe, c'était la main : une main blanche comme le marbre, sèche, nerveuse, qui portait sans trembler une lourde lampe couverte d'un large abat-jour.

Cette lumière éclairait en plein tout le bas de la bibliothèque, et laissait la partie supérieure plongée dans une obscurité relative.

Arrivé devant la maquette que le peintre avait placée en face de lui, le mystérieux personnage posa sa lampe sur la table ; puis, jetant les yeux autour de lui avec un soin minutieux, il s'assit dans le fauteuil toujours prêt à le recevoir.

Pendant quelques minutes il resta le front penché, absorbé dans des pensées certainement étrangères au motif qui l'avait amené. Mais, tout à coup, il se redressa et examina attentivement l'ébauche de l'artiste.

Que se passait-il en lui? quelle était l'expression de son visage en ce moment? Réné aurait bien voulu le savoir. Il ne quittait pas cet homme du regard, mais l'inflexible rideau de bure lui cachait les traits de l'inconnu.

Celui-ci se penchait en avant, en arrière, à gauche, à droite, étudiait sous ses différents aspects le croquis du jeune peintre.

Réné s'efforça de ne pas bouger, malgré le poids de son armure et la gêne qu'il éprouvait.

Un instant il eut une lueur d'espoir.

Le moine venait de relever sa cagoule, afin d'examiner plus à l'aise l'esquisse qui lui était soumise. Réné avait aperçu déjà sa longue barbe blanche, quand la tige de bois, sur laquelle il s'appuyait de tout son poids, fit entendre un craquement sinistre.

Un bruit bien autrement retentissant lui succéda. C'était Réné qui, privé de son tuteur, venait de perdre l'équilibre et roulait à terre avec un fracas épouvantable.

Dans cette chute, son casque se détacha et découvrit son visage. Sans ce résultat fâcheux, M. Arthur aurait pu croire à la rigueur que le trophée s'écroulait par un accident imprévu.

Mais, à la première alerte, il avait laissé retomber la pointe de son capuchon, et s'était levé précipitamment.

Lorsqu'il découvrit la ruse de l'artiste, lorsqu'il le vit à terre, dans la position ridicule par laquelle le hasard avait puni sa curiosité, ignorant devant qui il se trouvait, il recula de quelque pas, et, sautant vivement sur la panoplie qui se trouvait à sa portée, il en détacha une longue rapière et se mit sur la défensive.

Mais Réné, honteux de ce dénoûment burlesque, ne songeait à attaquer personne. Il ne cherchait qu'à se remettre debout, bien que sa cuirasse, ses brassards, cuissards, jambières, etc., ne lui laissassent pas une grande souplesse de mouvements. Sans prononcer un seul mot, M. Arthur jeta l'épée dont il s'était armé, haussa les épaules et s'éloigna.

Quand Réné fut enfin d'aplomb sur ses jambes il était seul dans la bibliothèque. Il se débarrassa pièce à pièce de son travestissement incommode, maugréant contre le sort, et craignant que sa folle équipée ne le fît reconduire à la gare de Monnerville, avec tous les égards dus à son indiscrétion.

Le lendemain matin, ce fut à peine s'il osa sortir de son appartement. Dans le vestibule, il rencontra M. Breton, qui le salua avec sa politesse accoutumée, mais ne lui dit pas un mot de l'algarade de la nuit.

Réné, un peu plus rassuré, pénétra dans la bibliothèque.

Sur la table d'ébène, à côté de son ébauche, il aperçut

une feuille de papier et reconnut l'écriture de M. Arthur. Il se pencha avidement sur ces caractères incorrects.

La main qui les avait tracés semblait encore plus agitée qu'à l'ordinaire. Après quelques instants d'une attention soutenue, l'artiste lut enfin ces deux phrases explicites en dépit de leur brièveté :

« Approuvé le projet ci-contre. »

« Quant à la folle tentative d'hier soir, je l'excuse en raison de son originalité, mais, *dans votre intérêt*, n'y revenez pas ! »

Les trois mots soulignés firent comprendre à Réné que toute autre démarche de ce genre le ferait congédier à l'instant et le priverait d'une somme dont il avait trop besoin pour risquer de la perdre par une nouvelle imprudence.

Sans renoncer positivement à son projet, il l'ajourna, et se mit au travail avec une sorte d'acharnement.

Assis dans la salle à manger du château, qu'on avait disposée selon ses indications, devant la toile à laquelle il allait donner la vie, son pinceau courait rapide, trop lent au gré de son inspiration.

Pourtant l'ardeur qui le dévorait n'avait pas éteint à son profit toutes les idées de l'artiste.

En face de son chevalet, il songeait aux étranges événements qui venaient de troubler le calme de sa vie obscure, et qui, d'ores et déjà, le mettaient pour un certain temps à l'abri de la pauvreté dans laquelle il végétait.

D'une part, la protection de M. de la Vigerie lui était acquise. A plusieurs reprises il en avait ressenti les résultats efficaces. D'autre part, le tableau qu'il avait vendu à M. Arthur, les travaux qu'il exécutait pour son compte, relevaient son courage et le rassuraient sur l'avenir.

Enfin — et ce n'était pas le moindre de ces événements — mademoiselle Lancray lui avait fait entrevoir un mariage avantageux, que M. de la Vigerie lui avait conseillé d'accepter.

Pourquoi, loin de se réjouir d'un dénoûment qui le tirait de la misère, ne s'était-il rendu que difficilement aux arguments qu'on avait fait valoir ? C'était un mariage de raison. Or, René avait si souvent entendu dire que ceux-là sont les plus heu-

reux, qu'il s'était efforcé de le croire. Pourtant rien ne militait en lui en faveur de ce lien vulgaire, qui consiste à réunir dans un même lit, sous prétexte de convenances sociales, deux êtres qui ne se sont jamais vus.

Il lui semblait que la loi et la société patronnent des impudeurs révoltantes, quand elles autorisent et consacrent de pareilles unions.

S'il n'avait pas été talonné par le besoin, s'il avait eu la faculté d'agir à sa guise, le mariage n'aurait pas consisté pour lui dans un chiffre séduisant, mais dans l'alliance indissoluble de deux cœurs qui se connaissent, s'apprécient et se confondent dans une parfaite similitude de goûts et de sentiments.

Il aurait voulu être riche, afin de choisir à son gré ; tout donner, ne rien devoir. D'abord, il eût prit une blonde, et mademoiselle d'Érigny était brune. Ensuite, tout ce qu'il rêvait chez la femme aimée: générosité, beauté, délicatesse, pureté de formes, pauvreté même plutôt que richesse, il ne le rencontrait pas chez celle qu'on lui avait proposée.

En effet, Caroline d'Érigny était brune et maigre. Elle n'était pas laide, bien loin de là ; elle avait surtout de fort beaux yeux, mais rien de tout cela ne s'animait et ne vivait. Certes, on ne pouvait dire d'elle qu'elle eût mauvais caractère, puisqu'elle n'avait pas de caractère. En revanche, elle possédait au plus haut degré cette qualité de convention dont notre siècle se montre si prodigue: la distinction.

Mot banal, qualité négative, car l'abus en a dénaturé le sens véritable. Suffiit-il d'être pâle, mince, de se tenir droit, sans casser son faux-col, de forcer ses lèvres à ne jamais sourire, de manger du bout des dents, de se vêtir à la mode du jour, pour être une personne distinguée?

René ne le croyait pas. Il avait vu tant de sots si distingués, conformément à ce programme !

Il aurait préféré moins de distinction chez la femme aimée, pourvu qu'elle eût des formes plus opulentes, plus de vivacité dans le regard, dans l'esprit, dans le débit, plus de mobilité dans la physionomie, plus de naturel et de franchise.

Il pensait qu'on ne se distinguait des autres que par l'éducation, le bon goût, la noblesse des sentiments. Il aurait

mieux aimé un mouvement de colère suivi d'une larme de repentir, qu'une inexorable impassibilité devant les joies ou les malheurs, ce qui, par les temps qui courent, est cependant le comble de la distinction.

On le voit, ce pauvre Réné avait une manière à lui de comprendre le français. Aussi ne s'en vantait-il pas. Il n'ignorait pas combien il était arriéré, ni de quelle série d'exquises plaisanteries sa profession de foi eût été accueillie par les gens distingués.

Ce n'est que dans sa propre intimité qu'il caressait ces vaines chimères. A peine aurait-il osé les confesser.

Mais, par un hasard singulier, tout ce qu'il souhaitait chez une femme, tout ce qu'il était certain de ne pas trouver chez mademoiselle d'Érigny, Gabrielle le possédait!

Tout les jours on se dit: Je voudrais avoir un cheval comme celui de M. A..., une fortune comme celle de M. B..., des dents et des cheveux comme ceux de mademoiselle C..., des bracelets et des diamants comme ceux de madame D... Réné, lui, se disait: Je voudrais avoir une femme comme Gabrielle.

Depuis trois ans qu'il la connaissait, qu'il la voyait presque chaque jour, qu'il avait été à même d'apprécier son cœur, son dévouement, son activité, elle était devenue pour lui son point de comparaison.

L'aimait-il? Il ne le croyait pas; mais, à coup sûr, il l'admirait de bonne foi.

Quant à Gabrielle, avant même d'avoir vu de près le jeune artiste, et seulement par ce que lui en avait dit Jacques, elle ressentait pour lui d'invincibles sympathies.

Quand elle avait quitté la pension, son père lui avait conté sa vie, dont jusqu'alors il ne lui avait jamais ouvert la bouche. Tant qu'elle demeura enfant, Gabrielle put se croire la fille d'un bourgeois aisé. Personne, parmi ses compagnes, la maîtresse du pensionnat elle-même, ne sut quel personnage était Jacques Lacour. Le Roi Misère dépouillait son enveloppe sordide quand il allait voir sa fille. La chrysalide se faisait papillon pour cette fleur.

Le jour où l'éducation de Gabrielle fut terminée, Jacques comprit qu'il ne pouvait lui cacher plus longtemps sa véritable position. La jeune fille avait assez de cœur et de raison

pour tout entendre. Aussi, quoique son père ne cherchât aucunement à se faire valoir, ni à doubler le mérite des sacrifices qu'il s'était imposés, Gabrielle devina quel dévouement sublime se cachait sous cette simplicité stoïque, et résolut de payer la dette qu'elle avait contractée.

Elle ne fit point de solennelles protestations, elle n'aligna pas de grandes phrases ampoulées, elle embrassa son père dont elle serrait la main émue, essuya la larme qui tremblait à sa paupière et se mit à l'œuvre.

On s'explique maintenant pourquoi Réné trouva en elle une élève si docile, si persévérante, et comment elle fit des progrès si rapides.

De ce résultat brillant, le peintre pouvait revendiquer une large part. Les heures qu'il dérobait à son travail étaient pour lui absolument improductives. Gabrielle le voyait bien. Elle ne se faisait pas illusion. Les semblants d'études dont son père servait de prétexte à l'artiste pendant les leçons qu'elle recevait, allaient, inachevées et inutiles, s'enfouir stérilement dans les cartons.

Elle ne se dissimulait pas que Réné faisait œuvre de charité envers elle et le roi Misère, en leur sacrifiant chaque jour une heure de son temps le plus précieux. Elle connaissait la situation précaire du jeune peintre, son isolement, sa vie de privations, et appréciait à sa juste valeur tant de bonté jointe à tant de délicatesse.

Réné n'avait cependant fait aucune confidence au roi Misère. Rien en lui ne trahissait la gêne. Mais Jacques était trop expert en pareille matière pour s'y tromper, et, malgré les apparences menteuses auxquelles le monde se laissait prendre, il avait la certitude que Réné soutenait comme lui une lutte opiniâtre contre le besoin. Il le répétait à Gabrielle, car il ne savait rien lui cacher. Il était si heureux de la sentir auprès de lui, de la voir grandir en esprit, en talent, en beauté!

Si la jeune fille avait secrètement aimé l'artiste, son père aurait attisé, sans le vouloir, le feu dont elle aurait brûlé; mais rien entre les deux jeunes gens ne pouvait faire prévoir une semblable catastrophe.

Ils avaient l'un pour l'autre une estime réciproque; mais

en dehors des formules les plus amicalement respectueuses, pas un mot n'avait éveillé la susceptibilité du Roi Misère.

Or, sous ce rapport, il aurait été inflexible, car il avait pour Gabrielle une adoration tellement exclusive qu'elle atteignait positivement à la jalousie.

Pour le moment, si Réné songeait à Gabrielle, il ne croyait pas qu'il y eût dans sa pensée autre chose que l'agréable souvenir d'un portrait flatteur, d'une image plaisante.

Si, de son côté, la jeune fille donnait quelques regrets à l'absence de l'artiste, elle était bien persuadée qu'elle ne regrettait en lui que l'homme généreux qui lui avait enseigné son art, et envers qui elle aurait été criminelle si elle avait été ingrate.

D'ailleurs elle trouvait à cet éloignement momentané une diversion puissante dans l'œuvre de régénération qu'elle avait commencée, en recueillant la pauvre folle.

Grâce aux attentions de Gabrielle, aux soins expérimentés du docteur Lasserre, Geneviève renaissait peu à peu. Le mieux se soutenait avec une persistance d'heureux augure.

Réveiller les souvenirs, faire jaillir habilement et par degrés une étincelle révélatrice de ce cerveau paralysé, c'était l'unique tâche du médecin. Sans le concours délicat de la jeune fille, il n'y serait pas parvenu ; mais Gabrielle était pour lui un auxiliaire puissant, jusque dans ces mièvreries imperceptibles que l'on retrouve chez la femme la plus vigoureusement douée.

XV

COMMENT RÉNÉ FINIT PAR RENCONTRER CELUI QU'IL NE CHERCHAIT PLUS

Réné, à qui se représentait sans cesse l'image de Gabrielle dès qu'il voulait songer à Caroline d'Érigny, était irrité de la persécution incessante de cette pensée. Il crut ne pouvoir

mieux faire, pour y échapper, que de s'enfermer au château Bourette et d'y travailler sans relâche.

Il ne savait pas, le malheureux, que c'est précisément au sein de la solitude que vous poursuivent avec le plus d'acharnement les fantômes que l'on voudrait chasser. Le remède était pire que le mal, car, loin de le guérir, il ne pouvait que l'aggraver.

Néanmoins, il avait écrit à M. de la Vigerie et lui avait fait part de la résolution qu'il venait de prendre, sans lui en donner les motifs. Il aurait été, du reste, fort en peine de le faire, puisqu'il ne s'expliquait pas lui-même ce qu'il ressentait ni ce qui le faisait agir.

Par cette même lettre, il pria son honorable ami de vouloir bien passer de sa part chez Mademoiselle Lancray, pour s'informer s'il avait été fait réponse à la proposition de mariage qu'elle avait mise en avant. En effet, par une contradiction étrange entre sa volonté et ses penchants, Réné était bien fermement décidé à suivre les conseils de M. de la Vigerie, et à épouser l'orpheline. Il sentait bien que ce parti n'était qu'un dérivatif, mais il le croyait infaillible.

Pendant ce temps, travaillant avec une ardeur infatigable, il ne prenait guère d'autre récréation que la chasse, à laquelle, ainsi que le lui avait prédit le garde, il trouvait chaque jour un attrait nouveau. Grâce à la justesse de son coup d'œil, il était devenu en peu de temps un fort passable tireur.

Quinze jours après avoir écrit à M. de la Vigerie, il reçut de lui le billet suivant :

« Mon jeune ami,

« Je quitte à l'instant mademoiselle Lancray. Elle a enfin obtenu une réponse du protecteur mystérieux de Caroline d'Érigny. Il ne paraît pas être hostile à ce projet, car il demande des renseignements sur votre famille.

« Comme je ne doute pas que ces renseignements soient très-honorables, accourez me les donner ou veuillez me les envoyer. Dans ce dernier cas, s'il faut faire pour vous certaines démarches, ayez la bonté de me les indiquer. Je m'en chargerai volontiers, cela me sera une distraction.

« Mademoiselle Lancray, sachant que je vous avais conseillé

ce mariage, a voulu absolument me faire voir mademoiselle d'Érigny. Je l'ai aperçue dans le jardin. C'est une fort gracieuse personne, et qui paraît on ne peut plus intéressante. Je me félicite maintenant d'avoir appuyé ce projet d'union.

« En attendant un mot de vous, je vous serre bien affectueusement la main.

« BARON DE LA VIGERIE. »

Quand il eut achevé sa lecture, Réné laissa tomber ses bras avec découragement.

— Comment n'avais-je pas prévu cela! murmura-t-il d'un air accablé.

Il demeura quelques instants plongé dans une prostration inexplicable. Enfin il prit la plume et répondit :

« Mon cher Monsieur,

« Votre lettre m'ouvre les yeux. Par suite d'une complication qu'il serait trop long de vous développer ici, mais dont je vous ferai part à mon arrivée, je vois qu'il m'est impossible de songer plus longtemps à l'hymen qu'avait rêvé pour moi la bonté de mademoiselle Lancray.

« Si j'avais réfléchi tout d'abord que cette difficulté devait nécessairement se présenter, j'aurais évité à mademoiselle Lancray et à vous d'inutiles tentatives, car j'aurais immédiatement décliné l'honneur d'une alliance irréalisable. Daignez accepter tous deux mes regrets bien sincères.

« Dans huit ou dix jours j'aurai terminé ce qui me reste à faire, et je rentrerai à Paris. Alors seulement je vous dirai tout, et vous jugerez si mes excuses sont valables.

« Recevez plus que jamais l'assurance de ma bien respectueuse amitié.

« RÉNÉ DORVAL. »

Qu'on juge de l'étonnement du baron de la Vigerie et de celui de mademoiselle Lancray, en recevant cette lettre singulière, si peu en harmonie avec celle qu'ils attendaient!

— Que faire? répétait la maîtresse de pension tout ahurie.

— Patience! souriait le baron pour la calmer. J'ai idée que notre jeune fou se hâte trop de jeter le manche après la cognée.

— Mais que répondrai-je au protecteur de Caroline?

— Rien avant le retour de Réné. Votre invisible personnage a fait attendre sa réponse plus de trois semaines, il ne trouvera pas étonnant que vous fassiez attendre la vôtre quinze jours.

— C'est égal, grondait mademoiselle Lancray, c'est bien étrange!...

— Nous verrons, .. dit M. de la Vigerie, qui ne voulait rien préjuger.

Cependant il ne se dissimulait pas que des raisons d'une haute importance avaient pu seules dicter au jeune peintre une semblable résolution. Quel obstacle avait donc surgi tout à coup? Ne savait-on pas que son père était un obscur, mais honnête matelot, qui avait laissé à son fils le petit avoir grâce auquel celui-ci avait pu faire face aux premiers frais de son établissement? Quoi de plus simple? Si ce n'était pas glorieux, c'était du moins honorable.

C'est ce que pensait M. de la Vigerie. En dépit de son apparente tranquillité, il était très-intrigué et très-impatient d'interroger l'artiste à ce sujet.

Quant à Réné, sa verve ne tarissait pas. Jamais encore il n'avait peint avec plus d'entrain, de fermeté, de coloris, d'inspiration. C'était, à coup sûr, le meilleur tableau qu'il eût fait jusqu'à ce jour. Lui-même, il l'admirait de bonne foi. Il regrettait presque de l'enfouir dans un château éloigné, où nul n'avait pénétré depuis vingt-trois ans.

Sans doute il avait besoin d'argent, mais il avait également besoin de renommée. Quelle sensation aurait causée ce chef-d'œuvre à Paris, derrière la vitrine d'un marchand!

Il eût été le point de mire de tous les regards, le sujet de toutes les admirations, au lieu de flatter obscurément les jouissances égoïstes d'un misanthrope, qui s'était volontairement séparé du monde, et qui avait échappé à toutes les curiosités.

Cependant, plus le séjour de Réné se prolongeait, plus il recueillait de détails invraisemblables sur le personnage mystérieux qu'abritait ce pseudonyme ridicule : M. Arthur!

Le domestique André, qui avait été spécialement attaché au service du jeune peintre, aimait beaucoup le nouveau

maître que le hasard lui avait donné. La jeunesse, le talent, les dehors francs et ouverts de l'artiste l'avaient séduit.

Aussi, le soir, pendant le dîner, il était bavard et communicatif. Réné n'avait pas l'air de l'écouter, mais il ne perdait pas un mot de ses commérages. Ce fut par André qu'il apprit de quelle manière bizarre vivait M. Arthur.

Pendant le jour, le vieillard ne sortait jamais de sa chambre, dont les volets rembourrés étaient hermétiquement fermés. Jour et nuit brûlaient dans cette pièce deux candélabres, garnis chacun de six bougies.

Le domestique chargé du service de l'appartement avait ordre de ne se présenter qu'à nuit close, et devait, avant d'entrer, frapper trois coups distincts à la porte. Jamais il n'avait trouvé son maître dans la chambre.

Celui-ci s'esquivait toujours par une des quatre portes qui y aboutissaient et qui conduisaient dans toutes les parties du château. Combien de temps errait-il ainsi? Nul n'aurait pu le dire.

Quant à ses repas, M. Arthur les prenait à l'instar des petits soupers de Louis XV à Trianon. Au moyen d'une trappe ménagée dans le parquet de la chambre, la table montait toute dressée de l'étage inférieur, par un ressort que le reclus seul pouvait faire mouvoir.

Quand le couvert était prêt, le maître d'hôtel en prévenait M. Arthur en agitant le cordon d'une sonnette, exclusivement destinée à cet usage, et qui correspondait dans la chambre. Celui-ci appuyait sur le ressort, la trappe glissait et la table montait.

Dès que le repas était terminé — ce qui n'était jamais long, car M. Arthur mangeait fort peu — la table redescendait par le même procédé.

André, qui avait plusieurs fois fait le service intérieur de la chambre, avait en outre remarqué qu'il n'y avait ni pendule, ni calendrier; d'où il avait conclu que M. Arthur ne voulait pas connaître le nombre d'heures qu'il passait dans son inviolable retraite.

Il avait observé encore que son maître lisait beaucoup. Il avait trouvé chez lui beaucoup de livres, en avait regardé le titre, et s'était assuré que ces livres n'étaient jamais les

mêmes. Il savait, du reste, que, par un escalier dérobé, la communication était très-facile entre la chambre et la bibliothèque.

Lorsque M. Breton congédiait un domestique, il lui payait largement ses gages, mais le forçait de quitter à l'instant le château.

Grâce à ces précautions, M. Arthur avait échappé jusqu'ici à tous les regards. On s'était si bien habitué à ne voir que M. Breton, à ne recevoir d'ordres que de lui, que nul n'avait tenté sérieusement encore de violer la consigne sévère qu'il recevait à son arrivée.

Réné était certainement le seul qui eût osé enfreindre les prohibitions de l'intendant. Aujourd'hui qu'il connaissait tous ces détails, il ne s'expliquait pas quelle curiosité l'avait poussé, ni comment il y avait cédé si légèrement.

Derrière la cagoule de pénitent que lui avait masqué les traits de l'inconnu, il pressentait une douleur incurable. Que ce deuil provînt de la perte d'un être tendrement aimé, d'un amour brisé, ou de tout autre cause échappant à l'analyse froide et raisonnée, Réné en était venu à le respecter.

Son tableau était terminé. Le jour même, il l'avait fait placer contre le mur, dans la boiserie qui devait lui servir de cadre. Il était resté une heure en contemplation, couvant son œuvre d'un regard satisfait.

M. Breton était à côté de lui et lui prodiguait les éloges les plus sincères.

— Et M. Arthur? demanda tout à coup Réné. L'a-t-il vu?

— Je l'ignore, répondit l'intendant.

— Je désirerais pourtant bien avoir son avis...

— Je vais lui faire part de votre désir.

— C'est indispensable, insista l'artiste, car si j'avais quelques retouches à faire sur ses indicattons, je voudrais les achever avant mon départ.

— Demain matin, je l'espère, vous saurez à quoi vous en tenir à cet égard, dit M. Breton.

— Aussitôt il traça quelques lignes au crayon sur son carnet, enleva la feuille et chargea le maître d'hôtel de placer le papier en évidence sur la table de M. Arthur.

Réné dîna de bon appétit. Il était content de lui. Après avoir

fait un tour de promenade, il regagna son appartement et se mit à lire, mais il était distrait. Entre son regard et l'objet sur lequel il s'arrêtait, se dressait toujours l'œuvre qu'il venait de créer. Qui n'a pas eu de ces petites vanités?

Soudain il se frappa le front. Il n'avait pas songé à ce détail! Placé dans une salle à manger, son tableau, — s'il était destiné jamais à être vu, — serait probablement jugé le soir, à l'éclat des lumières, car il est plutôt d'usage de donner des dîners que des déjeuners.

Quel effet rendrait son paysage en pareille circonstance? Ne serait-il pas trop noir?

Réné voulut s'en assurer aussitôt.

Il prit les deux candélabres qui ornaient la cheminée de son salon, alluma les douze bougies dont ils étaient garnis et courut vers la salle à manger. La porte en était entr'ouverte. Il la poussa du pied, et posa sur la table les candélabres qu'il tenait dans chaque main.

Alors seulement il s'aperçut qu'il n'était pas seul.

Un homme se tenait debout dans l'angle le plus obscur de la salle, et, à la lueur d'une lampe dont il avait disposé l'abat-jour en forme de réflecteur, il examinait le tableau du jeune peintre.

Cet homme portait le même costume de pénitent que lui avait déjà vu Réné. C'était M. Arthur.

En apercevant Réné, il tressaillit et fit un brusque mouvement de retraite.

— De grâce! écoutez-moi, Monsieur! supplia l'artiste. Ne croyez pas qu'il s'agisse cette fois d'une inqualifiable étourderie de ma part. Ces deux candélabres allumés vous disent assez dans quel but je venais ici...

Réné s'arrêta tout-à-coup et considéra le moine avec une stupéfaction croissante.

En effet, l'inconnu demeurait immobile et comme pétrifié. A travers les fentes de sa cagoule, ses yeux brillaient d'une lueur ardente, et se fixaient sur l'artiste avec une persistance obstinée. Un tremblement convulsif agitait son corps. Sa main droite s'appuyait sur son cœur, dont elle semblait vouloir comprimer les battements. Il était évidemment dominé par une émotion violente et cherchait à la maîtriser. Était-ce une

douleur physique? Réné l'ignorait, mais tout à coup il s'élança en avant.

En proie à une faiblesse inexplicable, M. Arthur chancelait et faisait de vains efforts pour se maintenir en équilibre. Il serait tombé, si le mur de la salle à manger, contre lequel il s'adossait, ne lui eût fort à propos offert un appui.

— Je vous en supplie, Monsieur, dit Réné, daignez accepter mes services. Vous souffrez, je le vois bien. Parlez. Puis-je vous être bon à quelque chose?

En même temps, il voulut prendre la main du moine pour le soutenir.

Celui-ci se redressa brusquement avec une vigueur incroyable. Le contact de la main de l'artiste parut lui avoir rendu ses forces. Il le repoussa énergiquement.

— Laissez-moi, gronda-t-il d'une voix étouffée. Je ne veux rien de vous. Vous m'avez tendu un piége indigne. C'est infâme!

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, répliqua Réné. Si vous aviez pris la précaution de fermer à clé ou au verrou la porte de cette salle, je n'y serais pas venu précédé sottement de douze bougies allumées.

— Alors, dans quel but êtes-vous-ici?

— Je voulais simplement juger de l'effet que produirait mon tableau à la lumière, répondit franchement le jeune peintre. Sans cela, comment expliqueriez-vous de ma part une telle prodigalité de luminaire?

— Je veux bien vous croire, dit M. Arthur d'une voix plus calme, mais retirez-vous à l'instant pour me prouver que vous n'avez pas menti.

— J'y consens, Monsieur. Pourtant, puisque le hasard nous a mis en présence, je veux vous remercier de la bienveillance que vous m'avez témoignée, à moi qui suis inconnu et qui suis pauvre, en me confiant les travaux importants que je viens d'exécuter.

— Il suffit, je ne vous retiens plus, l'interrompit M. Arthur avec impatience.

— Un mot encore, reprit Réné. Vous avez trop le goût des arts, Monsieur, pour ne pas excuser mon indiscrétion; mais, avant de me retirer, il m'aurait été précieux d'apprendre de

votre bouche que mes efforts ont été couronnés de succès, et que vous êtes satisfait de mon œuvre...

— Vous le saurez demain, l'interrompit de nouveau le moine d'un ton sec.

— Je n'insisterai pas, fit l'artiste en s'inclinant. Je vois que vous ne comprenez pas le sentiment qui me fait agir, et j'avoue que je m'en étonne. Il y a dans ce château de si belles choses, de telles raretés, le style des objets qu'il renferme est si pur, que j'étais autorisé à supposer chez vous un goût éclairé pour tout ce qui se rapproche de l'art.

En apprenant quelle vie bizarre vous meniez au milieu de pareils trésors, je me prenais à rêver, et je vous plaignais, Monsieur!

A ces mots, M. Arthur tressaillit et foudroya le jeune peintre d'un regard de dignité blessée.

— Oui, Monsieur, je vous plaignais, poursuivit Réné, car je vous avais deviné. Sans savoir quelle plaie secrète saigne en votre cœur ulcéré, je sentais qu'une catastrophe horrible avait pu seule vous séparer des vivants, et vous contraindre à vous ensevelir ainsi dans une tombe anticipée. Et malgré moi, songeant à votre famille, si vous en avez une, à vos amis, s'il vous en est resté, aux arts que vous paraissez aimer, je me disais qu'avec une fortune comme la vôtre, vous auriez pu faire bien des heureux!...

L'inconnu dressa l'oreille. Mais dans le mouvement qu'il fit, il n'y avait plus ni colère, ni indignation.

— Oui, continua l'artiste avec chaleur. Il est un autre moyen de porter le deuil que de se cloîtrer volontairement, loin des séductions du monde. C'est un mince mérite d'y échapper quand on les évite. Si vous n'avez plus de famille, vous vous devez à la société; si vous haïssez la société, vous vous devez à la patrie.

Mais, dans tous les cas, en admettant que votre misanthropie ait une source légitime, pensez aux pauvres, Monsieur Arthur! Ceux-là ne vous ont rien fait Les secourez-vous? Je veux le croire, mais combien il serait plus doux et plus méritant de les soulager vous-même, que de le faire par la main d'un intendant ou l'intermédiaire d'un bureau de bienfaisance!

Ah! si vous connaissiez comme moi les pauvres ! les pauvres honteux surtout ! Si vous pouviez deviner combien de gens ont le sourire sur les lèvres et meurent de faim ! Si vous saviez quelles effrayantes maigreurs cachent certains habits, que de capacités s'éteignent, que de talents disparaissent!... Voilà ceux que la fraternité chrétienne vous fait une loi de protéger, si vous n'avez plus personne en ce monde pour qui vous ressentiez une affection. Votre deuil en serait-il moins sincère, moins profond? Permettez-moi d'en douter. Vous souffririez moins peut-être qu'en retournant dans la plaie comme vous le faites le trait qui vous a frappé, mais vous auriez cette consolation suprême et cette satisfaction de la conscience, d'avoir été utile à ceux qui portent comme vous leur croix en ce monde.

La voix de Réné avait des intonations persuasives, son éloquence était entraînante. On sentait qu'il avait souffert les misères qu'il racontait.

M. Arthur l'écoutait sans répondre. Il semblait ému. Ses yeux ne se détachaient pas du visage de l'artiste. Pourtant, par une secousse énergique, il échappa à la fascination qu'il subissait involontairement, et montra de son bras étendu la porte à Réné.

— Dieu vous prenne en pitié, Monsieur! dit le jeune peintre en disparaissant.

Quand il se vit seul, l'inconnu se laissa tomber sur une chaise et prit son front dans ses deux mains. Longtemps il resta pensif et absorbé dans cette attitude méditative. Enfin il se leva, jeta un long regard sur le tableau de l'artiste, et, d'un pas grave et réfléchi, il s'éloigna.

Quel souvenir? quelle douleur l'aspect de Réné avait-il réveillé chez cet énigmatique vieillard?

XVI

CE QUE L'ON SAVAIT DU ROI MISÈRE

Le malaise de M. Arthur n'avait pas échappé à l'œil clairvoyant de Réné. L'instance étonnante avec laquelle le consi-

dérait le pénitent l'avait frappé ; mais que pouvait-il conclure de cette particularité? Rien; et cependant, plus que jamais, sa curiosité était excitée.

Ce fut en vain qu'il chercha dans le sommeil l'oubli des préoccupations que cet incident avait fait naître dans son esprit, il ne dormit pas.

Sans cesse, il voyait devant lui ce personnage indéchiffrable, se révoltant et se résignant tour à tour, dont les regards perçaient la cagoule qui recouvrait son visage, et dont la pose révélait une sorte de terreur superstitieuse.

Quand vint le jour, Réné se leva. Il échappait enfin aux visions qui avaient hanté son imagination dans l'obscurité de la nuit. Il descendit dans le parc afin de respirer l'air frais du matin, et de dissiper les pesanteurs qu'il ressentait au cerveau.

Il comptait prolonger ce jour-là la promenade quotidienne qu'il faisait régulièrement à la même heure avant de se mettre au travail, lorsqu'en arrivant sur le perron, il aperçut M. Breton qui arpentait de long en large, comme une sentinelle, le rond-point sablé qui s'étendait devant le château.

Au bruit que fit Réné, l'intendant se retourna, s'arrêta brusquement, et, de loin, salua l'artiste.

Réné lui rendit son salut. Il allait poursuivre son chemin, quand il vit venir à lui M. Breton, dont la contenance embarrassée lui sauta aux yeux.

Aussitôt il alla vers lui. Il avait hâte de savoir ce que signifiait la présence de l'intendant, car il ne s'y trompa point, l'intendant faisait faction et, connaissant les habitudes du jeune peintre, le guettait au passage.

— Ah! fit-il délibérément, mais avec un sourire contraint, je suis ravi de vous voir, Monsieur Dorval. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Elle sera la bienvenue, répondit Réné sur le même ton.

— M. Arthur s'est rendu au désir que vous aviez manifesté hier et que je lui avais transmis. Il a vu votre tableau et le trouve admirable, sans restriction, voilà les propres termes dont il s'est servi. Aussi, pour vous prouver combien cette

œuvre lui a plu, il m'a chargé de vous dire qu'il ajoutait mille francs à la somme dont nous étions convenus...

— Parbleu! Monsieur Breton, fit l'artiste avec joie, vous ne pouviez pas me souhaiter un bonjour plus agréable.

— Tant mieux! répliqua l'intendant. J'ai précisément sur moi ces trois mille francs; si vous le permettez, je vais vous les remettre à l'instant.

M. Breton tira de sa poche un large portefeuille, y prit trois billets de banque et les tendit vivement au jeune peintre. Il semblait beaucoup plus satisfait de les donner que l'artiste de les recevoir.

Réné les mit dans son gousset sans les déplier, et fit un mouvement en avant pour continuer sa promenade.

— Vous m'en ferez un reçu tout à l'heure, dans votre appartement, quand votre malle sera terminée, ajouta l'intendant, en se regardant le bout des ongles.

— Ah! balbutia Réné qui ne s'attendait pas à ce dénoûment, il faut que je fasse ma malle...

— Oh! cela ne presse pas, se défendit M. Breton en jetant un coup d'œil sur sa montre. Vous avez encore une bonne heure et demie. A propos! Voulez-vous prendre quelque chose avant de partir ?

— Non, je n'ai besoin de rien, répondit machinalement Réné abasourdi.

— Désirez-vous que je vous envoie André pour vous aider ?

— C'est inutile, je vous remercie...

— N'importe! je vais le prévenir, fit M. Breton qui s'esquiva en adressant à l'artiste son plus gracieux sourire. A tout à l'heure, Monsieur Dorval! Je vais donner l'ordre qu'on attelle la calèche.

A ces mots, il s'éloigna précipitamment.

Réné demeura sur place, littéralement paralysé de stupeur. Puis, tout à coup, il partit d'un bruyant éclat de rire.

— Ma foi, dit-il, M. Breton s'est tiré fort habilement de ce mauvais pas.

Il continua sa promenade, mais de long en large, dans l'espace restreint dessiné par le rond-point.

— Que m'importe ce maniaque, après tout? murmurait-il.

Du moment qu'il paye ses manies... trois mille francs !... Il fut un temps où j'aurais bondi de joie... où j'aurais consideré cela comme une fortune ! D'où vient que cet argent ne me cause aucun plaisir ? Pourquoi suis-je indifférent à ce résultat qui dépasse toutes mes espérances ? Suis-je blasé déjà ? Au diable les rêvasseries ! Tant pis pour ce M. Arthur s'il veut vivre comme un ours ! Je l'ai cet argent, je l'ai gagné. En route pour Paris, et vive la gaieté !

Réné remonta dans son appartement et fit sa malle. Ce ne fut pas long.

Il y trouva André à qui il glissa un louis dans la main, et se mit à la fenêtre, en attendant l'heure du départ.

Bientôt les roues de la calèche roulèrent sur le sable avec ce crépitement particulier que l'on aime tant à entendre.

M. Breton vint chercher son reçu et accompagna l'artiste jusqu'à la voiture.

Au moment ou Réné allait y prendre place, l'intendant l'arrêta timidement.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, Monsieur Dorval ? balbutia-t-il.

— Vous plaisantez ! fit Réné qui lui tendit la main.

Il s'élança. Les chevaux firent un effort et la calèche s'enfonça sous l'avenue.

En jetant un regard d'adieu sur le château, Réné crut voir remuer les persiennes éternellement closes de la chambre de M. Arthur. C'était un phénomène si extraordinaire qu'il pensa s'être trompé. Il se retourna pour s'en assurer, mais déjà la voiture avait disparu sous la voûte ombreuse, dont l'épaisseur lui masquait la vue des bâtiments.

Deux heures après Réné débarquait à Paris, et rentrait dans son cher atelier qu'il n'avait pas revu depuis un mois.

En présence de ces murs, nus et tristes, il éprouva cette satisfaction indicible que tout le monde a ressentie en retrouvant son chez lui, si modeste qu'il soit. Son regard se reposait complaisamment sur les meubles, les ébauches, les plâtres, qui garnissaient cette pièce, et chacun de ces objets parlait à son souvenir du temps passé, de ses luttes, de ses déboires, de ses espérances.

Il souriait en y songeant, aujourd'hui qu'il était riche, qu'il avait devant lui plus de quatre mille francs. Mais par quelle fortune inouïe avait-il réalisé ce capital ? Quelle chance inattendue avait ouvert pour lui la main généreuse de M. Arthur ? Comment, du fond de son tombeau, cet homme avait-il découvert le nom de Réné Dorval ? Était-ce calcul ? Était-ce un de ces inexplicables hasards comme il s'en rencontre parfois ?

C'était possible, quoiqu'il semblât au jeune peintre qu'il y eût un mystère au fond de ce caprice de la destinée. Mais où chercher la vérité ? où la découvrir surtout ?

Il ne l'essaya même pas. Son arrivée à Paris lui avait inspiré d'autres idées. La lettre de M. de la Vigerie lui était revenue en mémoire. Qu'allait-il faire ? Irait-il, comme par le passé, donner des leçons de dessin chez mademoiselle Lancray ? Il aurait voulu y renoncer, bien que ce fût pour lui une ressource précieuse, mais ce dont il ne pouvait pas se dispenser, c'était de faire une visite à la bonne demoiselle.

Que lui dirait-il alors pour motiver son refus ? Lui confesserait-il la vérité ? Il ne s'en souciait guère, et pourtant il ne voyait pas d'autre moyen de sortir honnêtement de cette impasse. D'ailleurs, s'il échappait à mademoiselle Lancray, il n'éviterait pas le baron. Envers l'un ou l'autre il serait forcé de s'expliquer. Auquel des deux donnerait-il la préférence ?

Après avoir mûrement réfléchi, se rappelant les bontés dont M. de la Vigerie l'avait comblé, les offres de service qu'il en avait reçues tout récemment, il se décida à lui tout avouer.

Cette résolution prise, il éprouva une joie secrète à penser que son mariage avec Caroline d'Érigny était devenu impossible.

Il s'habilla et sortit, décidé à en finir au plus tôt avec des timidités incompatibles avec son caractère ouvert et loyal.

Comme il traversait la cour et allait s'engager sous la porte cochère pour gagner la rue, il se trouva face à face avec Gabrielle. Son visage assombri se dérida par enchantement. Un large sourire s'épanouit sur ses lèvres.

De son côté, la jeune fille, en l'apercevant, releva vive-

ment le voile qui lui couvrait la figure et lui tendit la main.

— Monsieur Dorval ! s'écria-t-elle. Enfin !

Ce mot « enfin » était bien court, mais le ton dont il était prononcé signifiait bien des choses.

Réné n'y découvrit cependant rien de plus que l'expansion d'une amitié sincère. Il prit la main qu'on lui tendait, la serra cordialement et la garda dans les siennes.

— Oui, dit-il, me voilà revenu, et, je l'espère, pour toujours cette fois. Nous pourrons donc reprendre dès demain nos leçons comme par le passé. Voyons, avez-vous bien travaillé pendant mon absence ? Etes-vous contente ?

— Grâce à vous, répondit Grabrielle, je suis aussi heureuse qu'il est permis de l'être.

— Comment cela ? demanda Réné.

— Oh ! répliqua-t-elle, vous feignez de ne pas comprendre, mais M. Delaunay m'a tout dit. Ah ! c'est vrai ! Vous ne savez pas ? Il m'a remis cinq cents francs ! Tout d'un coup ! En or ! Jamais je n'avais vu pareille somme à la fois ! Comme ça tient peu de place ! Étais-je contente... et fière ! C'est égal, je vous gronderai. Croyez-vous que ce pauvre père Jacques pleurait de grosses larmes de joie ! Il dit que vous êtes son bon ange, que c'est à vous qu'il doit tout. Il a raison. Ah ! Monsieur Dorval, je sens bien que je n'aurai décidément pas la force de vous gronder. Saurai-je vous remercier seulement !...

Gabrielle s'attendrissait. En disant que le roi Misère avait pleuré, elle ne s'apercevait pas qu'elle pleurait également.

Réné était fort mal à l'aise. Si un voisin les avait surpris ainsi, qu'aurait-il pensé ? Il dégagea doucement ses mains, que la jeune fille retenait à son tour.

— Allons ! fit-il avec bonté. Demain, à l'heure accoutumée, vous me gronderez si vous en avez le courage. Pour aujourd'hui, je vous quitte, je suis pressé...

— Ah oui !... demain, répondit Gabrielle en baissant les yeux. Est-ce que cela vous dérangerait beaucoup de changer l'heure de mes leçons ?

— Non. Pourquoi ? demanda l'artiste surpris.

— C'est que... cela me serait plus commode le matin, répondit la jeune fille après un moment d'hésitation.

— Donnez-moi votre heure, Mademoiselle.
— Non pas. Je prendrai la vôtre, c'est trop juste.
— Voulez-vous que ce soit à neuf heures?
— Très-volontiers.
— Eh bien! demain matin, à neuf heures, je vous attendrai, conclut Réné.

Il lui serra une dernière fois la main, salua et sortit. A peine était-il dans la rue qu'il s'arrêta.

— Tiens! pensa-t-il. Pourquoi donc Gabrielle qui, depuis deux ans et demi, venait à l'atelier dans après-midi veut-elle changer l'heure de sa leçon?

Cette réflexion lui traversa l'esprit comme un éclair.

— Après tout, dit-il en poursuivant sa route, qu'est-ce que cela me fait?

Pendant ce temps, la jeune fille regagnait son petit logement du troisième, et poussait un soupir de satisfaction en voyant que son père n'était pas encore rentré. Elle ôta précipitamment son châle et son chapeau, posa sur sa commode le petit sac de voyage qu'elle tenait à la main, prit ses couleurs, ses pinceaux et se mit à l'œuvre avec une activité merveilleuse.

Une heure après le roi Misère rentra.

Depuis que sa fille était auprès de lui, il ne portait plus, comme autrefois, de vêtements sordides et rapiécés. Sa tenue était propre et correcte, son linge irréprochablement blanc. Ce fut d'abord une véritable révolution dans les ateliers qu'il fréquentait. On lui demanda sérieusement s'il avait fait un héritage.

Il souriait, mais ne répondait ni oui ni non. Il aimait mieux laisser le champ libre à toutes les hypothèses. Les jouissances égoïstes qu'il savourait, il ne voulait les faire partager à personne. Il n'avoua donc pas qu'il avait une fille, ne raconta pas comment il l'avait élevée, ne désirant au monde qu'une chose : c'était que l'on ignorât jusqu'à l'existence de Gabrielle. Mais, aujourd'hui, grâce aux révélations de Réné, Jacques recevait de tous le tribut d'éloges que sa noble conduite avait mérité.

Loin d'être enchanté de cette transformation et de ces égards, Jacques, dans le premier moment, en voulut presque

au jeune artiste, non pas d'avoir soulevé le voile qui recouvrait sa vie, mais d'avoir révélé l'existence de Gabrielle. Il est vrai que sa rancune ne dura guère, et ne tint pas rigueur contre l'augmentation que M. Delaunay accorda à la jeune fille, à la suite de l'indiscrétion du peintre.

Ce fut alors vraiment que Jacques récolta les fruits de son dévouement. Toutes les mains allèrent au-devant de la sienne. Chacune de ces étreintes ressemblait à une félicitation. On oublia le mystère qui planait sur lui pour ne se souvenir que de son héroïsme.

Autrefois, quand le roi Misère fit, en qualité de modèle, sa première apparition dans les ateliers, on se demanda : « Qui est-il? D'où vient-il? » Et comme on l'ignorait, on le recevait avec défiance, on soumettait sa probité et sa pauvreté à mille épreuves, on se cotisait pour oublier, comme par mégarde, une pièce d'or sur une table, et on le laissait seul, face à face avec la tentation.

Il sortit vainqueur de ces piéges grossiers, sans se douter même qu'il y fût exposé. Aussi se montra-t-on envers lui plus affable et plus confiant, et daigna-t-on lui faire partager quelquefois le morceau de pain et la charcuterie qui constituaient le fond de la plupart des déjeuners. Sa douceur, son égalité d'humeur devant les railleries les plus blessantes, lui firent une réputation de bonhomie qui contribua pour beaucoup à lui ouvrir toutes les portes. C'était bien ce qu'il voulait.

Mais il ne devint pas pour cela plus communicatif. On essaya vainement, à plusieurs reprises, de lui faire raconter son histoire; il l'évita toujours. Lorsqu'on le mettait au pied du mur et qu'on lui demandait :

— Que faisiez-vous avant d'être modèle?

— Je mourais de faim, répondait-il.

Quoique ce ne fût pas une profession, l'accent déchirant avec lequel il prononçait ces quatre mots mettait fin à l'interrogatoire qu'on avait résolu de lui faire subir.

Quant à lui, il ne laissa jamais échapper aucun mot imprudent à cet égard. Réné, devant qui il se livrait un peu plus, n'en savait rien lui-même, et s'était souvent étonné de ce mutisme obstiné.

Certes, puisqu'il avait une fille, le roi Misère devait avoir eu une femme, une famille. Qu'était devenue cette femme? Était-elle morte? avait-elle abandonné son mari? Cette dernière hypothèse était plus probable.

Il était tout naturel, en effet, que Jacques ne parlât jamais du passé, si des malheurs domestiques en avaient troublé le calme. C'est ce que pensait Réné qui, du reste, ne lui avait adressé aucune question à ce sujet.

Ce qui était certain, c'était que le roi Misère tenait à laisser ce passé dans l'oubli, et qu'il avait intérêt à ce que personne ne le connût.

Le seul être à qui Jacques eût été forcé de donner une explication, c'était Gabrielle.

Tant qu'elle demeura enfant, c'est-à-dire insouciante, la jeune fille ne songea pas à demander à son père ce que sa mère était devenue, mais le jour où la raison lui vint, ce fut la première pensée qui s'éveilla en elle.

— Ta pauvre mère est morte, répondit Jacques en essuyant une larme.

Gabrielle soupira. Lorsqu'elle sortit de pension, elle manifesta le désir d'aller prier sur la tombe de celle qu'elle n'avait pas connue.

Jacques la conduisit au cimetière Montmartre et lui montra une tombe simple et pauvre, surmontée seulement d'une croix de bois noir, et entourée d'une palissade semblable. Sur la croix, en lettres blanches, étaient écrits ces mots :

Ci-gît Marguerite Vallet, femme Lacour,
morte dans sa vingt-troisième année. — Priez pour elle.

Depuis cette époque, Gabrielle ne manqua pas une fois d'aller tous les ans faire un pieux pèlerinage vers la demeure dernière de celle qui lui avait donné la vie. Jacques, immobile, silencieux, rêveur, se tenait debout à son côté.

La jeune fille ne pouvait avoir aucun doute sur la fin précoce de sa mère. L'horrible réalité qu'elle avait eue sous les yeux ne lui confirmait que trop la vérité d'un pareil malheur.

La seule chose qui l'eût étonnée, c'est que, en lui apprenant cette catastrophe et en la conduisant dans le champ du

repos éternel, son père l'avait priée de ne révéler à qui que ce fût l'endroit où gisait la pauvre morte.

Gabrielle l'avait promis. Elle devait trop à son père pour lui demander les motifs d'une semblable recommandation.

Voilà pourquoi, même dans les moments de familiarité qu'autorisaient ses relations de chaque jour avec Réné, elle ne lui avait jamais parlé de sa mère. En outre, comme Jacques l'accompagnait toujours, l'occasion qui aurait pu provoquer cette confidence ne s'était jamais présentée.

XVII

POURQUOI RÉNÉ REFUSAIT DE SE MARIER

En quittant la rue de Laval, Réné s'était rendu chez M. de la Vigerie. Ainsi qu'il y avait été invité, une fois pour toutes, il arriva quelques minutes avant l'heure du dîner.

Le baron, en l'apercevant, manifesta une grande joie. Peu s'en fallut qu'il ne lui ouvrît les bras.

— Enfin! vous voilà! s'écria-t-il comme l'avait fait Gabrielle.

Ils passèrent dans la salle à manger, dont un domestique venait d'ouvrir la porte à deux battants,

Le baron de la Vigerie avait cinquante-cinq ans; il était vert, droit et fort bien conservé. Sa santé robuste, sa sobriété, l'exercice quotidien auquel il se livrait, conservait à ses membres une grande souplesse et comme une apparence d'arrière-jeunesse. Au moral, c'était un homme d'ordre, soigneux de sa personne, sans fatuité, sans prétentions, simple de goûts et d'allures, distingué dans la véritable acception du mot : c'est-à-dire instruit, bon, bien élevé, et de manières excellentes.

Sa maison se composait d'une cuisinière, d'une lingère et d'un valet de chambre. Il n'avait ni chevaux ni voitures. On évaluait sa fortune à une trentaine de mille livres de rentes. Sans en tirer vanité, il s'en faisait honneur.

D'humeur égale, peu exigeant, très-aimé de ses domestiques, ce qui est rare, il habitait depuis dix-sept ans le même appartement, au premier, rue Godot-de-Mauroy, à deux pas de la Madeleine. De cet appartement, avec la patience du collectionneur et la sûreté du connaisseur, il avait fait un véritable musée.

D'amis, il n'en avait guère. Volontiers on l'eût pris pour un misanthrope, sans le zèle éclairé avec lequel il obligeait son semblable, pour peu que ce semblable eût à ses yeux le moindre titre à sa bienveillance.

Cependant deux de ses compagnons d'enfance étaient restés avec lui en excellents termes et fréquentaient assidûment sa maison. C'était les seules relations intimes du baron. De tous ceux dont il serrait la main jadis, les uns avaient disparu et s'étaient éparpillés au gré de leur destinée, quelques autres étaient morts, la plus grande partie lui avait emprunté de l'argent et lui avait tourné le dos.

M. de la Vigerie était veuf. On prétendait que sa jeunesse n'avait pas été heureuse. Il était relativement pauvre à cette époque, quand il s'éprit d'amour pour une jeune fille d'origine française, dont les parents ruinés, porteurs d'un grand nom, étaient allés chercher fortune en Amérique.

Cette jeune fille était venue en France passer quelque temps chez une de ses tantes qui habitait Paris. Ce fut chez elle que le baron la rencontra, la vit, l'aima, et, disait-on, en fut aimé. Il demanda sa main, mais, sur ces entrefaites, un rival fort riche, fort honorable, et appartenant à la meilleure aristocratie, la lui enleva.

Probablement la tante fit valoir auprès de sa nièce la fortune immense de son prétendant, la situation précaire dans laquelle se trouvaient ses parents, l'avantage qui résulterait pour elle et pour eux d'une telle alliance, et la jeune fille se sacrifia au bonheur de sa famille.

A la suite de cette nouvelle déception, le baron de la Vigerie quitta Paris, se réfugia dans une petite propriété qu'il possédait aux environs de Loches, dans la Touraine, et disparut du monde.

Pendant six ans on n'entendit plus parler de lui. Au bout de ce temps, il revint, ramenant de son exil une ravissante

petite fille, blonde, rose, fraîche, âgée de cinq ou six mois au plus, avec laquelle il reprit possession de son ancien appartement.

Cette enfant, assurait-on, était le résultat d'une liaison contractée en province par le baron, liaison qui n'avait d'abord rien de sérieux, mais que les circonstances firent tourner au tragique. En effet, la mère de la pauvre petite tomba si gravement malade qu'elle fut condamnée par la Faculté.

En présence d'une catastrophe imminente, M. de la Vigerie ne voulut pas que sa fille demeurât orpheline et abandonnée. Il épousa la mère, *in extremis*, et après lui avoir rendu les derniers devoirs, il revint à Paris avec l'enfant que ce mariage venait de légitimer, et qui désormais allait porter son nom.

Mais, comme si le baron devait éprouver toutes les douleurs, huit jours après son installation, le petit être qu'il avait recueilli lui fut enlevé par une main inconnue. Ce fut en vain qu'il se mit à sa recherche, qu'il alla se plaindre en haut lieu, qu'il mit en campagne, à ses frais, les plus fins limiers de la police secrète; il lui fut impossible de retrouver sa fille.

Cet enlèvement avait été accompli la nuit, avec une audace inouïe. Le ravisseur avait dû s'introduire dans l'appartement pendant le jour, et y rester caché jusqu'à une heure avancée. Puis, il avait ouvert la fenêtre de la chambre qui donnait sur la rue, et avait probablement franchi avec une échelle de corde, qu'il avait eu la précaution d'emporter, la courte distance qui le séparait du trottoir.

Ce fut du moins ce que l'on supposa, en trouvant le matin la fenêtre ouverte et le berceau vide. La nourrice, qui était une robuste campagnarde, n'avait rien entendu. On la soupçonna d'abord de complicité, mais ses larmes, plus encore que la netteté de ses réponses, témoignèrent de son innocence. Elle fut renvoyée en Touraine sans être inquiétée.

De son pays, elle écrivit plusieurs fois à M. de la Vigerie, pour savoir s'il avait retrouvé sa fille, ajoutant que ce serait pour elle une grande joie, et qu'elle appelait de tous ses vœux cette preuve de sa sincérité. Mais les années s'écou-

lèrent et le désolé père fut contraint de renoncer à des recherches impuissantes.

Tout ce qui précède, on le savait sommairement, sans détails précis ; non pas que l'infortuné baron évitât d'en parler, mais on avait été témoin de son chagrin toutes les fois qu'on réveillait ces lugubres souvenirs, et l'on se gardait bien d'amener jamais la conversation sur ce terrain difficile.

Ce fut à la suite de cet événement que le baron quitta l'appartement qu'il occupait rue Neuve-du-Luxembourg, pour prendre possession de celui de la rue Godot-de-Mauroy. Peut-être espérait-il oublier.

Quand il se vit seul, sans famille, possesseur d'une assez belle fortune, il ne songea plus qu'à se créer une occupation. Ce fut ainsi, par pure distraction, qu'il devint collectionneur, qu'il fréquenta les ateliers, à la piste des jeunes talents ; ce fut ainsi qu'il connut Réné.

L'amitié qu'il témoigna au pauvre artiste, sans que celui-ci fît dans le principe aucun effort pour la conquérir, était un phénomène assez bizarre chez un homme de son âge. Dans tous les cas, elle prenait sa source dans un motif trop honorable, pour que le jeune peintre n'en fût pas extrêmement flatté. Aussi, s'il n'avait rien fait pour la provoquer, il ne se défendit pas de l'accepter, et s'abandonna volontiers à la bienveillante tutelle que M. de la Vigerie exerçait insensiblement sur lui, non-seulement par la sagesse de ses conseils, mais encore par l'efficacité de ses encouragements.

Voilà pourquoi, obligé de choisir un confident chez mademoiselle Lancray ou chez le baron, Réné avait préféré s'adresser à M. de la Vigerie.

Pendant le dîner, Réné ne parla que de M. Arthur, du séjour qu'il avait fait chez ce personnage mystérieux, des choses qu'il avait observées ou apprises, de la rencontre inattendue qui avait précédé son brusque départ. A son point de vue, cet homme était, sinon fou, du moins maniaque. Sa manie, c'était la solitude.

Le baron écoutait ces détails surprenants avec une attention soutenue. On lisait clairement sur son visage qu'il ne comprenait rien aux motifs qui avaient pu décider M. Arthur

à s'enterrer vivant dans le tombeau somptueux qu'il s'était choisi.

— Maintenant que je vous ai mis au courant de ce que j'ai fait depuis un mois, acheva Réné, il me reste, si ce n'est pas mettre votre patience à une trop rude épreuve, à vous entretenir de moi et des choses qui me concernent...

— Je suis tout oreilles, dit M. de la Vigerie. Prenons notre café, allumons un cigare et causons.

— J'ai longtemps hésité, je vous l'avouerai, avant de prendre ce parti, mais, outre que votre bonté vous a engagé dans mes affaires personnelles, ma loyauté ne saurait plus longtemps se taire en présence des difficultés que mon étourderie a soulevées.

Après avoir savouré les premières gorgées d'un café exquis, Réné prit le cigare que lui offrait son amphitryon, en aspira rapidement quelques bouffées, et se recueillit un instant, comme pour interroger sa mémoire.

— Il vous souvient, mon cher Monsieur, commença-t-il, qu'à la suite du projet de mariage dont mademoiselle Lancray avait eu l'idée, et que vous aviez approuvé, j'avais souscrit à ce que ma demande fût adressée au tuteur de mademoiselle d'Érigny.

— Il m'en souvient si bien, répondit le baron, qu'à mon avis, ce mariage se ferait, si vous le vouliez, dans un délai très-rapproché.

— Eh bien! reprit Réné, vous vous trompez. Lors même que je la désirerais, cette union serait impossible.

— Pourquoi donc? fit le baron avec incrédulité.

— Vous allez le savoir. Comment ma légèreté n'a-t-elle pas prévu l'obstacle qui se dresse entre mon avenir et moi? Je ne le comprends même pas, car il est tout naturel qu'un père, de qui vous sollicitez la main de sa fille, vous réponde à l'instant : « Qui êtes-vous? »

— Sans doute, fit M. de la Vigerie. Est-ce là ce qui vous embarrasse? N'êtes-vous pas Réné Dorval, fils de Mathieu Dorval, ancien matelot, décédé au Havre il y a onze ans?

— Non, mon cher Monsieur.

— C'est pourtant bien ce que vous m'avez dit!

— Et c'est ce que j'ai dit à tout le monde, ce que je répè-

terai demain, mais ce qu'il m'est défendu de soutenir devant ce juge inexorable qui se nomme : l'état civil.

— Comment cela ?

— Ah ! c'est aussi indéchiffrable que l'hiéroglyphe le plus compliqué. Tout ce que je sais, c'est que je m'appelle Réné, et que ce nom-là m'appartient bien réellement. Quant à celui de Dorval, il est si peu à moi, qu'on pourrait demain me forcer de le quitter, si la fantaisie en prenait aux héritiers du brave homme à qui je dois tout : le nom que je porte, et l'état dont je vis aujourd'hui.

M. de la Vigerie n'essayait plus de comprendre. Il était littéralement abasourdi.

— Je m'y perds ! dit-il avec découragement.

— Croyez-le bien, répondit Réné, je ne suis guère plus avancé que vous. Voici la vérité, ou du moins ce que je crois être la vérité.

Du plus loin qu'il me souvienne, il y a de cela vingt-trois ans, je suppose, j'étais à bord d'un navire, en compagnie d'une femme jeune et belle que j'appelais ma mère. Autour de nous, une immensité d'eau qui frappa mon extrême jeunesse : c'était l'Océan. Combien de jours demeurai-je à bord de ce navire ? Je ne saurais le préciser.

On me nommait Réné. Comment se nommait ma mère ? Je l'ignore. A l'âge que j'avais, à deux ans peut-être, une mère n'a pas pour son enfant d'autre nom que celui-là : ma mère. J'ai gardé la mémoire de ses caresses, des soins dont elle m'entourait pendant la traversée. Mais où allais-je ? je ne le savais pas encore. D'où venais-je ? il me serait aujourd'hui même impossible de le dire au juste.

Pourtant, comme à cette époque, de toutes les langues que j'entendais parler je ne comprenais que le français, il est probable que je venais de France.

Réné crut s'apercevoir que l'étonnement du baron faisait place à une vive curiosité.

— Remarquez, lui fit-il observer, que le récit de mes aventures est semé de lacunes étranges, que je n'ai comblées qu'avec peine, et à mesure que je devenais homme.

Je calcule donc que, si je suis parti de France, ma tra-

versée a duré une quinzaine de jours, puisque c'est en Amérique, aux États-Unis, que je me rendais.

— Et vous dites qu'il y a vingt-trois ans? demanda M. de la Vigerie, dont les regards se fixaient sur le jeune peintre avec un intérêt croissant.

— Je ne puis l'affirmer. Ce nombre d'années, je vous l'ai dit, n'est que le résultat d'observations que je ne vous donne pas comme infaillibles.

— Alors, comment êtes-vous certain que vous vous rendiez en Amérique? interrogea le baron.

— Parce que l'Amérique est une île immense, et que je suis sûr de n'avoir jamais traversé la mer depuis le jour où j'ai mis le pied aux États-Unis, jusqu'à celui où je les ai quittés pour revenir en France avec Mathieu Dorval.

— Ainsi votre mémoire, à cet égard, ne vous fait pas défaut?

— Non, fit René d'un ton convaincu.

— Continuez, dit M. de la Vigerie.

— J'arrivai dans une grande ville, immense, peuplée, vivante, où je restai quelques jours. Sans doute ma mère s'y reposait des fatigues de la traversée. Au bout de ce court séjour, nous repartîmes tous les deux, voyageant tantôt en voiture, tantôt en bateau à vapeur, tantôt à cheval.

Combien de journées dura ce voyage? Je l'ignore également. Mais un jour nous entrâmes dans une sorte de grande ferme, élégante et confortable, dans laquelle on nous reçut, ma mère et moi, avec de grandes démonstrations d'amitié.

Il n'y avait pas longtemps que nous séjournions en cet endroit, quand, une nuit, je fus réveillé par des coups de feu, accompagnés de clameurs déchirantes et de cris gutturaux, sauvages, féroces, qui dominaient cet effroyable tumulte. Presque au même instant, trois ou quatre hommes presque nus, à peau rouge, tatouée de couleurs voyantes, pénétrèrent dans ma chambre et m'emportèrent malgré mes cris de frayeur.

Je sentis que j'étais en plein air. J'ouvris les yeux : un spectacle horrible frappa mes regards.

Autour de l'habitation, cinq ou six hommes baignaient dans leur sang. Leur tête n'était plus qu'une boule informe, san-

glante, dont la peau et les cheveux avaient été arrachés par le couteau du scalpeur. La ferme s'éclairait déjà de lueurs sinistres. Les sauvages s'étaient faits incendiaires, et la flamme s'élevait en spirales rougeâtres, à travers les colonnes de fumée noire que le vent chassait devant lui.

Devant cet immense brasier, les Peaux-Rouges dansaient en poussant des acclamations frénétiques. Agenouillées, tremblantes, se voilant la face de leurs mains livides, trois femmes, éperdues de douleur, se courbaient devant les Indiens, dont un sourire effrayant faisait grimacer le visage.

Parmi ces femmes, je reconnus ma mère. Je l'appelai, je tendis vers elle mes petits bras suppliants. Elle m'entendit, releva la tête, m'aperçut, accourut vers moi, mais, inaccessibles à la pitié, ceux qui m'avaient enlevé la repoussèrent, et levèrent sur moi la lame ensanglantée de leur couteau menaçant. J'avais peur, je fermai les yeux pour ne pas voir. Je ne me souviens plus de ce qui se passa...

Une heure après, emmenant les troupeaux et les chevaux, les Indiens se mirent en marche et nous entraînèrent.

Au nombre des trois femmes qu'ils avaient prises, s'en trouvait une d'un certain âge, qui avait comblé de caresses ma pauvre mère : c'était la sienne sans doute. Au bout de quelque temps elle s'arrêta épuisée. Ses bourreaux la frappèrent cruellement. Elle se redressa, mais, un peu plus loin, elle tomba. De nouveau ils la maltraitèrent, de nouveau elle succomba. Trois fois de suite cette scène déchirante se renouvela, jusqu'à ce que, sur un ordre du chef, elle fut impitoyablement massacrée.

J'assistais épouvanté à ce spectacle terrifiant. Je ne quittais pas des yeux ma mère, que je voyais se traîner péniblement à quelques pas de moi. Parfois elle s'arrêtait, harassée de fatigue et brisée de douleur, puis elle me regardait, semblait reprendre courage et continuait sa route.

Il faisait grand jour quand nous fîmes une première halte. Un instant j'espérai qu'on allait me rendre à ma mère, mais au contraire, on me sépara d'elle avec soin, comme on l'avait séparée de l'autre prisonnière, une des domestiques de la ferme.

A dater de ce jour, nous vécûmes à l'aventure, tantôt tra-

versant des forêts inextricables, où la hache se frayait difficilement passage, tantôt campant dans des prairies immenses. De temps en temps je voyais passer ma pauvre mère, portant de lourds fardeaux, maltraitée par ses impitoyables bourreaux.

Ce supplice dura cinq ans. Ah ! je les ai bien comptées ces années de souffrance! Cinq fois j'ai vu tomber la neige, et la glace arrêter le cours des ruisseaux, vivant sous une hutte enfumée, accomplissant des travaux au-dessus de ma force et de mon âge. Combien de crimes se sont accomplis sous mes yeux! Que de victimes ont grossi la liste des martyrs! Que de chevelures pendaient à la ceinture des Peaux-Rouges !

Le ciel se lassa enfin de l'insolente impunité qui semblait encourager le brigandage des Indiens Sioux. Une nuit, je fus réveillé par ce même bruit de fusillade que j'avais entendu cinq ans auparavant. Le campement était attaqué.

J'avais été plusieurs fois témoin de semblables alertes, pendant les guerres que les Peaux-Rouges se faisaient de tribu à tribu : je ne quittai point ma hutte. Que m'importait de tomber entre les mains des uns ou des autres? Mais il s'agissait de bien autre chose, cette fois.

Les propriétaires des environs s'étaient réunis, avaient organisé une petite armée, s'étaient mis à la chasse des Indiens, et avaient surpris leur camp.

Rouge de sang, noir de poudre, un homme entra dans la hutte où j'étais blotti.

— Encore une vermine de Peau-Rouge ! s'écria-t-il en me saisissant par le bras.

Déjà il levait sur moi le couteau de chasse qu'il tenait à la main, quand je me jetai à ses genoux.

— Monsieur ! Monsieur ! dis-je d'une voix suppliante.

Il laissa tomber son arme, me prit dans ses bras, et m'entraîna au dehors. Le jour commençait à poindre.

— Un enfant blanc ! fit mon sauveur avec joie. Un Français peut-être ! Es-tu seul ici?

— Ma mère ! ma mère ! fis-je en joignant les mains.

— Viens, dit-il, nous la retrouverons.

Je le suivis avec empressement et courus à la hutte où je savais qu'était ma mère... Personne ! les Peaux-Rouges

avaient pris la fuite et l'avaient emmenée. Je pleurais de rage bien plus que de chagrin. Et cependant je ne soupçonnais pas encore quel abîme cette séparation creusait éternellement entre moi et le monde où j'allais entrer.

Le matelot qui m'avait sauvé, — ai-je besoin de vous le dire? — c'était Mathieu Dorval. Il travaillait dans une habitation voisine, mais il avait pris le pays en dégoût et avait résolu de retourner en France.

Il m'interrogea, me demanda qui j'étais, d'où je venais, comment se nommait ma mère? Que pouvais-je lui répondre? Je l'ignorais. On m'avait éloigné d'elle avec tant de vigilance pendant les cinq ans de captivité que j'avais subis!

Mathieu me prit en pitié d'abord, et me demanda si je consentirais à le suivre. Il me proposa de me garder auprès de lui, de me servir de père, de me tenir lieu de famille, lui qui était seul ici-bas, qui n'avait ni femme, ni enfant, ni affection.

J'avais à peu près huit ans; je me jetai à son cou, je l'embrassai, je le suppliai de ne pas m'abandonner. Je tremblais de retomber entre les mains des Indiens.

Mathieu mit dans sa ceinture les économies qu'il avait faites, me prit par la main et me conduisit à New-York.

Quelques jours après notre arrivée, nous partîmes pour la France à bord d'un navire marchand, sur lequel il s'enrôla pour la traversée. Enfin nous débarquâmes au Havre.

A dater de ce moment commença une vie nouvelle, pleine d'étonnements, mais j'avais près de moi un brave cœur qui m'aimait, que j'aimais, et dont la sollicitude ne me fit point défaut.

M. de La Vigerie avait écouté sans l'interrompre cette première partie des aventures de Réné. Tour à tour, son visage avait exprimé la curiosité, l'inquiétude, et même avait paru briller d'un rayon de secrète espérance.

XVIII

DANS QUELLE ÉTRANGE SITUATION SE TROUVAIT RÉNÉ

Réné fit une légère pause.

C'était la première fois qu'il livrait à un étranger le secret de sa vie. Il remarqua l'intérêt croissant que prêtait à ses paroles le baron de la Vigerie.

— Vous le voyez, reprit-il en fixant les yeux sur le baron, tout ce que je viens de vous raconter est bien obscur. A l'époque où la Providence me jeta, chétif et demi-sauvage, dans les bras de Mathieu Dorval, je ne songeais pas à reconstruire l'édifice de ce douloureux passé. Il ne m'apparaissait que comme un terrible cauchemar auquel une main amie m'avait arraché.

Je ne prévoyais pas qu'un jour la société m'en demanderait compte et me rejetterait de son sein, si je ne pouvais pas répondre catégoriquement, ainsi qu'il m'arrive aujourd'hui, aux questions qu'elle était en droit de me poser.

En effet, ai-je un nom, moi? Ici-bas toute chose a le sien, les plantes, les animaux, les arbres. Un chien s'appelle Fox ou Nestor, il porte le nom que son maître lui a donné, qui est bien à lui, auquel il répond. Moi, je suis moins qu'un chien. Sauf celui de Réné, que tout le monde peut prendre, je n'ai pas de nom, je n'existe pas aux yeux de la loi, puisque la conscription m'a épargné. Sans le savoir, je suis peut-être signalé comme déserteur sous le nom qui m'appartient et que je ne connais pas.

Nul autre que moi ne peut me protéger. Je n'ai pas de nationalité, je ne suis d'aucun pays. Je ne vaux pas même l'enfant trouvé, à qui les registres de l'hospice constituent une sorte d'état civil, et assurent une patrie.

Malgré ce que je dois à Mathieu Dorval, je ne peux pas dire que ce brave homme soit de ma famille, quoique je n'en aie

réellement pas eu d'autre, et que ce soit lui qui m'ait tiré de mon néant.

— Oui, fit le baron de la Vigerie en secouant la tête, votre situation est bizarre.

— Oublions-la, poursuivit Réné, et, puisque vous avez la patience de m'écouter, laissez-moi vous dire ce qu'a fait pour moi l'inconnu sur les pas de qui le hasard m'avait poussé.

Mathieu Dorval était vieux. Il avait acquitté sa dette envers la France et vivait d'une modeste pension que lui servait l'État. Il possédait quelques économies, auxquelles il ne voulut jamais toucher, dont le mince revenu augmentait d'autant son bien-être, et qu'il réservait pour faire face aux désastres imprévus, aux frais de maladie, et autres misères inhérentes à notre débilité.

Vigoureux encore, actif, laborieux, il acheta une barque, des engins de pêche, et accrut encore du fruit de son travail les ressources dont il disposait. Dans le principe, il m'emmenait avec lui; mais, en dépit de mes efforts, la mer me faisait peur et presque horreur.

Il reconnut bientôt que je n'avais aucune disposition pour le métier dangereux qu'il exerçait, et renonça à me faire partager ses fatigues. Mais, ne voulant pas me laisser seul, livré à moi-même, grossir le nombre des paresseux et des vagabonds, il me conduisit à l'école, et, pour la première fois de ma vie, me plaça en face d'un alphabet.

Mes progrès furent si rapides qu'ils étonnèrent le maître auquel Dorval m'avait recommandé. Il daigna me confier les livres dont il se servait. Je les emportais, je m'enfermais à la maison, et, pendant les longues et fréquentes absences de mon père adoptif, je dévorais ces livres avec une incroyable avidité.

Ma mémoire me servit si bien, qu'en quatre ans je devins le prodige de l'école, et que mon maître me citait partout avec orgueil.

Parfois, quand mes yeux étaient fatigués de lire, je prenais du papier, une plume ou un crayon, et je jetais au hasard le croquis des objets qui me venaient à l'idée. Je vous laisse à penser si ces croquis étaient naïfs et grossiers!

Mathieu Dorval les trouvait admirables. Il en tapissait sa

chambre, et les montrait à ses amis avec une bonne foi et un enthousiasme que ceux-ci partageaient hautement. C'était des navires, des barques de pêche, des types de matelots, toutes choses qu'ils adoraient et qui les aveuglaient étrangement sur le mérite de l'œuvre.

Ce fut pourtant cet aréopage de vieux marins qui décida qu'il serait urgent, en présence de semblables dispositions, de me faire apprendre le dessin. Mais le dessin, pour ces braves gens, se circonscrivait dans des limites fort restreintes. Il se bornait à barbouiller proprement quelques enseignes et à brosser des marines à cinq francs pièce. En conséquence, huit jours après, j'entrais en apprentissage chez un peintre décorateur.

Mon patron me mit le pinceau à la main, et me fit badigeonner les portes et fenêtres de toute la cité. Pour moi, le soir venu, et sans en rien dire à mon nouveau maître, je suivais un cours de dessin gratuit. Au bout d'un an, j'étais devenu le premier élève de ma classe.

Durant cette première année, j'avais badigeonné un certain nombre de mètres superficiels et broyé quelques cents kilogrammes de couleurs. Mon patron me fit alors étudier le marbre, le chêne, l'acajou, le palissandre, le bois de rose. J'acquis en peu de temps une excessive agilité de pinceau.

Entre autres chefs-d'œuvre, je décorai une devanture de boutique de la rue de Paris, que Mathieu Dorval alla visiter en compagnie de ses amis, et qui, d'un commun accord, fut déclarée une pure merveille. Ce jour-là, ils me prédirent que j'irais loin.

Quant à mon maître de dessin, il m'avait décidément pris en affection. Il était peintre, et, bien que le cher homme n'eût aucun talent, il avait une grande dextérité de main et une réelle expérience de son métier. Il m'offrit de m'initier à sa manière, et poussa la bonté jusqu'à me sacrifier une partie de ses dimanches.

A dater de ce moment, mes goûts s'accusèrent nettement. Tous les instants que je pouvais dérober à mon patron, je les consacrais à la peinture.

Un jour qu'il avait été appelé dans une maison de campagne des environs, je m'installai dans son arrière-boutique,

et, à defaut de toile, je m'emparai d'un panneau, sur lequel j'esquissai une vue de Sainte-Adresse et des phares d'Ingouville.

L'esquisse était terminée, je commençais à la retoucher, quand mon patron rentra à l'improviste et me surprit en flagrant délit de peinture.

Tremblant, je détournai la tête, et j'attendis l'orage.

— Qu'est-ce que c'est que ça? me demanda-t-il d'une voix grondeuse.

— Patron, c'est une vue de...

— Je le vois bien, m'interrompit-il durement. Mais qui l'a faite ?

— C'est moi, patron, confessai-je en arrondissant les épaules.

— Avec mes couleurs et mes pinceaux!

— Oui, patron.

— Ah! fit-il en marchant à grands pas, c'est ainsi que tu me voles mon temps et ma marchandise!

Tout à coup il s'arrêta.

— Tu mens! reprit-il. Ce n'est pas toi qui as fait cela, car je ne te l'ai pas appris, je ne serais pas capable de te l'apprendre. Allons! la vérité ou je te chasse.

Ce dernier mot fut un coup de foudre pour moi. Chassé! moi qui devais tout à Mathieu Dorval, moi dont le seul désir était de le contenter, de reconnaître ce qu'il avait fait pour moi!

Je me jetai aux genoux de mon maître, je jurai que je renoncerais pour jamais à la peinture, pourvu qu'il me gardât auprès de lui; je lui racontai comment et de qui j'avais reçu les premières leçons. Il devint plus calme.

— C'est bien, me dit-il, je saurai si tu as dit vrai.

— Je vous assure, patron...

— Tais-toi! fit-il sèchement. Combien de temps dure encore ton apprentissage?

— Six mois, patron.

— Pas davantage? demanda-t-il en faisant une grimace de désappointement. Eh bien! je veux à mon tour être bon pour toi. Tu resteras ici, à la condition de me faire le plus possible de *machins* comme ça.

Et du doigt il me montrait le panneau que je venais d'abandonner.

— Vraiment! m'écriai-je avec joie.

— Oui, et je te fournirai les couleurs, le bois ou la toile, comme tu voudras.

Il lut dans mes regards une telle stupéfaction qu'il se prit à sourire.

— Dame! fit-il d'un ton bourru, puisque tu aimes ça...

J'étais si heureux d'un tel arrangement, je croyais si sincèrement à la générosité de cet homme, que je le remerciai avec effusion.

Je me mis à l'œuvre avec un zèle infatigable. Depuis quatre mois j'avais fourni à mon patron une dizaine de ces « machins-là, » comme il appelait mes esquisses, quand un jour, en traversant le Havre, j'aperçus, à la vitrine d'un marchand, un tableau qui avait une ressemblance incroyable avec celui que j'avais donné à mon maître un mois plus tôt.

Je m'approchai afin de mieux l'examiner. Malgré le vernis qui le recouvrait et le cadre qui l'entourait, je ne pouvais pas m'y tromper : ce tableau, c'était le mien. Je l'admirai franchement.

— Comment! me disais-je. C'est bien moi qui ai fait cela!

Et j'ouvrais de grands yeux émerveillés. J'allais m'éloigner, quand l'idée me vint de m'assurer que je n'étais pas le jouet d'une hallucination. J'entrai dans la boutique du marchand.

— Monsieur, lui demandai-je, savez-vous de qui est ce tableau?

— Non, répondit-il, il n'est pas signé, sans cela il vaudrait deux fois plus.

— Il est donc à vendre?

— Sans doute.

— Combien? fis-je en fouillant machinalement dans ma poche.

— Cent cinquante francs, dit-il avec aplomb.

Je ne trouvai pas un mot à ajouter. Je demeurai bouche béante et comme fasciné. Cent cinquante francs! Un tableau de moi! Je compris alors pourquoi mon patron m'avait permis de suivre ma vocation. Il vendait les croquis que je lui aisais, et tirait doublement profit de mon apprentissage.

— Monsieur, hasardai-je timidement, combien payeriez-vous un tableau du même genre à celui qui l'a fait?

— Ah! fit-il, c'est très-embarrassant, vous comprenez? Sur celui-ci j'ai fourni le vernis, le cadre, j'ai mes frais de location, d'employés...

— Enfin, dans les mêmes conditions, quel prix donneriez-vous du pendant?

— Cinquante francs, mon ami, pas un sou de plus.

— Il suffit, Monsieur. Dans quinze jours je vous l'apporterai.

— Vous! se récria le marchand en me toisant dédaigneusement.

— Oui, car c'est moi qui ai fait ce tableau.

— Pas possible!

— A qui l'avez-vous acheté?

— A un peintre d'enseignes du Havre. C'est le quatrième que je lui prends.

— Les autres sont donc vendus?

— Tous.

— Eh bien! Monsieur, sachez que je me nommeRéné Dorval, que je suis simple ouvrier chez le barbouilleur dont vous parlez, qui m'exploite ainsi depuis quatre mois, mais qu'à partir d'aujourd'hui il ne vous fournira plus de toiles semblables, par la raison que je ne lui en donnerai plus.

A son tour, le marchand paraissait aussi étonné que je l'étais tout à l'heure. Mon extrême jeunesse l'avait frappé. J'avais quinze ans.

J'entrai sur-le-champ en arrangement avec lui, et le lendemain je dis à mon patron un adieu moqueur, en le remerciant de la grandeur d'âme avec laquelle il avait daigné me permettre de travailler à sa fortune.

Mathieu, à qui je racontai ce qui s'était passé, ne parlait de rien moins que d'assommer ce *failli-chien*, mais, à ma prière, il se calma et se contenta d'aller contempler à la vitrine du marchand le tableau que « son fieu » avait fait.

Je grandis subitement à ses yeux de cent coudées. Il mit à ma disposition sa maison et ses économies, en me conjurant de m'en servir comme si elles étaient à moi.

— Va toujours, mon gars, disait-il. Je te l'ai dit bien sou-

vent, tout ce qui est ici t'appartient. Ne te gêne pas. Tu es déjà un môssieu, moi je ne suis qu'une vieille brute, tu sais mieux que moi ce que tu as à faire. Si tu as besoin d'un conseil, je ne dis pas; pourvu qu'il ne s'agisse ni de tes livres ni de tes pinceaux, as pas peur, Mathieu est là.

Et pour me fournir ce dont j'avais besoin, il travaillait sans relâche. Je lui en faisais doucement le reproche, je le suppliais de renoncer au métier pénible qu'il exerçait, mais il secouait la tête en souriant.

— Plus tard, disait-il. Quand je ne serai plus bon à rien, il sera toujours temps de me croiser les bras, mais jusque-là...

Un jour, il sortit par une belle matinée. Dans l'après-midi, le vent changea brusquement, le ciel se couvrit de nuages menaçants, un déluge d'eau inonda la terre, une bise glaciale souffla du Nord-Est. Les pêcheurs rentrèrent à la hâte. Mathieu revint chez lui transi de froid. Ses dents claquaient, ses membres grelottaient de fièvre. Pour se réchauffer, il se coucha. Le pauvre homme ne devait pas se relever. Huit jours après il mourait d'une fluxion de poitrine.

Quelques instants avant de rendre l'âme, et comme il avait conscience de l'état désespéré dans lequel il se trouvait, il me prit la main et me força de m'asseoir sur le pied de son lit.

— Bien, mon gars! dit-il avec son bon sourire. Depuis huit jours et huit nuits tu n'as pas quitté mon chevet, je te remercie. Malheureusement, il va falloir nous séparer. Que vas-tu devenir? Je l'ignore, mais j'ai confiance. Tu n'as pas de nom, pas de famille, tu vas être bien seul ici-bas. Continue à t'appeler Dorval. Ça n'est pas ronflant, mais c'est honnête et propre comme une pièce neuve. Pour ce qui est de la fortune, je n'en ai pas, cependant jure-moi que tu suivras mes instructions.

Je jurai entre deux sanglots, car je m'apercevais que la voix du bonhomme s'affaiblissait et devenait rauque.

Il souleva péniblement son oreiller, y glissa sa main ridée et en retira un papier qu'il me remit.

— Vois-tu, dit-il, je ne me connais pas d'héritier, mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Voici un titre de rentes de

trois cents francs ; c'est les économies de ma vie entière, elles sont à moi et ne doivent rien à personne. Prends-les, je te les donne ; elles te serviront un jour à t'établir.

Et, comme j'essayais de repousser sa main, de le rassurer :

— Ne perdons pas de temps, reprit-il. Souviens-toi que tu as juré de m'obéir. Certes, je ne m'attendais pas sur mes vieux jours à devenir père d'un bel et bon gars comme toi. J'en remercie Dieu, pour les satisfactions qu'il a données à mon amour-propre. Toi, Réné, pour les joies dont tu as comblé ma vieillesse, je te bénis !

Je m'agenouillai, poursuivit Réné, tandis que Mathieu Dorval étendait les mains sur moi, en murmurant une dernière prière. Bientôt ses bras retombèrent inertes sur le lit, un faible soupir souleva sa poitrine, je ne vis et n'entendis plus rien... Une fois de plus j'étais orphelin.

J'avais seize ans. J'aurais pu continuer à vivre au Havre et m'y faire une petite réputation, mais une force irrésistible me poussait vers Paris. Comme tant d'autres j'y arrivai le cœur plein d'illusions. Si incomplet qu'il fût, mon jeune talent avait été tellement louangé que je me croyais quelque chose.

Je ne compris mon insuffisance qu'en présence des sublimités que Paris me révéla. Je résolus de refaire mon éducation artistique, mais la difficulté était de trouver un maître qui consentît à me recevoir dans son atelier. Enfin, j'y réussis ! Je ne vous dirai pas quelle fièvre me soutenait, quel courage je déployai pendant les cinq années que je consacrai à mon noviciat.

Au bout de ce temps, je me crus de force à voler de mes propres ailes, et, grâce au petit avoir que m'avait légué Mathieu Dorval, je m'installai dans l'atelier que j'occupe aujourd'hui.

— C'est là que votre bonté est venue me chercher, finit Réné en s'adressant à M. de la Vigerie, c'est là que votre amitié a continué son rôle bienfaisant. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre. Et maintenant, dites-le moi, croyez-vous que je puisse encore prétendre à la main de Caroline d'Érigny ?

— Pourquoi pas? demanda froidement le baron.

— Comment! vous me le demandez?

— Sans doute. Est-ce qu'une enquête suivie d'un acte de notoriété ne peut pas vous confirmer légalement le nom que vous avez toujours porté?

— Je l'ignore, répondit Réné.

— Moi, je vous l'affirme; mais, dites-moi, Mathieu Dorval n'a-t-il fait aucune recherche pour s'informer de votre famille?

— Il l'a tenté. C'est grâce à lui, c'est à force de répondre aux questions qu'il me posait, que je suis parvenu à lire couramment dans mes souvenirs. Ces cinq années de captivité que j'ai subies chez les Peaux-Rouges, les quelques mots de français que je prononçais, l'avaient convaincu que j'étais parti de France; et, comme c'est le port du Havre qui a le plus de relations avec New-York, Mathieu conjecturait que je m'étais embarqué au Havre.

— C'est en effet fort probable, approuva le baron.

— Aussi ce brave homme a eu la patience de se rendre chez tous les armateurs, et d'y relever sur leurs registres les noms de toutes les mères qui se sont embarquées avec leur enfant, en destination de New-York.

— Eh bien?... fit curieusement M. de la Vigerie.

— Eh bien! répondit Réné avec découragement, quarante mères ont pris passage dans l'année qui a précédé ma captivité. Sur ces quarante mères, douze seulement ont fait inscrire le nom de leur enfant. Les vingt-huit autres portent seulement la mention suivante :

« Madame X... et son enfant. »

Le seul espoir qui soutenait Mathieu Dorval s'est donc évanoui. Mon nom de Réné ne figurait sur aucun registre. La liste qu'il m'a donnée n'a jamais quitté mon portefeuille. Je connais par cœur les vingt-huit noms qui s'y trouvent; mais sais-je seulement si le mien en fait partie!

— Vous avez cette liste sur vous? interrogea M. de la Vigerie.

— La voici, dit Réné, en ouvrant son portefeuille, dont il tira un papier jauni par le temps.

Le baron le parcourut des yeux et devint tout à coup excessivement pâle.

— Elle ! murmura-t-il. Serait-ce bien possible?...

Réné ne put pas remarquer la pâleur du gentilhomme. Il avait besoin d'air et s'était dirigé vers la fenêtre de la salle à manger, qu'il avait ouverte et sur l'appui de laquelle il se penchait.

Quand il revint prendre sa place, il trouva le baron nonchalamment renversé sur sa chaise.

— En effet, dit-il à Réné, il est assez difficile sur un document aussi vague...

— Dites que c'est impossible, l'interrompit l'artiste. Aussi, croyez bien que je n'y ai jamais pensé. Et pourtant...

Il s'arrêta brusquement.

— Achevez, dit M. de la Vigerie.

— Si mon nom figurait réellement dans cette liste ! s'écria Réné. Si, depuis douze ans que je la possède, j'étais si près de la vérité... Ah ! je ne veux pas y songer, je deviens fou.

— C'est vrai, fit le baron. Tout est possible en ce monde.

— Tout, excepté cela, répliqua Réné.

— Voulez-vous que je m'informe? proposa M. de la Vigerie.

— A quoi bon? soupira le jeune peintre en haussant les épaules.

— Me permettez-vous de prendre une copie de cette liste? Remarquez, reprit le baron, que je n'y vois rien de plus que vous ; mais qui sait?...

— Faites, consentit Réné en souriant avec incrédulité.

M. de la Vigerie sonna, se fit, séance tenante, apporter une plume et de l'encre, et transcrivit consciencieusement tous les noms qui figuraient sur la liste dressée par Mathieu Dorval. Quand il eut fini, il glissa la copie dans sa poche et entraîna Réné.

— Allons faire un tour de boulevard, dit-il de l'air le plus dégagé qu'il sut prendre.

XIX

COMMENT RÉNÉ COMPRENAIT L'AMITIÉ

Réné ne fit au bras de M. de la Vigerie qu'une courte promenade. Tous deux ils étaient préoccupés, et leur conversation se ressentait de la gêne qu'ils éprouvaient mutuellement. Ils marchaient silencieux, d'un pas lent et mesuré, étrangers à ce qui passait autour d'eux.

Arrivés au coin de la Chaussée-d'Antin, ils s'arrêtèrent d'un commun accord. A peine avaient-ils échangé quatre mots depuis leur départ.

— Eh bien ? demanda alors le baron. Vous voilà décidément de retour à Paris ?

— Et résolu à ne pas le quitter avant la fin de l'hiver, ajouta Réné.

— De sorte que je serais certain de vous y retrouver, si, par hasard, j'étais forcé de faire une courte absence ?

— Certainement. Songez-vous donc sérieusement à voyager ?

— Je ne sais... balbutia M. de la Vigerie. Cela ne dépend pas absolument de moi. Dans tous les cas, si je ne puis me dispenser de m'éloigner et que mon absence se prolonge, je vous écrirai.

— Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, fit Réné en lui serrant la main.

— Ecoutez, dit le baron d'une voix amicale. Les confidences que vous avez bien voulu me faire ce soir ont à jamais rompu la glace entre nous. Nous ne sommes plus de simples connaissances, qu'un même caprice éloigne et rapproche à son gré. La confiance dont vous avez fait preuve dénote que vous avez pour moi quelque estime. D'un autre côté, la singularité de votre position m'inspire dès à présent le plus vif intérêt, n'en doutez pas. Si vous étiez plus jeune, si vous n'aviez pas l'âge et la force de vous conduire vous-même, je

vous offrirais de vous servir de père, mais je n'ai vis-à-vis de vous aucun droit à invoquer cette autorité. La seule chose que je vous demande, c'est de me continuer votre amitié. Si durement élevé que vous l'ayez été à l'école du malheur, il est bien des choses que votre expérience ignore, et sur lesquelles la mienne saurait vous éclairer. Voulez-vous me promettre de ne prendre aucun parti important sans m'en faire part?

— De grand cœur, répondit Réné.

— Je vous en remercie, dit M. de la Vigerie, dont le visage se dérida aussitôt. Et, pour commencer, ne brusquez rien. Ne dites pas à mademoiselle Lancray que vous renoncez définitivement à la main de Caroline d'Érigny. Elle voudrait connaître les motifs de votre refus, et vous seriez fort embarrassé de les lui donner.

— Je ne puis cependant pas la laisser plus longtemps se bercer d'une illusion de ce genre, se récria le jeune peintre.

— Laissez-moi carte blanche à cet égard. Que ce mariage se fasse ou non, je me charge de mener à bien cette affaire.

— Je ne demande pas mieux, fit joyeusement Réné. Parbleu! vous m'ôtez un poids énorme de la conscience. Je ne savais plus de quelle façon me tirer de ce mauvais pas.

— Donc, tout est pour le mieux, conclut le baron. A l'avenir, quoi qu'il arrive, comptez sur moi, mon cher ami.

Ils échangèrent une dernière poignée de main et se séparèrent.

Réné regagna son appartement. Il respirait plus librement. Il ressentait une joie secrète et ne s'en expliquait pas la cause. Son atelier désert et pauvre lui fit l'effet d'un palais. Chacun des objets qui s'y trouvait semblait lui sourire. C'était comme une fête des yeux et du cœur.

Il monta dans sa chambre, se coucha et essaya de lire les journaux qu'il venait d'acheter, mais ses yeux ne distinguaient rien. Les caractères d'imprimerie ne lui représentaient qu'une masse confuse. Le noir de l'encre se confondait avec le blanc du papier en une teinte grisâtre, au delà de laquelle il ne voyait rien.

Il repoussa les journaux, souffla sa bougie, se mit le nez dans la ruelle, et ferma les yeux; mais il ne put dormir. Mal-

gré l'obscurité absolue dans laquelle il était plongé, à travers ses paupières closes, il percevait une sorte de transparence lumineuse et rougeâtre. Du sein de cette clarté diffuse, se dégagea peu à peu une forme humaine; puis cette forme prit un corps, un visage, des traits : Réné reconnut Gabrielle.

— Ah! fit-il en se retournant avec un mouvement d'impatience, j'ai le sang à la tête, je vois rouge.

Il s'efforça de dormir de plus belle, se plongea dans son oreiller, remonta ses couvertures... La même vision le poursuivait.

— Tiens! pensa-t-il, je la verrai demain matin, puisqu'elle a changé son heure.

Alors, songeant à sa rencontre du jour avec la jeune fille :

— Au fait, pourquoi a-t-elle donc changé son heure?

Et, comme il raisonnait assez juste, il ajouta :

— Sans doute, parce que cela lui est plus commode.

Longtemps encore il se tourna et se retourna, avant de pouvoir fermer l'œil. Enfin la fatigue triompha de l'insomnie. Le lendemain, quand il se leva, il avait la tête lourde et les yeux rougis.

A neuf heures, Gabrielle frappa timidement à la porte de l'atelier. Elle était seule.

— Jacques ne vous accompagne donc pas? demanda Réné en l'apercevant.

— Non. Mon pauvre père a maintenant plus de séances que jamais.

— En vérité?

— Savez-vous pourquoi? fit Gabrielle.

— Non.

— Parce que vous êtes un bavard, répondit-elle avec abandon. Parce que vous avez raconté son histoire et la mienne chez M. Cherville, que M. Cherville et ses amis l'ont colportée partout, et qu'aujourd'hui, mon pauvre père Jacques est devenu un personnage.

— Est-ce que vous m'en voulez de mon indiscrétion?

— Comment en aurais-je le courage? Outre que je suis heureuse de cet hommage un peu tardif rendu à la conduite de mon père, j'ai ressenti moi-même les effets de votre bienveillante intercession auprès de M. Delaunay.

Pendant qu'elle échangeait avec Réné ces quelques phrases, la jeune fille avait pris sa place habituelle, et attendait les ordres de son professeur.

— Que ferons-nous aujourd'hui? demanda-t-elle.

L'artiste ouvrit un de ses cartons, et en tira au hasard un dessin au crayon rouge.

— Copiez ce groupe d'enfants, répondit-il.

— Mais je l'ai déjà copié, fit observer Gabrielle.

— Raison de plus. Vous le réussirez mieux cette fois. D'ailleurs, ce sujet peut vous être utile; vous en garderez l'esquisse.

La jeune fille ne répliqua pas. Elle était d'une soumission exemplaire envers son maître. Aussitôt elle se mit à l'œuvre.

Pour se donner une contenance, Réné se promenait dans son atelier. C'était la première fois qu'il se trouvait seul avec Gabrielle, depuis le jour où elle était venue lui demander une lettre de recommandation pour le docteur Lasserre. Encore, ce jour-là, n'était-elle restée que quelques minutes, tandis qu'aujourd'hui, elle devait passer une grande heure auprès de lui.

Il se fit entre eux un long silence. Ni l'un ni l'autre ne paraissait disposé à le rompre. N'avaient-ils rien à se dire, ou craignaient-ils d'en dire trop? Réné comprit que ce mutisme ne pouvait durer.

— Ainsi, vous êtes contente? reprit-il, comme si la conversation venait de cesser à l'instant.

— Très-contente, répondit laconiquement Gabrielle.

— Voyons, parlez, fit Réné avec brusquerie. Faut-il vous arracher les mots de la bouche? Que vous a dit M. Delaunay?

La jeune fille leva sur l'artiste un regard surpris. Jamais il n'avait employé avec elle un ton si sec.

— M. Delaunay m'avait fait appeler, répondit-elle cependant. J'y suis allée, croyant qu'il s'agissait d'une commande pressée. Il était dans son bureau; son fils, M. Anatole, était auprès de lui.

— Je croyais qu'il ne s'occupait pas de la maison, dit Réné.

— En effet, c'était la première fois que je l'y voyais.

— Vous l'y avez donc revu depuis cette époque?

— Régulièrement, toutes les fois que j'y suis retournée, avoua Gabrielle en rougissant.

— Et jamais ailleurs?

— Jamais. C'est-à-dire... balbutia la jeune fille, je me suis croisée quelquefois avec lui dans l'escalier.

— Quel escalier?

— Le mien, le vôtre, celui de M. Cherville. Vous savez bien que M. Anatole va presque tous les jours chez M. Cherville.

— C'est juste. Et... poursuivit Réné en affectant une grande indifférence... il vous a parlé?

— Oui. Il m'a fait ses offres de service, m'a dit que c'était à sa recommandation que son père avait augmenté le prix de mon travail.

— C'est cela, ricana l'artiste, le misérable a voulu se faire valoir...

— Misérable? sourit Gabrielle. Pourquoi misérable? Le mot est dur, Monsieur Réné, et pour un ou deux propos galants que M. Anatole s'est permis.

— Comment? le drôle a osé... Ah! qu'il prenne garde!...

— A quoi? interrogea la jeune fille avec dignité.

— Mais... balbutia Réné, si ce monsieur vous avait manqué de respect... je saurais bien...

— De quel droit? l'interrompit Gabrielle en fixant sur lui ses yeux noirs. Croyez-vous donc que je ne sois pas capable de me faire respecter moi-même?

— Je n'ai pas dit cela, seulement...

— D'ailleurs, mon père n'est-il pas auprès de moi? Devrais-je, au besoin, invoquer un autre appui que le sien?

— Vous avez raison, Mademoiselle, confessa Réné. Pardonnez à un moment de vivacité que peut seule excuser l'amitié que j'ai pour vous. Du reste, vous défendez M. Anatole avec une telle chaleur qu'il serait maladroit à moi d'insister.

— Je ne vous comprends pas, M. Dorval, fit Gabrielle avec hauteur.

— Tant mieux pour vous, Mademoiselle. Mais j'ai eu déjà deux fois l'occasion de rappeler M. Anatole au respect qui vous est dû, et, le cas échéant, je le ferais encore.

— Je vous en sais gré, tout en désirant que votre zèle ne s'égare pas.

— Ne craignez rien, dit Réné avec humeur. Dans tous les cas, vous n'espérez pas, je pense, m'imposer vos sympathies pour un être que je ne peux pas sentir.

Pour le coup Gabrielle partit d'un éclat de rire sonore.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle. Que vous a donc fait le pauvre garçon?

— Ce qu'il m'a fait?... Rien, répondit le peintre en se mordant les lèvres, mais je ne peux pas le voir en face.

— Me supposeriez-vous donc assez mauvais goût pour m'éprendre d'une académie comme la sienne? Croyez-vous que je le considère comme un type d'élégance, avec son veston trop court et son pantalon collant sur des jambes malingreuses? Ah! s'il se rattrapait sur l'esprit... Mais il me l'a si bien caché jusqu'ici que je serais fort en peine de dire s'il y a compensation.

Gabrielle riait de si bon cœur, que la mauvaise humeur de Réné s'évanouit presque, et qu'il fit chorus avec elle.

— Vous avez raison, dit-il. Et puis, d'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait?

Cependant, malgré lui, il ne riait que du bout des dents et d'un rire nerveux.

La jeune fille l'observait à la dérobée et se demandait intérieurement s'il n'était pas souffrant. En effet, Réné avait les traits fatigués, les gestes saccadés, et ne pouvait rester en place. Il continuait d'arpenter son atelier, ne s'arrêtant que pour lancer un mot ou pour écouter les répliques de Gabrielle.

Celle-ci jugea à propos de détourner la conversation.

— Et vous, M. Dorval? demanda-t-elle à son tour, sans quitter son crayon et sans perdre de vue son modèle; êtes-vous content? L'absence que vous avez faite a-t-elle tourné à votre profit?

— Oui, Mademoiselle. Grâce au ciel, mes affaires sont en bon chemin. J'ai plus gagné, depuis six semaines, que je ne l'ai fait encore en un an. Je devrais être satisfait, joyeux même, et, je ne sais pourquoi, je me sens mécontent et maussade.

La solitude au sein de laquelle j'ai vécu a peut-être déteint sur moi; la vue de ce maniaque m'a peut-être attristé... je ne sais... mais je ne suis plus le même. Mon appétit s'est enfui, ma gaieté s'est envolée, mon caractère a changé. Je m'en aperçois bien; je fais ce que je peux pour surmonter cette défaillance morale, et je n'y parviens pas. Tout à l'heure, n'ai-je pas été sot et grossier, presque insolent envers vous!

Et pourtant Dieu sait si de tels sentiments sont loin de mon cœur! Vous êtes la seule personne sur qui se soit reposée ma pensée pendant l'exil que je me suis imposé. Je crois, en vérité, que si j'ai travaillé tout d'une haleine en ce château désert, c'est pour revoir plus tôt mon intérieur, cet atelier, que vous peuplez chaque jour de votre grâce et de votre jeunesse.

Gabrielle ne disait rien. Elle était rouge comme son crayon, qui courait sur le papier avec une rapidité sans pareille.

— Mais, pardon, fit Réné, je ne vous parle que de moi depuis quelques instants.

— Oh! cela ne fait rien, protesta la jeune fille avec vivacité, continuez, M. Réné.

— Vous le voulez? eh bien! soit. Que vous disais-je? Ah! que je m'étais ennuyé dans cet affreux château, qui est cependant la plus belle chose que j'aie jamais vue. C'est que j'y étais seul, qu'aucun des objets luxueux qui m'entouraient ne me rappelait mon passé, plein d'espérance et d'amertume, mon présent, si riche en émotions de toute sorte.

Je ne voyais plus cet horrible divan sur lequel je me suis laissé tomber si souvent avec découragement, cette chaise sur laquelle vous êtes placée, qui est à vous, à vous seule, que personne n'a jamais profanée à dater du jour où vous l'avez adoptée. Vous souriez! Je vous assure pourtant qu'il m'est arrivé vingt fois de l'arracher des mains des fâcheux qui venaient m'importuner. Ah! c'est que vous ne vous figurez pas ce que c'est que l'habitude chez les vieux garçons, — car je commence à être vieux pour un garçon.

Or, vous m'avez si bien habitué à voir votre joli visage, que vous êtes devenue pour ainsi dire un des meubles de mon atelier. Quand arrivait l'heure de votre leçon et que

vous étiez en retard, il me semblait qu'il allait me manquer quelque chose, et je me demandais :

— Qu'est-ce que je vais faire?

Vous frappiez à ma porte, vous entriez, légère comme l'oiseau, vous me souriiez, j'oubliais tout.

— Et mon père? interrogea Gabrielle très-agitée. Vous n'en parlez pas. Vous l'aimez beaucoup, pourtant.

— Sans doute, fit Réné, mais je suis sûr que je me passerais plus facilement de sa présence que de la vôtre. C'est vrai, reprit-il, on dirait que vous êtes un des besoins de ma vie, et je crois vraiment que...

Il n'acheva point sa phrase. Il se redressa tout à coup et posa la main sur son cœur, comme si, soudainement, l'effrayante vérité s'était fait jour en lui.

Gabrielle n'insista pas pour connaître la fin de cette phrase, dont elle pressentait le danger. Elle aussi, elle était émue et craintive. Elle se penchait sur son dessin avec une incroyable assiduité, et sa poitrine se soulevait précipitamment sous l'étoffe qui la protégeait.

— Savez-vous ce que je crois! poursuivit Réné à voix basse, et comme si la découverte qu'il venait de faire l'épouvantait réellement.

— Non... bégaya la jeune fille... je... ne sais pas...

— Je crois que je vous aime, dit Réné si bas que Gabrielle le devina plutôt qu'elle ne l'entendit.

Cette fois elle abandonna son dessin et jeta sur l'artiste un regard écrasant.

— Monsieur Dorval, fit-elle d'une voix tremblante, qu'elle s'efforça de rendre sévère, c'est la première fois que je viens seule ici, convaincue de votre loyauté, ne m'en faites pas repentir. Mon père, lui-même, en m'autorisant à prendre chez vous une leçon en son absence, nous a donné à tous deux une grande preuve de confiance. C'est à lui, plus encore qu'à moi, que vous avez manqué de respect.

— Oh! rassurez-vous! protesta Réné, je ne vous le dirai pas. D'abord, est-ce bien sûr? Je ne le sais pas moi-même. Je m'étais imaginé cela, parce que je trouvais chez vous toutes les perfections que je rêvais chez une femme. Il en est de cela comme d'un portrait : on le regarde, on le trouve

beau, on l'admire, et cependant on ne l'aime pas. Figurez-vous d'ailleurs qu'en la matière il n'y a pas plus naïf que moi. Je n'ai jamais aimé personne qu'un vieux matelot qui a remplacé près de moi mes parents... morts.

Réné avait hésité quelque peu à prononcer ce dernier mot; mais, comme il coupait court à toutes questions, ce fut celui-là qu'il choisit.

— Vous comprenez, continua-t-il, que nul n'est plus inexpérimenté que moi. Je suis un pitoyable amant par le temps qui court, où les plus jeunes aiment au quart d'heure, et seulement quand ils en ont le loisir. Amour! C'est singulier, ce mot-là m'effraye. C'est la terreur que j'en ai, sans doute, qui me fait prendre pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié, car enfin, vous avez de l'amitié pour moi, vous, Gabrielle. N'est-ce-pas?

— Certainement, affirma la jeune fille.

— Eh bien! n'avez-vous jamais éprouvé ce que viens de vous dépeindre?

— Je ne sais,... dit Gabrielle confuse.

— Pendant mon absence, n'avez-vous jamais pensé à moi?

— Oh! tous les jours.

— Ressentez-vous quelque plaisir à me revoir, à vous retrouver dans cet atelier qui, cependant, n'est pas beau?

— Infiniment, répondit la jeune fille avec franchise.

— Vous voyez bien! s'écria triomphalement Réné, ce n'est que de l'amitié; car vous éprouvez les mêmes sensations que moi, et pourtant vous ne m'aimez pas!

— Qu'en savez-vous? répliqua vivement Gabrielle.

Presque aussitôt, elle posa sur ses lèvres ses doigts fuselés. Elle aurait voulu rattraper les paroles imprudentes que son cœur venait de prononcer, presque à son insu, mais il était trop tard.

— Que dites-vous? s'écria Réné transporté, en saisissant la main de la jeune fille.

— Je dis, répondit-elle, en se dégageant aussitôt, que nous sommes de grands enfants, que je n'ai pas plus d'expérience que vous, que nous avons tort de causer de choses que nous ne connaissons pas, que ce que nous faisons là est mal, et que si cette absurde conversation devait se renouer jamais, je me

verrais forcée de renoncer à venir ici autrement qu'avec mon père.

A ces mots, Gabrielle fit à Réné une révérence cérémonieuse et se dirigea vers la porte.

— Mademoiselle, dit Réné en l'arrêtant par le bras, je ne veux pas que vous emportiez d'ici la plus légère rancune. J'ai pu être étourdi, mais je ne saurais être un malhonnête homme. Nulle part plus qu'ici, je vous le jure, vous ne serez aimée et respectée.

— J'y compte, dit la jeune fille en se retirant.

Avant de refermer la porte, Réné prêta l'oreille. Il entendit Gabrielle qui remontait précipitamment l'escalier et regagnait son logis. Il rentra et s'affaissa sur son divan avec découragement.

— Non! fit-il en se relevant avec énergie, je ne me trompe pas. Non-seulement je l'aime, mais elle m'aime aussi. J'y vois clair à présent. Je m'explique son trouble, je comprends l'aveu qu'elle a laissé échapper. Sa colère était un jeu, c'est le cri de sa pudeur révoltée. Aurait-elle sans cela supporté jusqu'au bout mes divagations insensées? Aurait-elle écouté si patiemment les paroles que je prononçais et qui révélaient si clairement l'état de mon âme?

Il saisit brusquement l'esquisse que Gabrielle avait commencée, la prit dans ses mains et l'examina attentivement.

— Et ceci, reprit-il avec feu, n'est-ce pas une preuve accablante qui s'élève contre elle? Ces traits indécis, ces contours tracés par une main tremblante, ne témoignent-ils pas de son émotion? Allons! béni soit Dieu qui m'a fait pauvre, obscur et inconnu! car elle, je puis l'aimer sans crainte. Réné Dorval peut épouser la fille du roi Misère. Entre nous il n'y aura pas de mésalliance.

Son visage rayonnait. Il avait oublié sa tristesse, et jusqu'au mariage projeté entre lui et mademoiselle d'Érigny. Mais le baron de la Vigerie y songeait pour lui.

XX

OU L'ON RETROUVE UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

A l'heure même où Réné faisait à Gabrielle l'aveu des tiraillements auxquels il était en proie, le baron de la Vigerie se jetait dans un coupé, se faisait conduire à Grenelle et sonnait à la porte de mademoiselle Lancray.

Quant on vint lui annoncer la visite de M. de la Vigerie, elle descendit en toute hâte, bien que sa toilette ne fût pas terminée.

Elle le reçut dans le grand salon où d'ordinaire les parents viennent embrasser leurs enfants; elle n'en avait pas d'autre, et ne s'était réservé, dans l'immense bâtiment qu'elle occupait, qu'une modeste chambre, placée à proximité du dortoir.

En l'apercevant, le baron se leva, lui prit la main qu'il baisa galamment, comme s'il se fût agi d'une jeune femme de vingt à trente ans, et la conduisit jusqu'au fauteuil le plus proche.

— Sommes-nous bien seuls? demanda-t-il alors.

— Parfaitement, vous pouvez parler sans crainte. M. Dorval est-il enfin de retour?

— Depuis hier seulement.

— L'avez-vous vu?

— Il a dîné chez moi le jour même de son arrivée.

— Et m'apportez-vous sa réponse?

— Oui et non.

— Comment! se récria mademoiselle Lancray. Pas encore? Il faut cependant que j'écrive au tuteur de Caroline. Ce matin même, il y a une heure, j'ai reçu de lui une seconde lettre, dans laquelle il s'étonne de mon silence, et insiste pour obtenir les renseignements qu'il a demandés.

— Bravo! fit le baron. Eh bien! si vous le permettez, ces renseignements je les lui porterai moi-même.

— Vous le connaissez donc?

— Pas le moins du monde, mais vous aller me donner son nom.

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que cet homme m'a expressément défendu de révéler à qui que ce soit son nom et son adresse.

— Bien. Mais il est des circonstances où de telles précautions deviennent une absurdité.

— Comment cela, je vous prie?

— Parbleu! voilà la difficulté, dit M. de la Vigerie. Si je pouvais vous répéter ce que je sais, cela irait tout seul. Malheureusement ce secret n'est pas à moi; il m'a été confié, je n'ai pas le droit de le révéler.

— Alors oublions cette affaire.

— Au contraire, parlons-en. Je ne veux pas renoncer à faire le bonheur de deux jeunes gens auxquels je m'intéresse aujourd'hui plus que jamais.

— Et moi, répliqua mademoiselle Lancray, je vous renvoie votre argument. Je ne peux pas plus que vous révéler un secret qui ne m'appartient pas.

— Oh! votre indiscrétion n'aurait pas les mêmes inconvénients. Donnez-moi le nom de cet homme, nous serons deux à le connaître, voilà tout. Quant à Réné, je vous jure que je ne le lui dirai pas.

— Encore une fois, c'est impossible.

— Pardonnez-moi d'insister, reprit le baron, mais vous admettrez bien que, possesseur d'un secret dont vous ne soupçonnez pas la portée, je sois meilleur juge que vous en cette affaire.

— Je ne dis pas le contraire. Mais songez aussi que votre insistance n'a d'autre but que de me faire manquer à la parole donnée.

— Prendrais-je tant de peine pour vous convaincre, si je l'ignorais? Raisonnons un peu ma bonne demoiselle. N'avez-vous pas foi en ma loyauté?

— Je ne vous ferai pas l'injure de la soupçonner.

— Donc, reste ce personnage mystérieux. Qu'avez-vous à redouter de lui?

— Rien que le reproche, qui me serait très-sensible, d'avoir trahi sa confiance.

— Si pourtant c'était le seul moyen d'assurer l'avenir de mademoiselle d'Érigny? objecta M. de la Vigerie.

— Ah! fit la maîtresse de la pension avec embarras.

— Et si, non-seulement le sort de cette jeune fille, mais l'avenir de Réné dépendait de votre consentement? poursuivit le baron sans se décourager.

— Qui me l'assure? fit mademoiselle Lancray un peu ébranlée.

— Moi, qui connais la situation respective de ces deux enfants, moi qui vous proteste que vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir confessé la vérité.

— C'est égal, se défendit encore mademoiselle Lancray, il m'est pénible de sacrifier ma conscience, même à l'intérêt de ces jeunes gens.

— Prenez garde! c'est presque de l'égoïsme. Songez que vous avez élevé Caroline, que vous avez été une véritable mère pour cette pauvre délaissée, que vous n'avez pas le droit de lui interdire l'accès du monde, et qu'il serait cruel à vous de lui fermer la seule issue par laquelle elle puisse momentanément y entrer.

— Eh! je le sais bien, puisque c'est moi qui avais songé pour elle à cet établissement.

— Alors, imposez silence à des scrupules qui, en toute autre occasion, seraient trop honorables pour que je cherche à leur faire violence, mais qui, dans les circonstances présentes...

— Vous le voulez? Eh bien! soyez satisfait. Le protecteur mystérieux de Caroline, c'est M. Arthur. Comprenez-vous maintenant, ajouta mademoiselle Lancray avec volubilité, pourquoi j'étais si gênée en votre présence, quand vous m'avez appris que c'était chez lui que se trouvait M. Dorval?

— Non-seulement je vous comprends, mais je m'explique à présent pourquoi cet homme a fait venir auprès de lui Réné. Il voulait s'assurer que le mari de Caroline était digne d'elle. N'avez-vous pas deviné cela?

— Si, vraiment.

— Alors aviez-vous besoin d'hésiter si longtemps? Puis-

que M. Arthur devient si pressant, c'est que Réné lui a plu.

— C'est probable.

— Dès lors tout marche à merveille. Demain matin je pars pour Monnerville. Je vais télégraphier à l'instant, afin de commander une voiture; à dix heures je serai au château Bourette, et demain soir, peut-être, je vous rapporterai une bonne réponse.

— Dieu vous entende! soupira mademoiselle Lancray.

M. de la Vigerie la remercia d'une façon très démonstrative, et prit congé d'elle. Il y avait en lui une excessive agitation; son visage était plus sévère que de coutume, ses sourcils se fronçaient, ainsi que ceux d'un homme dont une pensée persistante absorbe les facultés.

Quant à mademoiselle Lancray, elle regrettait d'avoir si facilement capitulé. Ce qui l'avait engagée à se rendre, c'était moins les raisonnements un peu obscurs du baron, que les dispositions bienveillantes dont M. Arthur était visiblement animé. Aussi lui restait-il comme un remords d'avoir livré le nom de ce personnage. Elle n'augurait pas si heureusement que M. de la Vigerie de la démarche qu'il allait tenter.

Il va sans dire que, fidèle à sa promesse, celui-ci garda scrupuleusement le secret à la bonne demoiselle, et ne dit pas un mot à Réné de la conversation qu'il venait d'avoir, ni de la visite qu'il allait faire le lendemain.

Et il fit sagement, car il est fort probable qu'en ce moment l'artiste ne lui aurait témoigné qu'une médiocre reconnaissance pour tout le mal qu'il se donnait.

En effet, Réné était bien décidé maintenant à renoncer à Caroline et à épouser Gabrielle. Il était un peu exalté; l'aveu auquel il avait été amené sans s'en douter, alors que, croyant ne parler que de lui, le nom de la jeune fille lui revenait sans cesse aux lèvres, avait fait éclater en lui une véritable révolution.

Son atelier lui parut étroit. L'air qu'il y respirait pesait à ses poumons dilatés. Il éprouvait le besoin de voir un coin du ciel, un arbre, une fleur, il aurait voulu que la nature entière se réjouît avec lui. Comme le barbier du roi Midas, à défaut de confident, il brûlait de confier son bonheur à quelque chose.

Il sortit, gravit les hauteurs de Montmartre, et ne s'arrêta qu'au sommet de la colline. Là, il promena son regard sur l'horizon, et, bien qu'il le vît çà et là brusquement coupé par la blancheur criarde des maisons, il trouva le point de vue splendide.

Ce paysage poussiéreux; dans lequel les tuyaux de cheminées des usines dominaient les arbres rabougris, ces carrés de terre envahis par le maraîchage, et tranchant sur la plaine dépouillée, lui parurent revêtir, par le chaud soleil qui les colorait, des tons inconnus, des transparences lumineuses, comme il n'en avait jamais vu. C'était son cœur qui rayonnait.

Il résolut de jouir le plus longtemps possible de ce coup d'œil, que son illusion parait de couleurs enchanteresses; il se dirigea vers un cabaret voisin, choisit l'endroit le plus élevé, et se fit servir à déjeuner, au grand air.

Mais le déjeuner n'était pour lui qu'un prétexte. Il contemplait le vaste panorama qui se déroulait à ses pieds, et répétait à cette immensité :

« Elle m'aime! elle m'aime! »

Comme si l'immensité pouvait le comprendre et partager son enivrement.

Cet état de surexcitation dura de longues heures. Quand il se fut calmé, quand il reprit possession de lui-même, Réné se leva, honteux de cette ivresse naïve, et redescendit vers Paris.

Il suivait la rue Lepic, sans prendre garde à ce qui se passait auprès de lui, quand ses yeux, qu'il laissait errer à l'aventure, s'arrêtèrent avec surprise sur une silhouette bien connue : celle d'une femme.

Elle cheminait à pas menus. Pour éviter les flaques d'eau qui maculaient le trottoir, elle avait légèrement retroussé sa robe. Son pied, finement emprisonné dans une bottine de chevreau, ne posait que de l'extrémité sur l'asphalte, qu'il semblait à peine effleurer. Au-dessus de la cheville déliée, on apercevait la naissance d'un mollet rondelet, bien placé, plein de séduisantes promesses.

Réné ne s'y méprit pas. Cette femme qui marchait à vingt pas devant lui, c'était Gabrielle. Il avait d'abord hésité à le

croire ; il s'était demandé comment la jeune fille pouvait suivre ainsi que lui la rue Lepic ; mais comme il n'avait pas la prétention d'être au courant des moindres faits et gestes de Gabrielle, il fut contraint de se rendre à l'évidence.

Son premier mouvement fut de se rapprocher d'elle et de lui offrir son bras. Déjà même il pressait le pas pour l'atteindre, lorsqu'il aperçut un homme de mauvaise mine traversant précipitamment la rue et se dirigeant vers elle.

Cet homme se croisa les bras devant la poitrine et barra résolûment le chemin à la jeune fille.

— Enfin ! j'vous retrouve ! s'écria-t-il. Ça n'est pas sans peine.

Réné se rapprocha vivement et écouta sans se montrer.

— Que me voulez-vous ? demanda Gabrielle avec une fierté dédaigneuse.

— Oh ! vous l' savez bien ! riposta l'inconnu. Qu'en avez-vous fait ? J' veux l' savoir, j' l'ai promis à Lalie. Elle n' peut pas s'en passer, la pauvr' femme.

— Je n'ai rien à vous dire, répondit jeune fille. Je vous ai payé, je ne vous dois rien, laissez-moi.

Gabrielle voulut passer outre.

— Ta, ta, ta, fit Polyte, car c'était lui, c'est pas tout ça. C' que vous m'avez donné ou rien, c'est la même chose. Y a longtemps que c'est gobeloté. Si vous voulez qu' je n' dise rien à Lalie, faut m'en donner encore, sans ça, je vous tiens, je n' vous lâche plus.

— Et moi, je vous répète que vous n'aurez rien, répliqua la jeune fille, les lèvres frémissantes et indignées. Notre marché a été loyalement conclu, vous l'avez accepté, tant pis pour vous ! Si vous étiez venu à moi poliment, peut-être aurais-je satisfait à votre désir ; mais, sachez-le bien, je ne suis pas de celles que les menaces épouvantent. Retirez-vous ou j'appelle.

— Appelez si vous l' voulez, j' m'en moque comme d'un' guigne ; faites du scandale dans la rue, mais vous n' passerez pas avant d' m'avoir répondu. Faut pas croir' que vous trouverez toujours un godelureau qui vous protégera et m' fichera une fausse adresse. Allons ! exécutez-vous, et plus vit' que ça...

Gabrielle comprit qu'il n'y avait pas de discussion possible avec ce butor. La colère l'avait gagnée. Elle fit un pas en avant.

Polyte lui prit brutalement le bras pour l'arrêter. La jeune fille poussa un cri.

— Oh! j' vous tiens, dit-il en ricanant.

Par un mouvement instinctif, la jeune fille jeta les yeux autour d'elle, comme pour implorer du secours. Déjà huit ou dix ouvriers faisaient cercle autour d'elle, et, par esprit de corps, semblaient donner raison à Polyte. Au même instant, Gabrielle aperçut Réné.

Avant qu'elle ait eu le temps d'invoquer son appui, celui-ci franchissait le cercle de curieux, et, d'un solide coup de poing, bien asséné entre les deux yeux, envoyait rouler Polyte dans le ruisseau.

Alors, sans s'occuper davantage de la victime qu'il venait d'abattre, il saisit le bras de Gabrielle qu'il entraîna. Ils étaient à quelques mètres du boulevard Pigalle, et par conséquent peu éloignés de leur domicile.

Pendant les premiers pas, ils gardèrent le silence.

De temps à autre, Réné se retournait pour s'assurer que sa retraite s'opérait sans agression nouvelle. Mais Polyte s'était relevé et se contentait de les suivre de loin, en jurant, comme un roquet qui aboie autour de ceux qu'il n'ose attaquer.

— Mademoiselle, dit Réné, j'ai entendu les paroles un peu vives que vous avez échangées avec ce coquin. Bien que je ne m'explique pas les relations qui peuvent exister entre vous et lui, je suis certain que vous avez raison et qu'il a tort.

— N'en doutez pas, Monsieur Réné, je vous le jure!

— Vous n'aviez pas besoin de me l'affirmer. Quant à la dernière phrase qu'il a prononcée, vous ne l'avez peut-être pas comprise; mais je vais vous l'expliquer, car je reconnais à présent ce misérable.

— Vous l'avez donc déjà vu? fit Gabrielle avec effroi.

— Voici dans quelles circonstances, répondit Réné :

Un soir que je rentrais, je me heurtai à un corps couché en travers de notre porte. Je le relevai, ce n'était qu'un ivrogne. Il me parla d'une jeune fille qu'il avait suivie, qui habitait

ma maison, et dont il voulait connaître l'adresse, sans me dire quels motifs le faisaient agir.

Pensant qu'il n'y avait rien de bon à espérer d'une pareille espèce, je le jetai dans une voiture, je lui donnai une fausse adresse, et je le conduisis au chemin de fer de Versailles, en lui remettant, sur sa demande, un billet pour Saint-Cloud. Voilà tout ce que je sais. Vous le voyez, le godelureau auquel il faisait allusion, c'était moi.

— Je ne saurais trop vous remercier, Monsieur Réné, de m'avoir débarrassée de lui, fit Gabrielle, encore émue de la rencontre qu'elle venait de faire.

— Je voudrais que ce fût pour jamais, reprit l'artiste; malheureusement je crains fort que ce brutal ne vous poursuive encore de ses grossièretés. S'il a intérêt à savoir où vous demeurez, s'il veut obtenir de vous quelque chose, il n'y renoncera pas si aisément. Or, dans le cas où pareille scène se représenterait, que feriez-vous?

— Oh! je ne perdrais pas la tête comme je l'ai fait aujourd'hui, répondit Gabrielle d'un air menaçant. J'entrerais dans le premier magasin venu, et j'enverrais chercher un sergent de ville.

Ils étaient arrivés devant leur porte, au moment où la jeune fille prononçait ces derniers mots. Réné quitta son bras et la laissa rentrer seule; puis il attendit quelques instants sur le seuil, en se dissimulant de son mieux dans l'angle de la porte cochère.

A peine était-il installé à son poste d'observation, qu'il vit Polyte déboucher du coin de la rue Pigalle, s'arrêter, et jeter rapidement les yeux dans la rue de Laval. Sa figure exprima le plus vif désappointement, quand il s'aperçut que ceux qu'il suivait avaient disparu.

Pendant qu'il se retournait pour s'orienter et lire le nom de la rue, Réné sortit brusquement de sa retraite et se rapprocha de lui.

Lorsque Polyte fit volte-face, il soubresauta violemment en reconnaissant l'artiste, mais celui-ci le rassura du geste.

— Voyons, dit-il, que voulais-tu de cette jeune fille?

— Qué qu' ça vous fait? répliqua le saltimbanque. Êtes-vous son mari, son frère, son amant?

— Misérable! s'écria Réné en le secouant. Respecte cette enfant, ou sinon...

— Enfant!... Pas tant qu' ça. Elle m'a fichu d'dans comme une marchande à la toilette.

— Tu as donc fait un marché avec elle?

— Un marché d' dupe, grogna Polyte. J'y ai cédé ça à trop bon compte : cent francs! une misère!

— Était-ce le prix convenu?

— Sans doute, mais j'étais un s'rin.

— Alors, de quoi te plains-tu, si elle a payé la somme que tu as exigée?

— Je m' plains... je m' plains que c'est pas assez, parbleu!

— Combien voulais-tu obtenir d'elle?

— Dame!... j' sais pas... au moins autant.

— Eh bien! ces cent francs, je vais te les donner, à deux conditions.

— Lesquelles? dit avidement le saltimbanque.

— C'est que, d'abord, tu laisseras en repos cette jeune fille...

— Et ensuite?

— C'est que tu vas me dire quel était l'objet de votre marché?

— Vous ne l' savez donc pas? s'écria Polyte stupéfait.

— Non, puisque je te le demande.

— C'est juste, approuva le saltimbanque avec gravité.

Aussitôt il devint sérieux et se prit à réfléchir.

Si Réné lui offrait si facilement cent francs de son secret, pensait-il, c'est que Réné était riche et tenait à se procurer ce renseignement. N'était-ce pas pour Polyte une excellente occasion de chantage? Il aurait été bien sot de ne pas en profiter.

— Oh! mais non, se récria-t-il en hochant la tête. Je n' peux pas vous donner tout ça pour le même prix.

— Plaît-il? fit Réné d'un ton dédaigneux.

— Ma foi! écoutez donc : cent francs pour laisser la p'tite tranquille... ça va. Mais, pour le reste, de combien qu' vous vous fendrez?

— Tu n'auras pas un sou de plus, drôle!

— C'est votr' dernier mot?

— C'est à prendre ou à laisser.

— Alors vous n' saurez rien, conclut résolûment le saltimbanque.

— Soit ! consentit Réné, mais souviens-toi de ce que je vais te dire. Si tu as le malheur d'adresser la parole à cette jeune fille ou de la suivre...

— Bah ! fit Polyte d'un air gouailleur, est-ce que la rue n'est pas à tout l' monde ?

— Je te ferai arrêter et conduire chez le commissaire de police, poursuivit Réné sans relever cette interruption.

— Qué qu' ça m' fait ? J'ai rien à craindre de ces gens-là, moi. J' suis un honnête homme.

— Oui, mais il faudra que tu leur expliques pour rien ce dont tu refuses cent francs aujourd'hui. Maintenant que tu es prévenu, acheva le peintre, tire au large et ne retombe pas sous ma coupe.

A ces mots, il tourna le dos et rentra.

Polyte demeura cloué sur place et se gratta l'oreille.

L'intervention du commissaire de police ne paraissait le rassurer que médiocrement, en dépit de ses protestations d'honnêteté.

Mais, bientôt, il releva la tête d'un air menaçant.

— Ah ! faquin, murmura-t-il. Tu me flanques une fausse adresse, tu me rosses, tu veux savoir, et tu n' veux pas *casquer*... T'as beau faire, va. D'une manière ou d'une autre, tu *danseras*. J'ai l'adresse de la p'tite et la tienne, ça m' suffit pour le quart-d'heure. *A la revoyure*, mon bonhomme !

Et il disparut.

XXI

LES TRIBULATIONS D'UN SALTIMBANQUE

Lorsqu'il jeta cette menace au vent, Polyte n'avait aucun plan arrêté. Il était même fort désappointé. Il ne connaissait pas du tout Réné, le croyait riche, et s'était imaginé que l'ar-

tiste sacrifierait facilement une couple de cent francs à la tranquillité de celle qu'il aimait. Sur ce dernier point seulement, il ne s'était pas trompé.

Réné aimait Gabrielle, mais n'était pas d'humeur à engraisser de ses deniers péniblement acquis la paresse et l'ivrognerie du premier venu.

Aussi, quand Polyte le vit disparaître, il demeura consterné et regretta fort d'avoir obéi à un sentiment de cupidité qui le privait d'une ressource précieuse. Mais lorsqu'il sortit de l'accablement que ce nouveau déboire lui avait causé, il se sentit au cœur une violente colère et une aversion profonde pour Réné, qui, à deux reprises, avait fait échouer ses tentatives d'intimidation auprès de Gabrielle.

Il était en effet actuellement dans une situation difficile.

Jadis, quand Polyte avait épousé Lalie, il était assez habile escamoteur et jongleur d'un certain mérite. Quant à Lalie, elle n'avait exercé jamais d'autre métier que celui de porteuse de pain, et ne possédait, parmi les qualités dont elle était douée, qu'une seule aptitude pour exercer la profession de son mari : c'était une force toute virile.

Celui-ci la *dressa* promptement. Quand la lune de miel fut passée et qu'il la jugea digne de figurer en public, il s'associa à une troupe de saltimbanques et commença avec elle son tour de France.

La prestidigitation n'avait pas atteint les hauteurs où l'ont fait parvenir depuis Robert-Houdin, Bosco, Cleverman, Robin, Brunnet, etc... Polyte brillait donc alors de quelque éclat, mais, au bout de peu de temps, son étoile pâlit, ses confrères de la foire l'éclipsèrent totalement.

Trop paresseux pour se donner la peine d'apprendre et de suivre les progrès de son industrie, Polyte fut congédié par ses associés et se trouva sur le pavé, non plus seulement avec Lalie, mais avec les deux enfants qui leur étaient nés.

On aurait bien gardé Lalie, qui faisait recette, mais ses deux grossesses avaient longuement interrompu ses exercices, et on avait renoncé à la conserver. On comprend aisément, en effet, qu'une femme enceinte puisse difficilement se renverser, se cambrer, et se faire poser sur le ventre un

nombre indéfini de poids de vingt kilos, ainsi que l'exigeait le programme.

Le ménage se trouva donc fort embarrassé. Polyte se lamentait déjà, ou se consolait chez les marchands de vin qu'il rencontrait, lorsque Lalie, sans rien lui dire, fit construire une baraque en toile avec tous ses accessoires, acheta une voiture et un âne, prit son mari au collet, et le força de se mettre en route.

Dans le principe, Lalie, obéissant aux sentiments les plus honorables et à l'art. 213 du code civil, avait témoigné à son homme une excessive déférence; mais peu à peu, à mesure qu'elle découvrit en lui ses défauts, elle comprit que, si elle ne voulait pas mourir de faim, elle devait « porter la culotte. »

Ce fut un changement contre lequel Polyte essaya d'abord de protester. Les protestations n'étant pas un argument suffisant, il en vint aux voies de fait. C'était là que l'attendait sa femme. Elle lui rendit si généreusement le soufflet qu'elle avait reçu, et lui administra une telle correction, que le lion se fit agneau et devint souple comme un gant.

Il ne renonça pas à ses goûts, mais se cacha pour les satisfaire. Lalie ne le contraria guère. Elle en était arrivée à son but : elle avait les clefs de la caisse.

Son installation absorba toutes ses économies. Elle partit, et, comme elle était intelligente et avait conscience de l'infériorité de Polyte en matière de prestidigitation, elle se contenta d'explorer les petites localités. Elle avait peu de frais, couchait avec son mari et ses enfants dans la voiture, nourrissait son âne sur les biens communaux. Cependant les recettes diminuaient à vue d'œil, et Polyte buvait de plus en plus, lorsque, par une nuit claire, alors qu'elle voyageait pour gagner une petite ville du Havre, elle aperçut une femme couchée sur le bord du chemin.

Lalie avait bon cœur. Elle arrêta sa voiture, mit pied à terre et s'approcha. La femme se réveilla en sursaut avec les démonstrations de la plus vive terreur. Lalie l'interrogea et reconnut que la malheureuse n'avait plus sa raison. De toutes les questions qu'elle lui posa, il résulta fort distinctement pour elle que la pauvre folle était sans asile et mourait de faim.

Lalie lui offrit un abri, lui donna du pain, lui fit prendre place à côté d'elle, sans oublier de ramasser le paquet de hardes de l'infortunée, qui s'endormit bientôt après sur son épaule.

Pendant ce temps, Polyte, mollement étendu sur son lit, sommeillait à pleins poumons.

Quand vint le jour, il ouvrit les yeux et ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir un nouveau visage dans sa maison roulante. L'explication que lui fournit Lalie n'eut d'autre résultat que d'exciter sa colère.

— C'est ça ! fit-il, nous gagnons trop d'argent, nous n'avons pas assez d' monde à nourrir ! Ah ! malheur ! Veux-tu me flanquer ça à la porte, à l'instant !

Lalie regarda son mari d'un certain air et ne se déconcerta pas.

— C'est mon idée, répondit-elle. Je travaille et je gagne plus que toi, je veux me payer cette satisfaction-là.

Polyte fila doux. Il se leva en maugréant, déplia le paquet de hardes que sa femme avait respecté, et avança la lèvre avec désappointement en inventoriant cette mesquine garde-robe.

Tout à coup, il poussa un cri de joie et de surprise.

Lalie se retourna.

D'étranges objets garnissaient le fond de l'enveloppe.

C'étaient des plumes aux couleurs voyantes, des colliers de perles et de verroterie, des morceaux d'étoffes inconnues, et deux bracelets jaunes et brillants, faits d'un métal lourd et massif qui ressemblait à l'or.

Prudemment, Lalie s'en empara aussitôt.

— Nous verrons ce que c'est chez le bijoutier, dit-elle.

Alors seulement ils songèrent à observer la femme qu'ils avaient recueillie et qui, sans doute, accablée de fatigue, dormait encore, appuyée sur les parois de la voiture.

Elle avait les cheveux noirs, et les yeux bordés de longs cils, le nez correct, la bouche petite, le visage ovale et le teint bistré, de cette couleur rougeâtre que donnent le hâle et le soleil.

— Ah ça ! fit Polyte, c'est pas une chrétienne ça ! c'est une bohémienne.

— C'est possible, approuva Lalie.

— Prends garde, femme! Qui dit bohémien dit voleur. C'est peut-être une comédie qu'elle joue, la vagabonde!...

— Plus bas! fit Lalie... Puis elle reprit : Dans quel but?

— Dame!... pour nous dépouiller...

— Nous dépouiller de quoi?

— C'est juste, soupira Polyte, nous n'avons rien!

— Et si ces bracelets sont en or?

— Elle les aura volés, gare à nous!

— Non, fit remarquer Lalie qui examinait les bracelets. Bien que je n'aie jamais eu de bijoux, j'en ai vu assez pour assurer que ces bracelets-là ne viennent pas d'un pays civilisé. Nous autres femmes, nous nous y connaissons toujours un peu en objets de ce genre-là. Regarde; c'est mal fait, c'est à peine poli...

— Mais comme c'est lourd! fit avidement le saltimbanque.

— C'est vrai; mais c'est tellement grossier que j'ai bien de la peine à croire... Attends donc! ces perles, ces plumes, ces colliers, ces bracelets... Si c'était une femme sauvage!

— Diable! dit gravement Polyte. C'est ça qui s'rait chouette!

Lalie réveilla la folle et lui montra du doigt les objets qu'elle avait trouvés.

— C'est à vous tout ça? demanda-t-elle.

— Oui, dit vivement l'étrangère en faisant un mouvement pour s'en emparer.

— Et ces bracelets aussi?

L'inconnue répondit par un signe de tête affirmatif.

— Sont-ils en or?

— Oui.

— Pourquoi ne les avez-vous pas vendus, puisque vous étiez sans asile et que vous aviez faim?... Voulez-vous que je les vende pour vous?... Désirez-vous rester auprès de nous?

Entre chacune de ces trois questions, Lalie avait fait une pause et attendait une réponse; mais la folle s'était contentée de hausser les épaules et de témoigner la plus profonde indifférence.

Il serait impossible de traduire en dialogue le long interrogatoire que Lalie fit subir à la pauvre femme. Celle-ci ne ré-

pondait guère que par gestes, ou par des jeux de physionomie expressifs, mais intraduisibles. Ses plus longues phrases étaient des monosyllabes.

Bref, Lalie crut comprendre que l'inconnue arrivait d'un pays lointain, qu'elle avait traversé la mer, était arrivée au Havre, y avait été enfermée (dans une maison d'aliénés probablement) et s'était enfuie.

Les saltimbanques ne s'arrêtèrent donc en cette ville que le temps nécessaire pour confirmer leurs doutes. Les bracelets, soumis à l'épreuve de la pierre, étaient d'or massif. Lalie en vendit un dont elle retira trois cents francs.

Aussitôt on tourna bride. Polyte avait jugé sagement qu'il ne fallait pas trop se rapprocher du Havre. On aurait pu l'accuser d'avoir enlevé et dépouillé la folle, tandis que, dans le premier moment, il ne lui avait donné asile qu'à contre-cœur.

Pour l'instant il était enchanté. Depuis longtemps il ne s'était connu pareille somme en caisse. Aussitôt germa en lui l'idée lumineuse que l'on a vue mise à exécution dans le commencement de ce récit.

— Vois-tu, dit-il à sa femme, il nous est impossible de garder c'te folle auprès de nous, si elle n' nous aide pas. Un' femme sauvage, ça n' court pas les rues! Pendant que nous avons *l' sac*, tu vas lui fair' faire un maillot, tu lui mettras ses plumes, ses colliers, des bracelets en cuivre, et ell' f'ra partie de notr' troupe.

Lalie approuva, acheta les accessoires, et, secondée par cet auxiliaire puissant, ne craignit pas de dresser sa tente à Lisieux. Les représentations qu'elle y donna dépassèrent de beaucoup les espérances qu'elle avait conçues. Bien que la folle ne revêtît qu'avec répugnance le costume dont on l'affublait, elle avait l'air si étrange, si calme, si digne, en présence de la foule qui la contemplait, qu'elle fit fureur et valut à ses impresarios un succès qui se traduisit pour eux en chiffres éloquents.

Depuis sept ans, elle ne les avait pas quittés, quand Gabrielle l'arracha à cette vie de honte. Mais, en sept ans, tout avait bien changé!

Polyte était plus que jamais ivrogne et paresseux. Il buvait

et mangeait ce qu'il gagnait, en dépit de l'activité d'Eulalie; sa baraque ne tenait plus debout; ses costumes étaient sales, ses tableaux fanés et incolores.

L'inconduite avait amené la misère. Depuis longtemps le second bracelet avait été vendu.

Les recettes diminuaient à vue d'œil. Or, depuis que la folle n'avait plus rien à vendre, le saltimbanque l'avait prise en haine. Plusieurs fois, il l'avait maltraitée en l'absence de sa femme, et, sans Lalie, il l'aurait certainement jetée à la porte.

On conçoit avec quelle avidité il saisit l'occasion que lui offrait Gabrielle, non-seulement de se débarrasser de cette malheureuse, mais d'en tirer profit.

Cela ne lui porta pas bonheur. Outre qu'il dissipa en quelques jours les cent francs qu'il avait reçus, sa baraque, privée de femme sauvage, devint un désert. En vain, Eulalie, ses enfants et lui, essayèrent-ils de lutter contre l'indifférence du public, le jour vint où il fallut vendre la grosse caisse pour acheter du pain.

A partir du moment où ce bruyant instrument de réclame disparut, ce fut une débâcle générale. Pièce à pièce, chacun des objets nécessaires à l'exercice du métier alla grossir la liste de ceux que la misère avait engloutis.

En un mois tout fut liquidé. Il ne resta plus aux saltimbanques que leur voiture et leur âne.

Malgré l'énergie dont Lalie avait fait preuve, ces deux épaves, les plus utiles, suivirent le même chemin. Elle se retira alors dans une chambre à Batignolles, et fut forcée même de renoncer à garder ses enfants auprès d'elle. Elle les fit entrer dans une troupe, les recommanda chaleureusement à la femme du directeur, qu'elle connaissait de longue date, et resta seule avec son mari.

Pendant que Polyte flânait et se demandait ce qu'il allait faire, Lalie reprit courageusement son ancien état et se fit porteuse de pains.

Depuis dix jours, levée à trois heures du matin, chargée de la hotte ou traînant la charrette à bras, elle exerçait ce dur métier et nourrissait son mari, qui, errant sur les bou-

levards extérieurs, fréquentait les cabarets et se liait avec des gens de mauvaise mine.

Voilà où en étaient Lalie et Polyte, quand celui-ci se retrouva face à face avec Gabrielle.

Après avoir souscrit au marché qu'avait proposé la jeune fille, il ne se dissimulait pas qu'il serait fort mal reçu par sa femme, et pour mieux affronter l'orage, il s'était grisé. Mais s'il évita ce jour-là les reproches qu'il s'était justement attirés, il ne leur échappa point dans la suite, à mesure que le torrent emportait son petit avoir.

— Vois-tu, disait Lalie, Dieu nous punit.

Elle le croyait sincèrement. Elle qualifiait de trahison l'acte d'avarice cupide auquel avait cédé son mari. Et celui-ci, bien qu'il n'ajoutât que tièdement foi au châtiment dont le poursuivait la Providence, sentait que les événements donnaient raison à sa femme.

Cela ne le disposa pas au repentir, mais excita sa mauvaise humeur. Sans l'avouer, il s'en voulait à lui-même d'avoir fait une si mauvaise opération, et surtout de l'avoir si maladroitement conduite.

Quand il eut acquis la conviction qu'il avait été dupe de Réné, quand il se trouva sur le pavé, sans ressource, sans état, à la tête de deux vices coûteux qu'il ne pouvait pas satisfaire, il n'eut plus qu'un but : retrouver Gabrielle.

Mais, tout en promenant à travers Paris sa nonchalance, il n'espérait pas que le hasard lui réservât cette rencontre. Il n'avait aucune indication précise et ne savait quel quartier il devait explorer de préférence.

D'ailleurs, sa fainéantise était le plus grand obstacle à la réussite de ses projets. Quelle fut sa joie en apercevant celle qu'il cherchait, à quelques pas de ses promenades ordinaires ! Un instant, il se crut sauvé. Peut-être, en effet, l'eût-il été, si, comme Gabrielle lui en avait fait l'observation, il s'était adressé à elle humblement et poliment. Mais l'intimidation lui sembla préférable ; il en essaya. Malheureusement pour lui, Gabrielle était femme de tête, peu accessible à la crainte, elle refusa toute proposition formulée sur ce ton brutal.

Pour comble de male chance, Réné avait mis fin à la con-

versation, de telle façon que Polyte comprit qu'il n'était pas de force à répliquer.

Que faire en attendant qu'il trouvât un moyen honnête de se venger? Il établit son quartier général chez le marchand de vins qui, une fois déjà, lui avait servi de poste d'observation, et ne quitta pas des yeux la rue de Laval.

A deux heures de l'après-midi, il aperçut Gabrielle qui se risquait dans la rue, jetait les yeux autour d'elle avec précaution, et s'aventurait enfin, après s'être assurée que personne ne pouvait la surprendre.

Polyte paya son petit verre et suivit la jeune fille qui, comme la veille, se dirigeait vers Montmartre.

— Ouais! pensa-t-il. La p'tite aurait-elle une intrigue? Eh ben! vrai, j'n'en serais pas fâché pour le god'lureau d'hier.

Rasant les maisons, profitant pour se cacher des moindres saillies, conservant entre lui et la jeune fille une distance suffisante pour ne pas être éventé, il arriva ainsi rue Lepic, et vit Gabrielle disparaître dans une maison voisine. Il ne perdit pas de vue la porte d'entrée, s'approcha, déchiffra attentivement le numéro, et alla se blottir à vingt-cinq pas dans un renfoncement propice.

A trois heures et demie, la jeune fille sortit, et, par le même chemin, regagna sa demeure.

Polyte rentra chez le marchand de vins et continua d'observer. A cinq heures il vit sortir Réné, et ne le quitta pas de la soirée jusqu'à l'heure où l'artiste regagna son domicile. Donc il habitait la même maison.

Pendant trois jours, régulièrement à la même heure, toujours suivie, Gabrielle fit le même trajet. Seulement, le troisième jour, Polyte vit un jeune homme, habillé à la dernière mode, s'approcher de la jeune fille, la saluer et essayer de causer avec elle.

Gabrielle s'arrêta court, lui rendit son salut, et, sans autre réponse, continua son chemin. Le gandin fit une légère grimace, mais n'insista pas. Il allait revenir sur ses pas, lorsque, s'armant soudain de courage, il se précipita sur les traces de la jeune fille. Il l'aurait certainement atteinte, si elle n'avait au même instant disparu dans la même maison où elle se rendait d'ordinaire.

Le gandin tortilla son commencement de moustache, frappa du pied avec dépit, et se planta résolûment en faction devant la porte.

Flairant une bonne aubaine, Polyte s'approcha.

— J'ai tout vu, dit-il, vous aimez la p'tite.

— Quelle petite? Que me voulez-vous? fit l'élégant avec arrogance.

— Celle qui vient d'entrer ici, parbleu! Puisque j'vous dis qu'j'ai tout vu... même que vous avez voulu lui parler tout à l'heure et qu'ell' vous a *boulé*.

— Eh bien? quand cela serait?...

— J'y vois pas d'inconvénient, moi, fit Polyte d'un air bonasse. D'ailleurs vous n'êt's pas l'seul.

— Que voulez-vous dire?

— J'veux dire... qu'il y en a un autre que vous à qui qu'ell' plaît, et qui la suit de temps en temps.

— Comment le savez-vous?

— Ah! voilà... sourit Polyte en clignant finement de l'œil. J'demeur' dans l'quartier, j'vois c'qui s'passe, j'observe, c'est pas pus malin qu'ça.

— Et cet autre, quel est-il?

— Ma foi! j'sais pas son nom. Ça n'me r'garde pas, moi, ces affaires-là; mais si vous t'nez à l'apprendre...

— Et où va-t-elle en ce moment?

— Dans c'te maison-là, pardine!

— Chez qui?

— Je n'le sais pas davantage, mais demain, si vous l'désirez...

— Soit, dit vivement l'élégant, à demain.

— Bon; mais faudrait que monsieur m'lâche son adresse...

Le gandin tira de son carnet une carte qu'il tendit à Polyte.

— C'est pas tout, fit le saltimbanque; ça coût' cher pour faire jaser les concierges...

Le jeune homme fouilla dans sa poche et remit un louis à Polyte.

— Demain, si vous avez réussi, vous en aurez autant, promit-il en s'éloignant.

Polyte se frotta les mains, jeta les yeux sur la carte de

visite et lut : « M. Anatole Delaunay, rue Paradis-Poissonnière, n° 127. »

— Voyez-vous la p'tite mijaurée ! murmura-t-il. En a-t-elle des amoureux !

Le jour même il se mit en quête. Le lendemain il se présentait chez M. Anatole.

— Ah ! vous voilà ! s'écria le gandin en l'apercevant.

— Ah ! mon cher monsieur, gémit le saltimbanque, ça n'a pas été sans peine ! Tout y a passé. J'y suis même pour cent sous d'ma poche, mais je sais tout...

— Eh bien?

— Vous avez un rival qui d'meure dans la maison d'la p'tite et qui se nomme Réné Dorval.

— Je m'en doutais. Est-ce tout?

— Non. Il y en a un autre chez qui elle va tous les jours depuis trois semaines. Celui-là, c'est plus sérieux. Il s'nomme le docteur Lasserre.

XXII

LES SUITES D'UN AMOUR MALHEUREUX

Anatole Delaunay n'était pas l'homme des grands moyens. La facilité avec laquelle il avait accepté les offres de service du saltimbanque en sont une preuve incontestable. C'était un garçon assez insignifiant de poil et de visage, grand, mince, au long cou, peu gracieux de sa personne, et que rien ne recommandait à l'attention.

Fils unique, enfant gâté, et par conséquent mal élevé, issu de parents nés dans la classe ouvrière, et qui ne devaient qu'à leur intelligence et à leur activité la position et la fortune dont ils jouissaient aujourd'hui, Anatole était de ceux qui trouvent que leur père a assez travaillé pour qu'ils ne fassent rien.

Madame Delaunay, qui ne voyait son fils qu'à travers le prisme de l'amour maternel, trouvait que tout ce qu'il faisait

était bien fait. Quant à M. Delaunay, il aurait bien désiré qu'Anatole eût du goût pour le commerce et prît la suite de ses affaires, mais il n'était que trop disposé à partager l'avis de sa femme, et n'employait aucun moyen coërcitif pour décider son fils à le seconder.

Quand, par hasard, son fils venait s'asseoir au bureau, sa joie ne connaissait plus de bornes. Anatole le savait et en profitait. Aussi n'éprouva-t-il aucune difficulté à faire augmenter le salaire de Gabrielle, le jour où il remontra aux siens que ce salaire était insuffisant, qu'on l'avait dit à haute voix devant lui. On le remercia presque d'avoir protesté, d'avoir promis une augmentation, et, séance tenante, on écrivit à la jeune fille de se présenter dans les bureaux.

Hâtons-nous de dire que Gabrielle méritait cette récompense à tous les titres, car elle était déjà un talent dans le genre qu'elle avait adopté, grâce aux études sérieuses que le roi Misère lui avait fait faire et que Réné avait perfectionnées. Néanmoins, Anatole crut sérieusement se créer des titres à la reconnaissance de la jeune fille, et essaya de les faire valoir.

Il avait eu quelquefois l'occasion de rencontrer Gabrielle en allant visiter Cherville. Il devint l'hôte assidu de l'atelier, prétextant chaque jour dix motifs différents pour s'absenter. Il ne manqua pas de se croiser avec la jeune fille, se montra poli, puis galant; mais il en fut pour ses frais.

Tant qu'il était resté dans les bornes de la plus stricte politesse, Gabrielle lui avait répondu sur le même ton; le jour où il devint entreprenant, elle lui tourna le dos. Ce manége durait depuis quinze jours, quand Anatole rencontra Polyte.

Sans s'informer autrement si le saltimbanque avait dit la vérité, le gandin se prit à sourire, et comme, ainsi que tous les imberbes, il professait le plus profond mépris à l'endroit des femmes, il s'écria :

— En vérité! j'étais un niais de prendre des gants pour parler à cette petite. A la prochaine occasion, je ne serai pas si bête.

Quant à Polyte, il avait trouvé une veine à exploiter; il comptait bien ne pas l'abandonner. Les deux louis que lui

avait donnés Anatole lui faisaient l'effet de deux soleils. Depuis longtemps il n'avait été à la tête d'un semblable capital. Aussi, loin de rien remettre à Lalie, qui s'exténuait pour le nourrir, il réserva cet argent pour les dépenses de cabaret, qui étaient devenues pour lui le plus impérieux de tous les besoins. Pour le moment, il était dominé par une idée fixe : se venger de Réné Dorval, qui, par deux fois, avait déjoué ses projets.

Celui-ci ne se doutait guère qu'il venait de se faire un ennemi, alors qu'il se réjouissait au contraire et se prenait à aimer la vie. Tout, en effet, semblait lui sourire en ce moment : la fortune, l'amour et l'amitié, ces trois chimères.

M. Arthur l'avait fait riche, Gabrielle l'aimait, M. de la Vigerie lui téndait les bras.

Encore Réné ne soupçonnait-il pas tout ce que le récit de ses aventures avait provoqué d'intérêt chez le baron. En effet, celui-ci venait de se mettre en campagne et se dirigeait vers le château Bourette.

Tout d'abord l'architecture de ce véritable monument provoqua son admiration. Le soin extrême avec lequel était entretenu le parc qu'il traversa, le prévint en faveur de celui qu'il allait visiter; mais lorsqu'il arriva devant le perron, lorsqu'il vit hermétiquement fermée cette demeure princière, il se sentit froid au cœur et se souvint des détails que lui avait fournis Réné.

C'était de précieux renseignements pour lui, alors qu'il allait se trouver en face du personnage mystérieux que le peintre lui avait décrit. Son arrivée fut un événement dans le château. C'était la première fois, depuis vingt-deux ans, qu'un étranger s'y présentait sans y avoir été appelé! On alla prévenir M. Breton de ce phénomène étonnant. L'intendant s'empressa d'accourir, et M. de la Vigerie put lire sur l'honnête physionomie du vieillard combien sa visite lui paraissait surprenante.

— Pourrais-je parler à votre maître? demanda le baron du ton le plus naturel du monde.

— Parler à M. Arthur! se récria l'intendant abasourdi; vous ne savez donc pas que c'est impossible?

— Comment le saurais-je? C'est la première fois que j'ai l'honneur de me présenter ici.

— Alors, Monsieur, j'ai le regret de vous annoncer que mon maître ne reçoit jamais personne.

— Peut-être. Veuillez lui annoncer que je viens de la part de M. Réné Dorval pour affaire concernant mademoiselle Caroline d'Érigny.

— Mais, Monsieur... balbutia l'intendant, je ne sais si je dois...

— Faites ce que je désire, insista le baron avec noblesse. Il s'agit de choses urgentes, croyez-le bien. Votre maître le comprendra quand vous lui aurez donné ces deux noms.

— Je veux bien l'essayer, fit M. Breton, mais je n'espère pas réussir. A tout hasard, veuillez inscrire sur cette feuille les deux noms que vous avez prononcés.

A ces mots, l'intendant déchira une feuille du carnet qu'il tenait à la main, et la tendit au baron avec un crayon.

Celui-ci écrivit aussitôt : « De la part de M. Réné Dorval et de mademoiselle d'Érigny. »

— Allez ! dit-il à M. Breton. Je vous attends devant ce perron.

L'intendant s'éloigna, traversa la bibliothèque et gravit le petit escalier qui, de cette pièce, aboutissait à la chambre de M. Arthur. A côté de la porte, se trouvait un tour semblable à ceux que l'on rencontre dans les couvents. M. Breton frappa trois coups distincts et déposa la feuille de papier. Le tour pivota, et, quelques secondes après, reprit sa position normale.

Depuis qu'il était au château, l'intendant ne correspondait pas autrement avec son maître. Sans sourciller, il prit la réponse et l'apporta au baron. Elle était ainsi conçue :

« Dites à cette personne qu'elle m'écrive. »

Quand il eut déchiffré cette phrase, M. de la Vigerie laissa échapper un mouvement de vive contrariété.

— Je vous le disais bien, sourit M. Breton.

Pourtant le baron ne se découragea pas.

— Donnez-moi une autre feuille de votre carnet, demanda-t-il.

L'intendant n'osa pas refuser, mais il était facile de voir qu'il jugeait inutile de tenter une seconde démarche.

Sans paraître remarquer cette incrédulité, M. de la Vigerie traça sur-le-champ les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Ce que j'ai à vous dire, j'hésiterais à le confier au papier. D'ailleurs, je comprends difficilement vos scrupules quand il s'agit de l'avenir de deux enfants. Fût-ce dans l'obscurité, à travers une grille, j'ai *absolument* besoin de vous parler.

« Baron RAOUL DE LA VIGERIE. »

— Portez ce petit mot à votre maître, ordonna-t-il quand il eut signé ce billet.

— Mais, Monsieur... voulut faire observer l'intendant.

— Quoi? l'interrompit le baron avec hauteur. M. Arthur me prie de lui écrire; je lui écris, et j'attends sa réponse.

M. Breton s'éloigna. Cette fois, il resta absent pendant près de dix minutes. Quand il revint, ses traits bouleversés étaient empreints d'une stupéfaction profonde. Il relisait en marchant le papier qu'il tenait à la main, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

Il s'inclina devant le baron qui frappait du pied le sable de l'allée.

— Monsieur le baron veut-il me suivre? dit-il.

M. de la Vigerie, lui-même, ne fut pas maître d'un mouvement de surprise, en entendant cette phrase. Il ne croyait guère, d'après ce qu'il avait ouï dire par Réné, que M. Arthur consentirait à le recevoir.

M. Breton l'introduisit dans la bibliothèque et le pria de vouloir bien y attendre son maître.

Tout d'abord, la brusque transition de la lumière à l'obscurité de cette pièce, dont les volets étaient fermés, ne permit pas au baron de distinguer les objets qui la meublaient. Mais, peu à peu, il s'habitua à ces ténèbres relatives, et inventoria d'un coup d'œil sûr les richesses qui miroitaient à ses regards. Il en fut ébloui. Réné ne l'avait pas trompé en lui vantant ces merveilles d'art et de bon goût.

Il était en admiration devant ces trésors, lorsque la porte du fond s'ouvrit, et M. Arthur parut. Il portait le même costume que lui avait vu Réné.

D'un geste, il offrit un siége au baron, tandis que lui-même se laissait tomber dans un fauteuil.

— Je vous écoute, Monsieur, dit-il d'une voix tremblante.

M. de la Vigerie remarqua cette nuance, sans pouvoir acquérir la certitude que cette voix tremblât d'émotion ou de vieillesse. Il s'aperçut également que les yeux de M. Arthur brillaient d'un éclat extraordinaire et ne se détachaient pas de sa personne. Il en attribua la cause à une curiosité bien légitime.

— Monsieur, commença le baron, quoique d'un âge beaucoup plus avancé que le sien, j'ai l'honneur d'être l'ami de M. Réné Dorval. Cette amitié pourrait vous surprendre, si je ne ressentais pour ce jeune homme, qui sera bientôt un grand artiste, un intérêt que ses malheurs provoqueront certainement chez vous quand vous les connaîtrez. C'est par lui que j'ai su et approuvé le projet de mariage conçu par mademoiselle Lancray entre lui et Caroline d'Érigny, et c'est à ce sujet que j'ai voulu vous entretenir.

M. Arthur s'inclina sans mot dire.

— Vous avez désiré, Monsieur, reprit le baron, obtenir des renseignements sur Réné, j'ai tenu à vous les apporter moi-même, et à vous faire part des soupçons que ces confidences ont fait naître en mon esprit.

Aux yeux du monde, Réné est le fils d'un brave mais obscur matelot nommé Dorval, qui a recueilli et élevé cet enfant, et qui est mort depuis environ neuf ans...

M. Arthur se redressa brusquement.

— Je le croyais encore, il y a trois jours, poursuivit M. de la Vigerie, quand M. Réné, poussé dans ses derniers retranchements, me confessa la vérité et m'avoua qu'il n'était pas le fils de Mathieu Dorval. Or, le récit qu'il m'a fait de ses aventures m'a rappelé une douloureuse histoire, que je vous demanderai la permission de vous raconter.

Le pénitent s'inclina et, de la main, engagea le baron à continuer.

— Je ne vous dirai pas le nom véritable des personnages

qui ont joué un rôle dans ce drame intime, fit M. de la Vigerie. Ces noms sont connus; ils ont figuré dans le plus grand monde, peut-être même sont-ils venus jusqu'à vous; je les laisserai dans l'oubli où ils sont tombés à la suite de ces événements.

Le salon de madame la comtesse de Trois-Étoiles était, il y a dix-sept ans, un des plus beaux et des plus fréquentés de la rue de Grenelle-Saint-Germain. La comtesse était veuve et riche, mais elle avait perdu son unique enfant, et sa solitude lui pesait.

Elle se souvint alors qu'elle avait quelque part des parents moins fortunés qu'elle, qui, à la suite de désastres financiers, s'étaient expatriés et habitaient l'Amérique. D'après les nouvelles qu'elle avait reçues, ils exploitaient une ferme considérable dans les environs de Colombus, non loin des lacs Érié et Michigan...

M. Arthur fit un mouvement nerveux et fut pris d'un violent accès de toux. Le baron s'arrêta.

— Vous souffrez, Monsieur? demanda-t-il.

— Non... ce n'est rien... répondit le pénitent entre deux quintes. Continuez...

Cependant M. de la Vigerie crut remarquer que l'organe de son auditeur était sensiblement altéré.

— Je vous en prie, monsieur, dit-il, si vous étiez indisposé, remettons à demain cet entretien, car il sera long, et je crains qu'il vous fatigue...

— Au contraire, je vous écoute, répondit M. Arthur en étouffant avec sa main le son de sa voix.

— J'obéis, fit le baron avec courtoisie.

La comtesse de Trois-Étoiles n'ignorait pas que ses parents étaient chargés de famille. Elle avait été marraine, quelques dix-sept ans auparavant, d'une fille qu'elle avait nommée Cécile. Elle écrivit à ses parents de l'envoyer passer une année auprès d'elle, ajoutant qu'elle se chargerait des frais de voyage, pour la jeune fille et la personne qui l'accompagnerait. Deux mois après, Cécile arriva en France.

C'était une blonde et belle enfant qui s'était développée au grand air, qui avait reçu une éducation soignée, des principes sévères, et qui devint, par certaines étrangetés

provenant de la vie libre qu'elle avait menée, le principal attrait des réunions de la comtesse. Elle était à dix-huit ans le plus adorable type, la perfection la plus accomplie que l'on pût rêver en ce monde.

A son tour, le baron fit une pause et respira bruyamment; mais il reprit aussitôt :

— Dès qu'elle parut, Cécile fut entourée, adulée, fêtée. La comtesse souriait et s'égayait, en voyant cette nuée de papillons voleter autour de la fleur. Parmi les plus empressés, les plus timides, les plus respectueux, un jeune gentilhomme fut assez heureux pour attirer les regards de la jeune fille. Il se nommait Raoul de Sangy.

Raoul fut longtemps à remarquer la préférence dont il était l'objet. Il n'osait pas croire à son bonheur, mais tant de rivaux se mettaient sur les rangs et aspiraient à la main de Cécile, qu'il se prononça et obtint d'elle la permission de la demander à sa marraine.

La comtesse accueillit froidement cette demande, non pas qu'elle ne fût pas flattée de la recherche du baron de Sangy, puisqu'elle le recevait chez elle, mais Raoul était pauvre ou, du moins, ne disposait alors que d'un patrimoine peu important.

Cependant l'amour des deux jeunes gens était pour tous un fait avéré, et le mariage se serait probablement célébré, si tout à coup ne se fût mis en avant un autre gentilhomme, porteur d'un plus grand nom et possesseur d'une immense fortune.

Le marquis de... Maurecourt, c'est ainsi qu'il se nommait, n'était pas laid, et n'avait d'autre tort, il faut en convenir, que celui de ne pas plaire à Cécile, et de vouloir conquérir un cœur qui s'était donné d'avance. En revanche, son nom et sa fortune lui furent auprès de la comtesse une recommandation puissante.

Elle éloigna Raoul, et, pendant qu'elle admettait le marquis à faire sa cour, elle faisait sonner bien haut auprès de sa filleule le titre et les richesses de M. de Maurecourt, lui répétait à satiété que cette union était une faveur inespérée de la Providence, insistait sur la pauvreté de ses parents, auxquels elle pourrait ainsi venir en aide, et triomphait par ce dernier

argument des résistances de Cécile. La pauvre enfant se sacrifia.

Presque aussitôt, cet hymen fut officiellement annoncé. Le marquis aimait sincèrement; il tremblait que la jeune fille lui échappât : il était riche, il acheta des dispenses, et, dans les délais légaux, le mariage fut célébré. Mais avant de se rendre à l'autel, par une délicatesse bien rare, Cécile avait informé M. de Maurecourt des engagements qu'elle avait contractés envers Raoul, et de l'amour qu'elle éprouvait pour lui.

Le marquis feignit de croire à un attachement éphémère, assura la jeune fille que cela ne serait rien, dissimula habilement le dépit que cet aveu lui avait causé, et passa outre.

Lorsque revint Raoul de la mission qu'on lui avait confiée, il trouva Cécile mariée. Sa douleur fut extrême, mais il se fit un plaisir cruel de faire saigner la plaie dont son cœur était atteint. En effet, on n'avait pas prévu ce qui arriva: c'est que Raoul et Cécile, sous les yeux du marquis qui savait tout, se rencontraient chaque jour dans les salons de la comtesse et de ses amis.

Raoul observait Cécile, et, voyant ses yeux rougis par les larmes, sa pâleur, les regards craintifs qu'elle jetait autour d'elle, il comprit que M. de Maurecourt faisait durement supporter à la pauvre femme le joug pesant de sa jalousie. Raoul ne se trompait pas. Au bout de trois années de souffrances, que la naissance d'un fils n'avait pas même allégées, l'infortunée n'y tint plus et tenta, auprès de celui qui l'aimait, une démarche désespérée.

Par la lettre qu'elle lui adressa, elle lui assignait un rendez-vous dans le château qu'elle habitait en ce moment, sans rien dire des motifs qui la faisaient agir.

Raoul pressentit que cette lettre, la première, la seule qu'il eût jamais reçue, était dictée par une douleur ou par un danger. Il accourut.

Cette lettre était une imprudence, sans doute. Au premier abord, elle accusait Cécile, mais vous allez voir au contraire que c'était le sentiment du devoir et le besoin de sa tranquillité qui avaient guidé sa main.

M. de la Vigerie poussa un profond soupir et pressa de la main son front brûlant.

Quant à M. Arthur, il était renversé dans son fauteuil, et comme accablé. De temps en temps, un accès de toux soulevait sa poitrine. On aurait dit que l'émotion causait en lui ces suffocations fréquentes.

Pourtant le baron, qui n'avait pas la prétention de produire sur un inconnu une impression si vivace, ne vit dans ce pénitent qu'un vieillard valétudinaire, miné par un mal chronique.

— En effet, poursuivit-il, Raoul trouva Cécile au rendez-vous qui lui était assigné. Une femme de chambre complaisante l'introduisit auprès de sa maîtresse. C'est alors que la pauvre marquise se jeta aux genoux de Raoul et le supplia de s'éloigner, de renoncer à la voir, au nom de son repos, de son honneur, de son enfant, pour lequel elle devait vivre.

La baron de Sangy comprit qu'un refus tuerait la malheureuse mère. Lui demander de renoncer à revoir Cécile, c'était exiger de lui qu'il rompît avec ses amitiés, qu'il brisât ses relations, qu'il renonçât au monde, et cependant il le promit. Il s'en allait et déposait un baiser d'adieu sur cette main qu'on lui retirait pour toujours, quand la porte du salon s'ouvrit, et le marquis, que l'on croyait absent, se présenta.

Il prit la main de sa femme avec une politesse ironique, la reconduisit jusqu'au seuil de sa chambre, et d'un geste impérieux lui ordonna de s'éloigner. L'infortunée se vit perdue; elle chancela, s'évanouit, et le bruit de son corps, tombant lourdement sur le parquet, retentit derrière la porte, que son mari referma brutalement.

Vous devinez ce qui s'était passé, n'est-ce pas?

De ses serviteurs, le marquis avait fait autant d'espions. Une femme de chambre infidèle avait remis à son maître la lettre adressée par la désolée mère à Raoul, et M. de Maurecourt, froidement, cyniquement, honteusement, avait tendu le piége dans lequel les deux amants étaient tombés.

Quand Raoul se vit seul avec cet homme, il essaya de l'attendrir, de lui jurer que la marquise n'était coupable que

d'un excès d'amour maternel : M. de Maurecourt ne voulut rien entendre.

Il appela. Un domestique, qui attendait ses ordres, entra dans le salon. Il portait dans une main des pistolets, dans l'autre des épées.

— Suivez-moi. Monsieur, dit le marquis à Raoul, en lui montrant le chemin.

Le baron de Sangy poussa un cri de joie féroce. Il n'aurait jamais provoqué son rival, mais il était heureux de se mesurer avec lui, ne fût-ce que pour débarrasser Cécile du tyran qui la torturait.

Le marquis descendit dans le parc, s'arrêta dans une clairière parfaitement sablée, entourée de massifs de lilas, et fit signe au domestique qui l'avait suivi de s'approcher. Puis, désignant tour à tour les pistolets et les épées :

— Choisissez, dit-il laconiquement au baron.

Raoul sauta sur une épée. M. de Maurecourt s'empara de la seconde.

— Cet homme nous servira de témoin, dit-il encore.

Le domestique pâlit mais ne répliqua point. Les deux adversaires tombèrent en garde.

Ce fut, de part et d'autre, un combat réellement admirable. Tous deux, maîtres de la colère qui les animait, froids, également habiles, ils attaquaient, paraient, ripostaient avec la même sagesse. Le même rictus crispait leurs lèvres et découvrait leurs dents serrées. La lutte se prolongea au delà des limites ordinaires ; malgré lui, M. de Maurecourt s'animait, désireux de venger son honneur qu'il croyait compromis. Sa prudence l'abandonna, il se découvrit : Raoul se fendit à fond, et le marquis tomba en murmurant une malédiction...

XXIII

QUI ÉTAIT LE BARON RAOUL DE SANGY

M. de la Vigerie s'arrêta et porta la main à sa poitrine, comme pour étreindre une douleur. Evidemment ce récit le fatiguait beaucoup.

Quand à M. Arthur, sous la cagoule qui recouvrait son visage, on ne pouvait pas deviner, ainsi que sur les traits du baron, quelles émotions il ressentait. Il conservait la même position renversée, gardait un silence obstiné et une immobilité presque absolue.

Le seul geste qui lui échappât, aux passages les plus dramatiques de cette histoire, c'était d'étouffer avec la main droite la toux opiniâtre qui s'était emparée de lui depuis le commencement de ce récit. Du reste, à n'en pas douter, il s'y intéressait vivement, car il n'avait pas eu la moindre distraction, et n'avait pas quitté des yeux le baron.

— Vous excuserez le trouble auquel je suis en proie, reprit courageusement M. de la Vigerie, quand vous saurez que j'ai connu chez la comtesse les acteurs de ce drame terrible, et que Raoul de Sangy, de qui je tiens tous ces détails, était mon ami le plus intime.

M. Arthur ne bougea pas. Il ne trouva pas un mot de sympathie ou de consolation pour cette douleur, dont le temps et la volonté n'avaient pas eu la force de triompher.

— Aussi bien, poursuivit le baron, je n'aurai plus de ces défaillances, car Raoul n'est pour rien dans l'iufamie qu'il me reste à vous dévoiler.

Lorsqu'il aperçut, gisant sur le sol et sanglant, celui qu'il haïssait de toute son âme, il perdit la tête, s'enfuit et se réfugia dans la ville voisine. Il croyait avoir tué son adversaire, mais il n'était pas certain que celui-ci fût mort sur le coup, et il avait tout à redouter de sa vengeance. Pendant huit jours,

il demeura caché, puis, comme il n'avait pas été inquiété, il sortit de sa retraite et alla rôder aux alentours du château.

Un événement de cette importance ne pouvait avoir passé inaperçu. Raoul s'informa. Il apprit que M. de Maurecourt n'était pas mort, que sa blessure n'offrait aucune gravité, que tous les domestiques du château avaient été congédiés, et que, trois jours après le duel, la marquise était partie pour Paris avec son enfant.

Quant à M. de Maurecourt, bien que sa blessure ne fût pas entièrement guérie, il avait quitté le château le jour même où Raoul recueillait ces renseignements. Le baron se rapprocha du parc, osa même en escalader les murailles, erra dans toutes les directions, frappa inutilement à toutes les portes, et acquit la certitude qu'on lui avait dit la vérité. Le château était clos et désert.

Avec une patience et une ténacité dont il serait difficile de se former une idée, il résolut de suivre la marquise à la piste, et de savoir en quel endroit elle s'était réfugiée. Raoul pressentait un nouveau malheur. Vous allez voir qu'il ne se trompait pas; vous jugerez à quel excès s'était portée la jalousie férocement aveugle de M. de Maurecourt.

La piste qu'avait relevée Raoul le conduisit de Paris au Havre. Là, il erra vainement dans les rues, sur les quais, sur la jetée; nulle part, il ne rencontra la marquise. Il parcourut alors les principaux hôtels de la ville, s'informant de celle qu'il avait entrepris de retrouver, et découvrit enfin la triste réalité. La marquise n'avait séjourné que peu de temps au Havre, et s'était embarquée pour l'Amérique depuis cinq jours.

Quant au domestique qui l'avait accompagnée jusqu'à bord du navire, il avait disparu le jour même.

Ainsi, M. de Maurecourt avait eu l'horrible courage de chasser ignominieusement cette femme, je devrais dire cet ange de pureté, cette épouse chaste, cette mère irréprochable! Lâchement, après avoir sciemment brisé le cœur de l'infortunée, après avoir volé l'amour qu'un autre avait mérité, il la renvoyait à sa famille en lui abandonnant son fils, dont le misérable soupçonnait sans doute la légitimité, et tout cela sans preuve, sur un soupçon caduc et vil!

Avez-vous conçu jamais de telles infamies, vous qu'une inexplicable misanthropie éloigne de cet enfer qui s'appelle le monde, où de si effrayantes passions s'agitent dans la fange?

A cette interpellation directe, M. Arthur tressaillit soudainement.

— Vous n'êtes pas impartial, répondit-il d'une voix caverneuse. Avez-vous songé à l'effroyable désespoir qui a dû s'emparer du marquis, s'il aimait réellement cette femme coupable?...

— Coupable! protesta le baron avec énergie. Elle ne l'était pas, je vous l'ai dit.

— Qu'en savez-vous? En vous faisant ses confidences, votre ami Raoul n'a-t-il pas pu vous taire les relations qu'il avait eues avec madame de Maurecourt?

— Non, répondit le baron; il n'avait pas de secrets pour moi, il m'aurait tout dit. En voulez-vous la preuve? Je vais vous la donner. Attendez la fin de ce récit.

Raoul doutait encore que la marquise fût partie, quoique le domestique de l'hôtel lui affirmât avoir porté lui-même les bagages à bord du navire. Le baron se rendit chez l'armateur, consulta les registres et, à la date qu'on lui avait indiquée, il aperçut cette mention:

« La marquise de Maurecourt et son enfant. »

Son premier mouvement fut de suivre la pauvre femme, de lui consacrer sa vie, mais à quel titre? Comment se serait-il présenté chez ses parents? Il était homme d'honneur avant tout. Il conçut un autre projet: c'était d'aller trouver le marquis.

Il était prêt à affirmer, sous les serments les plus solennels, que la malheureuse était innocente; il se serait engagé à ne plus reparaître, à s'expatrier au besoin, pourvu que son mari la rappelât auprès de lui. Il espérait convaincre le jaloux, l'attendrir, le pénétrer de cette vérité. Il revint sur ses pas, s'efforça de rejoindre le marquis; pendant un mois, il se consuma en recherches stériles, M. de Maurecourt avait disparu!

— Peut-être est-il mort de chagrin... hasarda M. Arthur.

— Non, répondit M. de la Vigerie avec un sourire amer.

Il se cachait, mais sa vengeance veillait dans l'ombre et poursuivait Raoul. Après tant de désespoirs, le baron s'était retiré en Touraine dans une de ses propriétés. Infidèle à ses souvenirs, il avait contracté une liaison où le cœur, il est vrai, n'était pour rien de son côté.

La mort brisa cette union, dont une fille était issue. Le baron avait épousé la mère à ses derniers moments, afin de donner son nom à cette enfant qu'il appelait Jeanne. Six ans s'étaient écoulés, il n'avait pas oublié, mais il se consolait en voyant ce petit être lui sourire et tendre vers lui ses petits bras. On la lui vola, comme on lui avait volé l'amour de Cécile. Et vous devinez bien quelle main impitoyable commit ce coupable attentat.

Si Raoul avait pu hésiter, le billet qu'on lui laissa aurait levé tous ses doutes, car les termes dans lesquels il était conçu étaient explicites.

« Vous avez tué mon bonheur, écrivait le marquis de Maurecourt, je tue le vôtre. »

Encore n'avait-il pas eu le courage de signer cette nouvelle infamie !

Vous voyez bien, fit M. de la Vigerie d'une voix stridente, que cet homme n'était pas mort de douleur, ainsi que vous le disiez tout à l'heure ; vous voyez bien que je connais dans ses moindres détails la vie de Raoul, et que je puis affirmer, comme il l'aurait fait, que la marquise était innocente.

Qu'importe, d'ailleurs, aujourd'hui que vingt-trois années ont passé sur ces événements, et que de tous ceux qui y ont pris part, deux êtres seulement sont encore de ce monde...

— Lesquels ? demanda vivement le pénitent.

— Raoul et Réné.

— Réné ! répéta M. Arthur, comme s'il ne comprenait pas l'intervention de ce nouveau nom.

— Oui, Réné Dorval, continua le baron : car savez-vous quel nom portait le fils du marquis de Maurecourt ? Il s'appelait Réné.

— Eh bien ! fit M. Arthur avec une rapidité de gestes et de débit qu'il n'avait pas encore montrée, ce n'est qu'une similitude de nom.

— Jusqu'à présent ; mais vous allez voir comme les évé-

nements ont concouru à donner une suite au drame que je viens de vous exposer.

Lorsque mademoiselle Lancray vous a proposé de marier votre pupille à Réné Dorval, lorsque vous avez demandé sur sa famille les renseignements que vous étiez en droit d'exiger, le jeune artiste s'est ému. Il a compris qu'il ne pouvait pas taire sa véritable origine, et c'est à moi qu'il a raconté ses aventures.

Tout d'abord, je dois vous dire que peu de temps après le départ de la marquise de Maurecourt, une affreuse nouvelle parvint à la comtesse, sa marraine.

La ferme que les parents de Cécile habitaient près de Colombus avait été attaquée et incendiée par les Comanches; les hommes avaient été massacrés, les femmes avaient été emmenées en captivité. Au nombre des prisonnières, se trouvaient Cécile et son enfant. Quant à la mère de la marquise, on la trouva morte à quelque distance de la ferme, lorsque le lendemain, on se mit à la poursuite des Peaux-Rouges.

Or, écoutez-moi bien : Réné n'est pas le fils de Mathieu Dorval, le matelot. A un âge qu'il fixe approximativement à deux ans, et dont une heureuse mémoire lui permet de préciser les principales circonstances, il se souvient d'avoir traversé la mer avec une femme qui l'aimait, qu'il appelait ma mère, et qui le nommait Réné. Il m'a décrit l'incendie de la ferme qu'il habitait, le massacre des siens, et pendant cinq ans, il a été prisonnier des Peaux-Rouges. Cinq fois, suivant ses propres expressions, il a vu la neige blanchir la cime des forêts et l'herbe des prairies. Ne voyez-vous pas dans ces détails autre chose qu'une similitude de nom?

A cette époque — il avait sept ans — le camp des Indiens fut attaqué pendant la nuit, surpris et brûlé. Réné, oublié par eux dans leur fuite, a été trouvé et recueilli par Mathieu Dorval, qui l'a adopté, élevé, lui a légué en mourant son petit avoir et lui a permis de porter son nom. Or, il y a dix-huit ans que Réné est revenu en France. Il a donc vingt-cinq ans, c'est-à-dire précisément le nombre d'années qu'aurait aujourd'hui le fils du marquis de Maurecourt.

Ce n'est pas tout. Par les soins de Mathieu Dorval une liste

exacte et complète a été dressée de toutes les mères qui se sont embarquées au Havre pour l'Amérique, à l'époque précisée par les souvenirs de son fils adoptif. Cette liste que celui-ci m'a communiquée, j'en ai pris la copie, je l'ai sur moi, la voici, et j'y trouve — hasard étrange, avouez-le — la mention que jadis j'avais relevée moi-même :

« La marquise de Maurecourt et son enfant. »

En disant ces mots, le baron de la Vigerie élevait entre le pouce et l'index la liste dont il parlait.

M. Arthur s'avança et étendit le bras avec le désir évident d'y jeter les yeux, mais le baron la retira lestement.

— Non pas, dit-il d'une voix grave. Sur ce papier figure le nom véritable de la marquise. Il est le seul qui s'y trouve accolé au titre qui lui appartient et que je lui ai conservé. Je n'ai pas le droit de vous le faire connaître encore.

De tout ce que je viens de vous dire, je n'ai pas ouvert la bouche à Réné. Mes convictions ne sont pas suffisamment assises, ses propres calculs sont trop vagues. Je n'ai pas osé lui faire part de mes soupçons et jeter le trouble dans son âme, pour n'aboutir peut-être qu'au désespoir, ou, tout au moins, à un désenchantement plus cruel que l'ignorance dans laquelle il vit de son origine.

Mais j'ai été le confident de ce drame lugubre, et j'ai résolu de réparer le mal que l'injustice d'un homme a commis. Je suis seul, je n'ai plus de famille, hélas! je me dévouerai, s'il le faut, à cette œuvre de réhabilitation, je rendrai son nom à ce fils déshérité, et si la pauvre Cécile a succombé, du fond de l'éternité dans laquelle elle s'est endormie, la martyre me saura gré d'avoir rendu à son fils un titre et une position qu'il a le droit de revendiquer le front haut.

— Ainsi vous n'avez aucune preuve que ce Réné Dorval soit le fils du prétendu marquis de Maurecourt? demanda M. Arthur en se rapprochant du baron.

— Aucune, je vous l'ai dit, mais je m'en procurerai.

— De quelle façon?

— Je ne le sais pas moi-même, répondit M. de la Vigerie, je n'ai pas eu le loisir de m'en occuper. Je ne suis maître de ce secret que depuis deux jours à peine, mais tout ce qu'il sera humainement possible de faire, je le tenterai. Pour

m'aider dans cette tâche difficile, un seul homme pourrait me seconder...

— Lequel?

— Le marquis lui-même, s'il vit encore.

— Connaissez-vous sa retraite?

— J'ignore même s'il est mort ou vivant.

— Ah! dit M. Arthur en se rejetant dans son fauteuil et en affectant une indifférence glaciale. En effet, c'est une tâche difficile.

— Oh! j'en viendrai à bout, fit le baron avec force. N'est-ce pas mon intérêt? ne m'a-t-il pas ravi ma fille?

— Que dites-vous! Ce Raoul, dont vous me parliez tout à l'heure, c'était donc vous? dit précipitamment M. Arthur.

Le baron se mordit les lèvres et garda le silence pendant quelques instants.

— Eh bien! oui, avoua-t-il en un éclat de voix déchirant. Cet amant malheureux, ce père plus malheureux encore, c'est moi. Pourquoi le cacherais-je? Y a-t-il rien dont j'aie à rougir? Croyez-vous que j'aie assez souffert? Et comprenez-vous pourquoi je veux retrouver M. de Maurecourt? C'est que par lui seul je puis arriver jusqu'à ma fille.

— Ne l'avez-vous donc pas recherchée à l'époque où elle vous fut enlevée?

— Vous me demandez cela! s'écria M. de la Vigerie que ce doute blessa cruellement. Ah! Dieu m'est témoin que j'ai vainement, dans ce but unique, dépensé mon argent, mon temps, mes forces. Mais le marquis se doutait certainement que je n'épargnerais rien pour y parvenir; il a si bien pris ses précautions, que mon activité s'est brisée contre sa haine.

— Supposez-vous donc que vous ayez aujourd'hui plus de chances de réussir? interrogea froidement M. Arthur.

— Oui, si cet homme vit encore, affirma le baron. Dix-sept ans écoulés ont dû l'assurer de l'impunité. Peut-être n'est-il plus sur ses gardes. Et puis l'âge est venu. Sa douleur a eu le temps de se calmer, sa haine doit être moins vivace.

— Je le souhaite pour vous, dit sèchement M. Arthur,

mais je vous ferai observer que nous nous sommes singulièrement éloignés de l'objet de votre visite.

— Je ne m'en suis pas écarté d'une ligne, répliqua M. de la Vigerie. Vous m'avez demandé des renseignements sur Réné Dorval, je vous les ai donnés...

— Bien, l'interrompit le pénitent; mais ces renseignements n'en sont pas. Loin d'être une explication, ils sont au contraire un obstacle au mariage que vous aviez projeté, de concert avec mademoiselle Lancray.

— Pour le moment, vous avez raison; mais si je découvre la vérité...

— Je n'y crois guère, fit M. Arthur en secouant la tête avec incrédulité. Or, Caroline d'Érigny, que je protége uniquement parce que j'ai connu son père, n'a pas de famille, pas de parents, pas d'amis, mais elle porte un nom honorable, qui lui appartient, qu'elle ne peut pas mésallier avec l'obscurité, ou, si vous le préférez, l'aristocratie fort contestable de M. Dorval. Le reconnaissez-vous, M. de la Vigerie, vous qui vous montrez si sévère envers les autres en fait d'honneur et de probité?

Le baron releva la tête. Il y avait dans cette dernière phrase une nuance d'ironie amère. Il regarda en face le pénitent, mais que lire sur ce masque de bure qui lui dérobait les traits de l'inconnu?

— Je suis de votre avis, dit-il. C'est précisément pour cela que j'ai tenu à vous fournir ces explications, convaincu que je m'adressais à un honnête homme, incapable de trahir la confiance que je lui témoignais.

— Oh! quant à cela, je vous le jure! répondit M. Arthur d'une voix solennelle.

— Donc, reprit le baron, restons-en là pour aujourd'hui. Seulement, avant de me retirer, je serais heureux d'emporter d'ici la promesse que je suis venu chercher.

— Quelle promesse?

— C'est qu'avant un mois vous ne disposerez pas en faveur d'un autre de la main de mademoiselle d'Érigny.

— J'y consens, fit M. Arthur en se levant.

Le baron de la Vigerie salua profondément et se retira. Tout un monde de pensées nouvelles l'assaillit quand il se

vit au grand jour, en pleine lumière. Songeant à ce personnage mystérieux devant lequel il s'était trahi ; auquel, dans un mouvement d'élan paternel, il avait ouvert son cœur et confessé sa vie entière, il se demanda s'il n'avait pas été imprudent, et si cet homme ne pouvait pas abuser du secret dont il était devenu le confident.

Il se rassura promptement, quand il se rappela que M. Arthur vivait dans une solitude claustrale, au seuil de laquelle devaient expirer les bruits et les passions d'un monde auquel il avait renoncé.

Le soir même, Réné recevait du baron la lettre suivante :

« Mon cher Réné,

« Ne soyez pas inquiet. N'agissez pas, ne vous engagez à rien avant mon retour. Je m'occupe de vous.

« Baron de la Vigerie. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I.

LES INQUIÉTUDES DU ROI MISÈRE

L'automne est venu avec son cortége de pluie et de brouillard. Les nuages roulent dans l'atmosphère humide leur silhouette floconneuse. Le temps est gris, Paris boueux et triste. La villégiature n'est pas terminée, le vent du carnaval n'apporte pas encore le son des orchestres entraînants ; les plaisirs frileux n'ont pas encore peuplé les salons déserts. Seules, les notes argentines de la cloche des églises ébranlent les airs de leur carillon bruyant.

C'est aujourd'hui la Toussaint. Demain ce sera la fête des morts; demain, les vivants se rendront en foule dans les cimetières qui entourent Paris de leur putréfaction envahissante. Chaque année, en effet, au jour marqué pour ce pieux pèlerinage, la population parisienne se presse dans les allées silencieuses, vêtue d'habits de deuil, longeant les cyprès toujours verts à l'ombre desquels dorment d'un sommeil sans fin ceux que la mort a frappés.

Parmi les groupes recueillis qui parcouraient les sentiers sinueux, un vieillard et une jeune fille marchaient silencieux, et jetaient un regard attristé sur la haie de tombeaux qui bordaient le chemin.

Arrivés devant une croix de bois noir, qu'entourait une palissade semblable, la jeune fille s'agenouilla et se mit à prier. Debout, à côté d'elle, le vieillard joignit les mains, et ses yeux se fixèrent sur la terre avec une indéfinissable expression de douleur contrainte. Il ne troubla ni d'un mot ni d'un geste la prière de sa fille, mais, quand elle se releva, il lui tendit les deux couronnes d'immortelles qu'il tenait à la main.

Sur l'une des couronnes, on lisait en lettres noires : « à ma femme, » sur l'autre : « à ma mère. »

La jeune fille les déposa sur chacun des bras de la croix, et envoya un baiser d'adieu à ce tertre dont la forme, légèrement déprimée, indiquait que le cadavre y était enfoui depuis longtemps.

Le vieillard voulut l'entraîner, mais elle l'arrêta.

— Non, dit-elle, parlez-moi de ma mère. A peine si vous m'entretenez d'elle quand je vous interroge. Pourquoi? n'était-ce pas une digne et honnête femme?

— La plus digne, la plus honnête et la plus aimante que j'aie jamais connue, attesta solennellement le vieillard en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de ce qu'il affirmait.

— Alors, père Jacques, pourquoi semblez-vous éviter de m'en parler?

— Dieu m'en garde! chère Gabrielle, répondit le roi Misère qui soupira profondément, mais que pourrais-je te dire de la pauvre femme? Tu ne l'as pas connue, et c'est à peine si elle a eu le temps de te serrer dans ses bras. Alitée, toujours souffrante depuis le jour de sa délivrance, elle a traîné pendant cinq mois sa misérable existence, sentant ses forces décroître, pleurant à l'idée de se séparer de moi, de toi, qu'elle aurait tant aimée ; étouffant ses cris de douleur pour ne pas troubler ton sommeil, suppliant Dieu de l'épargner, de la laisser vivre pour nous chérir, se débattant inutilement contre la mort dont elle devinait les approches. Que veux-tu que je te dise d'elle encore? Est-ce d'un si triste tableau que je voudrais assombrir les joies de ta jeunesse? A quoi bon?...

Le vieillard s'arrêta. Il était ému, une larme perlait à sa

paupière. Il vit que son émotion gagnait Gabrielle et lui prit la main.

— Viens, dit-il sur un ton de douce autorité.

La jeune fille se laissa faire. Elle n'osait pas résister à son père, mais elle levait sur lui un regard étonné. Elle se trompait probablement, et cependant, ainsi qu'elle avait cru l'observer déjà, il lui semblait que son père avait hâte de quitter le cimetière et de terminer cet entretien.

Pourtant la douleur du roi Misère était sincère, Gabrielle n'en pouvait pas douter. Elle la lisait sur les traits contractés du vieillard, elle en trouvait la preuve dans ses larmes, dans son accablement. Aussi demeura-t-elle convaincue que c'était réellement afin de lui épargner un chagrin que Jacques l'arrachait à ce spectacle navrant, et s'empressait de rentrer dans la vie bruyante du dehors.

Ils reprirent le chemin de la rue de Laval sans échanger une parole. Tous les deux, ils étaient tristes. Était-ce l'influence de ce jour néfaste? Était-ce une conséquence de l'impression produite en eux par la visite qu'ils venaient de rendre? Toujours est-il que Gabrielle donnait machinalement le bras à son père et paraissait très-préoccupée. Elle baissait les yeux et fixait obstinément ses regards à terre.

Jacques l'observait de temps à autre et poussait un soupir. Depuis près d'un mois que s'étaient écoulés les événements contenus dans la première partie de ce récit, le roi Misère était devenu sombre et inquiet. Il avait cru remarquer que le caractère de sa fille avait changé, que son corps avait dépéri, que sa gaîté s'était envolée. A plusieurs reprises, il l'avait interrogée à cet égard, mais Gabrielle avait mélancoliquement secoué sa tête blonde.

— Je n'ai rien, père, avait-elle répondu.

Or, chacun connaît la signification de cette phrase, qui a l'air de ne pas vouloir dire grand'chose. On sait combien elle est grosse de réticences, de souffrances contenues, dans la bouche d'une jeune fille.

En effet, le roi Misère avait raison : Gabrielle avait changé. Ses traits s'étaient creusés, son œil, entouré d'un cercle bleuâtre, se reposait avec indifférence sur les objets les plus capables d'attirer son attention; son regard, voilé de longs

cils, avait perdu de sa vivacité ; son col gracieux se courbait, comme succombant au poids de la pensée ; tout son corps semblait en proie à un affaissement inexplicable.

Elle ne souffrait pas, ou du moins elle n'était pas malade, puisqu'elle ne se plaignait d'aucun malaise, et cependant ses joues avaient pâli, ses lèvres se décoloraient. Elle travaillait avec moins de goût et d'activité. La chanson qui jadis égayait sa solitude ne faisait plus vibrer les échos endormis de sa mansarde.

Depuis un mois que durait cet accablement, depuis le jour où Réné, cédant aux mouvements tumultueux que la présence de la jeune fille avait soulevés en lui, avait avoué son amour, Gabrielle était revenue assidûment chez l'artiste, mais, comme par le passé, son père l'accompagnait toujours.

Réné n'eut pas la fatuité d'admettre que la jeune fille se défiât de ses propres forces et se fît un bouclier de la présence du roi Misère.

Il pensa que son langage avait déplu et ne risqua pas d'autres tentatives. Il se crut même obligé à plus de réserve et de froideur qu'à l'ordinaire. Aussi, pendant huit jours, ses relations avec Gabrielle ne sortirent strictement pas du cercle tracé par le respect d'un professeur pour son élève.

A cette date, il reçut une lettre assez grossière d'aspect, d'une propreté douteuse et d'une écriture inégale. Il hésita à l'ouvrir, et ne s'y décida qu'avec répugnance. Il y jeta les yeux, et, tout à coup, la froissa dans sa main et la rejeta avec mépris. C'était une lettre anonyme. Elle ne contenait que ces mots .

« Vous vous croyez seul à aimer la petite, vous êtes trois. »

Réné se douta que Polyte était l'auteur de cette lâcheté. Ces mots « la petite, » qu'il lui avait fréquemment entendu répéter pour désigner Gabrielle, furent pour lui une révélation. Or, il savait quelle valeur il convient d'attribuer aux lettres anonymes; il pensa que le saltimbanque ne craignait pas de recourir à une infamie pour se venger ; il n'éprouva d'abord qu'un dégoût profond.

Cependant, après avoir promené son indignation de long en large à travers son atelier, il s'arrêta devant le papier qu'il venait de froisser et le considéra longuement. Il sem-

blait hésiter à le ramasser. Trois fois il s'en éloigna en haussant les épaules. La quatrième fois, la jalousie l'emporta sur la raison. Il déplia la lettre et la relut attentivement. Chacun des mots qui s'y trouvaient se gravait dans son cœur en lettres de feu.

— Trois! murmurait-il. Nous serions trois... quelle apparence?... D'ailleurs, qui donc?

A ce moment il rougit de s'être arrêté à cette calomnieuse hypothèse, et brûla l'écrit accusateur. Deux autres fois, pareilles lettres lui furent remises, mais il en reconnut la forme, l'écriture, et les déchira sans daigner les lire.

C'était héroïque; car on a beau dire qu'il ne faut jamais ajouter foi aux lettres anonymes, il est certain qu'elles ont presque toujours raison.

Aussi, quelques efforts que fît Réné pour en détourner sa pensée, la première lettre qu'il avait reçue et lue lui revenait en mémoire, et, tout bas, il se demandait :

— Que pouvaient contenir les deux autres?

Singulière contradiction! il ne regrettait pas de les avoir déchirées, et il n'aurait pas été fâché de savoir ce qu'elles renfermaient.

Lui aussi il observait Gabrielle, lui aussi il remarquait ce dépérissement, cette altération du visage et cette contrainte inaccoutumée, qui semblaient donner raison à la calomnie dont la flétrissait bassement le saltimbanque.

Quant à elle, elle ne soupçonnait rien de ce qui se passait au fond du cœur de Réné. Elle s'étonnait de la subite froideur dont elle était l'objet, et elle en souffrait. Peut-être sa tristesse n'avait-elle pas d'autre cause, peut-être ne comprenait-elle pas pourquoi Réné, après avoir été envers elle si démonstratif, n'avait pas fait auprès du roi Misère la démarche qu'elle était en droit d'attendre.

Il existe de ces malentendus en amour qui reposent sur une pointe d'aiguille, que la moindre explication ferait cesser à l'instant; mais de part et d'autre on s'entête, et ce fétu de paille, ce rien, devient une infranchissable barrière.

Gabrielle aimait-elle Réné? En aimait-elle un autre? Nous le saurons, mais, à coup sûr, elle aimait quelqu'un. Le roi Misère ne se faisait pas illusion à cet égard. C'était le mal-

heur qu'il redoutait le plus, lui qui idolâtrait sa fille jusqu'à la jalousie.

Tous les deux, obéissant aux sentiments divers qui les agitaient, regagnaient silencieux leur demeure. Ils en avaient franchi le seuil et venaient de s'engager dans l'escalier. Devant eux, un inconnu, après s'être informé chez le concierge de la maison, gravissait les premiers degrés.

Arrivé sur le palier du premier, devant la porte de Réné, ce personnage s'arrêta et sonna. Puis, entendant du bruit derrière lui, il se rangea pour laisser passer Jacques et Gabrielle.

Le palier était fort étroit, l'escalier un peu sombre. Néanmoins, le roi Misère et sa fille, habitués aux êtres de la maison, purent apercevoir la physionomie de ce visiteur.

C'était un homme de haute taille, âgé de soixante ans environ, mince, élancé, aux pommettes saillantes, aux yeux noirs, brillants dans l'obscurité. Une longue barbe, entièrement blanche, comme les cheveux qui s'échappaient du chapeau, couvrait le bas de son visage. Il était mis avec élégance et distinction. C'était certainement un homme riche appartenant au meilleur monde.

Jacques salua et jeta en passant un regard distrait sur ce personnage; mais, à peine avait-il monté trois ou quatre marches, qu'il se retourna brusquement. Gabrielle l'imita. Elle crut que son père avait reconnu l'étranger et voulait s'en assurer; mais au même instant la porte de Réné s'ouvrit et le visiteur pénétra dans l'atelier.

Le roi Misère écarta les bras, en homme qui n'est pas sûr de ce qu'il a vu, et poursuivit son ascension. Gabrielle, qui avait été témoin de cette pantomime, ne fut pas maîtresse d'un mouvement de curiosité.

— Vous connaissez ce monsieur, père? demanda-t-elle.

— Je ne sais... répondit Jacques qui parut fouiller dans ses souvenirs.

— Est-ce que c'est un client de M. Dorval?

— Cela m'étonnerait, je ne l'ai jamais vu chez lui.

— Ah! fit Gabrielle. C'est que d'après la manière dont vous l'aviez regardé, j'avais cru...

— Oh! sourit Jacques, si je ne me suis pas trompé, je con-

nais ce monsieur depuis plus longtemps... mais c'est impossible, je dois être dupe d'une vague ressemblance... il est vrai qu'il y a plus de vingt-trois ans...

— Il y a un moyen bien simple de vous convaincre, vous demanderez son nom demain à M. Dorval.

— C'est juste, approuva Jacques...

Il ouvrit la porte de l'appartement. Gabrielle traversa la première pièce et s'enferma dans sa chambre. Cette première pièce était la plus grande, et, par conséquent, celle qui était affectée aux principaux besoins de la vie. Elle servait de chambre à coucher au roi Misère, de salon et de salle à manger.

Tous les matins, au petit jour, Jacques se levait, remettait en état le divan sur lequel il avait dressé son lit la veille avant de se coucher, il rangeait, époussetait, balayait, avec la méticuleuse propreté d'une matrone flamande.

Gabrielle n'avait jamais pu obtenir de lui qu'il renonçât à cette habitude invétérée. Quand *la pose* ne donnait pas, quand il restait à la maison, le vieux modèle ne souffrait pas que sa fille s'occupât de la cuisine. C'était lui qui faisait son marché, qui préparait les aliments, et qui mettait le couvert. Il s'acquittait à merveille de tous ces menus détails. Le dimanche, depuis que Gabrielle gagnait de l'argent et lui venait en aide, il s'ingéniait à confectionner quelque gourmandise, et rayonnait en voyant la jolie enfant savourer délicatement le plat friand qu'il avait préparé pour elle.

Le roi Misère était réellement le plus heureux des hommes. Un sourire de Gabrielle le payait de toutes ses peines. Voilà pourquoi il s'effrayait de la voir aimer quelqu'un. Il savait bien qu'à dater de ce moment-là sa fille serait perdue pour lui, et il soupirait en regardant la chère enfant. Il songeait qu'il était menacé de perdre ces petites jouissances, lui qui avait fait tant de sacrifices pour les mériter.

Cependant ce n'était point là ce qui l'inquiétait en ce moment. Il avait ouvert la fenêtre, et paraissait épier dans la cour le passage de quelqu'un. La rencontre qu'il venait de faire l'avait frappé. Son front s'était rembruni, ses sourcils se fronçaient, ses doigts impatients battaient machinalement une marche.

— Non, murmurait-il, ce n'est pas possible. Lui, vivant! quelle probabilité? Pourtant je vis, moi. Il est vrai que je suis moins âgé que lui. Que peut-il venir faire dans cette maison? Est-il à ma recherche? Dans quel but?... Non, reprenait-il après un silence, je me trompe... Ce n'est pas lui. Il m'aurait reconnu... à moins que je ne sois tellement changé!... C'est égal, c'est une ressemblance curieuse... Après tout, je le saurai demain...

— Eh bien! père, est-ce que nous ne déjeunons pas? demanda tout à coup la voix fraîche de Gabrielle.

II

COMMENT ANATOLE REÇUT DEUX SOUFFLETS D'UN HOMME POUR UN BAISER DE FEMME QU'IL N'AVAIT PAS PRIS

En un mois, l'atelier de Réné avait subi une transformation complète. Grâce au petit capital qu'il avait réalisé, il avait remplacé par un divan confortable celui que les injures du temps avaient condamné à la retraite. Au lieu des chaises de paille qui l'accompagnaient, se prélassaient maintenant quatre fauteuils paresseux, qui tendaient leurs bras ouverts à tout venant, et six chaises capitonnées comme des chanoines.

Deux larges rideaux séparaient l'atelier de la pièce d'entrée, dans laquelle avaient été relégués les plâtres soigneusement époussetés. Quant aux murs, décorés à présent d'une couche de peinture plus fraîche et plus riante, ils avaient dépouillé la misérable nudité d'autrefois. Garnis maintenant de tableaux encadrés de neuf, couverts de faïences, de panoplies, de curiosités de toutes sortes, ils témoignaient que l'aisance avait succédé enfin à la pauvreté.

En pénétrant dans cette pièce, qui est, chez la plupart des peintres, la plus importante de leur appartement et celle qu'ils ornent le plus volontiers, on sentait que les heures difficiles étaient passées, et que l'artiste avait franchi les

obstacles innombrables qui se dressent toujours au début de la carrière,

Puis, comme l'eau va toujours à la rivière, une nouvelle bonne fortune avait suivi la première. Réné avait vendu à Goupil deux tableaux qu'il avait exposés chez lui, et dont l'éditeur lui avait acheté le droit de reproduction en gravure.

Réné attendait donc de pied ferme les rigueurs de l'hiver qui l'effrayaient tant jadis. Son travail se ressentait du bien-être matériel qui l'entourait. Il avait plus de goût à la besogne, plus de confiance en lui-même, plus de vivacité d'imagination, plus de rapïdité et de sûreté dans l'exécution.

Il n'avait plus revu M. Arthur, mais, quelques jours après son arrivée à Paris, M. Breton s'était présenté chez lui et l'avait prié de faire pour son maître un pendant au tableau qu'il avait acheté précédemment. Réné avait pris pour sujet un orage, et s'était mis à l'œuvre. Depuis trois semaines qu'il travaillait sans relâche à cette toile importante, il avait reçu de ses amis les compliments les plus flatteurs.

Son ancien maître, qui était venu le voir et le féliciter, l'avait fait rougir de confusion et de plaisir, en lui assurant que cette nouvelle production était digne du pinceau d'Hobbéma.

Cette commande de M. Arthur avait vivement intrigué le jeune peintre. Il y avait, en effet, dans la démarche de l'intendant, quelque chose de difficile à concilier avec la façon presque brutale dont Réné avait été congédié du château. Était-ce qu'on avait le remords d'avoir agi si cavalièrement envers lui, et voulait-on racheter cette grossièreté? C'est ce que pensa Réné.

Le coup de sonnette qui vibra dans son antichambre lui causa une nouvelle surprise. En effet, il laissait toujours sur sa porte la clef de son atelier. Les familiers de la maison le savaient, frappaient d'abord, et, souvent même, entraient avant d'y avoir été invités. Quel mystère cachait donc ce coup de sonnette?

Réné alla ouvrir, et se trouva en face d'un personnage qu'il n'avait jamais vu.

Celui-ci se découvrit avec une courtoisie du meilleur ton.

— Monsieur Réné Dorval? demanda-t-il.

— C'est moi, Monsieur, répondit l'artiste, en refermant la porte et en invitant du geste l'étranger à passer dans son atelier.

L'inconnu gravit les quatre marches qui l'en séparaient, et attendit pour s'asseoir que Réné lui avançât un fauteuil.

— Monsieur, dit-il ensuite, j'ai vu de vous, chez Goupil, deux tableaux que j'aurais certainement achetés, si l'éditeur ne m'avait fait part de l'intention où il est de reproduire en gravure ces charmantes toiles. Ces tableaux ne sont plus votre propriété?

— Non, Monsieur, ils appartiennent désormais à l'éditeur.

— Êtes-vous bien pressé, pour le moment?

— Non. Je termine l'étude que vous pouvez voir sur mon chevalet, et n'ai pas d'autre commande.

N'en avez-vous jamais reçu du gouvernement?

— Pas encore, Monsieur. Je suis jeune, obscur, mon nom n'a pas la notoriété voulue...

— Avez-vous fait dans ce but quelque démarche? interrompit l'inconnu.

— Pas davantage, Monsieur. Je ne connais personne en haut lieu, et vous savez que sans recommandation il est difficile...

— Oui, je sais, mais il ne faut désespérer de rien. Vos débuts sont trop brillants pour ne pas attirer sur vous l'attention.

A ces mots, l'étranger jeta autour de lui un regard rapide.

— J'aperçois sur les murs de fort belles ébauches, reprit-il. Sont-elles de vous?

— Non pas toutes, mais il s'en trouve quelques-unes.

— Y en a-t-il dans le nombre qui soient terminées?

— Non, Monsieur, mais je pourrais, ou les achever, ou les refaire entièrement si vous les trouviez incomplètes.

— Voulez-vous me donner la permission d'y jeter un coup d'œil?

— Comme il vous plaira, Monsieur.

L'inconnu se leva.

— Je vous en prie, dit-il avec une exquise politesse, ne vous dérangez pas pour moi; continuez votre travail.

Réné voulait s'en défendre et accompagner ce visiteur,

dans lequel il flairait un client ; mais celui-ci insista avec tant de grâce que l'artiste reprit sa palette et ses pinceaux.

Pendant ce temps, le visiteur examinait avec attention chacun des objets garnissant les murs de l'atelier. De temps en temps il s'arrêtait et observait à la dérobée le jeune peintre, qui, habitué à ces sortes de caprices, s'était tranquillement remis à l'œuvre.

Quand l'amateur eut finit son inspection, il revint lentement se placer à côté de Réné, et jeta les yeux sur le paysage à peu près terminé auquel celui-ci donnait la dernière main.

— Parbleu ! fit-il, voilà un tableau merveilleux. Est-il réellement acheté d'avance ?

— Oui, Monsieur, répondit Réné, il est vendu; je crois vous l'avoir dit.

— Est-il indiscret de vous demander pour quelle somme ?

— Aucunement, Monsieur. J'ai reçu mille francs du pendant, je pense recevoir au moins autant de celui-ci.

— Et si je vous en offrais le double ? proposa l'inconnu.

— J'aurais le regret de vous refuser, répliqua l'artiste, doublement regret, car je vous désobligerais probablement et je perdrais certainement une somme engageante.

— Rien ne vous empêche d'en faire un autre et de me céder celui-ci.

— Assurément, mais ce que je ne saurais faire, c'est de transiger si commodément avec la parole donnée. Or, j'ai proposé ce sujet, il a été accepté, il n'est plus à moi. S'il vous plaît que j'en traite un autre du même genre, je suis à votre disposition...

— Je ne dis pas non, répondit l'amateur. Cependant je craindrais qu'il ne fût pas si réussi que celui que j'ai sous les yeux. Aussi, je me sentirais plutôt disposé à faire un plus grand sacrifice, et si trois mille francs pouvaient vous décider, je vous les compterais sur l'heure...

A ces mots, il porta la main à la poche de son habit, mais Réné se redressa promptement et l'arrêta d'un geste.

— C'est inutile, dit-il avec vivacité. De grâce ! reprit-il d'un ton plus doux, épargnez-moi ces inutiles tentations.

— Allons ! soupira l'étranger. Je vois qu'il faut se résigner.

Du moins pouvez-vous me promettre de travailler pour mon compte, dès que vous aurez achevé cette commande?

— Dans trois ou quatre jours, je serai tout à vous, Monsieur; mais n'avez-vous fait choix d'aucune des études que vous avez vues?

— Non. D'ailleurs, je voudrais avoir deux sujets un peu moins grands que celui que vous traitez en ce moment.

— Vous plaît-il que je vous soumette quelques crayons?

— Ce n'est pas la peine, je m'en rapporte à votre goût, répondit l'inconnu. Seulement, et puisque je vous vois si esclave de vos engagements, afin que vous soyez tout à fait lié envers moi, je vous prierai de vouloir bien accepter d'avance le billet de mille francs que voici...

En disant ces mots, il avait ouvert son portefeuille et en avait tiré un billet de banque qu'il tendait à Réné.

— C'est inutile, protesta l'artiste, il suffit que vous me donniez votre nom...

— Oh! je n'habite pas Paris, se hâta de répliquer l'inconnu. Dites-moi combien de temps il vous faut pour exécuter les travaux que je vous confie, et je viendrai moi-même prendre livraison des tableaux. Je n'insiste, pour vous faire accepter cet à-compte, que parce que j'ai été à même d'apprécier votre scrupuleuse délicatesse, et que je veux être sûr que personne ne viendra me supplanter auprès de vous.

— N'avez-vous pas ma parole? se défendit Réné.

— Oui, mais vous n'avez que la mienne et vous ne me connaissez pas. C'est pour vous-même que j'exige que vous acceptiez cette garantie.

Et, tout en parlant, moitié par force, moitié par surprise, l'amateur glissait dans la main de Réné le billet qu'il tenait à la main. Cela fait, il se dirigea vers la porte en saluant gracieusement.

— Dans combien de temps voulez-vous que je revienne? demanda-t-il en soulevant la portière qui séparait l'atelier de l'antichambre.

— Dans cinq ou six semaines, répondit l'artiste abasourdi, mais je n'ai pas besoin d'ajouter que vous serez le bien venu

chaque fois que la fantaisie vous prendra de vouloir bien me faire visite.

— Je n'y manquerai pas si, d'ici-là, mes occupations me ramènent à Paris, répondit l'étranger en s'éloignant.

Réné le reconduisit jusque sur le palier, et revint tout pensif se laisser tomber sur son divan.

Quelque illusion qu'il eût conçue sur son talent, quel que fût son propre mérite, il ne se cachait pas que, depuis trois mois, il se passait autour de lui quelque chose d'extraordinaire. D'ordinaire, les billets de mille francs ne viennent pas ainsi se jeter à la tête d'un peintre qui n'a que vingt-cinq ans, point de nom et fort peu de relations. Ce déluge de papier-monnaie avait certainement une source autre que le hasard. Mais quelle était cette source bienfaisante?

Pendant la durée d'un éclair, une idée singulière avait traversé l'esprit de Réné. En apercevant ce vieillard maigre et osseux, en voyant cette longue barbe blanche, il avait un instant cru que M. Arthur avait enfin quitté sa retraite, et était venu en personne examiner le tableau qui lui était destiné.

En effet, les souvenirs de Réné étaient bien exacts, M. Arthur avait identiquement la même taille et la même barbe que cet inconnu.

La voix n'était pas la même, il est vrai; mais outre que le jeune peintre l'avait à peine entendue, elle ne lui était parvenue qu'à travers l'épaisse cagoule qui recouvrait le visage du pénitent.

Ce ne fut donc pas précisément cette légère différence qui fit renoncer Réné à l'idée qui lui était venue. Ses doutes ne s'évanouirent que quand l'étranger lui proposa d'acheter le tableau qui, justement, lui avait été demandé par M. Breton pour le compte de M. Arthur. Car, quels motifs auraient pu pousser cet homme à enchérir sur une œuvre qui lui appartenait déjà? En outre, pourquoi M. Arthur, qui depuis vingt-trois ans n'avait pas quitté le château Bourette, aurait-il brusquement rompu avec ses habitudes et serait-il sorti de son tombeau? Certes, il y avait en France plus d'un homme âgé qui fût grand, osseux, et qui portât une longue barbe blanche.

Réné abandonna donc cette hypothèse plus promptement encore qu'il ne l'avait admise. Et cependant il avait le pressentiment que les événements qui se précipitaient autour de lui n'avaient pas une cause purement naturelle.

C'était l'heure où il sortait habituellement pour prendre de l'exercice. Il s'habilla, et, au moment d'ouvrir sa porte, il s'aperçut que, par mégarde, il avait négligé de la fermer. En même temps, il perçut à travers l'entrebâillement le bruit vague d'un piétinement et d'une lutte dans l'escalier. Avec précaution, il fit jouer la porte sur ses gonds et prêta l'oreille.

Il ne s'était pas trompé. Sur le palier de Cherville, au-dessus du sien, deux personnes étaient aux prises, sans cris et sans tapage, cependant.

— Oh ! vous avez beau faire, disait une voix haletante que Réné crut être celle d'Anatole Delaunay : il me faut ce baiser; je le veux, je l'aurai.

— Vous êtes un lâche ! répondait une voix de femme sur une intonation frémissante. Vous abusez de ma position ; mais plutôt que de vous céder, s'il faut appeler du secours, je le ferai, dût le scandale retomber sur moi !

Réné crut être le jouet d'un rêve. C'était la voix de Gabrielle ! En trois bonds il atteignit l'étage supérieur et aperçût l'entreprenant Anatole qui tenait dans ses bras la jeune fille. Mais celle-ci, au même instant, venait de se dégager et avait ébranlé avec force la sonnette de Cherville.

Anatole demeura tout penaud. D'une part il voyait accourir Réné ; d'autre part, Cherville allait ouvrir sa porte. Il était pris entre deux feux.

Gabrielle profita de ce répit pour s'esquiver. Elle avait aperçu Réné, et, croyant éviter une explication dont elle redoutait les conséquences, elle avait pris la fuite.

Mais l'artiste continua son ascension rapide. Il en avait assez vu et entendu pour n'avoir besoin de demander aucune explication, et marcha droit vers l'infortuné gandin.

Au moment où Cherville ouvrait sa porte, et où Gabrielle oppressée arrivait devant la sienne, le bruit de deux soufflets vigoureusement appliqués retentit dans l'escalier.

— Bon ! dit froidement Cherville, voilà Anatole qui étrenne !

— Malheureuse ! gémit Gabrielle, vont-ils se battre à cause de moi ?

— Vous me rendrez raison ! hurlait le jeune Delaunay.

Réné haussa les épaules avec pitié.

— Bonjour, Cherville, dit-il en tendant la main à son voisin.

Et il descendit l'escalier avec la plus parfaite indifférence.

— Que s'est-il donc passé ? lui cria Cherville par-dessus la rampe.

— Demandez cela à votre ami, M. Delaunay, répondit Réné.

Anatole, d'abord étourdi par la commotion, voulut se ruer sur les traces du jeune peintre, mais Cherville l'arrêta au passage et le fit entrer chez lui.

— C'est cela, disait Anatole. Tu seras mon premier témoin.

— Je le veux bien ; mais, au nom du ciel ! qu'as-tu fait au pacifique Dorval pour provoquer de sa part une semblable violence ?

— Eh ! fit Delaunay avec humeur. Est-ce ma faute s'il se laisse duper par cette mijaurée de Gabrielle ? Moi aussi, j'étais comme lui, mais après ce que j'ai vu...

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Cherville, remarquant que son ami n'osait pas achever la phrase qu'il avait commencée.

— J'ai vu... j'ai vu... balbutia Anatole d'une voix timide.

— Quoi ? fit le peintre, avec impatience.

— Eh bien ! mon cher, la fille du roi Misère se moque de nous, reprit le gandin tout d'une haleine. Je l'aime, M. Dorval l'aime aussi, ce n'est pas douteux, et pendant que nous faisons le pied de grue tous les deux, elle va tous les jours rendre visite à M. Lasserre, un jeune médecin, chez qui elle passe régulièrement une bonne heure.

— Diable ! murmura Cherville, qui se gratta l'oreille. En es-tu sûr ?

— On m'en avait prévenu déjà ; aussi j'ai voulu m'en assurer par moi-même, et je puis te garantir que l'appartement est loué par le docteur.

— Et personne autre ne l'habite ?

— Si. Il y a une vieille femme, qui n'est, je le suppose,

qu'une vulgaire entremetteuse, et qui prête les mains à ces odieuses amours.

— Tu as donc conté cette histoire à M. Dorval?

— Moi! je n'ai pas même eu le temps de lui en parler. J'avais rencontré Gabrielle dans l'escalier, je voulais l'embrasser, elle ne voulait pas... Ton M. Réné nous a surpris; il est arrivé comme une bombe...

— Et il a éclaté, acheva Cherville; j'ai entendu le bruit.

— Alors, tu comprends que je ne puis pas en rester là...

— Parfaitement; mais réponds-moi. As-tu confié à un autre que moi ce que tu as découvert relativement à Gabrielle?

— Jamais. Et mon amour-propre, donc!

— C'est juste. Et te sens-tu de force à garder le secret?

— Oui, mais à quoi bon? Pour cette petite sournoise?

— Dame, mon cher... il y a le roi Misère qui, après tout, est un brave homme, et que cette douleur tuerait peut-être.

— Soit! je me tairai, dit Anatole d'un ton bourru, mais finissons-en. Allons! en route! A moins que tu ne préfères m'attendre ici...

— Où vas-tu donc?

— Chercher un second témoin, parbleu!

— Ah! oui. Un par soufflet... sourit Cherville. Va, je t'attends.

Le jeune Delaunay s'élança, les joues encore brûlantes.

Pendant ce temps, Réné, au lieu de sortir, avait écrit deux lettres et avait envoyé chacune d'elles par un commissionnaire différent. Au bout d'une heure, arriva le docteur Lasserre.

— Ah ça! que se passe-t-il? interrogea-t-il vivement.

— Rien que de très-simple, mon cher, répondit Réné. Je viens de souffleter un imbécile qui violentait une femme, et il est probable que je vais me battre avec lui.

— Pour une femme! s'écria le médecin.

— Pour qui croyez-vous donc qu'on se batte en ce monde? Mais au fait, s'écria Réné, vous la connaissez, cette femme!

— Moi?

— Oui, c'est Gabrielle, la fille du roi Misère, cette jeune

fille que je vous ai adressée il y a deux mois. L'avez-vous vue?

— Oui, fit le docteur avec un embarras visible.

— Qu'est-ce qu'elle avait donc à vous demander?

— Rien... elle venait me consulter au sujet d'une légère indisposition... mais, comment se fait-il que cette jeune personne se trouve mêlée à cette affaire?

— Je l'ignore. Tout ce que je puis vous dire, c'est que M. Delaunay a fait auprès d'elle quelques tentatives de séduction dans lesquelles il a échoué. C'est sans doute le dépit qui l'a poussé à commettre l'inqualifiable brutalité que j'ai châtiée comme elle méritait de l'être.

— C'est égal, fit le docteur, une telle agression doit avoir une autre cause.

En ce moment arriva le second ami de Réné. On lui raconta quelle était l'origine de la querelle, mais cette fois sans que le nom de Gabrielle fût prononcé. C'était le désir de Réné.

Après un quart d'heure d'attente, les témoins de M. Delaunay se présentèrent. Par une coïncidence dont l'artiste se félicita, ces messieurs paraissaient ignorer également le nom de la jeune fille, cause involontaire de cette rencontre. Anatole avait tenu sa promesse.

Les conditions du combat furent réglées séance tenante. Le hasard désigna l'épée, et rendez-vous fut pris pour le lendemain, à huit heures, à l'entrée de l'avenue des Loges, dans la forêt de Saint-Germain.

Les témoins se retirèrent.

Réné demeura seul avec le docteur.

— Savez-vous tenir une épée? lui demanda le médecin.

— Pas le moins du monde, répondit Réné.

— Mais, malheureux, vous allez vous faire tuer, peut-être !

— Je le sais bien, mais que voulez-vous que j'y fasse?

Le docteur s'éloigna en haussant les épaules.

Réné allait sortir quand Gabrielle, qui sans doute avait observé du haut de l'escalier toutes ces allées et venues, descendit précipitamment et l'arrêta au passage.

— Vous allez vous battre, dit-elle sans autre préambule.

— Moi ? fit Réné avec un rire forcé. A propos de quoi?

— Il est inutile de me tromper, j'ai tout compris, mais je ne veux pas que cela soit, cela ne sera pas.

— En vérité, Mademoiselle, vous m'étonnez beaucoup. Calmez-vous, je vous en prie. Il n'y a rien de plus que ce que vous avez vu. J'ai corrigé M. Anatole, voilà tout. Regardez-moi. Ai-je l'air de quelqu'un qui va se battre?

Gabrielle regarda Réné. Elle lui vit une si parfaite sérénité, un sourire si tranquille, qu'elle se rassura à moitié.

— Non, dit-elle pourtant, ce n'est pas possible.

— Que faire pour vous convaincre ? demanda l'artiste.

— Jurez-moi que vous ne vous...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, fit Réné; mais vous ne pouvez pas exiger de moi un serment qui m'engagerait pour l'avenir. Je ne puis que vous affirmer une chose, c'est que l'inquiétude vous inspire des craintes chimériques.

— Mon Dieu! j'hésite à vous croire, dit Gabrielle avec égarement Cependant, je ne puis pas admettre qu'on puisse mentir avec tant d'impassibilité... Du moins, poursuivit-elle, promettez-moi que vous ne ferez rien avant d'avoir vu mon père. Ce soir, à son retour, il sera instruit de ce qui s'est passé. C'est moi qui le lui dirai.

— Je vous le promets, dit Réné qui ne voulait que gagner du temps.

III

LA DEMANDE EN MARIAGE

Réné ne rentra que fort tard. Il craignait que Jacques ne vînt renouveler auprès de lui la démarche de sa fille, et il voulait surtout échapper à ces tiraillements. Il n'ignorait pas qu'en matière de duel, les prières et les tentatives de conciliation n'amoindrissent pas le courage, mais énervent celui qu'elles assiégent infructueusement.

Aussi, afin d'éviter dans la maison même les propos oiseux

que ne manquerait pas de soulever la présence de deux jeunes hommes à une heure trop matinale, il avait été convenu entre lui et ses témoins qu'ils se retrouveraient à la gare du chemin de fer, dix minutes avant le premier départ.

Réné ne quitta donc son atelier que seul et à une heure à peu près raisonnable. Il ne remarqua pas, en traversant la cour, que Gabrielle et le roi Misère étaient à la fenêtre, épiant ce qui se passait, comme pour s'assurer qu'il leur avait dit la vérité.

Le calme apparent du jeune peintre, le sang-froid imperturbable avec lequel il donna ses ordres avant de sortir, ainsi qu'il le faisait d'ordinaire, dissipèrent les soupçons que Jacques avait conçus.

Quant à Réné, il se dirigea lentement vers la rue d'Amsterdam, y arriva sans émotion, serra la main de ses deux amis, exactement comme s'il se fût agi d'une partie de plaisir, causa pendant la route de tout, excepté des motifs qui avaient provoqué cette rencontre matinale, avec une liberté d'esprit dont le docteur lui-même fut étonné.

Dans le compartiment voisin, M. Delaunay, grave, sérieux, gourmé, s'était installé avec ses deux amis et ne disait mot. Cherville seul bavardait à tort et à travers, uniquement pour démontrer à Anatole un coup infaillible, que lui avait enseigné un prévôt d'armes de régiment, et dont il ne s'était jamais servi.

Sous le vaste manteau dans lequel il s'était théâtralement drapé pour la circonstance, on voyait passer l'extrémité des fourreaux renfermant les épées de combat.

Fort heureusement pour Anatole et ses deux amis, ils étaient seuls dans leur compartiment, sans cela leur tenue et leur conversation auraient suffi pour mettre sur pied tous les gendarmes d'alentour.

En arrivant à Saint-Germain, on s'achemina par groupes de deux, et par des issues différentes, vers l'avenue des Loges. A deux cents mètres, on fit une halte, on échangea un salut glacial, et on s'enfonça dans le fourré, à la recherche d'un terrain propice.

Il faisait un temps froid et gris. Un brouillard épais planait sur la terre, et noyait la forêt dans une teinte uniforme, à

travers laquelle on distinguait vaguement la silhouette indécise des arbres dépouillés. Une pluie fine, imperceptible, tombait sans bruit, s'amoncelait sur les branches, et perlait en larges gouttes intermittentes sur les feuilles desséchées qui jonchaient le sol.

Enfin on s'arrêta dans une clairière. Deux faisans effarouchés qui s'étaient rasés au pied d'un arbuste, se levèrent précipitamment en poussant un gloussement d'effroi, et disparurent à travers le taillis.

Immédiatement, les adversaires mirent habit bas. Cherville, qui s'était fait l'ordonnateur de cette rencontre, tendit les deux épées à Réné, qui en prit une au hasard.

Au signal donné, les combattants tombèrent en garde. Réné n'avait pas menti en disant qu'il n'entendait rien à l'escrime. Il présentait sa poitrine avec une telle naïveté, que Cherville ne put s'empêcher de s'écrier :

— Effacez-vous donc, M. Dorval !

Aussi, le résultat ne se fit pas longtemps attendre, et, quoique M. Delaunay ne fût guère plus expert que son adversaire, Réné fut piqué au bras, après avoir maladroitement ferraillé pendant dix secondes au plus.

Le docteur Lasserre intervint, et les témoins, avec lui, déclarèrent que l'honneur était satisfait.

Mais Réné, qui n'avait pas la moindre notion de ce genre de combat, et qui n'était que légèrement atteint, se souciait fort peu de la déclaration des témoins, et ne voulait pas rendre son épée.

— Je n'ai pas affaire à vous, disait-il, mais à M. Delaunay. Eh bien ! M. Delaunay est-il satisfait ?

Pour toute réponse, Anatole jeta son épée et s'avança vers Réné, la main tendue. Celui-ci lui tourna le dos.

Cherville voulut s'interposer et ramener l'artiste à des sentiments plus conciliants. Il déclara que l'usage commandait, en pareil cas, que les combattants se donnassent la main.

— Je me moque de l'usage, répondit Réné, car il est stupide s'il me condamne à serrer la main d'un homme qui s'est conduit comme un polisson.

Le mot était dur. On en fit l'observation au jeune peintre.

— Je ne rétracte rien, dit-il. Je ne suis pas venu ici pour jouer une scène comique. Si M. Delaunay n'est pas satisfait, je suis à ses ordres, je le répète.

Cherville prit à part le docteur Lasserre.

— Emmenez-le, dit-il à voix basse, car s'il continuait, vous seriez forcés de recommencer le combat, et le malheureux se ferait embrocher comme un poulet.

Le docteur fit un signe d'assentiment, ramassa à la hâte les habits de Réné, et l'entraîna. Après avoir fait quelques pas et s'être assuré que les adversaires suivaient une direction différente, il releva la manche de chemise, pansa soigneusement la piqûre du blessé, et l'aida à endosser ses vêtements.

— Vous ne souffrez pas? demanda-t-il avec intérêt.

— Pas le moins du monde, répondit Réné. Ça brûle un peu, voilà tout.

— Allons! fit joyeusement le médecin, vous vous en êtes mieux tiré que je ne l'espérais. Quinze jours de repos, et il n'y paraîtra plus.

— Quinze jours! protesta Réné.

— Et le bras en écharpe pendant la première huitaine ; il le faut, mon cher, ajouta le docteur.

— C'est trop fort! s'écria l'artiste avec amertume. Parce qu'il a plu à ce pleutre d'Anatole de se conduire comme un manant, me voilà blessé, condamné à l'inaction pendant quinze jours... Et si j'étais sans ressources? Si j'avais besoin de travailler pour vivre?

— Que voulez-vous! Cela vous apprendra...

— Qu'est-ce que cela m'apprendra? Laisserai-je davantage pour cela impunément insulter une femme par un cuistre de cette espèce? Le permettriez-vous, vous, docteur, avec votre prétendue sagesse?

— Ce n'est pas probable.

— Vous voyez bien, conclut triomphalement Réné, que j'ai fait une sottise en n'administrant pas à M. Delaunay une correction qui le tienne quinze jours au lit, puisque vous lui donnez tort, et qu'au contraire c'est moi qui suis puni.

— Eh! je ne vous dis pas non, mon cher! mais auriez-vous mieux aimé passer en police correctionnelle, être condamné à la prison, aux frais, à l'amende?...

— C'est égal, fit Réné en souriant, c'est une singulière législation que celle qui permet que vous soyez impunément insulté, si vous n'avez pas sous la main deux témoins pour le constater, qui vous condamne, si vous vous faites justice, alors même que vous avez raison, et qui n'admet le cas de légitime défense que du moment que vous êtes frappé et déjà à moitié mort.

Cette boutade termina la discussion par un éclat de rire, auquel l'artiste, lui-même, prit part le plus gaiement du monde.

A onze heures, il rentrait chez lui, le bras en écharpe, selon les prescriptions de la Faculté. Presque au même instant, revenait Cherville qui, cette fois, ne cherchait plus à dissimuler sous son manteau les formidables flamberges qu'il avait décrochées du mur de son atelier.

En un clin d'œil, comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit dans la maison : Réné s'était battu contre M. Delaunay et avait été blessé légèrement !

Gabrielle, qui était aux aguets, et qui, le matin à neuf heures, s'était présentée selon son habitude chez l'artiste pour y prendre sa leçon, eut la fatale pensée d'aller demander à Cherville des détails sur la rencontre dont elle avait été la cause involontaire.

Celui-ci l'accueillit avec la gravité d'un président de Cour d'assises.

— Mademoiselle, lui dit-il assez sèchement, vous devez savoir mieux que tout autre, que votre légèreté autorisait jusqu'à un certain point les familiarités de M. Delaunay...

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, répliqua la jeune fille, les yeux démesurément ouverts.

— Rassurez-vous, du reste, reprit Cherville. Nous avons laissé ignorer à Réné vos relations inqualifiables avec le docteur Lasserre. Ce qui m'a le plus étonné, je dirais presque le plus froissé, c'est que le docteur ait osé servir de témoin à M. Dorval dans une affaire qui le concernait personnellement plus qu'aucun de ceux qui s'y trouvaient compromis.

Gabrielle écoutait ce langage étrange qui, pour la première fois, frappait son oreille étonnée.

— Expliquez-vous, dit-elle, car, en vérité, je ne sais

ce que signifient les paroles que vous venez de prononcer.

— Par respect pour votre pauvre père, nous nous tairons, Mademoiselle, mais prenez garde qu'il n'apprenne un jour vos assiduités quotidiennes à la maison de la rue Lepic !

La jeune fille ressentit à la fois au cœur et à la tête une terrible commotion. Alors seulement elle devina, plutôt qu'elle ne comprit, ce dont on l'accusait. Elle se redressa brusquement, hautaine, dédaigneuse, superbe, et foudroyant Cherville d'un regard chargé de mépris :

— Je n'ai que faire de votre silence, Monsieur ; je dégage votre conscience des scrupules qu'elle éprouve, dit-elle avec fierté. Ce n'est qu'en des cœurs vils que des soupçons semblables peuvent trouver accès.

Et, majestueuse comme une reine, frémissante d'indignation, plus blanche que le marbre d'une statue, elle s'éloigna.

— Quel aplomb ! murmura Cherville avec une admiration mal déguisée.

Dans le monde théâtral, artistique et littéraire, les nouvelles se propagent avec une rapidité dont il est difficile de se faire une idée. Une heure après le retour de Réné, il n'était bruit dans tous les ateliers que du duel dont il avait été le héros.

Ce fut ainsi que le roi Misère apprit le dénoûment inattendu de la scène que Gabrielle lui avait racontée la veille. Sur-le-champ il accourut chez l'artiste. Deux ou trois camarades de Réné, ceux qui demeuraient dans le voisinage, étaient déjà auprès de lui. Il était grandement question de l'inconnue qui avait amené cette rencontre.

— Monsieur Dorval peut-il me consacrer quelques instants? demanda Jacques avec humilité.

— Volontiers, fit Réné en affectant la plus parfaite aisance, bien qu'il pressentît le motif de cette visite.

Souriant aux plaisanteries de toutes sortes qu'on lui décochait, le jeune peintre reconduisait tout doucement ses amis vers la porte de sortie. Enfin il réussit à se débarrasser d'eux.

Alors il retira de la serrure sa clef qu'il y laissait d'ordinaire, referma la porte et rentra dans son atelier.

— Maintenant, je suis à vous, père Jacques, dit-il en prenant la main du roi Misère.

Puis, sans efforts, il l'attira auprès de lui, sur le divan, le força d'y prendre place, et tourna vers lui son visage épanoui :

—Et vous? demanda-t-il joyeusement. Que me voulez-vous?

Le roi Misère hocha gravement la tête et ne répondit pas tout d'abord.

— Je devrais vous en vouloir, Monsieur Dorval, dit-il pourtant, mais je ne m'en sens pas le courage.

— M'en vouloir? et pourquoi?

— Je conçois que vous ayez trompé Gabrielle, reprit le vieillard, mais je ne vous excuse pas de m'avoir caché la vérité. Je vous retrouve aujourd'hui blessé, hors d'état de travailler, je n'ai pas le droit de vous adresser un reproche, et cependant vous nous avez fait bien du tort en exposant votre vie à notre insu!

— Quel tort ai-je pu vous faire? répartit vivement Réné.

— Ne sentez-vous pas que ma fille est compromise?

— Son nom n'a pas même été prononcé.

— Je le sais. J'ai entendu, en arrivant ici, les plaisanteries d'assez mauvais goût dont vous étiez l'objet, mais je n'en persiste pas moins à affirmer que vis-à-vis de Cherville, de vous, et de M. Delaunay, l'honneur de Gabrielle a reçu une première atteinte. Or, trois personnes ne sauraient garder un secret, et le gardassent-elles, je souffrirais trop d'exposer chaque jour ma fille à rougir devant elles.

— Je partage vos scrupules, répondit Réné avec embarras, mais que pouvais-je faire? Qu'auriez-vous fait à ma place?

— J'aurais, je le crains, agi comme vous l'avez fait dans un mouvement de vivacité bien pardonnable, mais je suis le père de Gabrielle, j'ai un titre à revendiquer et à défendre l'honneur de ma fille, tandis que vous n'en avez aucun. Votre amitié? Oui, je sais que vous nous aimez, que vous avez été bon pour nous au delà de tout ce que nous pouvions attendre, mais le monde entre-t-il dans de semblables détails? Admet-il qu'un jeune homme de vingt-cinq ans protége une jeune fille de dix-huit ans et risque sa vie pour elle, uniquement parce

qu'il est l'ami de son père et le sien? Vous savez bien que non.

Vous n'ignorez pas plus que moi comment il dénature les sacrifices dont il est incapable, et de quel nom honteux il flétrit celle qu'un malheureux hasard désigne à ses calomnies. Ne les entendez-vous pas comme moi ces voix ironiques? Leurs propos outrageants ne vous font-ils pas monter le rouge au visage? Voulez-vous que je vous répète ce que demain, après demain, dans dix jours, diront ces langues de vipère?

Elles diront : Vous savez bien *la petite chose*, la fille du roi Misère?... elle est la maîtresse de Dorval.

— Est-ce que vous le croiriez? fit précipitamment Réné.

A cette question, Jacques Lacour ne sourcilla pas. Un sourire calme, empreint d'une ineffable sérénité, glissa sur ses lèvres et éclaira son visage.

— Ah! soupira-t-il, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais redouté semblable catastrophe. Ce n'est pas moi qui vous accuserai, pauvres enfants, mais le monde.

— Eh bien! dit résolûment Réné, je connais un moyen de lui imposer silence, à ce monde impitoyable.

— Lequel? Vous n'avez pas la prétention de vous battre contre tous les Anatoles dont il se compose, n'est-ce pas?

— Non, répondit Réné, qui se leva, solennel et recueilli.

Alors s'inclinant gravement devant le roi Misère :

— Monsieur Jacques Lacour, prononça-t-il lentement, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille?

— Pour vous!... balbutia le vieillard... la main de Gabrielle... la fille d'un modèle... c'est impossible! j'ai mal entendu.

Ses traits rayonnaient, ses mains tremblaient, son corps entier tressaillait de joie et d'orgueil; mais, tout à coup, son front se rembrunit, ses sourcils se froncèrent, son regard se voila.

— Non, répondit-il énergiquement. Je n'accepte pas votre sacrifice. Vous avez déjà risqué votre vie, je ne veux pas que vous engagiez encore votre avenir; je ne prêterai pas les mains à une union qui serait pour vous un fardeau, et pour ma fille un irréparable malheur.

— Un fardeau ! se défendit Réné. Mais vous n'avez donc pas deviné que j'aime Gabrielle ?

— Vous l'aimez ! répéta le roi Misère interdit.

— De toute mon âme ! éclata l'artiste. J'ai osé le lui dire il y a un mois, à mon retour. Elle a accueilli froidement, comme elle devait le faire, l'aveu qui s'échappait de mon cœur ; mais j'ai lu dans ses yeux : elle m'aime aussi, j'en suis sûr.

Ce fut un trait de lumière pour Jacques. Il se rappela l'inconcevable tristesse qui, depuis cette époque, s'était emparée de sa fille. Il la vit pâle, abattue, minée par cette douleur secrète dont il ne s'expliquait pas la cause.

— Et vous ne me l'avez pas dit ! s'écria-t-il d'un ton de reproche.

— D'autres engagements m'en empêchaient, répondit Réné. J'attendais, pour les briser définitivement, la présence du baron de la Vigerie, mais puisque l'occasion se présente de rompre ouvertement avec des projets qui répugnaient à mon cœur et à ma délicatesse, je veux en profiter et donner libre carrière à mon indépendance et à mes inclinations.

— Monsieur Dorval, fit le roi Misère d'une voie émue, nulle demande plus flatteuse et plus conforme à mes désirs ne pouvait m'être adressée. J'apprécie à sa juste valeur l'honneur que vous daignez me faire, et, pour ma part, je ne trouve pas d'expressions capables de traduire la reconnaissance dont je suis pénétré. Quant à Gabrielle... ce soir même je lui ferai part des sollicitations dont elle est l'objet.

A ces mots, le vieillard serra la main que lui tendait Réné et s'éloigna.

Cependant, en dépit des chaleureuses protestations que Jacques avait fait entendre, sa figure était demeurée sombre. Un accablement profond, plutôt qu'une joie sincère, semblait s'être emparé de lui. L'artiste l'avait remarqué. Il connaissait l'amour exclusif que le roi Misère avait pour sa fille, et il tremblait d'essuyer un refus.

Jacques ne pouvait cependant pas cacher à sa fille la démarche flatteuse que Réné venait de faire auprès de lui. Il trouva Gabrielle en pleurs.

A la suite du sanglant affront qu'elle avait essuyé chez

Cherville, celle-ci avait enfin compris de qu'elle infamie on l'accusait. Dans le premier moment, l'indignation avait été la plus forte, mais elle était femme, nerveuse ; la réaction survint, elle se prit à pleurer.

Le roi Misère se méprit à la signification de ces larmes brûlantes. Il s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras enlacés et la baisa sur le front.

— Allons ! fit-il d'un air résigné, sèche tes larmes, mon enfant, je t'apporte une bonne nouvelle.

— On ne le dirait pas, soupira Gabrielle en le regardant.

— Et d'abord, rassure-toi, Réné n'est pas dangereusement blessé...

— Mais mon père, je ne vous ai pas dit...

— C'est ce dont je te gronderai... plus tard, l'interrompit Jacques; mais Réné m'a tout dit, lui; il m'a avoué qu'il t'aimait, et même, poursuivit le vieillard en faisant un effort héroïque, il ose espérer que toi-même...

— Quoi ? fit brièvement la jeune fille qui ne s'attendait pas à des révélations de ce genre, et dont un secret espoir avait coloré le teint.

— Eh bien !... que... toi même... tu l'aimais.

Le roi Misère avait eu bien de la peine à prononcer cet horrible dernier mot.

— A propos de quoi vous a-t-il dit cela ? demanda Gabrielle.

—En me demandant formellement ta main.

— Aujourd'hui ?

— A l'instant même.

— Et vous la lui avez accordée ?

— Pas encore.

— Mais vous ne la lui refuserez pas ?

— Cela dépend de toi.

—Vrai, père ? fit Gabrielle qui bondit de joie et sauta au cou du vieillard.

— Oui, répondit Jacques attéré par cette explosion de bonheur, j'aurais dû prévoir cela. Il faut qu'une femme se marie, il faut qu'elle aime. . Ah ! fou que j'étais de croire que l'amour d'un père suffirait à remplir le cœur d'une jeune fille !... Fou ! triple fou ! ! !

Et de ses mains crispées, le roi Misère arrachait ses longs cheveux gris.

— Où sont-elles maintenant, vieillard stupide, tes quinze années de misères sordides, de privations atroces, de tortures sans nom ? Tu t'es dévoué à ton devoir, et lorsque tu crois avoir accompli de grandes choses, conquis à jamais l'affection de l'enfant que ta sollicitude a rendue femme, instruite, séduisante, passe un jeune homme qui la regarde, qui la trouve belle, qui le lui dit, et cet homme qu'elle ne connaît pas, qui n'a jamais rien fait pour elle, elle l'aime! . . . . .

Jacques s'égarait. Il levait vers le ciel son poing fermé, comme pour lui lancer un blasphème, quand il aperçut sa fille, pâle, appuyée sur un meuble et se soutenant à peine.

— Ah ! pardonne, Gabrielle, murmura-t-il, j'ai cru que je perdrais la raison; mais c'est fini, je me sens mieux.

— Pauvre père! dit-elle, vous m'aimez bien, vous.

— Oh! de toutes les puissances de mon être, fit le roi Misère.

— Et vous avez cru que j'allais me séparer de vous!

— Ne le faudra-t-il pas! Puisque tu aimes René...

— Je n'ai pas dit cela, se défendit Gabrielle.

— Cependant, tout à l'heure... cette joie dont j'ai été témoin.

— Ç'était le plaisir de vous voir. Ordinairement, vous ne rentrez pas si tôt... vous le savez bien...

— Comment, c'est cela ! Tu n'aimes pas M. Dorval? dit Jacques qui n'avait pas besoin de longs arguments pour se laisser convaincre.

— Mais non, répondit la pieuse enfant, qui força ses lèvres à sourire.

— Pauvre garçon! gémit le vieillard, que va-t-il devenir?

— Bah! il se consolera, fit Gabrielle avec légèreté.

— C'est que je n'oserai jamais lui annoncer que tu repousses l'offre qu'il nous a faite.

— Voulez-vous que je m'en charge ?

— Toi !

— Oui, demain, sans avoir l'air de rien, en prenant ma dernière leçon...

— Eh bien! vrai, fit joyeusement le roi Misère, je ne demande pas mieux. Tu me soulages d'un fardeau énorme... Mais, au fait : tu pleurais quand je suis entré. Pourquoi? Je veux le savoir.

— Et moi, j'allais vous le dire, quand vous m'avez fait part des prétentions un peu infatuées de M. Dorval.

IV

COMMENT FUT ACCUEILLIE LA DEMANDE DE RÉNÉ

En demandant officiellement la main de Gabrielle à son père, René n'avait fait qu'obéir à ses convictions les plus intimes. Il n'y avait dans sa démarche aucune forfanterie, il ne se sacrifiait pas à l'honneur de la jeune fille dont il avait pris la défense, mais il la réhabilitait en même temps qu'il donnait cours à sa passion longuement contenue.

Le baron de la Vigerie n'avait pas reparu. Il n'avait qu'une fois fait parvenir de ses nouvelles au jeune peintre, et c'était en termes tellement laconiques, que leur ambiguïté n'offrait aucun sens à l'artiste.

« Patience! Je m'occupe de vous, » avait écrit le baron.

C'était vague. Dans quel but le gentilhomme s'était-il mis en campagne? Pourquoi n'avait-il pas donné son adresse? Etait-ce le mariage de son protégé avec Caroline d'Érigny qui le préoccupait si fort? C'est ce que se demandait Réné, après que le roi Misère l'eût quitté, quand, de rechef, on frappa à la porte de son atelier.

— Entrez! cria-t-il avec humeur.

Il entendit la porte s'ouvrir, et ne fut pas médiocrement surpris de reconnaître son adversaire du matin, M. Anatole Delaunay.

— Comment! ne put-il s'empêcher de dire : c'est vous!

Il y avait dans cette exclamation beaucoup d'étonnement et aussi beaucoup d'impolitesse. L'artiste le sentit si bien qu'il se leva aussitôt, et s'avança au-devant du nouveau venu.

— Excusez-moi, Monsieur, balbutia-t-il, je m'attendais si peu...

— Non pas moi, monsieur, sourit Anatole, je m'attendais parfaitement à l'accueil que je reçois, et néanmoins je n'ai pas hésité.

— Ah ! fit Réné en fronçant les sourcils. Est-ce pour reprendre où nous l'avons laissée la conversation de ce matin?

— Oui et non, Monsieur Dorval. Je viens vous donner quelques explications qui, si j'avais pu vous les fournir plutôt, auraient en quelque sorte excusé ma conduite, et, surtout, auraient empêché une rencontre entre nous.

— Vous croyez? demanda l'artiste d'un air incrédule.

— J'en suis certain, répondit Anatole. Vous m'avez traité un peu... cavalièrement, reprit-il après une légère pause. Mon Dieu! je ne dis pas que je sois exempt des ridicules et des travers de la jeunesse. Ce qui me console, c'est que je ne suis pas le seul. Mais j'ai la prétention d'être un honnête garçon, et comme je vous sais honnête aussi, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous éclairer sur certains détails que vous ignorez assurément, dussé-je encourir de nouveau les vivacités de votre tempérament.

— S'agit-il encore de la fille du roi Misère?

— Toujours, Monsieur. Ce que je vais vous dire, j'ai cru devoir le cacher à mes seconds. Cherville seul en est instruit, mais nous gardera le secret. Il avait été témoin de la violence dont vous m'aviez rendu victime; je devais, pour qu'il prît ma cause en main, me justifier à ses yeux, comme j'espère le faire aux vôtres.

Réné ne protesta pas. Ce préambule l'intriguait fort.

— Vous êtes, Monsieur Dorval, poursuivit Anatole, un de ceux à l'estime desquels je tiens le plus. On m'a conté votre passé, vos luttes gigantesques avec le besoin, j'ai pour vous un respect infini, et, ce qui m'étonne un peu, une très-vive sympathie. Or, je me suis dit qu'il serait dommage que tant d'avenir et de talent échouât contre l'inconséquence d'une femme. Vous aimez Gabrielle...

— Pardon! interrompit brusquement l'artiste, mais...

— Je vous ferai remarquer que je ne vous interroge pas,

que je fais une simple supposition, que je puis me tromper, mais laissez-moi l'admettre un instant. Je crois vous connaître assez pour savoir que vous n'êtes pas homme à ne chercher auprès d'une femme que des jouissances matérielles et passagères. Si donc, c'est votre avenir, votre cœur tout entier, que vous mettez aux pieds de cette femme, et si cette femme est Gabrielle, je ne viens ici que pour vous dire : « Prenez garde, Monsieur ! Il y a autour de cette jeune personne un mystère inquiétant, que le monde, et moi-même, avons interprété d'une manière fâcheuse. »

Réné devint subitement livide. M. Delaunay s'en aperçut.

— Je me suis peut-être trop hâté de croire au mal, continua-t-il, mais, quoique je sois plus jeune que vous, je me figure avoir plus vécu. C'est tout simple. Mon père était riche, il bourrait mes poches d'argent ; ma mère en faisait autant de son côté, je n'avais qu'à me laisser glisser sur la pente. Je n'ai pas lutté comme vous. Je ne me suis privé de rien, j'ai gaspillé mon or et ma jeunesse dans tous les carrefours de Paris. Je ne crois pas facilement à la vertu, parce que je ne l'ai jamais rencontrée. Sans doute je me suis constamment mal adressé.

Cependant, sur votre parole, j'avais foi en la fille du roi Misère, lorsqu'un jour, peu de temps après l'éloquent plaidoyer que vous aviez débité en sa faveur, je la rencontrai gravissant les hauteurs de Montmartre...

— Ah ! fit Réné, qui se pencha curieusement.

Il se rappelait, lui aussi, avoir délivré la jeune fille, dans la rue Lepic, des insolences du saltimbanque.

— J'essayai de lui parler, reprit Anatole, mais je me plais à reconnaître qu'elle me reçut avec sa froideur ordinaire. Elle me salua et me tourna les talons. J'étais piqué au vif, je la suivis. Elle entra dans la maison portant le n° 31. Je montais bêtement ma faction à la porte, quand un homme d'assez mauvaise mine, qui m'a dit habiter le quartier, et qui avait remarqué l'échec que je venais de subir, vint à moi et me proposa de m'instruire dès le lendemain des faits et gestes de la jeune fille.

Sans me rendre bien compte de ce que je faisais, j'ac

tai. Or, selon lui, la fille du roi Misère était aimée par vous, par moi, et nous trompait tous les deux au profit d'un homme que je n'ai pas vu sans surprise figurer ce matin parmi vos témoins, le docteur Lasserre.

— C'est impossible ! s'écria Réné, obéissant à son premier mouvement.

Puis, tout à coup, il se souvint qu'il avait remis un jour à Gabrielle une lettre pour le docteur, et qu'aucun d'eux ne lui avait dit ce qui en était résulté. Il laissa retomber sa tête et ses bras avec découragement.

— Vous comprenez, poursuivit Anatole, que je n'étais pas homme à m'en rapporter aux renseignements fournis par le coquin que j'avais payé. Je me doutais déjà que Gabrielle ne vous était pas indifférente, mais je ne connaissais nullement M. Lasserre. Aussi, je me rendis quelques jours après dans la maison, et j'acquis la certitude que l'appartement avait bien été loué par le docteur, qu'il avait payé le premier mois d'avance, que la jeune fille y venait régulièrement tous les jours, vers deux heures, et n'en sortait que vers quatre heures.

J'appris en outre que le logement était habité par une vieille femme, que le docteur y avait installée, et dont vous pouvez, comme moi, vous expliquer la honteuse complicité. Voilà ce qui est vrai, ce que j'affirme; voilà ce qui a contribué à diminuer considérablement le respect que j'avais pour la fille du roi Misère; voilà enfin ce que, dans votre intérêt, j'ai cru devoir vous révéler.

Quant aux interprétations que j'ai tirées de ce concours de circonstances accablantes, je souhaite qu'elles n'aient aucun fondement; mais avouez que si elles sont justes, nous avons été bien sots de nous couper la gorge, et que, vous ou moi, nous le serions encore davantage de donner notre nom à la maîtresse de M. Lasserre.

Réné était littéralement atterré. Ces explications, qui lui arrivaient juste au moment où il avait demandé la main de Gabrielle, cette démarche spontanée de M. Delaunay, la noblesse avec laquelle il avait oublié de sanglantes injures, le souvenir des lettres anonymes qu'il avait reçues, les coïncidences irréfutables que ce récit avait éveillées en lui, confondaient le jeune peintre.

— Je vous remercie, dit-il avec un sourire dont il s'efforçait en vain de dissimuler l'amertume, de la générosité avec laquelle vous êtes venu à moi. Je vous avais mal jugé, M. Delaunay ; je reconnais que sous votre insouciante légèreté vous cachez un cœur loyal, et je regrette de l'avoir découvert si tard. J'espère comme vous, non pas tant pour vous et moi que pour le vieux Jacques, que nous sommes dupes d'apparences trompeuses, et que Gabrielle restera, comme par le passé, digne de nos respects.

A ces mots, il lui tendit généreusement la main. Anatole la serra avec une véritable effusion et se retira.

Réné demeura seul. Uue insurmontable prostration le terrassait. Gabrielle! le docteur Lasserre! les deux seuls êtres auxquels il eût voué une amitié réelle! Et ils le trompaient! Lui qui se croyait aimé, qui tout-à-l'heure encore rêvait au bonheur, à l'avenir...

Depuis longtemps la nuit était venue sans qu'il parvînt à sortir de l'anéantissement dans lequel il était plongé. Il aluma sa bougie et prit un livre, mais le livre s'échappa de ses mains ; il tenta de dormir ; mais, devant ses yeux fermés, passaient dans l'obscurité d'horribles cauchemars...

Le lendemain matin il avait la fièvre. Néanmoins, tourmenté par un invincible besoin d'activité, il se leva.

A neuf heures, il entendit frapper discrètement à la porte de son atelier.

— Elle! murmura-t-il. Est-ce qu'elle oserait?...

Au même instant, la porte s'ouvrit et Gabrielle parut.

Elle était pâle et abattue. Elle avait les yeux rougis, les paupières gonflées. On voyait qu'elle avait pleuré. Dès qu'elle parut, la sourde colère qui grondait au cœur de Réné s'évanouit.

— Vous venez prendre votre leçon? dit-il. Asseyez-vous.

— Non, répondit Gabrielle en secouant tristement la tête. Plus de leçons! Aujourd'hui encore elles m'ont servi de prétexte à venir ici, mais c'est la dernière fois.

— Comment? fit le jeune peintre d'une voix étranglée.

— Mon père m'a tout dit, reprit la jeune fille avec un sourire résigné. Je sais que vous m'aimez et que vous avez

demandé ma main. J'ai voulu vous témoigner combien je suis sensible à tant d'honneur, et vous annoncer moi-même qu'il faut renoncer à ces projets d'union.

— Ah! dit froidement Réné. Pourquoi?

— Parce que ce sêrait tuer le pauvre père Jacques, parce que j'ai vu sangloter ce vieillard à l'idée que j'allais me séparer de lui, parce que je me souviens des sacrifices qu'il s'est imposés pour moi, et que je considère que c'est justice de lui rendre le bien qu'il m'a fait.

— Et c'est à l'égoïsme du Roi Misère que vous vous dévouez si tranquillement? demanda Réné qui ne s'attendait pas à un refus, et qui croyait devoir lui attribuer un autre motif.

— Je ne veux pas analyser le sentiment qui anime mon père, répliqua Gabrielle. Je ne me souviens que d'une chose: c'est qu'il a failli devenir fou, en voyant de quelle ivresse mon cœur était pénétré. Je me rappelle aussi qu'enfant j'ai vécu heureuse, à l'abri du besoin, dans un milieu qui n'était pas le mien, tandis que lui, misérable, conspué, flétri, il traînait une existence indigente. C'est à lui que je dois ce que je suis, il est juste qu'il récolte ce qu'il a semé.

— Dites plutôt que vous ne m'aimez pas, gémit l'artiste.

— Je ne vous aime pas! s'écria la jeune fille en se croisant les mains et en levant les yeux au ciel. Mais vous êtes donc aveugle! Vous ne voyez donc pas que depuis un mois...

Elle s'arrêta subitement, confuse, rougissante.

— Après tout, je puis bien vous le dire, puisque c'est la dernière fois que je vous vois, reprit-elle tristement. Ah! vous êtes cruellement impitoyables, vous autres hommes! Vous flétrissez l'égoïsme des autres, et le vôtre n'a pas de limites. Vous voulez savoir que je vous aime? Eh bien! soyez satisfait.

Apprenez que depuis le jour où vous m'avez fait l'aveu de votre amour, je souffre et je pleure, que je passe de longues nuits d'insomnie, que mes traits se décomposent, que ma santé dépérit, attendant inutilement que vous tentiez auprès de mon père la démarche que vous avez faite hier, doutant de vous, de votre loyauté, essayant de bannir de ma pensée votre image qui s'y représentait sans cesse. Etes-vous con-

tent de savoir quels déchirements ont brisé mes forces? Que voulez-vous encore?

Faut-il vous dire que je me punis mille fois plus que vous en fuyant de mon plein gré les horizons ensoleillés que j'avais entrevus, que je vous aime, que je souffre, que je mourrai peut-être de douleur, loin de vous, obligée de fuir votre présence, d'eviter vos regards. Ah! Dieu sait, lui qui m'entend, que je préfère la mort aux tortures qu'il m'inflige. Qu'elle vienne, cette mort! Qu'elle vienne donc! Je l'attends.

L'exaltation, qui peu à peu s'était emparée de Gabrielle, s'éteignit tout à coup. Un déluge de larmes se fit jour à travers ses paupières; un hoquet convulsif s'échappait de son gosier, tandis que les sanglots soulevaient sa poitrine oppressée.

Oubliant les odieuses révélations que lui avait faites Anatole, Réné, transporté, radieux, se laissa tomber aux genoux de la jeune fille et couvrit de baisers sa main pâlie.

— Vivez, Gabrielle! suppliait-il, pour moi, pour vous, pour votre bonheur, pour votre père!...

Il perdait la tête; il aurait invoqué tous les saints du paradis. Ses lèvres ne se détachaient pas de cette main qu'on lui abandonnait sans songer à la reprendre.

Gabrielle se sentait défaillir. Un instant de faiblesse allait la livrer sans défense aux transports de celui qu'elle aimait... Elle en eut conscience et se leva, forte et résolue.

— Non, dit-elle énergiquement, en repoussant Réné par un mouvement nerveux, je ne faiblirai pas.

Elle fit au hasard quelques pas dans l'atelier, uniquement pour dissiper l'ivresse des sens à laquelle elle avait failli succomber.

— Gabrielle! suppliait Réné. Écoutez-moi. Il est impossible que vous ayez ce triste courage...

— Je l'aurai répondit-elle fièrement.

— Et vous me laisserez souffrir sans pitié! Mais vous ne savez donc pas que c'est ma carrière, ma vie que brise votre inflexible volonté!

— Et moi? répliqua-t-elle simplement, n'est-ce pas aussi ma vie que je donne?

— Non, je ne le tolèrerai pas. J'irai trouver votre père, dit Réné avec feu, je lui reprocherai sa cruauté...

— De quel droit? l'interrompit la jeune fille. D'ailleurs mon père ne vous croira pas. Je lui ai dit que je ne vous aimais pas, je le lui répéterai devant vous, s'il le faut.

— Non, vous ne ferez pas cela! s'écria Réné avec égarement.

— Je le ferai, mon parti est irrévocable...

— Ah! gronda l'artiste, je vous disais bien que vous ne m'aimiez pas! Et qui sait?... ajouta-t-il amèrement.

Gabrielle se tourna vers lui et le regarda en face, comme pour lire sa pensée dans ses regards.

— Achevez, fit-elle sans le quitter des yeux.

— Peut-être en aimez-vous un autre... avança Réné sans oser la regarder en face.

— Le docteur Lasserre, n'est pas? demanda cyniquement la jeune fille.

— Eh bien! oui. Lui, puisque vous l'avez nommé...

— Ah! c'est le comble! ricana Gabrielle. Il a fallu que vous vous fassiez l'écho de cette calomnie... comme Cherville, poursuivit-elle avec mépris. Mais de quelle fange êtes-vous donc pétri pour concevoir de telles infamies et me les cracher au visage? Oui, vraiment! vous avez bien fait de vomir contre moi cette insulte suprême; car, maintenant, c'est sans regret que j'accomplirai mon sacrifice.

A ces mots, sans laisser tomber un regard sur le jeune peintre, elle se dirigea vers la porte.

— Pardonnez-moi! gémit Réné en se précipitant au-devant d'elle. Vous voyez bien que, moi aussi, la douleur me rend fou.

— Vous voulez dire qu'elle vous rend lâche, dit froidement Gabrielle.

— Eh bien! oui, je suis lâche, cruel, impitoyable, sanglota l'artiste. Oui, je mérite votre courroux, votre mépris, mais délivrez-moi de ces angoisses, prenez en pitié ma jalousie, ne me quittez pas ainsi, je vous en prie, Gabrielle, à deux genoux!

Et Réné se laissa tomber devant la jeune fille, dans l'humiliante posture qu'il s'imposait.

— A deux heures, je viendrai vous demander votre bras, dit Gabrielle qui l'écarta de la main et passa outre.

V

CE QUE GABRIELLE ALLAIT FAIRE A MONTMARTRE

Réné demeura littéralement pétrifié de cette proposition inattendue. L'heure que venait de lui indiquer la fille du Roi Misère, était précisément celle qu'Anatole lui avait désignée, comme étant le signal des visites quotidiennes de Gabrielle à l'appartement de la rue Lepic. Que voulait-elle donc faire? Avait-elle résolu de se justifier aux yeux de l'artiste des médisances qu'on lui avait rapportées? Il l'espéra, et, sur-le-champ, s'évanouirent les soupçons que les lettres du saltimbanque et les révélations de M. Delaunay lui avaient inspirés.

Il ne se trompait pas. Effrayée des conséquences qu'entraînait le mystère dont elle avait voulu s'entourer, outrée des perfides insinuations de Cherville, désespérée qu'une accusation aussi vile pesât sur elle avec quelque semblant de vérité, et fût parvenue jusqu'aux oreilles de celui qu'elle aimait, Gabrielle répudiait enfin le secret que sa timidité avait gardé.

La veille, elle avait mis dans sa confidence le roi Misère. Aujourd'hui, elle était décidée à désabuser Réné. Vis-à-vis de ces deux affections-là seulement, elle avait à cœur de se défendre. Quant à Cherville et à Delaunay, peu lui importait l'opinion de ces écervelés.

Lorsque, tremblante, et craignant les reproches de son père, elle lui raconta quelle sympathique pitié l'avait entraînée et lui avait fait acheter la liberté de la folle qu'ils avaient visitée ensemble à la fête de Saint-Cloud, le vieux Jacques, qui, d'après les réticences de sa fille, redoutait un aveu plus

terrible, l'attira sur sa poitrine en poussant un soupir de soulagement.

— Comment! dit-il avec joie. C'est d'une œuvre de charité que tu te cachais envers moi! Tu as pu penser que je te blâmerais d'être généreuse et bienfaisante! Mais l'argent que tu gagnes est à toi, chère enfant. Tu peux en disposer à ta guise...

— Vrai! vous m'approuvez, père? s'écria Gabrielle transportée.

— Non-seulement je t'approuve, mais si tes ressources sont insuffisantes, je t'aiderai. J'ai, grâce à toi, quelques économies, je te les donne. Je suis si heureux que je voudrais ne voir souffrir aucun de ceux à qui tu t'intéresses.

— Oh! alors, nous nous entendrons à merveille, fit la jeune fille avec expansion. Mais, attendez je ne vous ai pas tout appris.

— Encore un autre secret? dit Jacques en souriant.

— Non, c'est toujours le même. Vous allez voir. Ah! d'abord, il faut que je vous dise que ma protégée se nomme Geneviève. Si vous saviez de quelle singulière façon j'ai découvert son nom, vous ne le croiriez pas. Je vous le dirai, mais... tout à l'heure. Donc, j'aurais été très-embarrassée de Geneviève, si M. Dorval ne m'avait remis pour le docteur Lasserre une lettre de recommandation, à laquelle celui-ci fit plus honneur que M. Réné et moi ne l'aurions espéré.

Le jour même où je l'amenai à Paris, ma protégée fut installée par nos soins à Passy, dans une maison de santé fort propre et fort agréable d'aspect. Ce fut là que, pendant quinze jours, j'allai visiter la malheureuse que j'avais recueillie. Mais, outre que cette maison était beaucoup trop éloignée, le séjour n'en était pas fait pour rappeler la malade à la raison; moi-même, il me répugnait d'en franchir le seuil.

Dans le jardin qui l'entourait, je voyais errer tant de souffrances, des cris si perçants et si épouvantables s'échappaient parfois des chambres voisines, que je fis part au docteur de l'insurmontable dégoût que j'éprouvais. Il le comprit sans peine, car, sans m'en prévenir, désireux de concourir pour sa part à l'œuvre que j'avais entreprise et que, sans lui, je ne pouvais mener à bien, il loua à Montmartre, au numéro

31 de la rue Lepic, un appartement meublé, dont il paya d'avance le premier mois.

La maladie de Geneviève était douce. Elle était plutôt atteinte de paralysie mentale que de folie. Seulement elle avait besoin de beaucoup de ménagements. Voilà pourquoi le docteur avait choisi un appartement qui se trouvât à proximité du mien, et dans lequel je pusse me rendre chaque jour inaperçue, ainsi que j'en avais manifesté le désir. Les nombreuses occupations de M. Lasserre ne lui permettaient pas de donner à la malade les soins qu'exigeait son état. Il fallait de toute nécessité que ce fût une femme qui remplît cette fonction délicate. Je m'en chargeai sans hésiter.

Mes épargnes étaient peu de chose. Elles ne me permettaient pas de placer quelqu'un auprès de Geneviève; elles n'auraient même pas suffi à pourvoir à ses besoins, si, par l'intermédiaire de M. Dorval, la Providence n'était pas venue à mon secours. Les cinq cents francs que me força d'accepter M. Delaunay père, comme complément du salaire que j'avais déjà reçu, arrivèrent fort à point pour achever l'installation de ma protégée.

Depuis cinq semaines qu'elle habite ce petit logement, je vais chez elle tous les jours, une fois au moins, et le docteur y vient de son côté assez régulièrement. Le matin même, quand vous ne déjeunez pas avec moi, je trouve parfois le temps de m'échapper et d'aller passer un instant auprès de la pauvre femme. Sa santé est à peu près rétablie. De triste et sombre qu'elle était, elle est devenue souriante et affable. Elle parle peu, mais, insensiblement, ses souvenirs se réveillent; elle retrouve les noms des objets familiers, qu'elle semblait avoir oubliés.

Nous n'avons encore pu obtenir d'elle aucun éclaircissement sur son passé, mais, avec moi surtout, elle cause assez volontiers. Enfin, ce que le docteur considère comme un grand point, j'ai découvert son secret. La malheureuse mère a perdu son fils! C'est probablement cette douleur qui a affaibli ses facultés. Ce fils est-il mort? N'est-il que séparé d'elle? C'est ce que je n'ai pu approfondir jusqu'à ce jour.

Ce qui m'a le plus surprise, ce qui m'intrigue le plus aujourd'hui encore, c'est que je n'ai pu obtenir de cette femme

qu'elle m'avouât son nom véritable. Celui de Geneviève, elle ne pouvait pas me le cacher ; elle y a répondu dès que je l'ai prononcé. Mais elle en a un autre. Lequel? Ne se le rappelle-t-elle réellement pas? Refuse-t-elle de le faire connaître? Je l'ignore. Des doutes étranges germent en moi.

Quand elle est calme, lucide, elle a de grands airs de dignité qui m'imposent. Non pas cette raideur hautaine qui semble vouloir vous contraindre au respect, mais cette distinction native, cette aristocratie de race, qui sont en quelque sorte indéfinissables, et que je retrouve cependant en elle, dans ses attitudes, dans ses regards, dans ses gestes. Elle ne dit ni oui ni non comme les autres. Il semblerait qu'elle mette une sorte de condescendance bienveillante à approuver ou à contredire. Peut-être suis-je un peu devenue folle à son contact, mais il y a des moments où je me persuade que je suis en face d'une grande dame...

A ces mots, le roi Misère ne put réprimer un sourire. Gabrielle s'en aperçut.

— Je vous le jure, père! affirma-t-elle avec enjouement. Mon Dieu! vous savez bien que les femmes ont toujours un penchant à croire au merveilleux. Ainsi, moi, il me semble que si je n'étais pas votre enfant, et si le hasard m'avait fait tomber entre vos mains, je me figurerais volontiers que je suis la fille d'un gentilhomme, d'un prince, d'un roi même... Pourquoi pas?

Et la jeune fille partit aussitôt d'un joyeux éclat de rire, comme pour se moquer la première des fantaisies que son imagination faisait éclore, mais, subitement, son rire s'éteignit. Elle se pencha vers Jacques:

— Qu'avez-vous, père? demanda-t-elle avec intérêt.

En effet, le roi Misère était pâle et sur le point de défaillir. Un tremblement nerveux agitait ses membres et pas un son ne s'échappait de son gosier contracté.

Gabrielle se leva prestement, trempa dans l'eau son mouchoir et l'appliqua ruisselant sur le front du vieux modèle.

— Ce n'est rien, prononça-t-il avec peine... J'étouffe... Il n'y a pas d'air dans cette chambre. Ouvre donc la fenêtre...

La jeune fille s'empressa d'obéir. Jacques se remit peu à peu de son indisposition.

— Continue, dit-il d'une voix plus ferme. Je t'écoute.

— Ah! oui. Où en étais-je donc? Je ne m'en souviens plus. Vous m'avez fait une telle peur... J'en tremble encore.

— Tu en étais à ceci, fit le roi Misère avec effort : Si je n'étais pas votre enfant, je croirais que je suis la fille de...

— Quelle plaisanterie! s'écria Gabrielle. Est-ce que c'est cela qui vous a fait mal?

— Par exemple! se défendit Jacques, toujours très-pâle.

— A la bonne heure. Du reste, je vous le disais il n'y a qu'un instant, je crois que je deviens un peu folle.

— Allons, achève, fit le vieillard avec une indulgente bonté.

— Eh bien! j'ai fini, dit la jeune fille, du moins en ce qui concerne ma protégée. Quand vous l'aurez vue vous en saurez autant que moi. Ce qui me reste à vous apprendre, ce que je voudrais vous cacher, et pourtant ce que je ne puis faire, c'est les motifs qui m'ont forcée à faire de vous le confident, et, je le vois, le complice de ma charité.

— Qu'est-ce donc? interrogea le Roi Misère avec sollicitude.

— Oh! d'abord, promettez-moi de ne pas vous fâcher. C'est par le mépris seulement qu'il convient de répondre à la médisance. Est-ce convenu? demanda Gabrielle.

— Soit! Je te le promets.

— Sachez donc que, sur ces apparences menteuses, on m'accuse tout simplement d'être la maîtresse du docteur Lasserre.

— C'est impossible!

— M. Cherville me l'a fait trop clairement comprendre pour que je puisse en douter.

— Le misérable! Ah! je lui ferai payer cher...

— Vous ne ferez rien du tout, l'interrompit la jeune fille. J'ai votre parole, je la garde. Mais ce bruit odieux pouvait se propager et venir jusqu'à vous; j'ai préféré prendre les devants et vous prémunir contre toute surprise. Quant à moi, il me suffit que vous m'aimiez, et, ajouta-t-elle, que vous m'estimiez.

Gabrielle ne croyait pas dire si vrai, en redoutant que cette calomnie se répandît dans le cercle restreint de ses

relations. Elle en avait eu la preuve, en allant le lendemain matin chez Réné lui faire part de l'héroïque résolution qu'elle avait prise. Aussi, quoiqu'elle affirmât au roi Misère que son amour et son estime lui suffisaient, elle ne put supporter la douleur de paraître coupable aux yeux de celui qu'elle aimait, et résolut de se justifier.

Elle se présenta chez Réné à l'heure qu'elle avait fixée. Celui-ci l'attendait avec une indicible impatience.

— Ainsi, vous m'avez pardonné? demanda-t-il.

— Pas encore. Répondez d'abord à la question que je vais vous poser : vous souvient-il qu'à la foire de Saint-Cloud, où vous étiez en joyeuse compagnie, vos amis sont allés voir, dans une baraque de saltimbanque, une malheureuse créature qu'on y exhibait en qualité de femme sauvage?

— Parfaitement, fit Réné, puisque j'ai refusé de me joindre à eux. J'ai l'horreur de ces monstruosités.

— Eh bien! j'y étais, moi, poursuivit Gabrielle, et cette femme a excité en moi une telle pitié, que j'ai acheté sa liberté du saltimbanque chez qui elle vivait.

— Ah! je devine maintenant... c'est chez elle que vous allez me conduire?

La confusion de Réné ne saurait se décrire. Il s'expliquait à présent les sorties régulières de Gabrielle et l'intervention du docteur Lasserre, dont il connaissait la science spéciale.

Arrivée à la porte de la maison, Gabrielle prit les devants et s'arrêta au premier étage. Elle tira de sa poche une clef qu'elle fit jouer dans la serrure, et entra. Réné la suivit.

Il traversa d'abord une petite pièce, servant d'antichambre, et pénétra dans une seconde pièce, un peu plus grande, qu'à la rigueur on pouvait appeler un salon.

— Asseyez-vous, lui dit Gabrielle, tandis qu'elle ouvrait une troisième porte, et disparaissait dans la chambre voisine.

René jeta les yeux autour de lui. Le mobilier se composait d'objets disparates et d'assez mauvais goût, mais d'une irréprochable propreté. A travers les fenêtres, qui s'ouvraient sur la cour, il entrevit un jardin, des lilas, et un arbre, un seul, un marronier.

Ce bouquet de verdure, déjà fané par les rigueurs de la saison, reposait pourtant doucement la vue. L'appartement

était tranquille, les bruits du dehors n'y parvenaient que très-affaiblis.

Par la porte entrebâillée, le jeune peintre entendait la voix fraîche et douce de la jeune fille, à laquelle répondait parfois une autre voix plus grave.

En ce moment, la sonnette de l'appartement fut ébranlée.

— Allez! pria sans façon Gabrielle, en avançant sa tête blonde, ce doit être le médecin.

Elle disparut aussitôt. Réné obéit et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit.

— Tiens! vous ici? fit le docteur en l'apercevant.

Si l'artiste avait pu conserver une arrière-pensée, la joie et la franche cordialité avec laquelle son ami lui tendit la main auraient dissipé ses moindres soupçons.

Le docteur demeura avec lui au salon, attendant, suivant son habitude, que la jeune fille amenât la malade. Enfin parut Gabrielle, conduisant par la main Geneviève.

— Chère Madame, dit-elle en désignant le jeune peintre, j'ai l'honneur de vous présenter M. Réné Dorval, un homme de talent et, ce qui vaut mieux, le meilleur de nos amis.

La pauvre folle s'arrêta court, et fixa longuement l'artiste. Elle ne songea ni à saluer ni à prononcer une parole gracieuse. Elle porta vivement ses deux mains à son front, et son visage se contracta.

— Réné... murmura-t-elle. Réné... où donc ai-je entendu ce nom?

Elle parut interroger péniblement ses souvenirs.

— Dorval, reprit-elle... Dorval... non, je ne connais pas...

De son côté, le jeune peintre, qui s'était levé, ne quittait pas des yeux l'infortunée.

— Comment se nomme-t-elle? demanda-t-il à voix basse.

— Geneviève, répondit le docteur sur le même ton.

— Et pas d'autre nom?

— Non, ou du moins nous n'avons pas pu le connaître.

— Oh! c'est étrange! fit Réné, dont le regard fouillait les traits de la malade; il me semble que j'ai déjà vu cette femme.

— Vraiment! s'écria le docteur. Où? Combien y a-t-il de temps?

— Je ne sais... je...

— Cherchez bien. Le moindre indice nous serait d'un puissant secours.

Réné consultait en vain sa mémoire, pendant que le docteur observait tour à tour la folle et l'artiste, et que Gabrielle interdite n'osait faire un mouvement.

— Non, dit enfin le jeune peintre, j'ai beau chercher... Je suis le jouet de quelque ressemblance... je ne me rappelle pas...

— N'est-ce pas au Havre? C'est là que vous avez été élevé, je crois? demanda la jeune fille.

— En effet... c'est peut-être là... Elle y a donc habité?

— C'est dans les environs du Havre qu'elle a été recueillie. Il est probable qu'elle a demeuré dans cette ville, car ce nom revient souvent sur ses lèvres.

— C'est possible, fit Réné; mais mes souvenirs sont trop vagues pour que je puisse rien préciser.

— Vous ai-je dit, reprit Gabrielle, que le jour où M. Cherville et ses amis sont entrés dans la baraque, un officier de marine, qui les accompagnait, lui a adressé quelques mots en langue indienne et qu'elle lui a répondu?

— Non, mais je l'ai entendu dire par ces messieurs.

— Est-ce que vous croyez qu'elle est véritablement indienne?

— Assurément non, affirma Réné. J'ai vu beaucoup d'Indiennes en ma vie, et je certifie que cette femme n'en a ni le type ni la couleur.

— J'en étais sûre! s'écria victorieusement Gabrielle.

— Il y a d'autant moins à en douter, appuya le docteur, qu'elle a certainement habité Paris avant de tomber entre les mains de ceux auxquels nous l'avons enlevée. Combien y a-t-il de temps? C'est ce que nous ignorons.

— Je m'aperçois, dit Réné, que vous ne savez pas grand' chose.

— Parbleu! supposez-vous, sans cela, que nous n'aurions pas fait toutes les tentatives en notre pouvoir pour dissiper les ténèbres qui enveloppent cette triste existence? Voilà pourquoi je vous disais et je vous répète : « Cherchez bien. »

La foudre jaillit d'une étincelle, la vérité peut jaillir d'un mot.

— Je verrai, je chercherai encore, fit Réné, confus de son impuissance; mais, pour le moment, tout m'échappe...

Cette conversation s'était faite à demi-voix, mais non pas si bas qu'elle n'eût pu être entendue par Geneviève. Cependant, elle ne parut pas y prêter la plus légère attention. Assise dans le fauteuil où l'avait placée Gabrielle, elle ne détournait pas ses regards du jeune peintre, qu'elle continuait à dévisager avec persistance.

— C'est singulier! glissa la jeune fille à l'oreille du docteur; voyez donc comme elle regarde Réné. On dirait qu'elle aussi l'a déjà vu et cherche à le reconnaître.

— Ou je me trompe fort, approuva le docteur, ou ces deux personnes se sont rencontrées.

VI

DANS LEQUEL LE GOUVERNEMENT JOUE UN ROLE

Le docteur ne jugea pas à propos de prolonger outre mesure cette visite pénible. La présence de Réné, loin d'avoir exercé sur la malade un effet salutaire, l'avait au contraire surexcitée au point que le médecin ne put pas tirer d'elle un mot raisonnable. Il se leva, prit le bras de Réné, salua silencieusement Gabrielle, et la laissa seule avec Geneviève.

Les deux amis regagnaient Paris. Chacun d'eux était absorbé dans des réflexions différentes. L'un, l'artiste, jeune, ardent, l'imagination frappée de ce qu'il venait de voir, heureux au delà de toute expression d'avoir acquis la preuve de l'innocence de Gabrielle; l'autre, le médecin, froid, observateur, calculant d'avance le parti qu'il pourrait tirer de cette rencontre

Ils arrivèrent ainsi, sans avoir échangé une parole, jusqu'à la rue de Laval.

— Entrez-vous un moment chez moi? demanda Réné.

Avant de répondre, le docteur tira sa montre.

— Ce serait de grand cœur, dit-il, mais je n'ai pas le temps.

— Je le regrette. Vous devenez rare, cher ami; j'aurais pourtant bien voulu vous faire voir le tableau que je viens d'achever.

— Eh bien! je reviendrai dans quelques jours, je vous le promets.

— Dépêchez-vous alors, car peut-être ne sera-t-il plus dans mon atelier.

— Il est donc vendu? A qui?

— A M. Arthur.

— Alors, j'entre, dit gaiement le docteur. Mes malades attendront.

Lasserre examina les objets de toute nature que la patience et le goût de son ami avaient entassés, puis il arriva en face de l'*Orage*, que le peintre venait de terminer.

— Oh! c'est admirable! s'écria-t-il. C'est saisissant!

— N'est-ce pas? fit l'artiste avec une orgueilleuse naïveté.

Le docteur s'était posé devant le tableau; il en étudiait les détails, quand on frappa à la porte de l'atelier.

— Entrez! cria sans se retourner Réné qui observait avec inquiétude les impressions qui se réflétaient sur le visage de Lasserre.

La porte s'ouvrit, et les deux amis aperçurent un homme vêtu d'une de ces livrées, telles qu'en font porter à leurs employés subalternes les maisons de banque et les grandes administrations.

Cet homme tenait à la main un large pli cacheté.

— M. Réné Dorval? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit le peintre en faisant un pas en avant.

Le garçon de bureau lui remit la lettre et s'éloigna.

Réné brisa le large cachet qui fermait l'enveloppe et devint pâle. Sur le papier gris qui recouvrait la lettre, il avait lu ces mots tracés par un timbre mobile : *Surintendance des Beaux-Arts*.

Sa main tremblait en tenant la feuille que parcouraient ses yeux humides.

— Oh! c'est trop! c'est trop! fit-il à deux reprises.

Il se sentait défaillir. Il se laissa tomber sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous donc? interrogea le docteur en se rapprochant.

— Lisez, répondit Réné, en lui tendant la lettre.

Lasserre la lut rapidement.

— Bravo! s'ecria-t-il avec joie. Je vous disais bien que c'était une commande! Il est vrai que je ne croyais pas tomber si juste. Et du gouvernement encore!... Vous l'avez donc sollicitée?

— Je n'ai jamais mis les pieds au ministère, répondit René.

— Mais vous y avez des amis?

— Je n'y connais personne.

— Alors, je n'y comprends plus rien! fit le docteur.

— Eh! parbleu! ni moi non plus, éclata Réné. Croyez-vous que je m'explique davantage les événements auxquels je suis mêlé depuis quelque temps? Comment! il y a trois mois, je végétais, pauvre, obscur, inconnu, réduit à donner des leçons de dessin pour manger, et voilà que sans transition, sans qu'il se soit fait autour de mon nom un de ces bruits éclatants qui violentent l'indifférence publique, il me pleut des commandes et des billets de mille francs, à ne savoir qu'en faire! Est-ce que vous trouvez cela naturel, vous?

— Naturel... naturel... balbutia le docteur. Je ne sais pas, moi. Qu'est-ce que vous supposez donc?

— Rien, car le règne des fées et des enchanteurs est fini; sans cela, je serais disposé à croire qu'un génie bienfaisant s'est mis en tête de faire prospérer mes affaires.

— Pourquoi pas? répliqua le docteur. Mais, voyons? reprit-il d'un ton sérieux. N'avez-vous personne dont les soins et la sollicitude aient pu obtenir pour vous de tels résultats?

— Le baron de la Vigerie, mais il n'est pas à Paris. D'ailleurs sa généreuse bonté m'a soutenu pendant trois ans sans se cacher, pourquoi ferait-il du mystère aujourd'hui?

— Et M. Arthur! fit Lasserre.

— M. Arthur! répéta Réné. Pourquoi? A quel titre? Je sais bien que cet homme est une énigme vivante, mais je sais aussi que, depuis vingt-trois ans, il n'a pas quitté le château

qu'il habite, qu'il ne voit et ne reçoit personne. Quel intérêt le ferait agir en ma faveur?

— Alors laissez-vous faire, et à la grâce de Dieu!

— Il le faut bien. Cependant, je me souviens à présent... Oui, mais quelle probabilité?...

— De quoi vous souvenez-vous? insista le médecin.

— Il y a quelques jours, un homme âgé, d'extérieur plus que convenable, mais que je n'avais jamais vu, est venu ici et m'a prié de faire pour lui deux tableaux. Il m'a demandé si j'avais déjà exécuté quelques travaux pour le compte de l'État, et, comme je m'en défendais :

— Cela peut venir, a-t-il répondu.

— Et c'est venu, ajouta Lasserre. Comment se nomme cet individu?

— Je le lui ai demandé, mais il m'a répondu que son nom ne m'apprendrait rien, qu'il n'habitait pas Paris...

— Et les tableaux que vous devez lui faire? interrogea le docteur.

— Il viendra les chercher lui-même, m'a-t-il assuré.

— Au diable, alors! fit vivement Lasserre. Vous êtes bien bon de vous tourmenter. Allons! mes félicitations sincères. Je m'en vais, vous m'avez retenu trop longtemps...

— C'est votre faute. On ne vous voit plus.

— Non. C'est la faute de mademoiselle Lacour. Elle m'avait si bien recommandé le secret vis-à-vis de vous, que je tremblais de le trahir en venant ici, mais aujourd'hui que vous êtes au courant, je me sens plus à l'aise. Quelle idée a-t-elle eue cependant de vous mener voir cette malheureuse créature?

— Je veux vous le dire, répondit Réné, je veux vous confesser de quelle odieuse pensée j'ai été coupable envers elle, envers vous...

— Envers moi! s'écria Lasserre avec étonnement.

— Oui, Gabrielle avait été suivie, épiée, et savez-vous de quelle façon on avait interprété ses visites à la rue Lepic?

— Je ne m'en doute même pas.

— On avait dit qu'elle était votre maîtresse.

— Et vous l'avez cru! fit le docteur d'un ton de reproche.

— Pendant un moment, je vous l'avoue.

— Alors, vous aimez Gabrielle.

— Je ne m'en défends pas.

— Et elle, vous aime-t-elle? Le savez-vous?

— Je l'ignore, répondit Réné en rougissant.

— Moi, je vous l'affirme, appuya le docteur. Il y a longtemps que je m'en suis aperçu et que je ne voulais pas vous le dire. Elle parle de vous en termes si éloquents, que la pauvre enfant se trahit à chaque mot, sans s'en douter. Peut-être même n'est-ce que cet amour qui est la cause du dépérissement où je la vois tomber depuis quelque temps.

— Est-ce votre conviction? demanda nettement l'artiste.

— Je ne puis pas dire que je sois convaincu, mais je le crois.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Parlez; que voulez-vous de moi?

— Une chose, une seule. Le roi Misère sait également quelles relations charitables vous ont rapproché de sa fille. Eh bien! ce que vous venez de me dire, ce que vous pensez, veuillez le lui répéter. Vous avez deux titres à le faire : celui de médecin et celui d'ami.

— De grand cœur, je vous le promets, répondit le docteur.

— J'y compte, fit Réné en lui serrant la main. Plus tard, vous saurez pourquoi.

Après avoir de nouveau regardé sa montre, Lasserre disparut précipitamment dans l'escalier.

Quand Réné fut seul, il réfléchit mûrement aux circonstances extraordinaires qu'il venait de signaler à son ami. Tant de bonheur lui semblait inouï, et il faut bien dire le mot : l'effrayait. Non pas qu'il ne se sentît de force à le supporter, mais il aurait désiré en connaître la source, et ne pas se heurter sans cesse à l'inconnu.

La lettre qu'il avait reçue le priait de passer dans les bureaux pour plus amples renseignements. Il ne pouvait pas y aller ce jour-là. Cinq heures venaient de sonner, quand le docteur avait pris congé de lui. Il attendit le lendemain avec impatience. Son imagination en éveil concevait des chefs-d'œuvre, son cœur battait de joie et d'espérance, des apparitions célestes peuplèrent son sommeil.

Quand le jour se leva, Réné jeta les yeux sur sa pendule. Il n'était que sept heures du matin! Néanmoins, il commença ses préparatifs. Il allait et venait, inquiet, agité, fiévreux. Il aurait voulu que Gabrielle fût là première à apprendre cette heureuse nouvelle, mais, fidèle à la conduite qu'elle s'était tracée, la jeune fille ne vint pas.

Ce fut une véritable douleur pour Réné. Depuis trois ans, sauf pendant les quelques jours qu'il s'était absenté pour faire des études d'après nature, il avait contracté l'habitude de voir chaque jour Gabrielle. Aujourd'hui, son adorable visage lui manquait. Il regardait d'un œil terne la place familière, à présent déserte, que la rieuse enfant affectionnait.

Quand il se présenta dans les bureaux du ministère, porteur de la lettre qu'on lui avait adressée, il fut introduit sans difficulté. Là, on lui fournit toutes les explications désirables relativement à la commande qu'il avait reçue.

Le sujet qu'il s'agissait de traiter était celui-ci : « Les Mages suivent dans la nuit l'étoile qui les conduit vers l'étable où le Christ va naître. »

Le tableau était destiné à l'église de X..., qu'on venait de construire, et qui devait être prochainement inaugurée. On priait Réné de se mettre à l'œuvre aussitôt qu'il le pourrait, et même, comme on lui voyait le bras en écharpe, on émit la crainte que cet accident ne causât un trop long retard.

L'artiste prétexta une chute, assura que dans quatre ou cinq jours il serait en état de travailler, et sur cette assurance formelle, on lui donna la grandeur exacte, en hauteur et en largeur, que sa toile devait avoir.

Quand il eut tous les renseignements nécessaires, Réné demanda par quelle faveur ou par quelle recommandation on avait songé à lui accorder un tel honneur?

— Il n'y a ici ni recommandation, ni faveur, lui fut-il répondu. Le gouvernement se plaît à encourager tous les jeunes talents; il est allé à vous comme il se serait adressé à tout autre ayant les mêmes titres que vous à sa bienveillance.

Réné essaya d'insister, mais n'obtint que la même réponse, amplifiée chaque fois de nouvelles banalités. Il n'y croyait guère, et pourtant il fut bien forcé de s'en contenter. Il se retira.

Chemin faisant, composant déjà son sujet et groupant ses personnages, une idée lumineuse jaillit tout armée de son cerveau. Il ne se dissimulait pas les difficultés d'une œuvre qui exigeait à la fois les aptitudes d'un paysagiste et celles d'un dessinateur émérite; mais ses études exceptionnelles ne redoutaient pas cette rude épreuve. Il éclairait déjà par la pensée cette nuit sombre où resplendissait l'étoile divine; à côté des rois, guidés par cette clarté céleste, il plaçait un jeune pâtre. Peu à peu, chacun de ses personnages revêtit une forme, un visage. Parmi les mages figurait le roi Misère; le jeune pâtre, c'était Gabrielle!

Réné espérait ainsi enfreindre la prohibition volontaire que Gabrielle avait imposée à leurs entrevues. En effet, Jacques pouvait-il refuser à l'artiste pour lequel il avait tant de respect et de reconnaissance ce qu'il aurait peut-être accordé à un étranger? Se défendrait-il de poser devant le peintre? S'opposerait-il à ce que Gabrielle posât près de lui, sous ses yeux? Réné voulut aussitôt en avoir le cœur net, et monta chez le roi Misère.

Ce n'était pas la première fois qu'il se présentait, et cependant sa visite produisit un véritable coup de théâtre. Gabrielle et Jacques se regardèrent, sans se donner la peine, l'une de cacher son embarras, l'autre son inquiétude.

— Bonjour, père Jacques, bonjour Gabrielle! fit délibérément Réné, comme pour mettre à l'aise ses deux interlocuteurs. Figurez-vous que vous avez devant vous le commencement d'un grand homme, qui vient de recevoir à l'instant une importante commande du gouvernement.

— Vraiment! s'écria la jeune fille, incapable de contenir sa joie.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, affirma l'artiste avec une gravité comique.

Il leur communiqua alors le sujet qu'on lui avait confié.

— Vous comprenez, poursuivit-il, que j'aurai besoin de vous, père Jacques.

— Je suis à votre disposition, monsieur Dorval, répondit le vieux modèle.

— J'y compte bien; mais ce n'est pas tout. Au milieu des

splendides costumes des rois Mages, j'ai l'intention de placer un jeune pâtre, un adolescent...

— Ce serait d'un heureux effet, approuva Jacques.

— Je suis enchanté que vous soyez de cet avis, continua Réné; car alors je suis sûr que vous m'accorderez la faveur que je suis venu solliciter.

— Une faveur... moi!... balbutia le roi Misère.

— Oui, ce serait de permettre que Gabrielle posât pour le pâtre en question, en votre présence, en même temps que vous, ce qui sera pour vous un double bénéfice, et pour moi une double satisfaction.

— C'est que... bégaya le vieillard, pris à l'improviste, ma fille n'a guère le loisir... en ce moment...

— Rassurez-vous, l'interrompit Réné, j'ai tout prévu. Je n'ignore pas que Gabrielle partage son temps entre les soins de votre intérieur, son travail et sa charité. Eh bien! venez tous les deux le matin, à neuf heures; que votre fille descende à l'atelier avec sa boîte, ses pinceaux... ce ne sera pas la première fois, n'est-ce pas? Et, de cette façon, chacun de nous se rendra service, sans qu'il vous en coûte autre chose qu'un léger dérangement.

Le vieux modèle ne savait quelle contenance garder. Il espérait que Gabrielle lui viendrait en aide, et refuserait de se prêter à cette combinaison; mais la jeune fille n'avait pas tous les héroïsmes. Elle n'était pas fâchée de concilier son devoir avec son amour. Elle baissait les yeux. Le sang courait sous sa peau fine et transparente, qu'il colorait d'un vif incarnat.

Le roi Misère comprit qu'une plus longue hésitation tournerait à l'impertinence. Il avait trop d'obligations à Réné pour oser décliner le premier service que celui-ci lui demandât.

— Puisque Gabrielle n'y voit pas d'obstacle, répondit-il, ce n'est pas de moi que vous pouvez craindre un refus. Nous sommes à vos ordres...

Quelque effort que fît Jacques pour appeler le sourire sur ses lèvres, on sentait qu'il n'avait prononcé qu'à regret ces paroles, et qu'il souffrait cruellement.

VII

QUEL ROLE LE DOCTEUR VINT PROPOSER A RÉNÉ

Réné fit semblant de ne pas remarquer le malaise évident du vieux modèle. Durant les quelques minutes qu'il prolongea sa visite, il ne toucha pas un mot de son amour pour Gabrielle, ni de la demande qu'il avait faite de sa main. Il fut aimable, spirituel, enjoué, si bien qu'il finit par persuader au roi Misère qu'il avait pris enfin son parti du refus qu'il avait essuyé.

La seule objection qu'osa soulever Jacques, fut l'impossibilité matérielle où Réné se trouvait de commencer dès le lendemain les séances, ainsi qu'il le voulait Il était hors d'état de tenir avant huit jours un crayon et un pinceau. Le roi Misère en profita pour faire observer à l'artiste qu'il était inutile, avant ce délai, de compromettre sa santé, de perdre son temps et son argent; et il déclara que, quant à lui, quelque désir qu'il eût d'obliger Réné, il ne se prêterait pas à cette folle combinaison.

Sous peine de se trahir et de perdre le fruit de sa ruse, le jeune peintre dut subir cette dure loi. Pourtant il regagna son appartement, le cœur plein de joie et d'espérance.

Ce qui lui pesait le plus, c'était l'inaction forcée où il se trouvait. Pour tuer le temps, il monta le lendemain chez Cherville, sans but apparent; mais, en réalité, dans l'espoir d'y rencontrer M. Delaunay.

Réné était paresseusement installé dans un fauteuil et regardait Cherville, qui confectionnait en ce moment un chef-d'œuvre apocryphe de l'école italienne, destiné par avance à un lord que, depuis longtemps, on berçait de l'espoir de découvrir cette merveille.

Réné n'avait que la peine d'écouter, car Cherville était un véritable moulin à paroles et ne tarissait sur aucun sujet.

De temps en temps, quand le moulin s'arrêtait, l'artiste

prononçait un mot, et, de nouveau, le moulin orienté reprenait son mouvement de rotation.

Cependant Réné commençait à se lasser de ce sempiternel bavardage, quand Anatole arriva en chantant le dernier air à la mode du cabriolant Offenbach.

En apercevant le jeune peintre, Delaunay fit un point d'orgue qui ne figurait pas dans la partition, et ne fut pas maître de sa surprise.

Cherville, redoutant quelque catastrophe, allait intervenir, lorsque, à son grand ébahissement, Réné se leva et tendit la main à Anatole.

— Je suis enchanté de vous voir, M. Delaunay, dit-il, car la dernière conversation que nous avons eue ensemble n'était qu'un feuilleton dont ni vous ni moi n'avions deviné le dénoûment.

— Ah! fit vivement Anatole, vous l'avez trouvé?

— Mieux que cela, monsieur, j'y ai joué un rôle.

— Et... y a-t-il indiscrétion à vous demander ce qui en est résulté?

— Aucune. Je ne suis même pas fâché de vous le dire en présence de Cherville, qui, lui aussi, a lu le feuilleton dont nous parlons.

Celui-ci ne comprenait rien à ce langage énigmatique. Évidemment, Anatole lui avait caché la démarche qu'il avait aite auprès de l'artiste.

— Ne cherchez pas plus longtemps, lui dit Réné, vous allez comprendre: la jeune fille dont nous parlions, il y a trois jours, va en effet quotidiennement au numéro 31 de la rue Lepic...

— Ah! j'y suis! fit Cherville en se frappant le front.

— L'appartement est bien loué par le docteur Lasserre; vos renseignements étaient exacts. Seulement, la vieille femme dont on vous a parlé est une malheureuse folle, que cette jeune fille a recueillie après avoir racheté sa liberté. C'est elle qui la soigne et la nourrit, elle qui a voulu que sa protégée quittât la maison de santé où on l'avait menée tout d'abord.

Ne devinez-vous pas maintenant ce que fait le docteur Lasserre auprès de ces deux femmes? Je crois vous avoir entre-

tenu de ses aptitudes spéciales à guérir le genre d'affection dont la malade est attaquée. C'est lui qui m'a conduit auprès d'elle et qui m'a ouvert les yeux. Voilà où en est actuellement le feuilleton que nous avons lu tous les trois. J'espère qu'il n'est tombé sous les yeux de personne autre. Si malheureusement je me trompais, je vous serais obligé, messieurs, de tenir au courant ceux que votre indiscrétion aurait pu induire en erreur.

Cherville et Anatole protestèrent à la fois par un geste de dénégation.

— Tant mieux! conclut Réné. Il est inutile, à mon avis, de s'excuser auprès de cette jeune fille, mais il sera bon de lui témoigner à l'avenir, par le plus profond respect, qu'on regrette les médisances dont on a souillé sa pureté.

— Parfait! dit laconiquement Cherville. On s'y conformera.

L'artiste s'éloigna quelques minutes plus tard.

Six jours se passèrent au milieu de l'oisiveté la plus pénible. Le docteur venait régulièrement panser la blessure de Réné, qui était à peu près guérie. Néanmoins il lui avait conseillé, par prudence, de garder deux ou trois jours encore l'écharpe qui soutenait son bras.

Sur ces entrefaites arriva le vieillard qui, tout récemment, s'était présenté chez le jeune peintre. Il ne s'aperçut pas tout d'abord que l'artiste était blessé.

— Le hasard me conduit à Paris aujourd'hui, dit-il, et j'ai eu la curiosité de savoir si vous aviez commencé les deux toiles que vous m'avez promises... Ah! pardon! s'interrompit-il tout à coup, vous êtes blessé! Vous vous êtes battu?

— Ce n'est rien, fit Réné, une piqûre insignifiante...

Un instant il crut s'être trompé. Il lui avait semblé que le vieillard avait pâli; mais plus il l'observait, plus il était convaincu de n'être pas le jouet d'une illusion.

Cette particularité le frappa. Cependant il ne poussa pas l'indiscrétion jusqu'à en faire la remarque à voix haute.

— Souffrez-vous? demanda enfin le vieillard.

— Non, monsieur, je vous remercie. Le docteur vient de m'annoncer que dans deux ou trois jours je pourrais continuer mes travaux.

— A la bonne heure! dit l'inconnu, qui reprit aussitôt

son ton habituel d'excessive courtoisie. Alors, vous pensez à moi?

— C'était mon intention, monsieur, mais il se présente une difficulté que je n'avais pas prévue lors de votre dernière visite. J'ai reçu, sans savoir comment ni par qui, une lettre de la surintendance des Beaux-Arts, qui me demande d'exécuter au plus tôt une toile importante, destinée à une église qu'on voudrait prochainement inaugurer...

— Ah! fit le vieillard, je vous en félicite sincèrement.

— Je vous en sais gré, monsieur, mais vous sentez bien que l'État est un client envers lequel, nous autres artistes, sommes obligés à de grands ménagements...

— De sorte, l'interrompit l'inconnu, que vous seriez forcé de faire passer cette commande avant la mienne?

— Il me serait impossible d'agir autrement, répondit Réné.

— Qu'à cela ne tienne, M. Dorval! Nous sommes gens de revue. Vos intérêts doivent prendre le pas sur mes fantaisies.

— Vous êtes d'une indulgence qui me confond, balbutia l'artiste. Quant aux arrhes de notre marché...

Le vieillard l'arrêta d'un geste.

— Gardez-les, dit-il, je n'en ai que faire, et vous tiens toujours pour engagé vis-à-vis de moi.

— Comme il vous plaira, monsieur, mais alors qu'il me soit donné de connaître celui dont je reste l'humble débiteur.

— A quoi bon? répliqua le vieillard avec un léger signe de contrariété. Rien n'est changé dans notre situation réciproque. Pourquoi y apporter une modification inutile, puisqu'elle ne vous servirait à rien? Mais n'allez pas pour cela vous égarer dans des conjectures hyperboliques. Je ne suis pas un mystère, comme la Trinité. Je suis pour vous un client, voilà tout. Remarquez que j'aurais parfaitement pu vous dire que je me nomme Durand et que je demeure à Carpentras. En seriez-vous plus avancé?

— Non, sans doute, riposta Réné, sur les lèvres de qui les paroles du vieillard amenèrent un sourire, mais j'aurais été heureux et honoré que votre confiance répondît à votre générosité.

— Quelle générosité trouvez-vous dans ce fait si simple d'un

homme qui achète et qui donne un à-compte? Aucune. De quel manque de confiance suis-je donc coupable, en ne vous donnant pas un nom que vous ne connaissez pas? Y tenez-vous absolument? Eh bien! Je m'appelle Bernard et j'habite place du Marché, à Carcassonne.

L'artiste regarda le vieillard en face et vit bien que celui-ci se moquait de lui. Mais il le faisait sur un ton de si parfaite urbanité, avec une aisance si charmante, que Réné ne pouvait pas s'en formaliser.

— Je n'insisterai pas, monsieur, dit-il avec déférence. Je resterai l'obligé de M. Durand ou de M. Bernard, à votre choix.

— Non, au vôtre, répliqua le vieillard en saluant avec grâce.

Réné le reconduisit jusqu'à la porte de son appartement.

Il était de mauvaise humeur. Ces petits mystères auxquels il se heurtait depuis quelque temps avaient fini par l'irriter. Il y a un mois, c'était M. Arthur; puis c'était M. de la Vigerie qui lui avait écrit : « Je m'occupe de vous; » aujourd'hui c'était ce vieillard. Pourquoi se trouvait-il mêlé à tous ces problèmes?

En outre, — coïncidence bizarre, — deux jours après la première visite de ce personnage, il avait reçu du gouvernement cette commande qu'il n'avait pas sollicitée. Or, personne avant cet inconnu n'avait agité cette question, et n'avait songé pour lui à cet excès d'honneur. Était-ce donc à ce protecteur mystérieux qu'il le devait?

Sur-le-champ, il se plaça devant sa table, et, d'une main encore mal assurée, il traça la lettre qui suit :

« Cher maître,

« Je suis souffrant et condamné à l'immobilité. Sans cela vous auriez été le premier à apprendre de ma bouche que la surintendance des Beaux-Arts vient de me favoriser d'une commande assez importante.

« En principe, c'est certainement à vous que je le dois. Mais vous n'ignorez pas plus que moi qu'il est certaines influences qui pèsent beaucoup plus dans la balance que le mince mérite qu'on peut avoir.

« Ces influences, je désirerais ardemment les connaître, d'autant plus ardemment qu'on me les a cachées, et que je soupçonne quelqu'un de les avoir mises en œuvre.

« Or, je ne voudrais pas que ma reconnaissance s'égarât. Je vous en supplie, faites la lumière au milieu de ces ténèbres; vous m'aurez obligé au delà de tout ce que vous pourriez concevoir.

« Je ne vous proteste ni de ma gratitude ni de mon dévouement, vous savez qu'ils vous sont acquis.

« Merci mille fois, et à vous de tout cœur.

« RÉNÉ DORVAL. »

Il fit porter cette lettre par un commissionnaire, et, le soir même, il reçut la réponse que voici :

« Mon cher élève,

« Votre protecteur mystérieux, c'est le marquis de Lostanges.

« Félicitations et amitiés sincères. »

Ce ne fut pas une révélation pour Réné, car ce nom ne lui apprit rien au premier abord. Mais, par un effet inexplicable, plus il répétait ce nom, plus il lui semblait l'avoir déjà lu ou entendu prononcer. Était-ce dans un livre? dans un drame? dans le monde qu'il fréquentait? Il ne se le rappelait pas au juste. C'était comme un souvenir vague, qui traversait sa pensée, mais qui ne prenait pas de corps.

Ce nouveau mystère brutal, patent, avéré, qui, comme les autres, échappait à son intelligence, n'était pas fait pour calmer l'irritation que lui causait son impuissance à pénétrer la vérité. Il essaya de se soustraire aux obsessions que tant d'obscurités provoquaient en lui ; mais il ne put y parvenir.

Le docteur Lasserre arriva fort à propos pour le distraire de ces pensées énervantes. Après avoir examiné la blessure de Réné, il se laissa choir sur le divan avec un bien-être inexprimable.

— Ah! fit-il en soupirant d'aise, aujourd'hui nous avons le temps de causer. Par bonheur, la liste de mes visites est épuisée. Je vous avais réservé pour la bonne bouche, et je

reconnais avec plaisir que mes soins vous seront désormais inutiles. Ne vous fatiguez pas trop le bras pour commencer et tout ira bien. Maintenant, avez-vous du nouveau?

— Oui et non, répondit Réné. Connaissez-vous le marquis de Lostanges?

— Non. Pourquoi?

— Parce que c'est à lui, paraît-il, que je dois les travaux que je suis chargé d'exécuter pour le ministère.

— Eh bien! se récria le docteur, est-ce que vous ne le connaissez pas?

— Pas le moins du monde.

— En vous donnant son nom, vous a-t-on donné aussi son signalement?

— Je n'ai pas songé à le demander ; mais je l'aurai aujourd'hui ou demain.

— Bien. Et Gabrielle, l'avez-vous vue?

— Pas encore. Elle devait donc venir ici?

— Je l'en avais priée, mais comme elle sait que je vous fais régulièrement ma visite, elle m'a chargé de la remplacer près de vous.

— En quelle qualité?

— Ah! mon cher, vous ne vous en douteriez jamais. Il faut que vous nous aidiez, nous comptons sur vous.

— En quoi? demanda curieusement le jeune peintre.

— Oh! c'est très drôle! commença le docteur. Vous vous rappelez bien cette malheureuse femme que je soigne, et chez laquelle je vous ai rencontré il y a huit jours?

— Assurément, dit Réné.

— A propos, la connaissez-vous, oui ou non?

— Non, je ne le crois pas. Et cependant mon doute persiste. Il me semble que son visage ne m'est pas inconnu.

— Eh bien! mon cher, je vais vous surprendre bien davantage, reprit le docteur. Dans les courts instants où ses facultés se réveillent, cette femme a laissé échapper une partie de son secret. En dehors des souffrances physiques qu'elle a certainement endurées, elle a été frappée d'une grande douleur morale : elle a perdu son fils.

— Ah! fit Réné qui tressaillit subitement.

— Ce fils est-il mort ou vivant? Nous l'ignorons. Mais

qui va vous paraître plus extraordinaire encore, c'est que ce fils portait le même nom que vous...

— Qui vous l'a dit? interrogea l'artiste avec anxiété.

— Elle, mon cher. Depuis le jour où vous êtes venu, où vous lui avez été présenté, où votre nom a été prononcé devant elle, ce nom est constamment sur ses lèvres. Vous souvient-il qu'en votre présence, elle l'a répété immédiatement après l'avoir entendu?

— C'est vrai, répondit Réné, dont l'attention fut soudainement frappée de cette observation du médecin.

— Eh bien ! mon ami, ce fils, qui s'appelait Réné comme vous, la malheureuse le demande à grands cris. Des larmes commencent à mouiller sa paupière, que la douleur a desséchée depuis un temps malheureusement inappréciable pour la science. Comprenez-vous ce que j'exige de votre bonté?

— Pas encore, balbutia Réné, qui s'efforçait de maîtriser l'émotion qui s'était emparée de lui.

— Nous voulons tenter une épreuve décisive, poursuivit Lasserre. Il faut que vous veniez avec nous, et que vous vous prêtiez à l'innocente comédie que nous avons imaginée, pour tâcher de ressusciter sa raison : il faut que vous l'appeliez ma mère.

— Ma mère! fit l'artiste avec tristesse. Ai-je jamais prononcé ces deux mots? Je ne me le rappelle pas.

— Répétez votre rôle à huis-clos, devant une glace, riposta gaiement le docteur. Quant à l'intonation, vous l'avez, je vous le garantis, je viens de vous entendre.

— Mais c'est tromper cette pauvre femme! se défendit Réné.

— Qu'importe? si c'est lui rendre la raison, la santé, la vie.

— Et si nous échouons?

— Quel malheur plus grand pouvons-nous redouter que l'anéantissement où elle est plongée? dit chaleureusement le médecin. La pauvre femme est épuisée, ses forces sont à bout, la folie furieuse n'est pas à craindre. Au contraire, si nous faisons jaillir l'étincelle qui, peut-être, couve encore sous les cendres refroidies, on peut, à force de soins, vivifier son sang, faire renaître ses forces, lui donner le calme, sinon le bonheur.

Or, je vous ai attentivement observés tous les deux le jour où vous étiez en présence, et, je vous le dis, il y a entre cette femme et vous une affinité qui m'a frappé. Quelque nom que vous attribuiez à cette influence insaisissable, elle existe, vous l'avez ressentie comme elle. Vous ne le nierez pas, je l'ai vu.

— C'est possible, accorda Réné, qu'agitait un trouble profond.

— Et vous refuseriez de nous seconder?

— Non. J'accepte, dit résolûment l'artiste.

— Alors, si vous le voulez bien, dès demain je viendrai vous prendre et nous commencerons l'épreuve.

— Soit! je vous attendrai.

— C'est convenu! fit Lasserre en se frottant vivement les mains. C'est curieux! j'augure bien de cette entrevue, moi. Et vous?

— Je ne vous cacherai pas qu'elle m'effraie un peu, répondit Réné, incapable de dissimuler plus longtemps.

— Cela se voit bien; mais n'allez pas prendre votre rôle trop au sérieux! N'entrez pas, comme on dit au théâtre, « dans la peau du bonhomme, » ce serait fatiguant.

A ces mots, le docteur se leva en riant, prit son chapeau, et se dirigea vers la porte.

— A propos, dit-il, je n'ai pas encore pu parler au roi Misère de ce que vous savez bien, mais je vous promets de ne pas trop tarder. D'ailleurs, j'ai su par Gabrielle que vous aviez trouvé le moyen de vous rapprocher d'elle. C'est elle qui posera pour le pâtre, n'est-ce pas? En voilà un berger qui vous donnera du mal et que vous recommencerez souvent! Adieu! ne vous dérangez pas. Et à demain... sans faute... ne l'oubliez pas!

Sa voix se perdit dans l'escalier avant que Réné songeât à l'accompagner.

Ce que venait de lui apprendre le docteur l'avait remué jusqu'au fond des entrailles. Était-ce bien possible? Cette femme auprès de qui il allait jouer le rôle d'un fils, avait perdu un fils qui portait le même nom que lui!

Elle avait habité Paris, c'est-à-dire la France, comme lui! On lui avait parlé indien et elle avait répondu. Elle avait donc

été leur prisonnière? comme lui! comme sa mère! Et il la retrouverait folle, arrachée par la pitié aux mains mercenaires qui l'exploitaient, vivant de la charité, de l'aumône!

Il sentit chanceler sa raison sous le poids de cette horrible possibilité.

Il lui semblait que si cette femme avait été sa mère, son cœur lui aurait sauté au cou. Il n'admettait pas qu'il fût possible que ses yeux ne l'eussent pas reconnue, et que tout son être n'eût pas frémi à son aspect. En vain, il creusa sa mémoire et mit ses souvenirs à la torture; il ne découvrit rien en lui, qu'une silhouette de femme jeune et belle, qu'il appelait ma mère; rien qu'une forme confuse, indécise, perdue dans les brumes lointaines de sa jeunesse oubliée.

Le lendemain, quand le docteur vint le prendre et le conduisit chez Geneviève, ils trouvèrent Gabrielle éplorée au milieu de l'appartement désert.

La folle avait disparu.

VIII

LA VENGEANCE DE POLYTE

En voyant entrer les deux jeunes gens, les pleurs de la jeune fille redoublèrent. Elle n'eut pas la force de se lever et de venir au-devant d'eux. D'un geste silencieux elle se contenta de leur montrer sur la table du salon un papier informe, maculé. Réné s'en empara et le parcourut avidement.

— Quelle audace! s'écria-t-il après en avoir pris connaissance.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement le docteur.

— Lisez! répondit l'artiste en lui tendant le billet qu'il froissait dans sa main crispée.

Le médecin le parcourut avec calme et sembla peser l'un après l'autre les mots dont il se composait.

A l'orthographe près, qui était toute de fantaisie, voici ce que contenait cette lettre :

« Enfin, je tiens ma revanche ! Si vous voulez revoir la folle, trouvez-vous demain à minuit, sur le chemin de halage, entre Asnières et Courbevoie, en face le château de Bécon, et apportez un billet de mille.

« Inutile d'ajouter que si vous préveniez *la rousse*, elle ne nous trouverait pas, et qu'en admettant même qu'elle soit plus rouée que nous, au moindre danger que nous courrions, la folle payerait la casse, fût-ce de sa peau. »

Pas de signature.

— Connaissez-vous cette écriture ? demanda le docteur à Gabrielle.

— Non, répondit la jeune fille ; mais je n'ai pas besoin de la connaître pour deviner quel est l'auteur de ce billet. Il s'est trahi avec tant d'impudence...

— Alors, quel est-il ?

— C'est Polyte.

— Lui ? le saltimbanque de qui vous avez acheté la liberté de cette malheureuse ?

— Lui-même. Il a découvert mon adresse et a appris qui j'étais. Une première fois il m'avait arrêtée dans la rue et menacée, prétendant avoir fait avec moi un marché de dupe, et exigeant un nouveau sacrifice. Cette fois M. Dorval m'avait débarrassée de lui, et je n'en avais plus entendu parler.

— Et moi, ajouta Réné, je lui avais offert une somme égale à celle qu'il avait reçue, mais il voulait davantage, et j'ai refusé de souscrire aux conditions qu'il me dictait.

— Alors, que faire ! fit Gabrielle avec accablement.

— Attendez, et ne vous découragez pas ainsi, que diable ! se récria le docteur. Voyons, dites-moi tout ce que vous savez.

— Moi, dit Réné, je ne sais rien.

— Quant à moi, reprit Gabrielle, je venais ici aujourd'hui avec de sinistres pressentiments. Je voulais vous faire part de la singulière visite que j'ai reçue ce matin même.

— De qui ?

— De la femme de ce misérable.

— Dans quel but est-elle venue chez vous ? Est-elle complice de son mari ?

— Au contraire. Elle venait me prévenir de me tenir sur mes gardes. Un instant j'ai eu l'idée de descendre chez M. Dorval pour lui demander conseil, mais, outre que je ne croyais pas à une catastrophe aussi imminente...

— Enfin, que vous a dit cette femme? interrogea le docteur.

— Voici, commença Gabrielle :

Je n'avais pas revu Eulalie depuis le jour où je lui avais proposé de recueillir Geneviève, ce à quoi elle s'était refusée énergiquement. Ce matin, en la voyant paraître, je supposais d'abord qu'elle venait de la part de son mari, pour renouveler auprès de moi ses tentatives d'intimidation, et je la reçus assez mal.

Elle le remarqua et sourit avec amertume.

— Oui, fit-elle tristement, je vous comprends, mais rassurez-vous, mademoiselle. Je ne vous dirai pas que ça ne m'a pas fait de peine quand j'ai su que mon gredin de mari vous avait vendu la pauvre folle, mais je sais que vous avez payé, je ne viens rien vous réclamer. D'ailleurs, comment la nourrirais-je aujourd'hui?

Mon mari m'a abandonnée pour courir les cabarets, j'ai dû renoncer à garder auprès de moi mes chers petits, je travaille et me suffis à peine... Vous le voyez, j'aime autant que la malheureuse soit auprès de vous...

L'infortunée Eulalie essuya une larme furtive.

Tout ça ne serait rien, continua-t-elle, si Polyte ne s'était pas lié avec un tas de chenapans qui, je le crains bien, lui feront faire quelque sottise.

Parfois il vient chez moi pour manger, quand il n'a plus le sou. Presque toujours il est ivre. Or, plusieurs fois déjà je l'avais entendu proférer des paroles menaçantes contre vous et contre un M. Réné qui, à ce qu'il paraît, l'a quelque peu rudoyé; mais hier, Polyte est arrivé chez moi dans un état de surexcitation effayante. Dans son ivresse, il a dévoilé certains projets dont je n'ai pu déchiffrer la nature, mais qui m'ont fait trembler pour vous et pour lui.

Sans doute, ses nouveaux amis lui avaient monté la tête, car je ne l'avais jamais vu en pareil état. Il m'a demandé de l'argent, je lui en ai refusé. Il s'est levé et s'est dirigé vers

moi, comme pour me frapper, mais je l'ai regardé d'un air... Il s'est arrêté brusquement, est sorti en refermant la porte avec violence, et en renouvelant contre vous ses menaces.

De tout cela que peut-il résulter? Je l'ignore, mais, à coup sûr, rien de bon. Polyte est devenu fainéant et ivrogne, il a des fréquentations qui m'épouvantent, et je frémis à l'idée qu'un jour...

Eulalie n'acheva pas sa phrase et posa sa main sur ses yeux, comme pour chasser une vision funeste.

— Bref, reprit-elle, je suis venue vous prévenir. Tenez-vous sur vos gardes, et si, par hasard, mes avis étaient impuissants à vous préserver, tant que vous le pourrez, je vous en supplie, mademoiselle, ménagez-le!

A ces mots la malheureuse femme saisit ma main qu'elle embrassa avec force, et se retira.

— Voilà ce que je comptais vous dire aujourd'hui, acheva Gabrielle, espérant qu'il serait temps encore de conjurer le malheur qui vient de nous frapper.

— Connaissez-vous l'adresse de cette femme? demanda Lasserre.

— A ma prière, et comme je la remerciais de sa démarche, elle me l'a donnée.

— Où demeure-t-elle?

— Rue Sainte-Thérèse, n° 61, à Batignolles.

— Bien! Par elle, peut-être, nous saurons où est son mari; mais, avant tout, il faut interroger le concierge de cette maison. L'avez-vous fait?

— Non, répondit Gabrielle; je n'y ai même pas songé.

Le docteur était le seul des trois personnes qui se trouvaient là qui eût conservé sa présence d'esprit. Gabrielle était anéantie. Réné était atterré. Tous ses rêves de la veille devenaient irréalisables. Et, comme il ne pouvait faire part ni au docteur ni à la jeune fille des espérances qu'il avait conçues, il s'efforçait, sans y parvenir, de dissimuler l'horrible déception qui lui brisait le cœur.

Lasserre était descendu chez le concierge, et, sans mot dire, avec une vigueur dont il ne se serait pas cru capable, l'avait pris par le bras et jeté au milieu du salon. Puis, il

s'était placé devant la porte et avait résolûment croisé ses bras.

— Répondez, dit-il sévèrement au concierge stupéfait.

— A quoi? balbutia celui-ci d'un air ahuri.

— Qui est venu ici depuis hier?

— Je ne sais pas.

— Prenez garde! insista le docteur. Songez qu'il s'agit d'une affaire de cour d'assises, dans laquelle vous pourriez être impliqué. Votre devoir, votre état, est de savoir ce qui se passe dans la maison confiée à votre surveillance. Donc, croyez-moi, répondez. Qui est venu ici?

— Oh! quant à ça, protesta vivement le concierge, je n'ai rien à craindre de la cour d'assises, ma conscience est tranquille...

— Tant s'en faut! car alors vous n'avez aucun intérêt à nous cacher la vérité, l'interrompit le médecin.

— Au contraire, mais d'abord, je vous en conjure, apprenez-moi ce qui est arrivé, sans cela je serais fort en peine de vous répondre.

— Madame Geneviève, celle pour qui j'avais loué cet appartement, celle que je vous avais particulièrement recommandée, a disparu. Or, d'après le billet que nous avons trouvé sur cette table, il est évident que quelqu'un s'est introduit dans la maison.

— Sans doute. Cette dame n'est donc pas chez vous?

— Non, puisque je vous demande ce qu'elle est devenue.

— Mais pourtant, ce commissionnaire que vous avez envoyé...

— Quand? fit le docteur abasourdi.

— Hier soir. Un commissionnaire médaillé est venu dans la maison. Il montait sans me dire où il allait, quand je l'ai arrêté au passage.

— Où allez-vous? lui ai-je dit brusquement.

— N'est-ce pas ici, m'a-t-il répondu, que le docteur Lasserre a loué pour une de ses malades un appartement?

— Oui.

— Au premier, à gauche, n'est-ce pas? a-t-il ajouté.

— C'est bien cela.

— Parbleu! il me l'a assez expliqué, puisqu'il m'a chargé

de lui amener sur-le-champ la dame qui occupe ce logement. Il a même payé d'avance la voiture qui nous attend devant la porte.

— Et vous l'avez cru ! s'écria le docteur en frappant du pied.

— Comment ne l'aurais-je pas cru en présence de renseignements si détaillés? se défendit le concierge. S'il n'avait pas invoqué votre nom, j'aurais pu douter ; mais, outre qu'il se présentait de votre part, il allait au-devant de toutes les questions que j'aurais pu lui adresser. Tout autre à ma place...

— C'est bien. Ensuite?

— Il est monté et a sonné à deux ou trois reprises.

— Quelle heure était-il?

— Sept heures et demie, tout au plus. Madame Geneviève a fini par ouvrir la porte, et le commissionnaire est entré. A partir de ce moment-là, je n'ai plus rien entendu pendant un quart d'heure. Mais, comme je continuais à prêter l'oreille, la porte de l'appartement s'est ouverte de nouveau et s'est refermée tout aussitôt. Le pas lourd du commissionnaire faisait crier les marches de l'escalier.

Derrière lui, je distinguai le frôlement d'une robe de femme. En effet, au bout de quelques instants, je les vis passer devant ma loge. Le commissionnaire me salua poliment, je tirai le cordon et j'entendis le roulement d'une voiture qui se perdit bientôt dans l'éloignement.

— Ce commissionnaire, vous ne le connaissez pas?

— Je ne l'ai jamais vu.

— C'est tout ce que vous savez? interrogea le docteur.

— Absolument tout, oui, monsieur.

— Et vous seriez prêt à en déposer devant le commissaire de police?

— Quand il vous plaira, monsieur.

Lasserre avait, pendant cet interrogatoire, scrupuleusement étudié le visage du concierge, mais il n'y avait rien découvert qu'une bonhomie un peu effrayée. Certainement cet homme n'était coupable que d'excès de confiance.

— Il suffit, lui dit le docteur, vous pouvez vous retirer.

Quand le concierge se fut éloigné, Lasserre se tourna vers eux.

— Eh bien?... fit-il comme pour demander conseil.

— Que faire? dit Gabrielle incapable de formuler un avis.

Réné hochait gravement la tête. La nouveauté de la situation le prenait positivement au dépourvu.

— Je crois qu'avant d'adopter un parti définitif, proposa le docteur, il serait bon d'aller chez Eulalie. Mademoiselle Gabrielle nous accompagnera et interrogera cette femme. Nous lui prouverons de cette façon que nous avons tenu à épuiser toutes les tentatives de conciliation.

— Soit! dit la jeune fille en se levant. A tout prix il faut sortir de cette indécision.

Il descendirent, gagnèrent le boulevard Pigalle, sautèrent dans la première voiture qu'ils aperçurent, et se firent conduire rue Sainte-Thérèse, chez Eulalie.

La brave femme dormait à poings fermés, quand il frappèrent à la porte du garni qu'elle habitait. De trois heures du matin à midi, elle travaillait comme un cheval. Sa besogne terminée, elle se couchait pendant deux heures.

La chambre qu'elle occupait était d'une effrayante simplicité. Un lit de sangle, une commode, une table et quatre chaises de paille : tel en était l'ameublement. Cette pièce formait un carré étroit de quatre mètres au plus de chaque côté. Du reste, tout y était rangé avec soin et accusait la plus irréprochable propreté.

Ce détail frappa Gabrielle dès qu'elle pénétra dans la chambre.

En apercevant la jeune fille, en la voyant accompagnée de deux messieurs, la bonne femme devina sur-le-champ ce qui les amenait.

— Comment? fit-elle d'une voix étranglée, est-ce que déjà Polyte aurait mis ses menaces à exécution?

Puis, remarquant la tenue sévère du docteur, tout habillé de noir et cravaté de blanc, elle se méprit et crut se trouver en face d'un magistrat.

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle, ne lui faites pas de mal! Il n'est pas méchant; il n'est que faible. On lui aura monté la tête; il se sera laissé entraîner.

— Rassurez-vous, lui fit observer Gabrielle avec douceur. Monsieur est le docteur Lasserre. C'est lui qui depuis deux mois donne ses soins à notre pauvre malade. Il ne veut aucun mal à votre mari, mais comme nous, il désire connaître la vérité. Etes-vous en état de nous l'apprendre?

— Que s'est-il passé? demanda Eulalie tremblante.

— Geneviève a disparu. Tenez, fit Gabrielle en lui donnant le billet que le prétendu commissionnaire avait laissé sur la table. Lisez. Est-ce l'écriture de votre mari?

— Non, répondit Eulalie avec joie. Je vous le disais bien, qu'il n'agissait pas de son plein gré. Il a des complices, ce n'est pas douteux. C'est l'un de ces misérables qui vous a laissé cette lettre.

— Votre mari demeure-t-il dans les environs d'Asnières ou de Courbevoie?

— Je l'ignore. Depuis six semaines à peine est-il venu ici dix fois pour manger. Où couche-t-il? que fait-il? je ne le sais pas davantage. En vain je l'ai questionné, j'ai essayé de le ramener dans la bonne voie. Quand j'entamais cette antienne, il s'en allait en sifflant et je ne le revoyais plus de quatre ou cinq jours.

— Ainsi, intervint le docteur, il vous est impossible de nous donner aucun renseignement utile?

— Tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait, répondit Eulalie. Ce matin, au milieu de mes courses, je suis allée prévenir mademoiselle; vous ne pouvez donc pas suspecter ma bonne foi.

— Nous sommes convaincus de votre honnêteté. Aussi, avant d'avoir recours aux moyens coërcitifs, nous avons voulu tenter auprès de vous cette démarche conciliatrice, afin de vous témoigner notre reconnaissance...

— Les moyens... comment avez-vous dit ça? l'interrompit Eulalie avec vivacité. Je n'ai pas compris le mot, mais d'avance il m'effraye. Que comptez-vous donc faire?

— Il ne nous reste qu'une ressource, répliqua le docteur. Nous serons bien forcés de l'employer.

— Laquelle?

— C'est d'aller chez le commissaire de police, et d'y déposer des faits à notre connaissance, le reste le regarde.

— Pour ça ! s'écria Eulalie bouleversée.

— Comment ? fit observer le docteur. Croyez-vous donc qu'il s'agisse d'une affaire ordinaire ? Ne voyez-vous pas qu'elle est compliquée de rapt, de séquestration et de chantage avec menaces de mort.

La bonne femme laissa tomber ses bras avec découragement, mais son énergie reprit promptement le dessus.

— Sur ce billet, dit-elle, Polyte vous assigne un rendez-vous pour ce soir, à minuit.

— Oui.

— Devant le château de Bécon.

— C'est bien cela.

— Savez-vous où est situé ce château ?

— Parfaitement, répondit Réné. Il est situé sur la rive gauche de la Seine, en face de l'île de la Grande-Jatte, et presqu'à égale distance d'Asnières et de Courbevoie.

— Peut-on y arriver sans se tromper ?

— Très-facilement. Il est isolé de toute autre habitation, et masqué par un énorme bouquet d'arbres qui borde le chemin de halage. En outre, le long de la berge, règne un parapet fait de grosses poutres équarries, peintes en gris.

— Merci, fit résolûment Eulalie ; ce soir, à minuit, j'y serai.

— A quoi cela vous avancera-t-il ? sourit le docteur avec pitié.

— A quoi ? gronda la bonne femme en relevant la tête d'un air de défi. Je les prendrai au collet, et je leur administrerai une volée que le diable en prendra les armes.

— C'est très-joli en théorie, mais c'est inexécutable.

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'il n'est pas probable qu'ils viendront tous au rendez-vous, et que si vous rudoyez celui qui s'y trouvera, il donnera l'alarme à ses complices.

— C'est juste. Alors j'attendrai qu'ils soient réunis.

— Peine inutile, objecta encore le docteur, car on vous reconnaîtra, et personne ne se présentera pour vous recevoir.

— C'est vrai ! soupira Eulalie, convaincue de son impuissance.

— Vous voyez bien que nous n'avons pas d'autre ressource que de nous adresser à l'autorité, conclut le docteur.

— Mais alors Polyte sera arrêté!

— Nécessairement.

— Jugé et condamné en cour d'assises comme un voleur! gémit Eulalie terrifiée de ces conséquences inévitables.

— Que voulez-vous... balbutia le docteur, ému de cette explosion de douleur et d'épouvante, il le faut bien...

— Et tout cela pour cette folle! s'écria la pauvre femme exaspérée; pour une malheureuse que j'ai recueillie sur le bord d'un fossé, à qui j'ai donné asile, fourni pendant sept ans le pain de chaque jour, la vie; qui sans moi croupirait au fond de quelque obscure maison de fous... Ah! Dieu n'est pas juste!

— Il est vrai, dit Réné, vous avez fait cela pour cette infortunée. De toute équité, vous avez droit à une récompense.

— Que dites-vous! fit le docteur avec surprise.

Gabrielle observait le jeune peintre et lui souriait. Il semblait qu'elle avait deviné le fond de sa pensée.

Quant à Eulalie, en entendant ces paroles, elle se reprit à espérer.

Réné était calme, mais ses traits exprimaient une résolution inébranlable.

— Mes amis, reprit-il, en se tournant vers la jeune fille et le médecin, puisque vous m'avez associé à votre œuvre de charité, vous me permettrez d'y apporter mon contingent, et de reconnaître en même temps ce que cette bonne femme a fait pour Geneviève. Donc, ne m'interrompez pas, laissez-moi agir à ma guise et n'essayez en aucune façon de me détourner de ce que j'ai entrepris de faire.

Alors, il s'adressa directement à Eulalie.

— Vous désirez, n'est-ce pas, poursuivit-il, que votre mari ne soit pas inquiété pour l'acte de violence qu'il a commis?

— En effet, balbutia Eulalie, mais...

— Fût-ce au prix du billet de mille francs qu'il exige? l'interrompit froidement Réné.

— Quoi ! vous feriez ce sacrifice ! s'écria la bonne femme éblouie.

— Pour vous, non pour lui, je le ferai, dit le jeune peintre.

— Ah ! soyez béni, monsieur ! sanglota-t-elle en se jetant à ses genoux ; mais, reprit-elle avec terreur, qui lui fera parvenir cette somme ? qui ira à ce rendez-vous ?

— Moi, répondit Réné.

— Vous êtes fou ! gronda le docteur en bondissant de son siége.

— Réné, je vous en supplie ! implora Gabrielle éperdue.

L'artiste les écarta de la main.

— Je l'ai promis, dit-il, j'irai. Si demain matin, à huit heures, je ne suis pas rentré, je permets au docteur d'agir comme il l'entendra. Jusque-là, j'exige qu'il n'intervienne en aucune façon dans cette affaire.

Eulalie pleurait à chaudes larmes et couvrait de baisers la main de Réné dont elle s'était emparée.

— Venez, mes amis, dit-il, en relevant la bonne femme et en entraînant Gabrielle et le docteur consternés.

IX

QUEL ARGUMENT RÉNÉ FIT VALOIR ET CE QUI EN RÉSULTA

La froide résolution qu'avait montrée Réné était la preuve la plus convaincante qu'il avait agi par calcul et non par un enthousiasme irréfléchi. Sans doute il avait quelque mérite à s'exposer et à sacrifier un billet de mille francs, lui à qui jamais pareille débauche d'argent n'était arrivée, mais il cachait une arrière-pensée, dont sa situation équivoque expliquera suffisamment la nature.

Les étrangetés qu'il avait recueillies sur Geneviève, ces coïncidences bizarres entre le passé de cette femme et celui de sa mère, l'avaient frappé. De ce chaos, il voulait à tout prix faire sortir la vérité.

Etait-ce un pur effet de son imagination ? Il lui semblait maintenant que ce nom de Geneviève, il l'avait autrefois entendu prononcer. La ressemblance dont il avait été le jouet, entre la folle et une autre personne qu'il n'avait pu se rappeler, commençait à prendre un corps. Au delà des traits ravagés de la malheureuse, il croyait retrouver ceux qu'il se souvenait vaguement d'avoir connus chez sa mère, alors que jeune et belle elle l'emportait dans ses bras à travers l'Océan.

Tout cela se noyait dans un brouillard dont sa mémoire était impuissante à percer l'obscurité. Mais, des observations recueillies par le docteur, et que celui-ci lui avait communiquées, de l'impression intraduisible qu'il avait ressentie au premier aspect de cette femme, de cette circonstance singulière qu'elle aussi avait perdu un fils qui avait nom Réné, il avait construit un problème dont il était décidé à trouver la solution.

Les tentatives que ses amis renouvelèrent auprès de lui, chemin faisant, pour le détourner d'un projet qu'ils qualifiaient de téméraire et d'extravagant, le laissèrent inébranlable.

Quand vint le soir, il glissa dans son portefeuille un billet de banque, mit quelques louis dans sa poche et erra sur les boulevards. A onze heures, il monta dans un coupé qu'il prit à l'heure, et se fit conduire au lieu indiqué pour le rendez-vous.

Il était venu par l'avenue de Neuilly, le pont de Courbevoie et le chemin de halage.

A deux cents mètres en amont du château de Bécon, il donna au cocher l'ordre d'arrêter, mit pied à terre, et posa un louis dans la main de l'automédon.

— Voici vingt francs d'arrhes, dit-il, attendez-moi là.

Il regarda sa montre à la lueur de la lanterne du coupé, et se dirigea lentement vers le château, à travers l'herbe humide de rosée. Il faisait froid, mais le temps était magnifique. Au ciel des myriades d'étoiles resplendissaient.

Arrivé devant le bouquet d'arbres qui garnit de chaque côté l'avenue du château, il fit halte et s'assit tranquillement sur le parapet, tournant le dos à la Seine.

Certes, nul endroit ne pouvait être mieux choisi par ceux qui lui avaient donné rendez-vous. Abrités par la haie épaisse, perdus dans l'ombre, ils étaient à même de tout voir sans être vus.

En outre, à cette époque où les citadins ont abandonné leurs nids d'été, nul passant indiscret ne se montrait à l'horizon, nul bruit ne troublait le silence de la nuit.

Minuit venait de sonner et personne n'avait paru.

— Diable! grommela Réné, ces messieurs ne sont pas exacts.

Au même instant, se détacha des massifs une silhouette humaine, qui s'avança avec précaution, et s'arrêta prudemment à quelques pas de l'artiste.

— Qui qu'est là? demanda une voix enrouée.

Réné reconnut l'organe enchanteur du saltimbanque.

— N'attendez-vous personne? interrogea-t-il.

— Ça dépend. Qué qu'vous v'nez faire ici?

— Je viens chercher la folle.

— Avez-vous apporté c' qu'il faut pour ça?

— Je l'ai apporté.

— Et vous êtes seul? reprit la voix avec une intonation défiante.

— Absolument seul.

— Vot' parole d'honneur?

— Sur mon honneur, je vous le jure! répondit l'artiste.

— Alors, avancez à l'ordre! ordonna le saltimbanque.

Réné fit quelques pas en avant, et se rapprocha de Polyte.

— Ah! c'est vous! laissa échapper celui-ci, qui tressaillit involontairement en reconnaissant le jeune peintre.

— Oui, c'est moi qu'on a chargé de négocier cette affaire.

— Sans violence?

— Naturellement, puisque je viens seul au rendez-vous.

— Eh bien! suivez-moi, dit Polyte en se découvrant.

Réné ne s'attendait pas à tant de politesse. Il suivit son guide sans la moindre difficulté.

Celui-ci lui fit prendre sur la gauche un sentier rocailleux, aboutissant au sommet du coteau qui court le long de la rive.

Ça et là, Réné distinguait quelques maisons de campagne espacées, aux volets hermétiquement clos.

Aux deux tiers de ce chemin caillouteux, Polyte obliqua sur la droite, poussa une petite porte, perdue dans le mur d'un jardin, et fit signe à Réné d'entrer.

L'artiste obéit. Le saltimbanque prit une poutre, qu'il appuya sur la porte en lui donnant du pied, afin de remplacer la serrure qu'il avait fait sauter, et, à travers le jardin, se dirigea vers la maison dont on apercevait nettement la façade blanchâtre.

Rien au dehors ne témoignait qu'elle fût habitée. Pas un rayon de lumière ne filtrait par les persiennes fermées avec soin.

Arrivé devant le perron, Polyte s'arrêta et imita d'une façon merveilleuse le miaulement du matou en février. La porte s'ouvrit instantanément. Réné distingua un homme à figure patibulaire, immobile, tenant d'une main une lanterne sourde dont il avait démasqué la lentille, et, de l'autre main, un trousseau de ces clefs que l'argot a baptisées du nom significatif de *rossignols*, probablement parce qu'elles chantent principalement la nuit.

— Rien de nouveau? demanda brièvement Polyte.

— Rien. La vieille pleure toujours.

— Bah! ça sèchera, dit philosophiquement le saltimbanque.

Puis, s'adressant tout bas à son complice :

— *Boucle la lourde* (1), fit-il, et l'œil au *pante* (2).

— A-t-il *casqué* (3)? demanda l'autre d'un ton bourru.

— Pas encore, mais l' *sac* est dans la *profonde* (4).

Alors, de son air le plus gracieux, Polyte se tourna vers l'artiste, après s'être emparé de la lanterne.

— Veuillez me suivre, dit-il en poussant la porte de la cave. Excusez-moi si j'vous fait descendre un peu bas; mais nous avons nos raisons pour préférer la cave au salon. Il y fait plus chaud et c'est moins en vue.

(1) Ferme la porte.
(2) Bourgeois.
(3) A-t-il payé?
(4) L'argent est dans la poche.

Réné ne daigna pas sourire à cette fine plaisanterie.

Une fois dans la cave, il aperçut Geneviève accroupie sur un chantier. A côté d'elle, sur une barrique, une chandelle puante suintait le long de la bouteille vide dans laquelle on l'avait fichée.

Le soupirail de la cave avait été bouché avec de la paille.

En entendant du bruit, la pauvre femme releva la tête et reconnut l'artiste,

— Monsieur Réné! fit-elle en se redressant brusquement. Vous ici! toi! Réné! mon fils!...

Polyte ouvrit de grands yeux étonnés et regarda le peintre.

Celui-ci ne sourcillait pas, quand, soudain, lui revint en mémoire la recommandation du docteur.

La folle tendait vers lui ses bras. Il s'y précipita.

— Ma mère! s'écria-t-il en l'embrassant étroitement.

Quand il parvint à se dégager de l'étreinte dans laquelle Geneviève le tenait enlacé, il se tourna vers Polyte.

— Tiens! dit-il en ouvrant son portefeuille et en lui remettant le billet de mille francs, tu as tenu ta parole, je tiendrai la mienne. Voici la somme convenue.

Le saltimbanque s'approcha de la chandelle, examina minutieusement le billet et le mit dans sa poche. Mais, comme, Réné allait emmener Geneviève, il se précipita au-devant d'eux et leur barra le passage.

— Un instant! fit-il observer. Ce n'est pas tout.

— Quoi encore? demanda Réné, que la colère commençait à gagner, en se plaçant resolûment devant la folle.

— Voici qui change toutes nos conventions. Peste! je n'me doutais pas qu'javais une si *belle balle* à jouer! Comment, mes agneaux! vous êtes mère et fils. Diable! c'est une autre affaire!

— Que veux-tu dire? gronda Réné avec impatience.

— J'veux dire que j'ai nourri votr'mère pendant sept ans, sans savoir qui elle était, et qu'à présent qu' j'le sais, je n'la lâcherai pas au même prix.

— Misérable! fit l'artiste en s'efforçant de se contenir. Ces mille francs que je viens de te donner ne sont-ils pas une récompense suffisante des mauvais traitements que tu as fait subir à cette malheureuse? Crois-tu que j'aurais souscrit à

tes honteuses conditions, si ta femme ne s'était pas traînée à mes genoux, en me suppliant de t'épargner? C'est à elle que j'ai fait ce sacrifice, et non à toi...

— Ah! c'est sur c'ton là qu'vous l' prenez? ricana Polyte. Eh ben! j'aime mieux ça, ça m' met plus à l'aise. Ah! c'est pour faire plaisir à Lalie qu'vous êtes venu! Alors il faudra faire plaisir à Polyte pour vous en aller.

— Et si je refuse? demanda l'artiste avec ironie.

— Je n'vous l'conseille pas, foi de magicien.

— Que feras-tu donc?

— J'n'en sais rien encore, mais j'ferai quéqu'chose, j'vous le promets. Vous m'avez berné, vous m'avez flanqué des taloches; j'n'ai pas oublié ça, croyez-moi. Mais j'veux pas récriminer. Asseyons nous et causons, en gens bien élevés. Voulez-vous? Un quart d'heure de plus ou de moins, ça n'vous fait pas grand chose, n'est-ce pas? Tenez. J'parie qu'vous n'savez tant seulement pas comment qu'j'ai ramassé vo-tr'mère...

— C'est vrai, fit Réné qui se calma subitement.

— Eh ben! écoutez-moi. J'vas vous conter ça, dit Polyte en prenant place sur un panier à bouteilles qu'il renversa.

Le jeune peintre avait hâte de sortir de cette maison, et pourtant il maîtrisa sa colère. Il voulait savoir tout ce qui concernait Geneviève.

Celle-ci écoutait, sans paraître les entendre, les paroles vives que Polyte et Réné échangeaient en sa présence. Elle tenait la main de celui qu'elle appelait son fils et ne le quittait pas des yeux.

L'artiste la força doucement à se rasseoir et se plaça à côté d'elle.

— Je t'écoute, dit-il au saltimbanque, avec un calme apparent.

Il était d'autant plus intrigué que, de leur propre aveu, le docteur et Gabrielle ignoraient ce qu'il allait apprendre.

— Lorsque j'ai recueilli c'te pauv' femme, commença Polyte, — elle est là pour me démentir si j'dis pas la vérité, — c'était la nuit. Ell' mourait de fatigue et d'faim au bord de la route. J'sais ben que c'est plutôt Lalie que moi, mais c'est

toujours la communauté. Vous m'direz que j'l'ai un peu brutalisée, mais, dame! j'savais pas qui elle était à c' moment-là. Quant aux bracelets en or qu'elle avait dans son paquet, et dont elle n' connaissait même pas la valeur, j'les ai vendus, c'est encore vrai, mais il fallait bien vivre... Bref, j'vas vous narrer ça dans tous ses détails...

A ces mots, Polyte fit un récit très-exact des circonstances dans lesquelles il avait rencontré Geneviève, de la façon dont elle avait vécu auprès d'eux, grâce aux bontés de Lalie, jusqu'au moment où Gabrielle lui avait offert d'acheter la liberté de l'infortunée.

Ensuite il se plaignit amèrement des procédés de la jeune fille et de Réné à son égard, avoua qu'il avait voulu, non-seulement s'en venger, mais encore en tirer profit, et raconta comment, la veille, son complice, aidé des instructions précises qu'il avait reçues, s'était présenté chez Geneviève et l'avait décidée à le suivre.

Ce point, demeuré obscur, mérite une courte explication.

Après le désastre financier que sa paresse et son inconduite avaient amené, Polyte n'ayant pas, comme sa femme, le courage de vivre de son travail, s'adonna naturellement à l'ivrognerie pour laquelle il avait une vocation bien prononcée.

Au coin de la Grande-Rue des Batignolles et de la place Clichy, se trouvent groupés sur la droite, à côté les uns des autres, trois ou quatre cabarets, bas, obscurs, coloriés de tons criards qui, aujourd'hui encore, disputent insolemment leur place au trottoir et à l'alignement.

Devant ces bouges repoussants, s'étalent, à l'abri d'un treillage insuffisant, des tables et des bancs de bois, maculés par le bleu, blanchis par la pluie, sur lesquels les ivrognes s'abreuvent et cuvent impudemment leur vin aux yeux des passants, protégés par une barrière anodine contre les rigueurs du sergent de ville.

De ces repaires hideux, que respecte l'édilité qui détruit de si belles choses, Polyte avait fait ses galeries, et s'était lié avec des fainéants de son espèce, qui buvaient ou dormaient pendant le jour et qui, la nuit, se livraient à une industrie plus qu'équivoque.

Ce fut auprès d'eux que Polyte chercha des complices. Il n'eut pas de peine à en trouver.

Pendant un mois, il avait patiemment épié Gabrielle, Réné, le docteur. Il avait grisé le concierge de la rue Lepic — ce dont celui-ci ne s'était pas vanté — et avait tiré de son ivresse tout ce qu'il avait voulu savoir.

Restait à pénétrer dans la maison, à une heure où Geneviève fût seule, et à l'enlever sans violence. La voiture qui devait l'emporter nécessitait une mise de fonds qu'on se procura... Dieu sait par quels moyens! et l'expédition fut décidée, à la condition que Polyte toucherait la moitié de la somme qu'on obtiendrait, et ses deux complices l'autre moitié, soit chacun un quart, si l'opération réussissait.

Mais Polyte ne pouvait pas se présenter rue Lepic, où le concierge l'aurait infailliblement reconnu. Ce fut un de ses associés, La Fouine, qui, moyennant une promesse de dix litres, se chargea de jouer le rôle de commissionnaire.

D'après le surnom qu'il avait reçu, on peut se faire une idée de l'individu auquel il s'appliquait.

C'était un homme de trente-cinq ans, qui en paraissait hardiment quarante-cinq, aux traits flétris, à la figure hâve, terreuse, ravagée. Sur son front assez développé se plaquaient de rares mèches de cheveux blonds incolores, qu'il ramenait avec soin vers les tempes pour faire ses *faces*. Sous le sourcil imperceptible qu'estompaient quelques poils clairsemés, l'œil gris, petit et brillant, s'enfonçait dans une orbite cave, au fond de laquelle il roulait avec une incroyable vivacité. A partir des pommettes, le visage imberbe s'amincissait jusqu'au menton pointu d'une manière exagérée. Le nez était petit, les narines pincées; les lèvres, pâles et minces, tranchaient à peine sur le teint cadavéreux.

De cette physionomie résultait un ensemble fait de ruse, de défiance et de méchanceté : tout cela porté sur un corps frêle, débile et malingreux.

La Fouine, pour donner à son rôle plus de vraisemblance, emprunta à un commissionnaire un vrai costume de velours garni de sa plaque, et, grâce aux renseignements détaillés que lui avait fournis Polyte, il se présenta chez Geneviève.

Celle-ci parut fort étonnée en l'apercevant. Jamais, depuis

qu'elle habitait cet appartement, personne ne s'était présenté chez elle à une heure aussi avancée.

— Madame, dit-il en se découvrant, et en caressant de ses doigts mouillés chacune de ses faces, je viens de la part du docteur Lasserre...

— Ah! le docteur... répéta machinalement Geneviève.

— Oui. Il vous attend, il m'a chargé de vous conduire à lui. Venez. Sa voiture est en bas.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même?

— Il a du monde chez lui et ne peut pas se déranger.

— Mais Gabrielle?

— Elle est chez le docteur aussi Il y a un grand dîner...

— Ah! fit Geneviève indécise. Et M. Réné?

— Vous l'y trouverez également; mais hâtez-vous, répondit précipitamment La Fouine. On compte sur vous.

— Ah! M. Réné y sera, murmura la pauvre femme, dont l'œil rayonnait de plaisir.

Elle hésitait encore, mais le rusé complice de Polyte comprit qu'elle allait céder. Chose à laquelle il ne s'attendait pas, c'était le nom sur lequel il comptait le moins, parmi les trois qu'on lui avait cités, qui produisait le plus d'effet. Pour décider Geneviève, il revint à la charge.

— M. Réné m'a dit qu'il lui tardait bien de vous voir.

— Vraiment? Il vous a dit cela! fit la pauvre femme émue.

— Parole d'honneur! assura La Fouine avec aplomb.

— Alors, je vous suis, attendez-moi.

A ces mots, Geneviève passa dans sa chambre et s'habilla, tandis que, pour tuer le temps, La Fouine faisait main basse sur certains menus objets, et traçait les quelques mots qu'il déposait sur la table, en évidence.

L'infortunée parut enfin, et suivit son guide. La voiture roula le long des boulevards jusqu'au haut de la rue du Rocher, et tourna à droite, se dirigeant sur Asnières. Un peu avant le pont du chemin de fer, elle s'arrêta. Deux hommes étaient postés sur la route. Ils montèrent. Le cocher reprit sa course, traversa le pont d'Asnières, tira sur la gauche et longea le chemin de halage.

A la hauteur de la pointe de l'île, on lui donna ordre de faire halte, on le paya et on le congédia.

Le cocher revint sur ses pas avec une indifférence suprême, en homme habitué à tous les caprices du client. Du reste, il n'avait vu ni entendu rien de suspect.

Cependant, au moment où les deux hommes qui stationnaient sur la route avaient pris place dans la voiture, un cri étouffé, un seul, s'en était échappé. Mais un train de marchandises passait au même instant sur le pont avec un roulement formidable, et le cri se perdit dans ce fracas.

C'était Polyte et son associé qui venaieut de bâillonner Geneviève, tandis que La Fouine lui tenait les mains.

Tous les quatre ils mirent pied à terre. Polyte ne cessait de menacer la pauvre folle qui l'avait reconnu et s'était prise à trembler.

Polyte et La Fouine la soutenaient chacun par un bras; le troisième, Zidore, marchait devant en éclaireur.

Zidore appartenait à cette catégorie de voleurs qui font métier de dévaliser pendant l'hiver les villas bourgeoises qui blanchissent la banlieue de Paris. Or, depuis huit jours, il avait jeté son dévolu sur une maison située sur la hauteur, en aval du château de Bécon, et, en attendant qu'il la dévalisât, il y avait élu domicile.

Par prudence, il habitait la cave. Il y avait descendu une paillasse et une couverture, y avait apporté des provisions de bouche, et les humectait avec le vin du propriétaire.

Ce fut lui qui proposa d'y conduire la folle, et d'y amener celui qui se présenterait pour la racheter.

En somme, ils n'avaient qu'une confiance médiocre dans le résultat de leur expédition, et n'étaient pas hommes à exécuter les menaces de mort dont ils avaient accompagné leur tentative de chantage.

La Fouine et Zidore étaient des voleurs, mais non pas des assassins. On voit que Polyte ne fréquentait pas encore trop mauvaise société.

Le saltimbanque mit une sorte de coquetterie satisfaite à raconter au jeune peintre les moindres incidents du plan qu'il avait conçu et mené à bien.

Réné ne l'interrompit ni d'un mot ni d'un geste. Avant de prendre un parti, il voulait mettre dans la balance le pour

et le contre, c'est-à-dire ménager Eulalie sans pardonner à Polyte.

— Eh bien! dit-il, quand celui-ci eut terminé son récit, d'après ce que je vois tu es en passe de devenir un des jolis coquins de l'époque. Or, tu as retiré de cette affaire un billet de mille francs, que tu ne dois absolument qu'aux intercessions de ta femme : donc, tu es payé plus que tu ne vaux. Partant, nous sommes quittes.

— Oh! pas encore, fit Polyte.

— C'est vrai, sourit Réné, mais cela ne tardera pas.

A ces mots, il tira de sa poche un revolver, dont il abaissa le canon dans la direction du saltimbanque. Polyte devint livide et soubresauta violemment.

— Eh! là-bas! cria-t-il d'une voix étranglée. Pas d'bêtises!

— Alors, obéis, ordonna Réné. Passe devant et montre-moi le chemin. Si tu dis un mot, si tu fais un geste, je tire. Tu m'as entendu? Allons! en avant!

Le saltimbanque ne répliqua pas. Il courba l'échine et jeta à l'artiste un regard chargé de haine. Puis, il gravit lentement l'escalier de la cave. Toutes les deux ou trois marches, il se retournait et voyait braqué sur lui le canon du pistolet.

Derrière lui, venait Geneviève. Réné fermait la marche et ne perdait pas de vue Polyte.

Arrivé sur le palier, celui-ci fit volte-face et dirigea, comme pour mieux les éclairer, le verre de sa lanterne sur ceux qui le suivaient.

— Prenez garde à vous! dit-il avec une feinte sollicitude. Vous avez encore cinq ou six marches...

Geneviève était montée. Réné posait le pied sur le dernier degré, lorsqu'il se sentit enlacé par le milieu du corps, tandis qu'on lui faisait glisser sur la tête et sur les épaules un sac de grosse toile, qui, bientôt, l'enveloppa tout entier.

Il essaya de résister, mais, en un clin d'œil, il fut renversé, et hors d'état de faire un mouvement.

X

DUQUEL RÉNÉ N'AUGURAIT PAS UN SI HEUREUX DÉNOUEMENT

Polyte semblait avoir tout prévu. Il avait recommandé à La Fouine et à Zidore de se tenir à l'entrée de la cave.

En cas de besoin, Zidore, qui était plus vigoureux, devait se jeter sur Réné et l'enlacer de ses deux bras; La Fouine, qui était plus adroit, devait couvrir l'ennemi du sac dont il s'était muni, afin de paralyser la défense.

Quand Polyte atteignit le palier, il les vit tous deux à leur poste, collés au mur, comme des découpures de papier.

Surveillé par le revolver de Réné, il ne fit aucun geste, mais il poussa le cri d'alarme arrêté d'avance entre lui et ses complices.

« Prenez garde à vous! » tel était ce cri de détresse.

Or, Polyte l'avait lancé si à propos et sur une intonation si bienveillante, qu'il passa inaperçu. Il est si naturel qu'on dise à un homme qui monte l'escalier d'une cave : « Prenez garde à vous! » que Réné ne conçut aucun soupçon.

Mais, subitement, La Fouine et Zidore, chacun de leur côté, se ruèrent sur lui. Polyte leur vint en aide, désarma l'artiste, pendant que ses complices lui garottaient solidement les pieds et les mains, et attendit.

Geneviève, effrayée, jeta un long cri de terreur.

Le saltimbanque s'avança vers elle d'un air menaçant.

— Si tu bouges, t'es morte! dit-il en lui montrant le pistolet dont il venait de s'emparer.

La pauvre femme s'affaissa sur les deux genoux.

Quand Réné fut réduit à l'impuissance la plus absolue, Polyte laissa échapper un soupir de satisfaction profonde.

— Descendez-le à la cave, et débarrassez-le du sac, ordonna-t-il, çà l'gênerait pour causer, et j'ai besoin de r'prendre la conversation où j'l'ai laissée.

— Mais l'argent? demanda La Fouine avidement.

— J'l'ai, mes enfants; n'vous fait's pas d'bile, sourit Polyte.

Réné fut descendu comme un colis, et les deux coquins remontèrent.

— Vous, surveillez la folle, dit le saltimbanque, et si elle parle, si elle bronche, garottez-la. Il ne s'agit pas d'se faire pincer à c't'heure que nous avons *l'poignon* (1).

A ces mots, Polyte disparut dans l'escalier et alla rejoindre le jeune peintre.

Zidore et La Fouine avaient assis Réné sur un chantier, le dos appuyé à une barrique vide. La chandelle fumeuse continuait à répandre une clarté lugubre.

L'artiste avait été tellement surpris par la nature et la soudaineté de l'attaque dont il avait été victime, les coquins avaient fait preuve d'une si grande dextérité, qu'il n'avait pas eu le temps de se mettre en défense. Il ressentit de cet échec une humiliation qui n'était pas faite pour apaiser l'immense colère qui bouillonnait en lui.

Lorsqu'il vit arriver Polyte, lentement, visiblement enchanté de la façon dont il s'était tiré d'affaire, Réné tressaillit. Il ne fut pas assez maître de lui pour dominer la rage dont il se sentait possédé.

Le saltimbanque s'en aperçut et l'examina attentivement, comme pour s'assurer que le jeune peintre ne pouvait pas se dégager des liens qui le retenaient prisonnier.

— Allons! fit-il avec une feinte bonhomie. Ne nous fâchons pas, et continuons à causer tranquillement. J'vas, si vous l'permettez, vous soumettre les conditions auxquelles vous pourrez reconquérir votr'liberté.

A ces mots, il reprit le siége qu'il venait de quitter.

— Depuis combien de temps avez-vous appris qu'la vieille était vot'mère? demanda-t-il à Réné.

Celui-ci ne répondit pas.

— Avez-vous entendu? reprit Polyte d'un ton bourru.

Réné garda le même silence obstiné.

— Ah! vous n'voulez pas répondre? ricana le mari de Lalie. Eh ben! à vot'aise. Je n'suis pas pressé.

(1) L'argent.

Alors, il se renversa nonchalemment, s'adossa au mur de la cave, étendit les jambes et ferma les yeux.

Réné vit bien que, pour finir, il devait renoncer au mutisme qu'il avait résolu de garder.

— Non, dit-il, je ne répondrai pas tant que tu me laisseras dans l'humiliante situation où tu m'as mis. Détache-moi, d'abord, nous verrons ensuite...

— Pas si bête ! se récria Polyte. Vous n'auriez qu'à recommencer la scène de tout à l'heure.

— Je te promets de demeurer immobile à cette place.

— Ta, ta, ta, fit le saltimbanque d'un air incrédule. Vous m'aviez promis aussi en venant ici de ne pas r'courir à la violence. Vous avez joliment t'nu parole...

— C'est toi qui m'y as forcé, fit observer Réné.

— Y a du vrai ; mais comme vous pourriez m'la refaire, j'prends mes précautions, je n'connais qu'ça.

— Et si je te donnais ma parole d'honneur de ne rien tenter contre toi avant que nous soyons d'accord?

— Vot'parole d'honneur... je n'dis pas... c'est quéqu'chose... mais des bonn's cordes, ça vaut encore mieux.

— Comme il te plaira, dit l'artiste. Si c'est une question d'entêtement, je te certifie que tu n'y gagneras rien. Je te ferai remarquer seulement qu'il est tard, que mes amis m'attendent et pourraient bien s'impatienter.,.

— J'm'en moque pas mal, ricana Polyte qui devint pâle. Cependant... voyons... je n'suis pas un Turc... si vous ne pouvez pas causer les pieds et les mains liés... dame!... ben vrai, vous n'ferez pas d'cascades?

— Je te jure de ne pas chercher à sortir d'ici avant que tu m'y aies autorisé, affirma Réné.

— Allons! j'veux ben vous croire, dit le saltimbanque. Tant pis pour moi si je m'laisse encore pincer.

Aussitôt, il se leva et détacha les cordes qui paralysaient les mouvements du jeune peintre.

— Maintenant, je t'écoute, fit Réné.

— A la bonne heure. Donc, raisonnons, commença Polyte. Quand j'ai recueilli la folle, j'croyais qu'c'était un'simple vagabonde. Aujourd'hui même, j'savais pas qu'ça fût vot'mère, je l'avoue. Mais il n'en est pas moins vrai qu'pendant sept

ans j'l'ai logée, nourrie, habillée, blanchie. Or, vous êtes trop juste et trop haut placé pour devoir quéqu'chose à un pauvr'diable comm'moi. Dès lors, en comptant chaque année à raison seul'ment d'mille francs, ça ferait sept mille francs, sur lesquels j'en ai r'çu mille, reste six mille francs. Eh ben! fait's-moi sur un p'tit bout de papier un'reconnaissance de c'te somme, fixez vous-même l'époque à laquelle vous m'la payerez, et tout s'ra dit. Est-ce clair?

— Assurément, répondit Réné. Je reconnais même que ton raisonnement est assez logique; mais, comme il s'appuie sur une fausse donnée, il en résulte qu'il est absurde d'un bout à l'autre.

— Comment ça? protesta le saltimbanque en dressant l'oreille.

— D'abord, parce que si j'étais de mauvaise foi, la reconnaissance que je te ferais n'aurait aucune valeur, puisque, grâce au billet que tu as laissé entre nos mains, il me serait facile de prouver que tu m'as extorqué ma signature par voie d'intimidation.

— Mais vous n'ferez pas ça! s'écria Polyte interdit.

— Non, parce que je n'en aurai pas besoin, répliqua Réné.

— Alors expliquez-vous, car, en vérité, j' n'y suis plus du tout.

— C'est bien simple, reprit l'artiste. Si tu me connaissais davantage, tu saurais que je dis toujours la vérité. Pour moi, le plus anodin de tous les mensonges ne vaut pas la peine que l'on se donne pour le forger. Or, je te l'assure, la malheureuse femme que tu retiens captive et que je suis venu chercher ici n'est pas ma mère...

— Bon! fit Polyte en haussant dédaigneusement les épaules, avec ça qu'je n'vous ai pas entendus... non, c'est que j'tousse.

— Tu t'es trop hâté de croire à des apparences que tu as jugées profitables à tes intérêts, fit observer l'artiste. Ce n'est que la seconde fois de ma vie que je vois cette femme...

— Allons donc! l'interrompit brutalement le saltimbanque avec le même mouvement dédaigneux d'épaules.

— La première fois que le docteur Lasserre me mit en sa présence et prononça mon nom devant elle, poursuivit Réné

sans se déconcerter, ce nom éveilla en elle des souvenirs mal effacés. Il paraît qu'elle a perdu un fils qui portait le même nom que moi. C'est ce que m'apprit hier le docteur, en me suppliant de me prêter à l'innocente comédie qu'il voulait jouer.

— Quelle comédie? interrogea Polyte un peu décontenancé.

— Le docteur s'est mis en tête de guérir la pauvre folle. Dans l'espoir d'y parvenir, il m'a prié de jouer auprès d'elle le rôle de fils. C'est dans ce but que je me suis rendu aujourd'hui rue Lepic, et que j'ai été instruit de ce que tu avais fait. Le docteur est moins conciliant que moi. Il parlait de recourir au grands moyens, et je ne te cache pas que sans ta femme, c'est ainsi que nous aurions agi; mais je me suis mis en avant; j'ai proposé de servir d'intermédiaire, et, de mon plein gré, j'ai fait pour cette malheureuse à laquelle je m'intéresse, un sacrifice à peu près égal à celui dont mes amis m'ont donné l'exemple.

En la retrouvant ici, en entendant le cri qu'elle a prononcé, je me suis étonné d'abord, puis je me suis rappelé fort à point les recommandations du docteur, et je me suis prêté de mon mieux à la fantaisie de l'infortunée.

Voilà la vérité. Tu vois que tes calculs chimériques s'écroulent et que j'échappe à ta cupidité.

Le saltimbanque examinait attentivement Réné, qui supportait ce regard avec la plus parfaite sécurité. Il était impossible de se méprendre à l'expression franche et loyale de sa physionomie. Polyte, désappointé, sentit que l'artiste n'avait pas menti.

— Et maintenant suis-je libre? demanda Réné.

— Oh! pas encore, se défendit le saltimbanque; il me faut la preuve de ce que vous venez d'avancer.

— Comment espères-tu l'acquérir?

— Je l'ignore; mais il me la faut.

— Ainsi, reprit le jeune peintre dont la patience commençait à se lasser, tu ne m'autorises pas à me retirer et à emmener cette femme, ainsi que tu le disais dans la lettre que tu m'as écrite? Ainsi, moi qui ai eu la faiblesse de souscrire à ton honteux marché, qui ai eu la loyauté de subir et

de remplir les conditions que tu m'as dictées, je demeure ton prisonnier?

— Il le faut bien, puisque vous n'voulez pas vous exécuter.

— Alors, malheur à toi! fit Réné. Tu seras arrêté, jugé, condamné, et c'est toi qui l'auras voulu.

— Oh! Quant à ça, nous n'y somm's pas encore, dit Polyte en clignant de l'œil.

— Non, mais cela ne tardera pas, je t'en préviens. Tu ne supposes pas, si faible que je me sois montré, que je sois assez naïf pour être venu me jeter dans la gueule du loup, sans prendre quelques précautions.

Polyte ne répondit pas. Il fut pris d'un accès de toux subite, et baissa la tête. Il n'était pas très-rassuré.

— Or, mes amis ont reçu mes instructions. Si à huit heures je ne suis pas rentré, à huit heures cinq minutes le docteur sera chez le commissaire qui, sur le champ, lancera à tes trousses ses agents les plus adroits. On sait qui tu es, comment tu te nommes, on connaît l'endroit où tu m'as attiré, tu n'échapperas pas longtemps aux recherches dont tu seras l'objet.

La seule chance de salut qui te resterait serait de m'assassiner et de faire disparaître mon cadavre...

Ici Polyte fit un mouvement et une grimace involontaire, témoignant de l'horreur que lui inspirait cet expédient.

Cette répugnance n'échappa point à Réné, qui ne le perdait pas de vue.

— Tu vois; reprit-il avec un sourire de pitié. Tu n'aurais même pas le courage de m'assassiner. Pourtant, que ferais-tu de moi, qui serais contre toi un témoin accablant? Et, moi mort, que ferais-tu de la malheureuse femme que tu me disputes? Tu serais forcer de la tuer aussi, car le crime a sa logique et ses conséquences. Admettons que nous soyons morts tous les deux, et que l'on ne retrouve que nos deux corps, tu fuiras avec tes complices; mais où iras-tu? Le télégraphe te devancera à la frontière. Si tu lui échappes, que feras-tu à l'étranger? Tu vivras d'expédients, tu voleras, tu tueras encore, jusqu'à ce qu'un beau jour tu te laisses prendre comme un sot. Et ce jour-là, tu sais ce qui t'attend....

Polyte ne pouvait pas dissimuler le malaise que lui faisait éprouver cette perspective peu engageante.

— Ce n'est pas tout, poursuivit impitoyablement Réné, qui assombrissait à dessein l'avenir du saltimbanque. Quand tu auras été jugé et guillotiné ou pendu, quand tu auras payé ta dette à la justice des hommes, tu te présenteras devant la justice de Dieu.

Instinctivement, Polyte porta la main à son cou, comme s'il y sentait le froid du couteau ou le nœud du chanvre.

— Crois-moi, fit l'artiste, tu es un criminel médiocre. Restes-en là, et estime-toi très-heureux que ma bonté te permette de sortir à ce prix du guêpier dans lequel tu t'es laissé entraîner par des amis trop zélés.

— Bien, répliqua le saltimbanque, mais rien n'me prouve que c'te femme n'est pas vot'mère, car enfin, si vous portez l' même nom, si vous avez l' même âge que ce fils qu'elle a perdu, ell' peut ben avoir raison.

— Ah! soupira Réné, plût au ciel que cela fût vrai!

— Vous ne vous appelez donc pas Dorval? fit Polyte surpris.

— Non, répondit le peintre. Dorval est le nom du brave homme qui m'a adopté, élevé.

— Et vot' mère? Vous n' l'avez donc pas connue?

— A peine. J'avais trois ans quand on nous a séparés.

— Eh bien! laissez-moi faire, dit le saltimbanque.

A ces mots, il se dirigea vers l'escalier de la cave.

— Eh! là haut! cria-t-il. Amenez la vieille!

Aussitôt la porte s'ouvrit et Geneviève parut, conduite par La Fouine, qui fut stupéfait de voir l'artiste debout et libre

— Laisse-nous, ordonna Polyte. J'ai la parole de monsieur. Y a pas d' danger. Va-t-en et veille au grain.

La folle, en apercevant Réné, se précipita instinctivement vers lui, comme pour réclamer sa protection.

Le saltimbanque s'approcha d'elle, tenant à la main le revolver qu'il arma, et, du doigt, lui montra le jeune peintre, sur lequel il dirigeait le canon de son arme.

— Tu vois c't homme, dit-il. T'as prétendu qu'il était ton fils. Eh bien! si t'as menti, s'il n' l'est pas, je l' tue d'vant toi, à l'instant, comme un chien.

— Misérable ! s'écria Geneviève, qui fit à Réné un rempart de son corps, tue-moi donc aussi, si tu l'oses.

— T'as beau faire, reprit Polyte; si tu n' me l' prouves pas, rien ne l'sauvera, j't'en avertis.

— Je t'en défie! éclata la malheureuse avec une énergie que personne ne lui aurait supposée. Comment! je retrouve mon fils au bout de... Mon Dieu! gémit-elle en un sanglot, inspirez-moi! Je n'ai pas su compter les années pendant lesquelles j'ai souffert...

— Assez! cria Réné, craignant que les forces de l'infortunée ne la trahissent, et voulant mettre fin à cette épreuve dangereuse.

Geneviève se méprit à ce mouvement. Elle crut que l'artiste allait se jeter sur Polyte.

— Non, fit-elle résolûment. Reste, je le veux. Va, reprit-elle avec mépris, cet homme n'osera pas, moi vivante, toucher à un cheveu de ta tête. Oui, poursuivit-elle en maintenant l'artiste de ses bras enlacés, tu es mon fils, j'en suis sûre, je te reconnais, mon Réné. C'est toi que j'ai porté dans mes bras, que j'ai nourri, avec qui j'ai quitté la France ; toi dont on m'a séparée par la force, tandis qu'on nous emmenait à travers les plaines immenses, les forêts incultes....

Réné ne résistait plus. A mesure que parlaient les souvenirs de Geneviève, une indicible anxiété se peignait sur son visage. C'était donc vrai? elle était sa mère!

— Les Indiens ne t'ont donc pas tué! reprit-elle. Tu leur as donc échappé, comme moi? Hélas! que de malheurs se sont amoncelés sur ta tête!... que de sang autour de ton berceau!... Tu ne te le rappelles pas, cher enfant! tu étais si jeune, si frêle... Mais tu me reconnais, n'est-ce pas?

Réné hésitait. Le pieux mensonge auquel il s'était prêté allait-il devenir une vérité? Son cœur battait avec force et s'ouvrait à des émotions inconnues. Il oubliait tout en ce moment, l'endroit où il se trouvait, et Polyte, non moins stupéfait que lui, quoique moins troublé, qui assistait à cette scène imprévue.

— Mon Dieu! pria Geneviève. Est-il possible qu'un fils ne reconnaisse pas sa mère!

— Une preuve! tonna Polyte. Il me faut une preuve ou je tire...

— Il te faut une preuve! gémit la pauvre femme. Tu ne la trouves donc pas dans ma joie, dans mes larmes, dans mes accents! Comment! je suis impuissante à te convaincre. Non, tu sais bien que je ne mens pas. Une preuve... où la trouver?... Ah! s'écria-t-elle, comme illuminée par un rayonnement soudain, je me souviens!

A ces mots, elle saisit dans les siennes la main gantée de Réné.

— Là, dit-elle, sous ce gant, une cicatrice, celle d'une brulûre, j'en suis sûre, elle y est...

En même temps qu'elle prononçait ses paroles, elle dépouillait fiévreusement la main de l'artiste, et, de son doigt victorieux, le visage resplendissant de joie et d'amour, elle montrait au saltimbanque le signe révélateur qu'elle avait indiqué.

Réné chancela. Cette fois le doute s'évanouissait à jamais de son esprit. Il serra dans ses bras la pauvre femme et la couvrit de baisers ardents.

Polyte se promenait de long en large et se frottait les mains.

— Allons! l'épreuve a réussi, disait-il. Vous m'trompiez, monsieur Dorval, vous n'pouvez plus l'nier

— Sur mon honneur! je l'ignorais, jura Réné en s'arrachant aux transports qu'il ressentait. Oui, il est bien vrai, je viens de te le confesser, que je ne me nomme point Dorval, que depuis près de vingt-trois ans j'ai perdu ma mère. Fasse le ciel que je l'aie retrouvée, car je ne survivrais pas à une si cruelle déception! Mais je crois fermement à présent; je sens que c'est bien ma mère que je serre dans mes bras. Il est de ces émotions auxquelles on ne peut se tromper. Ce dont je doutais tout-à-l'heure, j'en suis sûr, je le proclame, je brûle de le crier à tous ceux qui ne le savent pas. Ma mère! ma mère! Ah! que ce mot est doux à prononcer!

Nul ne saurait rendre l'intonation inneffable avec laquelle Réné répéta ce cri du cœur. On sentait que tout son être frémissait d'un bonheur intraduisible.

De nouveau, il pressa Geneviève sur sa poitrine. En dépit de ses efforts, Polyte se sentait attendri.

— Hum! fit-il d'une voix étranglée. Si nous r'parlions d'n'nos conditions à présent.

— Des conditions! s'écria joyeusement Réné. Ah! tout ce que tu voudras. Pour un peu, je te serrerais la main. Que ne suis-je riche pour te récompenser comme je le désirerais! Tiens! je n'ai que six mille francs à moi... Partageons, veux-tu?

— Plus bas! fit Polyte. S'ils nous entendaient...

— Je comprends. Tes complices exigeraient leur part.

— Parbleu! Vous dites six mille francs? Diable! ç'a n'est guère. Et vous n'avez que ça? Enfin! faut ben s'en contenter. Mais pour aller les prendre...

— Tu sais où je demeure. Viens demain à mon atelier, proposa Réné.

— Oui, mais, vous n'me ferez pas de blagues? Ça n'serait pas drôle!

— Ah! je suis trop heureux pour faire du mal à qui que ce soit, répliqua l'artiste. Viens et ne crains rien.

— A quelle heure?

— Peu m'importe.

— Midi? Ça vous irait-il?

— Quand tu voudras. Mais tu me rends ma parole? Je suis libre?

— Comme l'air. Filez. Et à demain sans faute.

— Viens, mère! dit Réné qui entraîna l'heureuse femme. Ils regagnèrent à pied la voiture qui les attendait et se dirigèrent vers Paris. Une heure après ils arrivaient rue Lepic.

XI

CE QUE RAPPORTAIT DE SON VOYAGE LE BARON DE LA VIGERIE

Réné passa auprès de sa mère tout le reste de la nuit. Il essaya d'abord de faire appel aux souvenirs de la pauvre femme; mais la secousse avait été trop forte pour que Geneviève la supportât sans en ressentir la violence.

D'ailleurs, elle venait de passer de longues heures d'angoisses, un sommeil invincible s'était emparé d'elle. Elle s'endormit dans les bras de son fils.

Celui-ci, avec les mêmes précautions qu'il aurait prises pour un enfant, la déposa sur son lit, l'enveloppa soigneusement, et prit place à son chevet.

Mais, dès à présent, le doute s'était évanoui. Les quelques phases de sa vie que Geneviève avait esquissées correspondaient si directement avec les souvenirs d'enfance de Réné, que toute incertitude devenait impossible.

Le signe révélateur que sa mère avait mis à découvert lui parut être une preuve irréfutable. Ce moyen banal, usé, dont il avait ri de si bon cœur dans les drames et dans les romans qu'il avait vus ou dévorés, prit les proportions d'un événement gigantesque, le plus important assurément dont il eût été témoin. L'idée ne lui vint même pas qu'il pût paraître ridicule aux autres, ni que l'on pût produire en sa faveur un argument plus victorieux.

On comprend dès lors avec quelle impatiente anxiété il épiait les moindres mouvements de la malade! Ses yeux ne se détachaient pas de ces traits chéris, ravagés par les souffrances, les privations, la maladie. A mesure qu'il les examinait, il retrouvait le charmant visage un peu attristé dont il avait conservé la mémoire.

Une chose surtout le préoccupait. Cette reconnaissance, dont un danger imaginaire avait provoqué l'éclat, survivrait-elle au sommeil? Apprendrait-il le nom de sa famille, lui qui ne portait qu'un nom d'emprunt?

Quand parut le jour, Geneviève n'avait pas encore ouvert les yeux; mais son visage était calme, sa bouche souriante. On aurait dit que des songes heureux hantaient son sommeil.

Réné fit monter le concierge de la maison, et l'envoya prier Gabrielle et le docteur d'accourir au plus tôt.

Dès qu'ils arrivèrent, Réné leur raconta sommairement sa nuit, leur fit part des étranges révélations que Geneviève avait faites, et de l'étonnement joyeux dans lequel cette découverte l'avait plongé.

— Je le disais bien! s'écria triomphalement Lasserre, qu'il ne fallait qu'une étincelle pour la ranimer.

— Savez-vous ce qui m'épouvante? demanda Réné.

— Non.

— C'est le réveil.

— Pourquoi?

— Si elle avait tout oublié!

— Ce n'est pas admissible. Votre présence, vos soins, doivent triompher de cette léthargie mentale. Regardez-moi, fit Lasserre. Ai-je désespéré, moi, depuis que j'ai entrepris cette cure difficile? non, n'est-ce pas? Et c'est vous, son fils, vous qui avez entre les mains la clef de son passé, qui perdriez courage!

— Ce n'est pas le courage qui me manque, c'est la confiance. J'ai peur, après avoir touché de si près la lumière, de retomber dans le mensonge, dans la nuit.

— Allons donc! mon cher. Soyez homme, que diable!

— Ah! vous avez raison. Je ne me serais pas cru susceptible de pareilles défaillances. Pensez donc! si elle a dit vrai...

— Vous en doutez? Après ce que vous venez de me confier?

— Vous y croyez donc, vous? demanda le jeune peintre;

— Fermement, je ne vous le cache pas, répondit Lasserre.

— Ah! répétez-le moi, fit Réné. J'ai besoin que la conviction des autres fortifie la mienne. Je n'ose pas ajouter foi à tant de bonheur.

— Eh! pourquoi vous raidir contre la vérité? Cette femme ne se trompe pas, je vous en réponds. J'ai suivi toutes les phases par où sa mémoire a passé. C'est votre visage qui l'a troublée, puis ç'a été votre nom, et cette nuit enfin — je regrette même de n'avoir pas assisté à cette scène — son cœur vous a reconnu et son esprit s'est dégagé des limbes qui l'enveloppaient.

Tout ceci s'est enchaîné graduellement, lentement, jusqu'à ce que, vous voyant menacé d'un pistolet, le désir de vous sauver ait amené l'effort sublime duquel a jailli la vérité.

— Oui, murmura Réné. Je sais que tout cela est logique.

— Eh bien! répondez-moi. Cette cicatrice que vous avez sur la main, d'où provient-elle?

— Je l'ignore.

— Vous vous l'êtes toujours connue?

— Toujours.

— Alors, il faut qu'elle date des premiers jours de votre enfance, d'une époque si lointaine qu'elle échappe à vos propres souvenirs...

— C'est probable.

— Patience, poursuivit le docteur. L'explication de ce phénomène suivra son cours.

— Maintenant, je ne vous garantis pas que le passé se représente instantanément à elle. Il faudra l'aider à le reconstituer, à force de patience et de douceur. Ceci vous regarde. Mais d'abord, laissez-moi faire, je l'entends qui s'éveille.

En effet, on avait à dessein tenu entr'ouverte la porte de la chambre, d'où s'échappait un bruit vague de mots entrecoupés.

— Venez, dit le docteur en prenant par la main Gabrielle, que l'étonnement avait pour ainsi dire paralysée.

Puis, faisant signe à Réné de rester à sa place:

— Vous, reprit-il, attendez que je vous appelle.

Pendant qu'ils pénétraient dans la chambre, Réné, à pas de loup, se rapprochait pour mieux entendre.

— Où suis-je? disait Geneviève en se passant la main sur le front. Oh! j'ai fait un rêve... terrible.

Alors elle aperçut Lasserre et la jeune fille.

— Ah! c'est vous, docteur! c'est vous, Gabrielle! vous étiez donc là? Si vous saviez quel songe affreux... Était-ce un songe? Oui probablement, car j'ai vu mon fils, je l'ai embrassé, j'ai reconnu sur sa main ce signe indélébile qu'un heureux accident y a laissé... mais, non, je ne l'ai pas rêvé!... je me souviens... Réné!... un homme menaçait de le tuer, sous mes yeux... Ah! c'est horrible!... A ce moment mes entrailles de mère se sont déchirées, ma langue s'est déliée, la mémoire m'est revenue, je l'ai sauvé... Oui, c'est décidément bien un rêve... le ciel ne m'a pas réservé cette joie... Mais, si c'était vrai, Réné serait là, près de moi...

— Ainsi, demanda le docteur, ce songe est bien présent à votre pensée?

— Comme s'il était une réalité, répondit Geneviève sans hésiter.

— Et ce fils qui vous est apparu dans votre sommeil, l'avez-vous déjà vu parmi ceux qui vous entourent?

— C'est vous qui me l'avez présenté, répliqua-t-elle nettement.

— Ainsi, vous le reconnaîtriez? vous en êtes sûre?

— Entre mille, fit Geneviève avec une conviction ardente.

— M. Dorval! appela le docteur. Vous pouvez entrer.

Réné n'avait rien perdu de cette conversation et brûlait d'y prendre part. Il pénétra dans la chambre.

Geneviève tressaillit. Elle demeura comme suffoquée en apercevant l'artiste, mais, presque aussitôt, son visage se fondit en un ineffable expression de tendresse. Elle tendit vers lui ses bras que l'émotion faisait trembler.

— Réné! mon fils! c'est lui! O Dieu bon! merci.

Il se précipita dans ses bras avec un élan passionné.

La figure de l'heureuse mère rayonnait; des larmes de joie sillonnaient sa joue pâlie. Longtemps elle le tint embrassé, trop oppressée pour pouvoir articuler un mot. Réné s'abandonna sans réserve aux ivresses qui lui montaient au cerveau.

Gabrielle regardait ce groupe attendrissant avec une surprise mêlée de terreur.

Les impressions que lui avait fait éprouver Geneviève, elle les ressentait encore. Or, si cette femme était une grande dame, et si Réné était son fils, un abîme allait séparer tout à coup l'artiste de la jeune fille! c'était le naufrage de leur amour peut-être! Cette pensée la faisait frémir.

Quant au docteur, il assistait à ce spectacle avec une satisfaction muette, dont ses traits seuls accusaient l'éloquence.

Enfin, cette première effervescence se calma. Réné reprit sa place au chevet de Geneviève, qui gardait une de ses mains dans les siennes et ne se lassait pas de l'admirer.

Il tenta de l'interroger, mais, ainsi qu'elle le disait, elle semblait sortir d'un rêve. L'intelligence, à peine dégagée de l'engourdissement dans lequel si longtemps elle était demeurée plongée, battait des ailes, mais n'était pas assez forte pour prendre son essor.

Le docteur jugea à propos de laisser faire à la nature et à l'isolement. Au bout d'une heure de cette situation équi-

voque, qui n'avait amené aucun résultat, il ordonna à Réné de s'éloigner, et pria Gabrielle de vouloir bien passer la journée auprès de la malade.

Réné y consentit avec peine. Geneviève essayait de le retenir; mais le docteur réclama leur obéissance, au nom de l'autorité que lui donnaient son titre et son amitié. Réné céda, mais s'engagea à revenir dans l'après-midi.

Comme il rentrait chez lui, son concierge le prévint que le baron de la Vigerie l'attendait dans l'atelier. Il ne fut pas maître d'un mouvement de contrariété. La présence du baron lui rappelait ses projets de mariage avec mademoiselle d'Érigny, et les engagements qu'il avait contractés.

Ce léger nuage se dissipa devant l'accueil cordial et visiblement affectueux de M. de la Vigerie.

— Çà! fit Réné en se croisant les bras. D'où sortez-vous depuis le temps que vous avez quitté Paris?

— Je ne suis pas allé loin, répondit le baron. Seulement, j'ai beaucoup piétiné sur place.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander en quel pays?

— Non, j'arrive d'Orléans et... ses environs.

— Depuis plus de deux mois que vous êtes parti?

— Oui, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que j'ai perdu mon temps et mes peines... ou à peu près.

— Comment cela? demanda Réné. Ne m'avez-vous pas écrit que vous vous occupiez de moi?

— C'est exact.

— A quel sujet? car je cherche vainement à m'expliquer...

— Je viens vous le dire, l'interrompit gravement le baron. Il est possible que je sois dans l'erreur, mais, en la situation où vous vous trouvez, un peu de lumière peut beaucoup, un peu plus d'obscurité n'aggravera rien. Et puis... je ne dois pas me taire plus longtemps.

— Je vous écoute, dit Réné avec la plus vive curiosité.

— Lorsque vous m'avez fait le récit des événements qui ont signalé votre jeunesse, commença M. de la Vigerie, ces détails me rappelèrent certain épisode dans lequel j'avais joué un rôle, et dont votre vie accidentée pouvait bien être la conséquence.

— Puis-je connaître cet épisode? demanda avidement Réné.

— Oui, mais attendez, je n'ai pas fini. Cette coïncidence entre vos aventures personnelles et celles qu'on pouvait déduire de l'histoire que je vais vous raconter me frappa. Mais ce n'était peut-être qu'un jeu du hasard, et je ne voulus pas vous en instruire avant d'avoir étayé ma conviction de preuves irréfutables.

Pourtant, sans vous en douter, vous m'en aviez fourni une qui confirma mes soupçons, et me fit entreprendre l'inutile campagne que je viens de terminer.

— Moi! se récria Réné, je vous ai fourni une preuve...

— Vous, affirma le baron. Quand vous m'avez communiqué cette liste, dressée par les soins de Mathieu Dorval, des mères qui s'étaient embarquées pour l'Amérique avec leur enfant, j'y vis précisément figurer le nom de l'héroïne du drame que vous allez entendre.

— Et ce nom, quel est-il? demanda Réné avec une indicible anxiété.

— Lisez-le vous-même, répondit M. de la Vigerie.

A ces mots il tira de sa poche le double de la liste que le jeune peintre lui avait donnée, et, du doigt, lui indiqua une des lignes qui y étaient tracées.

— La marquise de Lostanges et son enfant! lut Réné qui porta la main à son cœur.

Puis, se rappelant alors le protecteur mystérieux qui avait intercédé pour lui au ministère :

— Je savais bien, s'écria-t-il victorieusement, que je connaissais ce nom, que je l'avais déjà lu ou entendu prononcer.

— Comment cela? interrogea à son tour le baron.

— Vous le saurez, dit Réné. Chaque chose viendra en son temps. Continuez, je vous en prie.

— Eh bien! reprit M. de la Vigerie, ce premier indice m'inspira la pensée de rechercher la famille de Lostanges. Je l'avais perdue de vue depuis longtemps, mais je savais où étaient situées ses propriétés, je me dirigeai de ce côté.

Tout d'abord, je me rendis chez M. Arthur, dont mademoiselle Lancray m'avait donné l'adresse. Il est le protecteur

mystérieux de Caroline d'Érigny. Je voulais obtenir de lui qu'il ne disposât pas de la main de sa pupille avant que mes recherches eussent abouti. Pour cela, il fallait que je lui avouasse quels motifs me faisaient agir. Je lui racontai donc, mais sous des noms supposés, l'histoire que je vous ai promise et que vous allez connaître.

Seulement, je ne couvrirai pour vous d'aucun voile les personnages qui y jouent un rôle...

Alors, le baron fit à Réné le récit du drame dont M. Arthur avait été le premier confident.

Cette fois, M. de Maurecourt s'appelait le marquis de Lostanges; Raoul de Sangy, c'était le baron de la Vigerie; Cécile se nommait Geneviève, marquise de Lostanges.

Lorsque ce nom vibra pour la première fois à son oreille, Réné eut toutes les peines du monde à se contenir, mais son énergique volonté triompha de son émotion. Il écouta jusqu'au bout le récit émouvant que lui retraçait le baron.

— Ainsi, dit-il, cette femme, cette Geneviève que vous croyez être ma mère, n'était pas coupable?

— Sur mon honneur! devant Dieu! protesta M. de la Vigerie, je jure que cette victime était innocente!

— Merci! fit Réné, qui lui serra la main avec effusion et poussa un soupir de soulagement.

— Oui, je vous comprends, approuva le baron en souriant tristement. Vous ne voudriez pas qu'il y eût une tache sur la mémoire de votre mère...

— Non, répondit Réné, car si elle vivait... Et qui sait?

— Hélas! j'en doute, répliqua le baron. D'après les soupçons que j'avais conçus, je me mis à la recherche du marquis de Lostanges. J'allai chez son notaire qui refusa de me renseigner. J'errai à travers le pays, interrogeant ceux qui avaient vécu à l'époque à laquelle je tentais de remonter, je ne découvris rien.

— Le marquis est donc mort? demanda Réné découragé.

— Non. Il vit, j'en suis certain, en quelque retraite ignorée. Ses propriétés, gérées et affermées par son notaire, n'ont pas été vendues, et continuent à figurer sous son nom au cadastre, je m'en suis assuré. Ce n'est pas tout: je me suis informé de sa famille, et savez-vous ce que j'ai appris?

— Quoi donc? fit le jeune peintre, très-intrigué.

— Le seul héritier vivant et connu du marquis est sa nièce, la fille de sa propre sœur. Or, savez-vous comment se nomme cette jeune personne?

— Non. Pourquoi voulez-vous que je sache...

— Elle se nomme Caroline d'Érigny, fille née en légitime mariage d'Antoinette de Lostanges et d'Hector d'Érigny.

— C'est étrange! fit Réné, étonné de voir se grouper autour de lui tous ces noms qu'il ne connaissait que de fraîche date.

— Oui, c'est étrange, poursuivit le baron. Mais ce qui est plus étrange encore, c'est que M. Arthur s'est constitué son protecteur, c'est que M. Arthur est enfermé au château Bourette depuis vingt-trois ans, c'est-à-dire depuis que le marquis a disparu.

— Supposez-vous donc que M. Arthur n'est autre que le marquis de Lostanges? fit Réné.

— Je le crois fermement, répondit M. de la Vigerie.

L'artiste se tut. Lui aussi, en voyant venir chez lui cet étranger qui avait refusé de se faire connaître, il avait pensé que cet homme était M. Arthur.

— Ainsi, reprit-il, ce personnage mystérieux, auprès de qui vous avez été l'interprète de ce drame lugubre, serait celui-là même qui a joué le rôle que vous lui attribuez?

— Oui, j'y ai longtemps réfléchi. Je me suis souvenu de certains tressaillements que j'avais surpris, et j'ai résolu de le démasquer, car vous ne le savez pas, vous à qui je n'ai jamais révélé la plaie de mon cœur, non seulement cet homme m'a volé l'amour de Geneviève, mais il m'a volé ma fille!

— Votre fille! répéta Réné, confondu par cet aveu.

— Oui. Je vous conterai cela quelque jour, répliqua le baron. Mais, avant d'en venir avec cet homme à toute extrémité, avant de reprendre avec lui le duel interrompu par vingt-trois années de souffrances, avant de mourir peut-être, je n'ai pas voulu que le secret qui vous concernait pérît avec moi.

— Et vous avez bien fait, mon cher ami, dit Réné en lui serrant la main, car moi aussi, j'ai bien des choses à vous

apprendre. Bien des événements se sont passés depuis que vous m'avez quitté. Je vais vous les résumer en peu de mots.

A son tour, M. de la Vigerie prêta une oreille attentive.

— D'abord, commença Réné, quelques jours après votre départ, M. Breton, l'intendant de M. Arthur, est venu me commander le pendant du tableau qu'il avait acheté pour son maître, alors qu'il était question de mon mariage avec mademoiselle d'Érigny.

— Comment! s'écria le baron, après ce que je lui avais dit...

— Quelque temps après, continua l'artiste, un homme âgé, porteur d'une longue barbe blanche, ayant la même taille, le même aspect que M. Arthur, s'est présenté dans mon atelier et m'a demandé si j'avais jamais reçu une commande du gouvernement. Huit jours plus tard, je recevais cette commande. Ce même vieillard se représentait chez moi et me félicitait, comme s'il eût été étranger à ce résultat. Lui-même avait précédemment manifesté le désir d'avoir de moi deux tableaux sur lesquels il m'avait donné mille francs d'avance...

— Cet homme est-il donc M. Arthur ? demanda le baron.

— Je l'ignore. Il s'éloigna sans daigner se faire connaître. Mais je voulais savoir le nom de celui à qui je devais la faveur inespérée dont on m'honorait. J'appris qu'il se nommait le marquis de Lostanges !

— Plus de doute! fit M. de la Vigerie. M. Arthur et lui sont un seul et même personnage. Instruit par moi de ce qui vous concernait, il a voulu s'en assurer, il est venu, mais alors... il est donc sorti de sa tombe, il est donc animé de sentiments plus humains?...

— Je ne sais, et je m'en inquiète peu, dit Réné. Je n'ai pas besoin de son consentement pour épouser Caroline d'Érigny, à la main de qui je renonce formellement. Je suis décidé à n'épouser jamais que Gabrielle.

— Qui? la fille du roi Misère? interrogea le baron.

— J'y suis engagé de cœur et d'honneur, répondit l'artiste.

— En effet, cette jeune personne est fort bien. Je l'ai à peine vue, mais vous m'avez si souvent fait son éloge... Quant à son père, vous m'en avez beaucoup parlé aussi, mais

je ne l'ai jamais vu. Ne pourrais-je pas enfin me trouver en sa présence ?

— Demain matin, si vous le voulez. C'est demain que Jacques et sa fille commencent chez moi leurs séances.

— Soit, consentit le baron. Ah ! je vous plains, mon cher Réné ! Pauvre, encore obscur, épouser une jeune fille sans dot... c'est dur ! si jolie qu'elle soit.

— Ah ! c'est que je ne vous ai pas tout dit. Vous ignorez quel rôle providentiel cet ange a joué dans ma vie.

— Diable ! sourit M. de la Vigerie, nous sommes en plein ciel.

— Vous l'avez dit, mon cher baron, mais vous rabattrez de votre scepticisme, et vous serez bouleversé comme je l'ai été moi-même, quand je vous annoncerai que c'est à Gabrielle que je dois le plus grand bonheur que je puisse espérer en ce monde...

— Le plus grand bonheur, dites-vous ! balbutia le gentilhomme stupéfait. Qu'est-ce donc ? Auriez-vous par elle découvert votre famille, retrouvé...

— J'ai retrouvé ma mère ! continua Réné incapable de se contenir plus longtemps.

M. de la Vigerie se leva comme électrisé.

— Qui ? Geneviève ?... La marquise de Lostanges ?

— Geneviève, oui. Quant à la marquise, ce titre et ce nom n'ont pas encore percé le voile qui couvre sa raison.

— Ah ! conduisez-moi vers elle, je vous en conjure !

— Tout à l'heure, vous allez me suivre, promit Réné, mais auparavant, calmez-vous et écoutez-moi.

XII

LA RÉSURRECTION

Ainsi que le lui avait prédit Réné, le baron de la Vigerie était très-ému, et ne prenait pas la peine de dissimuler le trouble que cette nouvelle inattendue avait jeté dans son

esprit. Le feu mal éteint de son ancien amour semblait s'être rallumé, dégagé maintenant de toute ardeur charnelle, épuré par de longues années de souffrances.

Force fut à Réné de lui conter comment Gabrielle avait entrepris le pieux sauvetage de cette raison naufragée, de lui dire quelle part le docteur Lasserre avait prise à cette œuvre de charité, et par quelle série d'événements providentiels, il avait été lui-même conduit chez Geneviève.

Le baron s'extasiait. Son cœur débordait de joie.

— Ah ! la brave enfant ! ne cessait-il de répéter toutes les fois que le nom de Gabrielle revenait sur les lèvres de l'artiste. Oui, vous avez raison, aimez-la, Réné, et vous me permettrez aussi de l'aimer pour le bien qu'elle vous a fait.

Quand le jeune peintre eut terminé le récit des aventures auxquelles il s'était trouvé mêlé, quand il eut communiqué à M. de la Vigerie les transes mortelles par lesquelles il avait passé, les doutes horribles qui l'avaient agité, le baron l'arrêta d'un geste.

— Ne craignez rien, dit-il. Quelque défigurée que soit Geneviève, je la reconnaîtrai bien, moi ; et s'il vous reste la plus légère arrière-pensée, cette preuve nouvelle achèvera de vous convaincre.

— Certes, répondit Réné, mais, avant de vous présenter à elle, je voudrais tenter une autre expérience.

— Laquelle? interrogea curieusement M. de la Vigerie.

— Vous m'avez dit qu'elle s'appelait la marquise de Lostanges ; que, sur la liste dressée par Mathieu Dorval, ce titre et ce nom, qui étaient inscrits, lui appartenaient.

— Sans doute.

— Eh bien ! je veux lui mettre cette liste sous les yeux. Je veux voir si ses souvenirs parleront en lisant le nom oublié qu'autrefois elle a porté.

— Oui, vous avez raison, approuva le baron. L'expérience doit réussir et sera concluante. Je ne vois pour ma part aucun inconvénient à la tenter.

— Alors, dès à présent, nous allons...

Réné n'acheva point sa phrase. Un coup de sonnette timide venait de résonner dans l'antichambre.

— Montez dans ma chambre, dit-il précipitamment au

gentilhomme, et, à travers les rideaux de la galerie, observez fidèlement ce qui se passe.

— Vous attendez donc quelqu'un ?

— Non, mais si c'était le mystérieux personnage qui, deux fois déjà, s'est présenté chez moi...

— C'est juste ! fit le baron en s'esquivant.

Pendant qu'il gravissait l'escalier intérieur qui conduisait à la chambre de l'artiste, celui-ci alla ouvrir la porte. Un désappointement profond se peignit sur son visage, en apercevant le visiteur qui se présentait.

C'était Polyte qui, fidèle au rendez-vous, venait toucher la somme que Réné s'était engagé à lui compter.

— Ah ! c'est toi ? fit l'artiste d'assez méchante humeur.

— Dame ! j'viens à l'heure. Midi vient de sonner...

— Eh bien ! que fais-tu là ? Entre donc.

Polyte ne se pressait pas. Il promenait autour de lui un regard défiant et ne paraissait pas très-rassuré.

Réné le poussa par les épaules jusqu'au milieu de l'atelier.

— Sais-tu ce qui me vexe le plus ? lui demanda-t-il.

— Pas encore, mais...

— C'est de songer que l'argent que t'a promis ma faiblesse va être honteusement gaspillé dans quelque ignoble tripot.

— Oh ! pour ça non, protesta Polyte avec vivacité.

— Que comptes-tu donc en faire ? demanda Réné.

— J' vas r'prendre mon ancien métier, parbleu !

— Alors, tu renonces à celui que tu exerçais hier ?

— Oui. Je n' le trouve pas assez... tranquille...

— Et l'état de saltimbanque te plaît donc beaucoup ?

— Pas trop ; mais qu' voulez-vous ? J'n'en sais pas d'autre.

— Eh bien ! si les nouvelles dispositions où je te trouve ne sont pas pure hypocrisie, je me charge de te procurer un métier honnête, lucratif et en rapport avec tes goûts errants.

— Si c'est possible ! s'écria Polyte avec admiration.

— D'abord, tu iras à l'instant même porter à ta femme l'argent que je vais te remettre. Me le promets-tu ?

— Ça va. Ensuite ?

— Tu m'apporteras sur-le-champ un reçu signé d'elle.

— Justement, c'est l'heure où Lalie fait son somme.

— Avec cet argent, reprit Réné, tu feras revenir à Paris tes enfants, et tu les mettras en apprentissage.

— Tiens ! mais... au fait, c'est une idée, et une bonne, encore! Lalie travaillera, les p'tiots apprendront un état, seront logés, nourris... Bon cela. Et moi, qué que j'ferai ?

— Toi, si tu fais ce que je te dis, je me charge d'obtenir pour toi de la préfecture une médaille de commissionnaire.

— Oh ! fameuse celle-là ! éclata Polyte transporté. Ah! m'sieu Réné, quand j'pense que j'vous ai fait des misères !... Ainsi, j'ferai des courses, j'porterai des paquets, je n'serai pas enfermé dans un atelier... C'est ça qui m'effrayait, t'nez, vrai, pas autr' chose. Oh ! si vous faites ça pour moi...

— Eh bien ?

— Oh ben ! j' me laisserai couper en morceaux pour vous, foi de physicien !

Polyte paraissait si joyeux, il respirait avec une telle satisfaction, que Réné crut sincèrement à sa conversion.

— Tiens, dit-il en ouvrant le tiroir de sa table, voici les deux mille francs que je reste te devoir.

L'ex-saltimbanque s'en empara et les regarda longuement, les yeux dilatés, la bouche béante, comme s'il ne pouvait croire encore que pareille somme lui appartînt.

— Va, lui dit Réné. Je t'attends. Apporte-moi un reçu signé de ta femme, et, à ton retour, je t'emploierai pour mon propre compte, peut-être pendant quelques jours. Si je suis content de toi, la médaille viendra ensuite.

— Ah ! t'nez, fit Polyte, j'peux pas vous embrasser, vous n'le voudriez pas, mais l'cœur y est... cré nom !

Et il disparut, en s'administrant un vigoureux coup de poing sur la tête en forme de péroraison.

M. de la Vigerie n'avait rien perdu de cette scène burlesque. Il descendit aussitôt de son observatoire.

— C'est le coquin dont vous me parliez il n'y a qu'un instant, dit-il. Eh bien ! vous avez réellement trop de bonté. A votre place, je l'aurais éconduit avec tous les égards dus à tant d'insolente audace.

— J'avais donné ma parole, fit observer Réné.

— Soit, mais croyez-vous que cet homme suivra les instructions que vous venez de lui donner ?

— Tant pis pour lui s'il ne les suit pas. Du reste, nous le saurons avant peu. Sa femme demeure près d'ici. Si dans une heure il n'est pas revenu, nous partirons.

— Et s'il revient, quelle mission oserez-vous confier à un gaillard de cette trempe-là ?

— Une mission dont il s'acquittera à merveille, j'en réponds.

— Laquelle ?

— Celle de guetter chez moi l'arrivée de celui que je crois être à la fois M. Arthur et le marquis de Lostanges, et de le suivre jusqu'a ce qu'il s'en soit assuré.

— Je comprends, fit le baron, mais je pourrais vous épargner cette peine, car dès demain j'irai au château Bourette et je démasquerai ce faux pénitent.

— Je n'ai pas le droit de vous en empêcher, dit Réné, mais je vous ferai remarquer que si cet homme persiste à ne pas se faire connaître, rien ne pourra le contraindre à dépouiller son incognito. Vos violences mêmes ne sauraient l'y forcer.

— Pourtant, avec la conviction qui m'anime, comment voulez-vous que je me résigne à attendre plus longtemps ? Si ma fille existe, c'est par lui seul que je puis savoir ce qu'elle est devenue...

— Je conçois votre impatience. Mais une certitude vaut encore mieux qu'une hypothèse en pareille matière. Donc, croyez-moi, laissez-moi pour mon compte acquérir cette certitude, et le jour où j'aurai la preuve que M. Arthur et le marquis ne sont qu'une seule et même individualité, j'irai avec vous au château Bourette.

— Vous ! s'écria M. de la Vigerie, subitement effrayé de la résolution que Réné venait de prendre; mais vous n'y pensez pas ! Oubliez-vous que cet homme est votre...

— Je n'oublie rien, l'interrompit l'artiste sans laisser au baron le temps de prononcer le mot qui allait terminer sa phrase.

— Soit, dit le gentilhomme, j'attendrai que vous ayez acquis cette certitude, si vous voulez me promettre que vous n'irez pas sans moi chez le marquis de Lostanges.

— Je vous en donne ma parole, fit gravement Réné.

Un assez long silence suivit cette conversation.

Le baron n'avait pu s'empêcher de remarquer que, pas une fois, Réné n'avait appelé « mon père » le marquis de Lostanges, et que, même, il avait arrêté sur ses lèvres ce mot prêt à s'en échapper.

Le situation devenait embarrassante quand, de nouveau, la sonnette se fit entendre. C'était Polyte qui, triomphant et radieux, agitait en l'air un papier couvert d'une écriture lourde et irrégulière.

— Qu'est-ce que cela? demanda Réné.

— Ça, c'est le r'çu de Lalie, vous savez bien, vous me:..

— Ah! c'est vrai, fit l'artiste, je n'y pensais plus.

Il prit le papier des mains de Polyte et lut à demi voix :

« Je soussignée reconnais avoir reçu de Polyte la somme de deux mille cinq cents francs.

« Signé : EULALIE. »

— Comment! se récria Réné, deux mille cinq cents francs! Tu n'as donc pas partagé avec tes dignes associés?...

— Ah! j'vas vous dire, fit Polyte en baissant le nez. C'est que j' m'étais réservé la moitié pour moi tout seul. Dame! c'est tout simple. C'est moi qu'apportais l'affaire...

Le baron et Réné ne purent réprimer un sourire.

— Ainsi, demanda l'artiste, tu es décidé à faire ce que je t'ai recommandé? Tes enfants vont revenir?

— Lalie écrit en ce moment même pour qu'on les lui renvoie. La lettre partira ce soir. Demain ou après ils seront à Paris. Dans huit jours ils s'ront casés...

— Et toi? Veux-tu essayer de renoncer à l'ivrognerie?

— Je n'demande pas mieux. Ça s'ra dur, mais j'tâcherai.

— Eh bien! dès aujourd'hui tu vas entrer en fonctions. Je te donne cinq francs par jour...

— Cinq francs! Pourquoi faire?

— Tu te mettras en faction à la porte de la rue, et tu regarderas attentivement les gens qui entreront dans la maison. S'il se présente un homme de soixante ans environ, élégamment habillé, grand, mince, porteur d'une longue barbe presque blanche, tu attendras qu'il sorte et tu le suivras. S'il prend une voiture, tu en prendras une, s'il voyage

en chemin de fer, tu voyageras avec lui ; bref, tu ne le perdras pas de vue avant de savoir où il demeure, comment il se nomme, ce qu'il fait. Alors seulement tu viendras m'en informer. Voici une mise de fonds de cinquante francs qui devra te suffire et au-delà à la mission que je te confie. M'as-tu bien compris ?

— Soyez tranquille, fit Polyte. J'vas vous r'filer l'particulier qu'la rue d'Jérusalem en crèverait d'dépit.

— Dans ce cas, cours à ton poste, et si tu en bouges...

— N'ayez pas peur. Il n'passera pas un'mouche sans que j'là guigne de l'œil.

A ces mots l'ex-saltimbanque se retira.

— Nous, dit Réné en se tournant vers le baron, allons rue Lepic. Cette fois, l'épreuve est décisive.

Ils quittèrent l'atelier et se mirent en route. Chemin faisant l'artiste éprouvait une émotion indescriptible. Il amenait chez sa mère un témoin digne de foi, un homme qu'elle avait connu, qu'elle avait aimé !

Ils arrivèrent promptement. Gabrielle n'avait pas quitté son poste. Le docteur allait revenir.

Réné pria M. de la Vigerie d'attendre au salon, et pénétra avec la jeune fille dans la chambre de sa mère.

Geneviève en l'apercevant, lui tendit les bras. Elle n'était pas levée. Le médecin lui prescrivait de garder le lit.

— Eh bien ! mère, demanda Réné, comment vous sentez-vous ? Etes-vous plus calme ?

— Oui. Le bonheur me fait du bien, répondit-elle.

— Commencez-vous à lire dans le passé ? vous souvient-il du nom que vous portiez autrefois dans le monde ?

— Oui et non. Je suis si faible que je n'ai même pas la force de chercher. Si je l'entendais prononcer, peut-être...

— Voulez-vous que je vous aide ? proposa Réné.

— Volontiers, mais comment saurais-tu, cher enfant...

L'artiste fit un signe à la jeune fille, comme pour la prier de lui venir en aide. Gabrielle le comprit.

— Voyons chère dame, lui dit-elle, n'ayez plus peur, remettez-vous. Vous n'avez plus rien à craindre à présent que votre fils est à côté de vous.

— Toi non plus, tu ne me quitteras pas, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Gabrielle, car dès ce soir, si M. Réné ne s'y oppose pas, je vous installerai chez moi. Vous habiterez dans la même maison, au-dessus de lui.

— Quoi! vraiment? s'écria Réné. Vous feriez cela?

— Sans doute. Madame Geneviève a besoin de beaucoup de soins. Le docteur prétend qu'il ne faut pas la laisser seule. Eh bien! elle demeurera avec moi.

— Mais votre père, où ira-t-il?

— Oh! fit Gabrielle. Père Jacques s'arrangera toujours.

— Bien, se défendit Réné, mais je ne souffrirai pas...

— Vous aurez beau faire. Je l'ai mis dans ma tête, cela sera.

— Je vous en supplie, Gabrielle! Je placerai quelqu'un auprès de ma mère, mais je ne veux pas... D'ailleurs, elle s'y refusera, j'en suis sûr...

— Mais non, dit naïvement Geneviève, j'aime bien mieux cela.

— Ah! vous voyez, sourit gaiement la jeune fille. Donc, n'en parlons plus. Tenez, regardez votre mère. Mon projet est de son goût. Elle est plus tranquille et ne vous écoutera que mieux. Parlez.

— Chère Gabrielle! murmura Réné avec une passion contenue.

Elle posa un doigt sur ses lèvres, comme pour lui imposer silence, et lui montra Geneviève.

Réné tira silencieusement de son portefeuille la liste que lui avait laissée Mathieu Dorval, et la plaça sous les yeux de la pauvre femme.

— Tenez, lui dit-il, pouvez-vous lire les noms qui figurent sur cette liste?

— Oui! fit-elle en la repoussant doucement, mais pourquoi?...

— Lisez, insista l'artiste avec autorité. Peut-être parmi ces noms en est-il un qui sera connu de vous.

Elle parcourut lentement le papier qu'on lui présentait

— Non, disait-elle... non... je n'en connais aucun...

Tout à coup elle tressaillit et se dressa sur son séant.

— Mon nom! fit-elle avec une sorte d'effroi. Qui a inscrit mon nom sur cette liste? Il est là... je le vois... là... là...

Réné et Gabrielle se penchèrent en même temps, pour lire le nom sur lequel elle avait posé son doigt. La jeune fille l'épela à haute voix :

« La marquise de Lostanges et son enfant. »

Elle porta la main à son cœur. Cette découverte fut pour elle un coup de foudre. C'était l'anéantissement de ses espérances, la condamnation de son amour. Réné, un gentilhomme, un marquis! Et elle...

Mais c'était une fille vaillante. Elle surmonta son trouble. Elle sentit que d'autres intérêts réclamaient en ce moment son concours et primaient ses propres douleurs. Elle força ses lèvres blêmes à grimacer un sourire. Héroïque, impassible, elle ne chancela pas et assista sans faiblir à l'explosion de joie que laissait éclater Réné.

— Vous ne vous trompez pas, mère? disait-il. C'est bien votre nom, le mien, qui est inscrit sur cette liste?

— Oui, répondit-elle avec plus de calme, quoique sur un ton d'amertume, mais j'aurais mieux fait de l'oublier à jamais... Que dis-je? Et toi, cher enfant, que serais-tu devenu? Ah! je savais bien que tu n'étais pas un Dorval. Tu es un de Lostanges, entends-tu? reprit-elle avec fierté. Tu es noble, plus noble que le roi...

Elle se tut. Puis, après un instant de silence :

— Mais ce nom d'où te vient-il? Qui te l'a donné?

— Un de vos amis, chère mère.

— Un ami? J'ai donc d'autres amis que vous?

— Vous en aviez autrefois, insinua Réné. Rappelez-vous...

— Autrefois?... moi?... oui, c'est vrai. Un surtout... Il m'aimait bien celui-là! Pauvre Raoul! Ah! Dieu m'a cruellement punie, car je n'étais pas coupable, je le jure! Oh! oui, ajouta-t-elle avec véhémence, Dieu a été injuste envers moi.

— Calmez-vous, chère mère, balbutia Réné que cette surexcitation épouvantait. Personne ne vous accuse.

— Il ne manquerait plus que cela, fit-elle, et pourtant un homme a osé... Mais tu ne le crois pas, toi, n'est-ce pas?... Mon Dieu! s'écria-t-elle avec une expression d'angoisse im-

possible à traduire, pourvu qu'on n'ait pas dit à mon fils... Oh! ce serait horrible!

— Rassurez-vous, dit Réné en lui prenant les mains. Voulez-vous que je vous prouve combien je vous respecte et quelle foi aveugle j'ai en vous?

— Oui, j'en ai besoin, répondit-elle avec égarement.

— Eh bien! ce Raoul dont vous parlez, je le connais. Il est de mes amis. C'est lui qui, sans se douter de ce que j'étais a encouragé mes débuts...

— Est-ce possible? demanda Geneviève plus doucement.

— C'est lui qui, le premier, d'après le récit que je lui avais fait de mes aventures, y a trouvé une certaine analogie avec votre propre histoire, c'est lui qui me l'a racontée...

— Ah! Dieu me devait bien cela! soupira-t-elle.

— Ainsi, poursuivit Réné, résolu à pousser jusqu'au bout cette épreuve décisive, vous n'avez pas oublié l'ami de votre jeunesse, le baron Raoul de la Vigerie?

— Oui, murmura la marquise, sans répondre directement à la question de son fils, c'est bien ainsi qu'il s'appelait...

— Seriez-vous désireuse de le revoir?

— Il est donc à Paris? demanda-t-elle vivement.

— Il demeure à deux pas de cette maison. Vous plaît-il que j'aille le chercher?

— A l'instant, cours, dit-elle avec agitation.

— Vous ne craignez pas que sa présence ne vous révolutionne un peu trop?

— Ah! cher enfant! dit Geneviève dont le regard brillait enfin des lueurs de l'intelligence; après toi, je ne ne pouvais retrouver aucun être dont je fusse plus heureuse de serrer la main.

— Alors, attendez-moi, je reviens.

A ces mots, Réné sortit de la chambre et passa au salon. Le baron avait entendu d'un bout à l'autre cette conversation dont il était le sujet. Il admirait l'habileté avec laquelle le jeune peintre l'avait conduite.

Il se leva, mais Réné l'arrêta d'un geste. Il voulait laisser à sa mère le temps de se remettre de ces secousses successives.

Quant à Gabrielle, pensive, immobile, ne comprenant rien aux phrases tronquées dont elle était indirectement la confidente, elle soutenait jusqu'à la fin son rôle d'ange de charité.

L'arrivée du docteur fit une heureuse diversion à cette situation tendue.

— Ah! mon ami, je rayonne! s'écria Réné qui se précipita à sa rencontre. Ma mère est sauvée. Tout me réussit. La mémoire lui revient. Tout à l'heure, elle s'est souvenue de son nom qu'à dessein je lui avais mis sous les yeux...

— Bravo! fit le docteur en se frottant les mains. Et ce nom, quel est-il?

— La marquise de Lostanges.

— Le même que celui de votre protecteur mystérieux?

— Le même.

— Mais alors le marquis est donc votre...

— Ne nous occupons pas de cet homme, l'interrompit sévèrement Réné. Plus tard... nous verrons. Pour le moment, ne songeons qu'à notre chère malade.

— Bien. Voyons : a-t-elle entièrement retrouvé le fil de ses idées?

— Pas encore, mais voici le baron de la Vigerie, qui, je l'espère, nous aidera efficacement à compléter la cure.

— M. le baron connaît-il donc la marquise?

— C'est un des meilleurs amis de sa jeunesse.

— Alors, messieurs, entrons, dit aussitôt le docteur.

Ils pénétrèrent tous les trois dans la chambre.

— Mère, fit gravement Réné, j'ai l'honneur de vous présenter M. le baron de la Vigerie, mon ami.

— Raoul! c'est vous, vous que je revois enfin!...

Le gentilhomme s'inclina et prit cérémonieusement la main de la marquise, sur laquelle il déposa un baiser respectueux.

— Ah! respira Geneviève. Mon fils et vous auprès de moi! Dieu s'est donc laissé fléchir. Il a donc eu pitié de mes larmes, de mon désespoir, de ma folie... Oui, poursuivit-elle en passant la main sur son front, il me semble que j'étais folle... Par quels cauchemars atroces ai-je donc été assaillie?... Non, ce n'est point un rêve... Ah! fit-elle en éle-

vant vers le ciel ses mains jointes et son visage illuminé d'une lueur soudaine, je me souviens!...

Chacun s'empressa autour d'elle, comme pour hâter cette résurrection inespérée des facultés.

XIII

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

Réné était littéralement ivre de joie et d'orgueil. Tant de preuves accumulées avaient fini par le convaincre. Le témoignage de M. de la Vigerie était assurément à ses yeux celui qui avait le plus de poids et d'authenticité.

Geneviève, ou plutôt la marquise de Lostanges, car son identité demeurait pour tous parfaitement avérée, semblait se recueillir et se réveiller d'une longue léthargie.

Elle promenait autour d'elle des regards hallucinés, mais son visage rayonnait d'une indicible expression de bien-être, dès que ses yeux se reposaient sur Réné. En même temps ses prunelles atones s'animaient d'un reflet de vie et d'un rayon d'intelligence; ses joues se coloraient, ses traits tendus et fatigués, reprenaient leur forme primitive. La folle se faisait femme. Elle recouvrait son rang, sa distinction, sa grâce.

La transformation suivait lentement son œuvre. Le docteur en épiait toutes les phases avec une curiosité qui n'avait d'égale que l'attente anxieuse de Réné.

— Oui, murmurait la marquise à demi-voix, mais assez haut pour que ses paroles fussent entendues au milieu du silence religieux qui régnait dans la chambre, je me souviens de tout aujourd'hui. La lumière se fait dans les ténèbres qui m'enveloppaient. Tout... je revois tout par la pensée, comme si les événements que j'ai traversés dataient d'hier...

— Vous sentez-vous la force de nous les apprendre? demanda Réné de sa plus douce voix.

— Certes, mais j'aurais désiré d'abord connaître les

moindres détails de ta vie, cher enfant. Car toi aussi, tu as dû souffrir.

— Pas trop, mère. Le ciel a été plus clément pour moi qu'il ne l'a été pour vous, je le crains. Grâce à la charité du père adoptif dans les bras de qui me poussa le hasard, j'ai échappé à la solitude, à la misère.

Réné exhuma alors, devant tous, les souvenirs confus de sa jeunesse, dont il avait reconstitué l'édifice. Il raconta sa traversée, son arrivée dans une maison inconnue. Il dépeignit surtout avec une éloquence terrible ce qu'il avait retenu de la scène effrayante qui avait si vivement frappé son imagination d'enfant, lors de l'incendie de la ferme et du massacre des habitants par les Sioux.

— Oui, c'est bien cela, disait la marquise, dont les pleurs sillonnaient la joue. Dieu t'a donné la mémoire de ces atrocités pour aider plus tard à notre reconnaissance.

Réné rappela les années de captivité qu'il avait passées chez les Indiens, la façon dont il avait été délivré et ramené en France par le matelot Dorval. Puis, glissant rapidement sur son éducation, sur ses débuts dans la carrière d'artiste, il en arriva aux relations qu'il s'était créées, aux encouragements qu'il avait reçus du baron de la Vigerie, aux projets d'établissement qu'on avait formés pour lui, projets auxquels il avait renoncé pour n'écouter que son amour.

— Ainsi tu aimes? lui demanda sa mère avec une sorte de fierté. J'espère que cette jeune personne est de bonne famille, qu'elle est digne de toi?

— Vous l'aimerez aussi quand je vous aurai dit son nom, répondit Réné en regardant Gabrielle.

La pauvre enfant ne savait trop quelle contenance garder. Elle baissait les yeux, pâlissait et rougissait tour à tour. Si la marquise avait observé Gabrielle, sur-le-champ elle aurait tout deviné, mais elle était en contemplation devant son fils et ne remarqua pas l'embarras extrême de la jeune fille.

— Je veux la voir, dit-elle à Réné, tu me la présenteras dès demain.

— Si elle m'y autorise, répondit l'artiste en souriant.

— Comment! se récria la marquise. Est-ce qu'elle ne t'aime pas? C'est impossible!

L'expression de son visage complétait sa pensée. On y lisait l'admiration aveugle qu'elle ressentait pour Réné.

— Je vous conterai cela plus tard, dit-il pour faire cesser le supplice de Gabrielle. Pour aujourd'hui, si vous ne redoutez pas une trop grande fatigue, et si le docteur ne s'y oppose pas, je désirerais apprendre de votre bouche les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi votre captivité chez les Indiens.

— J'y consens volontiers, fit observer le docteur, mais avant de me retirer je ne saurais trop recommander à madame de Lostanges la plus grande prudence.

A ces mots, il se leva pour prendre congé. Le baron l'imita et s'inclina respectueusement devant la marquise.

Réné les arrêta d'un geste.

— Je vous en supplie, messieurs, dit-il. Si rien ne vous appelle au dehors, et si ma mère le permet, je désirerais vous avoir auprès de moi. Un jour peut-être votre témoignage me sera précieux.

— Je joins mes prières à celles de Réné, fit Geneviève. Demeurez, messieurs, je vous en conjure.

Alors, avec un geste plein de noblesse, elle les invita à reprendre leur place. Ils obéirent silencieusement.

Réné n'avait pas dit un mot de ses relations avec M. Arthur, des visites qu'il avait reçues, ni des démarches tentées auprès du ministre par M. de Lostanges. Il avait à dessein écarté ce personnage, afin de ne pas réveiller chez sa mère des douleurs trop vivaces.

Comme si la marquise eût été d'accord avec son fils, elle n'effleura même pas les premières années de sa vie de jeune fille et de jeune femme. Il est vrai que la présence du baron aurait rendu ces aveux fort délicats.

— Lorsque je quittai la France, commença-t-elle, je pris passage à bord d'un trois-mâts qui, du Havre, faisait voile pour New-York. J'avais refusé la fortune qu'on m'avait offerte et n'emportais absolument avec mes habits que l'argent nécessaire pour défrayer mon voyage.

La traversée fut heureuse. Réné, pour la santé de qui je tremblais, n'avait jamais été plus joyeux ni mieux portant.

Je débarquai sans encombre et je pourrais ajouter, sans fatigue.

Mon départ précipité ne m'avait pas permis d'informer mes parents de mon arrivée. Une fois à New-York, je songeai à faire prévenir mon père, afin qu'il se rendît audevant de moi, mais je n'avais pas depuis assez longtemps quitté l'Amérique pour oublier les difficultés de communication qui s'opposaient à ce projet. D'ailleurs, mes ressources ne me permettaient pas un long séjour. Je craignais qu'elles ne s'épuisassent. Je me mis bravement en route, je n'étais pas seule, mon fils était avec moi. Je le considérais comme un égide contre tous les dangers qui auraient pu m'assaillir.

Mon père habitait, à huit milles de Colombus, une vaste ferme qu'il avait achetée à un prix très-avantageux. Le voisinage des Indiens Sioux, les audacieuses expéditions qu'ils osaient entreprendre, rendaient l'exploitation de cette ferme très-périlleuse, mais mon père s'était mis en tête de refaire sa fortune, fût-ce au péril de sa vie. En effet, il réalisait des benéfices considérables et se serait relevé en peu de temps, sans la désastreuse catastrophe dans laquelle il périt.

J'avais achevé sans accident le long et pénible trajet qui me séparait de son habitation. J'étais installée à la ferme depuis quatre mois avec Réné, je commençais à me remettre des secousses que j'avais ressenties, lorsqu'une nuit, nuit terrible, à laquelle je ne puis penser sans frémir, je fus réveillée par des cris et des coups de feu.

Je me levai, m'habillai à la hâte, et je courus à la chambre de Réné. Au moment où j'ouvrais la porte une troupe d'Indiens se rua sur moi.

A peine eus-je le temps de voir mon fils et la domestique qui le surveillait entraînés au dehors avec une brutalité dont je ne tardai pas à être victime.

Après s'être assurés que j'étais seule dans mon appartement, insensibles à mes cris, à mes prières, à mes larmes, mes bourreaux me saisirent par la main et me conduisirent dans la cour.

Non, jamais je n'oublierai l'horrible tableau qui frappa mes regards. Couché dans une mare de sang, affreusement mutilé, le visage sanglant, le crâne dépouillé, ne présentant

plus qu'une masse informe et rougeâtre, mon père gisait étendu à côté de ses serviteurs, comme lui mutilés et méconnaissables.

Ma mère se traînait aux genoux de ces infâmes. L'un d'eux avait pris Réné par le pied et le faisait tournoyer au-dessus de lui. Il allait lui briser la tête contre la palissade, quand, animée d'une force surhumaine, j'échappai à mes gardiens et je m'élançai... Grâce au ciel, j'arrivai à temps pour le sauver! Le barbare me repoussa du pied et me renversa sur le sol. Mais une Indienne, une mère sans doute, qui se trouvait là, me comprit, eut pitié de moi, et arracha des mains de ce sauvage mon fils qu'elle emporta.

Pour moi, on me réunit à ma mère et à la servante, et on nous força d'assister au spectacle hideux de notre ruine, de notre deuil. L'habitation était en feu. L'incendie réflétait ses flammes impies sur l'épouvantable scène de carnage dont mon impuissance et ma douleur étaient les témoins obligés. Ses dernières lueurs éclairèrent la retraite de nos ennemis.

Ils nous emmenaient prisonniers. Qu'allions-nous devenir? N'auraient-ils pas mieux fait de nous tuer que de nous laisser survivre à cette infernale vengeance!

Nous les suivions avec peine dans leur course rapide. Deux fois déjà ma pauvre mère était tombée, épuisée par la douleur, l'âge, la fatigue. Une troisième fois elle tomba.

Cette fois elle ne se releva plus. Un Indien s'approcha d'elle, brandit sa hache et lui fendit le crâne. Un nuage de sang passa devant mes yeux... Je chancelai, je serais tombée à mon tour, si je n'avais pas vu mon fils qui tendait inutilement vers moi ses bras suppliants.

Pendant dix jours, presque sans trêve, nous suivîmes nos bourreaux, les vêtements en morceaux, les pieds déchirés. Enfin nous fîmes halte dans une clairière, au milieu d'une forêt, aux ronces de laquelle étaient restés les derniers lambeaux qui me protégeaient. Je me vis perdue. Je sentais peser sur moi les regards ardents de ces misérables; j'étais menacée du déshonneur, sans armes pour y échapper. Dieu m'épargna cette honte.

Le chef de la tribu me réclama. C'était un homme de soixante ans, presque un vieillard, dont la femme me reçut avec

douceur et couvrit ma nudité. Sous la protection d'un pareil chef, je n'avais rien à craindre. Mon esclavage commença.

Je ne voulais pas perdre l'appui dont j'avais besoin. Je mis tout en œuvre pour gagner les bonnes grâces de la femme de mon maître, j'y réussis. Par elle j'espérais obtenir que Réné me fût rendu. Je l'apercevais parfois, conduit par un Indien, jouant en compagnie d'enfants de son âge, passant auprès de la tente où je pleurais. Dix fois je m'étais élancée au-devant de lui, dix fois j'avais été repoussée comme un chien par ces cœurs impitoyables. A la dernière tentative que je hasardai, son maître leva son formidable couteau et menaça de le tuer sous mes yeux si j'approchais.

A dater de ce jour, j'imposai silence à mes entraînements. Cinq ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels je ne voyais Réné qu'à de rares intervalles, mais enfin je le voyais. Il grandissait, il devenait beau, fort. Une nuit notre campement fut attaqué. Nous prîmes la fuite à travers la forêt; nous ne nous arrêtâmes qu'après avoir dépisté toutes les recherches.

Quand on fit halte pour se compter, dix Indiens manquaient à l'appel. Ils avaient été tués ou faits prisonniers. Parmi eux se trouvait celui à qui Réné était échu en partage. Quant à mon fils, il avait disparu. Qu'était-il devenu? Était-il mort? Avait-il été délivré par les blancs? Nul ne put me le dire.

Pourtant, tout se réunissait avec mes secrètes espérances pour me laisser croire qu'il était sauvé. La couleur de sa peau, sa jeunesse inoffensive, avaient dû le faire reconnaître et le préserver. Mon instinct maternel m'en avertissait.

Dès lors je n'eus plus qu'une pensée : échapper à mes bourreaux, fuir et retrouver Réné.

Malheureusement je ne connaissais pas le pays, je ne savais de quel côté me diriger. La femme du grand chef m'avait prise en affection et ne me permettait guère de la quitter.

Les mois, les années se passaient, sans que je pusse me soustraire à l'odieuse captivité qui pesait sur moi. Un événement inattendu vint changer la face des choses. Le chef dont j'étais l'esclave mourut à la suite d'une longue maladie.

Tant qu'il avait vécu, tant qu'il avait été assez puissant pour me protéger, j'avais pu me soustraire aux persécutions

dont j'étais l'objet. Cette mort me livra sans défense à l'amour monstrueux des Sioux, que jusque-là le respect du maître avait retenus.

Je compris que j'étais perdue si j'attendais plus longtemps. La nuit, pendant que les femmes assemblées veillaient le cadavre de l'Indien, je m'enfuis à travers la campagne. Je m'étais orientée, je savais que pour regagner les premières habitations des blancs je devais me diriger vers l'Est, je courus de ce côté, seule, sans guide, sans argent, sans provisions.

Mais je n'avais prévu aucun des obstacles qui allaient se dresser devant moi. Je n'avais pas fait cinq cents pas que je me trouvai en face d'une rivière. Comment la franchir? Je ne savais pas nager. Sur la rive, j'aperçus une pirogue que l'on avait à moitié tirée à terre pour que le courant ne l'emportât pas. Dans la pirogue je vis une pagaie, mais je ne savais pas davantage me servir de ces deux objets.

Perdant un temps précieux, j'errai sur le bord de la rivière, dans l'espoir d'y trouver un gué. Ce fut en vain. Cependant le jour commençait à poindre, ma fuite ne tarderait pas à être découverte, on se mettrait à ma poursuite, on m'atteindrait...

Au moment où ces réflexions se présentaient à ma pensée, j'entendis pousser de grands cris. C'étaient les Indiens qui avaient éventé ma piste et accouraient sur mes traces.

L'horrible captivité qui m'était réservée m'inspira le courage de braver la mort. Je poussai la pirogue à l'eau, je me jetai dans l'embarcation et je m'abandonnai au fil de l'eau, Fort heureusement pour moi, nulle autre pirogue ne se trouvait là. Les cris de rage et les imprécations des Sioux arrivèrent jusqu'à moi, un coup de fusil retentit, une balle siffla, et je ressentis à l'épaule une douleur cuisante. Au même instant je vis mon sang couler. Je perdis connaissance et tombai sans mouvement au fond de l'embarcation que le courant continait d'emporter.

Ici, la marquise fit une pause. L'émotion et la fatigue la forcèrent de s'arrêter. Réné, Gabrielle et leurs amis s'empressèrent autour d'elle, mais de la main elle leur fit signe de ne pas s'inquiéter, et, puisant de nouvelles forces dans le regard de Réné, elle continua.

— Quand je revins à moi, le soleil était haut à l'horizon, une soif ardente me dévorait. Je me soulevai avec peine, je me penchai pour étancher ma soif, et je lavai ma blessure.

Le contact de l'eau froide me fit du bien. Il était dix heures [illegible]nviron. Depuis près de six heures, je voguais sur la ri-[illegible]re, j'avais parcouru une distance de sept à huit milles. [illegible]e pris la pagaie et ne réussis d'abord qu'à tournoyer sur place, mais peu à peu je parvins à me rapprocher du rivage, et j'abordai.

Je me jetai à genoux, je priai et repris confiance.

Dieu avait permis que je sortisse saine et sauve de ce premier danger !

Autour de moi la solitude et le silence. Je n'avais pas été poursuivie. Sans doute les Indiens m'avaient crue morte ou dangereusement blessée, et avaient supposé que le fleuve ferait le reste.

Je marchai à l'aventure, guidée seulement par le soleil, et j'atteignis une épaisse forêt, dont l'ombre protectrice me permit de goûter quelque repos et de braver la chaleur torride qui m'accablait. Je pansai ma blessure que je couvris de feuilles. Leur fraîcheur dissipa la fièvre qui me consumait. Je dormis quelques instant. Quand je me réveillai, j'étais à peu près rétablie, mais j'avais faim.

Je mangeai quelques racines et me remis en marche.

La nuit me surprit dans la forêt. J'y attendis le jour dans des transes que je ne saurais décrire, en butte à toutes les appréhensions. Huit jours entiers j'errai ainsi, me croyant égarée, vivant de racines, buvant l'eau fétide des mares qui se trouvaient sur mon chemin, tremblant à chaque pas d'être surprise par les animaux ou par les hommes.

La neuvième nuit, je m'arrêtai épuisée, résolue à mourir où j'étais, incapable de faire un pas.

Le lendemain matin, quand je distinguai les premiers rayons du soleil levant, il me sembla que le rideau de verdure qui les dérobait à ma vue était moins touffu. Je me traînai sur les genoux et sur les mains. Je ne m'étais pas trompée, j'avais gagné la lisière de la forêt! Devant moi s'étendait la plaine, mais non plus la plaine inculte et déserte.

La main des hommes l'avait fertilisée, les riches moissons la couvraient.

Je fis un dernier effort et je m'avançai. O bonheur ! j'aperçus une troupe de blancs qui venait de mon côté. Je poussai des cris, j'appelai au secours ; mais dans mon trouble j'avais employé la langue des Sioux. Les blancs me prirent pour une Indienne et firent feu sur moi. Je n'eus que le temps de me jeter à terre, j'entendis au-dessus de ma tête le sifflement des balles.

Ils pensèrent m'avoir tuée et accoururent en poussant des cris de joie. Ce ne fut qu'en m'examinant qu'ils reconnurent leur erreur. Ils s'aperçurent que j'étais mourante de fatigue et de faim, m'emportèrent à leur habitation, où je reçus enfin les soins dont j'avais besoin.

Quinze jours plus tard, j'étais à peu près rétablie. Ces braves gens m'offrirent d'achever chez eux ma convalescence; mais j'avais une telle frayeur de retomber entre les mains des Sioux, que je voulus à tout prix regagner Cincinnati, dont j'étais le plus rapprochée. Là seulement je me crus à l'abri.

Je me rendis chez le consul, je me nommai. J'étais sans parents, sans asile, sans ressources, je me décidai à m'adresser à mon mari pour qu'il me fournît les moyens de regagner la France. Le consul se chargea de faire parvenir ma demande, et, en attendant, me délivra un faible secours.

Trois mois après, il m'apprit que mon mari avait disparu et ne demeurait plus depuis longtemps à l'adresse que j'avais indiquée. Que faire ? Il eut pitié de ma détresse et m'offrit de m'avancer la somme nécessaire. Je ne voulus accepter que ce dont j'avais strictement besoin, et je partis. Enfin j'atteignis le Havre.

Mais les souffrances que j'avais endurées, celles que je supportais encore, déterminèrent une fièvre ardente. A peine étais-je arrivée que le délire s'empara de moi. Combien de jours demeurai-je en cet état ? Je ne m'en souviens plus. Quand je jetai les yeux autour de moi, je me crus le jouet d'une hallucination. J'étais couchée dans une longue et large salle ; des lits garnis de rideaux blancs s'étendaient à droite, à gauche, en face de celui sur lequel j'étais étendue. J'étais à l'hôpital !

Sans doute l'aubergiste chez lequel j'étais descendue avait jugé, d'après le mince bagage dont j'étais suivie, que j'étais une cliente de peu d'importance, et m'avait fait transporter sur le grabat où me clouait la maladie.

Je voulais quitter à l'instant cette maison dont le nom seul m'épouvantait, mais les sœurs qui me soignaient m'en empêchèrent. Cependant mon insistance fut telle, qu'au bout de quelques jours je triomphai de leurs scrupules. On me rendit le paquet de hardes que la générosité de l'hôte m'avait laissé, et l'on m'ouvrit enfin cette grille, derrière laquelle je serais morte.

Il est vrai que je n'en valais guère mieux. La surexcitation qui m'avait soutenue m'abandonna, je ressentis en moi, une extrême faiblesse qui, comme un bourdonnement confus, me montait des extrémités à la tête et m'envahissait le cerveau.

J'étais sur la grande route qui conduit à Paris, où j'avais pris le parti de me rendre. Je n'eus pas la force de faire un pas de plus. Je m'assis sur le talus du fossé, un nuage épais couvrit mes yeux et mon esprit, je m'évanouis. . . . . .

Depuis, je ne me rappelle rien. J'ai comme un souvenir vague de bruit, de mouvement, de visages qui me regardaient curieusement, d'un homme qui me frappait, d'une femme qui me protégeait et disait m'aimer... Je ne sais... mais la première figure humaine dont je garde la mémoire est celle de cette belle jeune fille qui ne m'a plus quittée, et dont les soins m'ont rappelée à la santé, au bonheur, à la vie.

En disant ces mots, la marquise attirait doucement Gabrielle et la pressait sur son cœur.

XIV

CE QU'ÉTAIT AUTREFOIS LE ROI MISÈRE

Ce récit douloureux d'infortunes successives, les fatalités qui s'étaient amoncelées sur cette malheureuse victime de la

jalousie et de l'erreur, avaient vivement impressionné ceux qui l'écoutaient.

Si Réné était ému, le baron de la Vigerie était indigné.

Quant au docteur, il avait pris un double intérêt à cette histoire, mais chez lui la curiosité l'emportait sur l'émotion. Pour le médecin, si attaché qu'il lui soit par les liens de l'amitié, le malade est toujours un *sujet*.

Cette fois encore, Lasserre voulut intervenir et empêcher les confidences nouvelles que nécessitait le récit inachevé de la marquise, mais celle-ci le rassura par un sourire.

— Ne craignez rien, docteur, dit-elle. Si Gabrielle est le premier visage humain qui ait triomphé de l'inertie dans laquelle j'étais plongée, le vôtre occupera dans mon esprit une place d'honneur. Vos soins assidus, votre patiente bonté, l'affection que vous ressentez pour Réné, vous seront des titres éternels à ma reconnaissance.

— De grâce, madame! c'est trop d'honneur, balbutia Lasserre.

— Que votre sollicitude ne s'alarme donc pas, reprit la marquise. Loin de me faire mal, cet exposé de mes longues souffrances m'a soulagée. J'avais besoin de les épancher. Ce qu'il me reste à savoir ne saurait d'ailleurs être plus humiliant et plus douloureux que ce que je viens de vous apprendre. Et puis, il faut bien que je comble la lacune que la maladie a laissée dans mon souvenir.

En effet, les traits de la marquise étaient calmes et avaient repris leur mobilité. Son teint s'était coloré, sa parole était douce, son regard limpide.

Réné lui apprit alors comment elle avait était recueillie par les saltimbanques, de quelle façon elle avait vécu auprès d'eux pendant sept années, et ne lui cacha pas quel rôle elle avait joué dans la troupe, jusqu'au jour où Gabrielle était venue la chercher.

A plusieurs reprises, Geneviève se voila le visage de ses deux mains, honteuse de l'état d'abjection où le sort l'avait réduite, mais elle ne songea bientôt plus qu'à ceux qui l'avaient sauvée d'une mort certaine.

— Hélas! soupira-t-elle, que ne suis-je assez riche pour récompenser ces pauvres gens comme je le désirerais!

— Rassurez-vous, mère, répliqua Réné. Ils sont momentanément à l'abri de la misère. J'ai voulu que le jour où je vous avais retrouvée fût pour eux aussi un jour de bonheur, et tout à l'heure je leur ai donné de quoi suffire aux besoins les plus impérieux.

— Tu es donc riche? demanda la marquise étonnée.

— Riche... non, répondit Réné, mais depuis quelques mois tant d'heureux hasards se sont conjurés en ma faveur que j'ai pu m'imposer ce sacrifice.

— Ce que tu me dis là me fait plaisir, fit Geneviève. Cela me prouve que tu n'as pas hérité de la destinée la haine implacable dont elle m'a poursuivie.

— Il est vrai, mère. Je n'ai pas trop à me plaindre des caprices de la fortune. D'ailleurs, quoi que j'aie souffert, j'en suis largement dédommagé aujourd'hui par le bonheur inespéré d'avoir retrouvé du même coup mon nom véritable et votre affection.

Jusqu'ici, on a pu le remarquer, il n'avait pas été question entre la mère et le fils du marquis de Lostanges. Chacun d'eux, pour des motifs différents, avait évité même de prononcer son nom.

Il fut de nouveau question de l'offre gracieuse que Gabrielle avait faite de recueillir chez elle la marquise.

Réné voulut s'en défendre, mais le baron et le docteur se liguèrent avec la jeune fille pour le contraindre d'accepter cette généreuse hospitalité.

— Puisque tout le monde se range malgré moi du parti de Gabrielle, dit l'artiste, je m'incline devant cette décision, mais j'exige qu'elle ait l'approbation du roi Misère, et je ne consens à ce que ma mère occupe sa chambre que le jour où il aura trouvé pour lui un logement convenable...

— Qu'à cela ne tienne, l'interrompit Gabrielle. Sur le même palier que le nôtre, je connais une chambre et un cabinet qui feront merveilleusement l'affaire.

— Ces deux pièces sont-elles vacantes? demanda Réné.

— Depuis plus d'une semaine, répondit la jeune fille.

— Dès aujourd'hui, je les loue, si elles vous conviennent.

— On ne peut davantage. Quant aux meubles...

— Je m'en charge, dit Réné, sans laisser à Gabrielle le temps d'achever sa phrase.

— Soit, fit-elle, mais pas de folies! Père Jacques me gronderait...

— Laissez-moi faire. Maintenant, poursuivit le jeune peintre, il faut songer à la retraite. Toutes ces confidences nous ont entraînés un peu loin. J'ai pris au baron et au docteur la plus grande partie de leur journée, je les remercie de me l'avoir si gracieusement sacrifiée, mais je ne pousserai pas l'indiscrétion jusqu'à les retenir plus longtemps.

— Je profiterai de votre permission pour m'esquiver, dit Lasserre. D'ailleurs, je n'ai plus que faire ici, mes soins sont désormais à peu près inutiles, et ce n'est plus qu'à titre d'ami que je solliciterai de vous l'autorisation de voir madame la marquise, et de lui continuer mes conseils.

— C'est un droit que vous avez acquis à tant de titres, répliqua Réné, que vous m'avez mis hors d'état de vous en témoigner ma gratitude autrement que par les protestations les plus sincères.

A ces mots, il tendit la main au docteur qui la serra avec effusion, salua, et disparut.

— Quant à moi, dit le baron, je suis libre comme l'air. Disposez de moi sous toutes les formes qu'il vous plaira.

— Alors, je vous garde, fit Réné. J'ai besoin de vous.

Puis, se tournant vers Gabrielle, il ajouta :

— Si mademoiselle veut regagner en notre compagnie son appartement, nous pourrons nous occuper dès à présent de retenir et de préparer le logement qu'elle destine à son père.

— Très-volontiers, répondit la jeune fille, mais nous ne pouvons pas laisser seule madame la marquise.

— J'ai prévu ce détail, dit Réné. La femme du concierge de cette maison m'a promis de rester auprès de ma mère tant qu'il n'y aurait personne avec elle. Cette femme dressera un lit dans le salon.

La nuit commençait à tomber. Il fallait se séparer. La marquise et Réné s'y décidèrent difficilement, mais le baron et Gabrielle assurèrent que c'était pour la dernière fois, et l'heureuse mère se résigna.

Quelques minutes après ils atteignaient la rue de Laval. Involontairement, Réné jeta les yeux autour de lui; le baron surprit ce regard.

— Ah! vous cherchez votre sentinelle, dit-il en souriant. Eh bien! mais... il me semble qu'elle a quitté son poste.

— C'est vrai, balbutia l'artiste en se pinçant les lèvres, du reste il est tard... sans doute il aura jugé... mais nous le verrons demain.

— Je le souhaite pour vous, mais je n'y crois guère.

— Tant pis pour lui! fit Réné avec plus de pitié que de dépit.

Sur-le-champ il entra, visita le logement que lui avait signalé Gabrielle, et le loua en son nom.

Une heure après il s'entendait avec un tapissier, qui se chargeait de meubler entièrement dans la journée du lendemain la chambre et le cabinet.

Pendant ce temps, Gabrielle était rentrée. Son père l'attendait avec inquiétude. Il s'était informé et avait appris qu'elle était sortie depuis le matin.

La jeune fille lui sauta au cou et l'embrassa. Pour le roi Misère, cet argument était sans réplique et avait raison de tous ses griefs. Son inquiétude et sa mauvaise humeur se fondirent en une indicible expression de tendresse.

— Écoute, père Jacques, dit Gabrielle d'un ton câlin. J'ai bien des choses à t'apprendre. D'abord M. Réné ne s'appelle pas Dorval.

— Comment! se récria le roi Misère abasourdi.

— Il se nomme le marquis de Lostanges.

— Que dis-tu! fit le vieillard qui devint excessivement pâle.

— Je dis la vérité. Tu te rappelles bien cette pauvre femme que j'avais recueillie, cette Geneviève dont je t'ai parlé, chez qui je devais t'amener, cette folle...

— Oui. Eh bien?

— C'est la mère de Réné, la marquise de Lostanges.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? dit le roi Misère, qui s'efforçait de sourire pour cacher son trouble.

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure. Du reste je comprends ton étonnement, car, moi-même, c'est à peine si je

peux y croire. Pourtant il n'y a pas à en douter; le baron de la Vigerie a reconnu la marquise.

— Allons donc! c'est impossible! se défendit Jacques. Madame la marquise doit être morte, elle a quitté la France depuis plus de...

Le vieillard s'arrêta, mais il était trop tard.

— Tu le sais donc? demanda Gabrielle, au comble de la surprise.

— Je le sais... c'est-à-dire je l'ai entendu raconter...

— Par qui?

— Par quelqu'un qui l'a beaucoup connue jadis.

— Qui? insista Gabrielle.

— Uu mien ami qui a été au service de la famille de Lostanges, prétexta le roi Misère pour se tirer d'embarras.

Mais la jeune fille avait remarqué l'agitation de son père, et le ton d'hésitation sur lequel il lui avait répondu.

Elle résolut d'avoir le fin mot de ces réticences.

— A la bonne heure! fit-elle joyeusement. J'avais craint un instant que vous-même n'ayez connu la marquise dans des conditions défavorables. Mais, personnellement, vous n'avez jamais eu à vous plaindre d'elle?

— Oh! je puis te l'affirmer, dit Jacques avec franchise.

— Tant mieux. Cela m'aurait fort contrariée, je l'avoue.

— Pourquoi donc?

— C'est que... balbutia Gabrielle, je ne vous ai pas tout dit... mais n'allez pas me gronder, au moins...

— Te gronder, chère enfant! Et à quel sujet?

— Eh bien! père Jacques, reprit-elle avec volubilité, j'ai disposé de votre chambre en sa faveur... Qu'avez-vous donc? Est-ce que j'ai mal fait?

Le roi Misère était en effet devenu de plus en plus pâle. Il promenait autour de lui des yeux hagards, mais il parvint à triompher de cette défaillance passagère.

— Non, répondit-il d'un air résigné, tu as bien fait.

— Ainsi vous m'approuvez? dit Gabrielle en lui prenant la main. D'ailleurs ne vous désolez pas, père Jacques. Nous ne nous séparerons pas. M. Réné a loué pour vous le petit logement d'à côté, il va vous le faire meubler, vous déjeûnerez et dînerez avec nous.

— Tu n'y penses pas! se récria le roi Misère. Moi! à la même table que madame la marquise!

— Pourquoi pas? J'y serai bien, moi, dit naïvement Gabrielle.

— Toi, oui, mais moi... non, cela ne se peut pas, ajouta-t-il résolûment.

— En vérité! fit la pauvre enfant d'un ton chagrin, je ne croyais pas qu'une telle nouvelle vous causât un bouleversement pareil. Si je l'avais su... Mon Dieu! il est encore temps, Je préviendrai demain M. Réné que cette combinaison est impraticable. Il prendra pour sa mère, s'il le veut, le logement qu'il a arrêté. Ah! c'est dommage. Je me faisais une fête...

— Eh bien! qu'as-tu? l'interrompit le roi Misère. Tu pleures? Il ne manquerait plus que cela! Moi qui voudrais racheter au prix de mon sang les larmes que je te vois répandre.., Allons, calme-toi et pardonne-moi. Je me fais vieux, chère petite, et la vieillesse est égoïste. Va, tu as bien fait. Dispose de tout comme tu l'entendras, de la chambre, de moi, de ce qu'il te plaira. Mais essuie tes beaux grands yeux, bien vite.

Et le vieillard, avec une tendresse maternelle, avait tiré son mouchoir à carreaux, avec lequel il étanchait les deux grosses larmes qui tremblaient aux paupières de Gabrielle.

— Bien vrai? demanda-t-elle. Vous n'avez pas de regrets?

— Non, soupira Jacques. D'ailleurs, ajouta-t-il à demi-voix, tôt ou tard, cela devait arriver...

— Quoi donc? interrogea la jeune fille. Depuis quelques instants vos phrases sont autant d'énigmes pour moi.

— Je vais t'en donner l'explication, répondit avec effort le roi Misère. Apprends donc que l'ami qui a été au service de madame la marquise n'est autre que moi. C'est moi qui, à la suite d'un malentendu avéré pour tous, ai servi d'unique témoin au duel de M. de Lostanges et du baron de La Vigerie, moi qui ai accompagné la marquise, à Paris d'abord, quand elle a quitté le château, puis au Havre, quand elle s'est embarquée pour l'Amérique.

— Que dites-vous? s'écria Gabrielle confondue.

Jacques traça rapidement à sa fille les événements qui avaient précédé le départ de la marquise.

— Oui, poursuivit-il, le marquis ne voulut rien entendre et fut sans pitié. Croyant que sa femme était coupable, il la chassa, et pourtant Dieu sait que la sainte dame était innocente. Nous autres domestiques même en étions bien convaincus ; mais que pouvait notre humble témoignage contre la colère et l'aveuglement? D'ailleurs, trois jours après, le marquis fit maison nette, congédia son monde et me fit appeler.

— Jacques, me dit-il, tu es le plus ancien et le plus fidèle de tous mes serviteurs, voilà pourquoi je t'ai choisi pour te confier une mission délicate.

La marquise va quitter ce château, la France. Tu l'accompagneras, et, au moment où elle mettra le pied sur le navire, tu lui remettras ce portefeuille. Il contient cent mille francs en billets de banque; je n'en rends responsable que ta loyauté. Adieu. Nous ne nous reverrons plus...

— Mais, fit Gabrielle avec anxiété, la marquise nous a assurés qu'elle avait refusé la fortune qu'on lui offrait.

— Elle a dit la vérité, certifia le roi Misère.

Un doute atroce traversa l'esprit de la jeune fille. Si Jacques redoutait à ce point de revoir madame de Lostanges, c'est que peut-être il avait disposé du dépôt dont on avait honoré sa probité?

— Et cet argent, demanda-t-elle, qu'en avez-vous fait?

— Sur le refus de la marquise, refus dont mes instances n'avaient pu parvenir à triompher, je revins au château pour restituer à mon maître la somme qu'il m'avait donnée. Le château était clos et désert. M. de Lostanges avait disparu. Je me rendis chez son notaire, je lui expliquai ce qui s'était passé, je le priai d'informer le marquis que je tenais cette somme à sa disposition. Le notaire me répondit qu'il ignorait ce qu'était devenu M. de Lostanges, mais que s'il l'apprenait, il lui ferait connaître ma démarche et me ferait parvenir sa réponse.

Un an s'écoula. Le notaire, à qui j'avais laissé mon adresse, ne m'avait pas écrit. Je retournai chez lui, je voulus lui laisser cet argent; il le refusa, sous prétexte qu'il n'avait pas

mission de le recevoir. Il ne put ou ne voulut pas me renseigner sur le compte de M. de Lostanges, et prétendit encore ignorer le lieu de sa retraite. Je dus revenir à Paris, où j'habitais, avec cette fortune qui m'empêchait de dormir.

— Mais depuis?... interrogea Gabrielle impatiente.

— Depuis ce moment, vingt-deux ans se sont succédés, et je n'ai jamais revu le marquis de Lostanges.

— Et les cent mille francs?...

— Sont là, dit le roi Misère, en montrant un meuble dont il avait toujours gardé la clef.

A ces mots, il se leva, ouvrit le tiroir et prit un coffre de bois vieux et laid, également fermé à clef. Il fit jouer le pène de la serrure, sortit du coffre un portefeuille qu'il déplia, et Gabrielle aperçut une liasse de billets de banque, composée de dix paquets de dix mille francs chacun.

— Ainsi, dit-elle avec admiration, vous avez vécu vingt-deux ans à côté de cette fortune! Vous avez souffert du froid, de la faim, de... et vous aviez...

Elle ne put achever. Elle suffoquait de joie, d'orgueil. Pieusement, les mains jointes, vaincue par cet héroïsme simple et obscur, elle s'agenouilla avec vénération devant ce vieillard. Il lui paraissait grandi de vingt coudées. Si ce n'était pas un Dieu pour elle, c'était un saint.

— Mon père, dit-elle, sur le même ton qu'elle eût récité une prière, pardonnez-moi! je ne vous connaissais pas...

— Que fais-tu? s'écria le roi Misère qui courut à elle et la releva. Le peu que j'ai fait ne méritait pas une si belle récompense, ajouta-t-il en l'embrassant.

Gabrielle était fanatisée. Quelque sacrifice que Jacques eût exigé d'elle en ce moment, elle l'aurait accepté. Mais tant de pensées diverses l'agitaient qu'elle leur obéissait sans s'occuper de chercher une transition.

— J'y songe! reprit-elle aussitôt. Puisque vous avez été au service de la marquise, vous la reconnaîtrez.

— Sans aucun doute.

— Et vous serez un témoin de plus en sa faveur. Mais M. Réné? Vous n'avez aucun moyen de constater son identité, vous qui avez vécu longtemps auprès de lui, sans lui

donner son nom véritable que vous ignoriez. Si pourtant madame de Lostanges s'était trompée...

— Une mère! Allons donc! Est-ce que c'est possible?

— Je le crois comme vous, père, mais enfin... si l'on exigeait une preuve? interrogea avidement Gabrielle.

— Je serais prêt à la donner, répondit le vieillard.

— Vous en avez donc une entre les mains? demanda-t-elle sur le même ton, mais avec une véritable surprise.

— Cent fois j'ai porté M. Réné enfant dans mes bras. Je n'ai aucune preuve écrite à faire valoir, mais il porte un signe ineffaçable : une brûlure transversale sur la main droite...

— C'est bien cela! fit Gabrielle avec plus d'accablement que de joie.

— Tu le savais donc?

— Oui, sa mère, dans un moment d'angoisse et pour sauver son fils, a signalé comme vous cette cicatrice et a violemment arraché le gant qui l'enveloppait pour la mettre à découvert.

— Et quelle est l'origine de cette cicatrice?

— Elle est bien vulgaire, fit Jacques, mais les circonstances lui donnent une importance inattendue. Alors que M. Réné était enfant, sa nourrice, que son service appelait au dehors, moucha sottement avec ses doigts la chandelle qui l'éclairait, et jeta la mèche au hasard avant de quitter la pièce où elle se trouvait. Par une fatalité dont les événements ont fait une véritable manifestation de la Providence, cette mèche embrasée tomba sur la main de l'enfant, qui se mit à pousser des cris perçants. Quand sa nourrice accourut, cette pauvre petite main tuméfiée, horrible à voir, n'offrait plus qu'une large plaie.

— Vous l'avez vue?

— Sans doute, répondit Jacques. Aussi, je puis l'affirmer, M. Réné est bien l'enfant de la marquise. Tu comprendras maintenant que je ne saurais prétendre m'asseoir à la même table que madame de Lostanges.

— Vous avez raison, père. Eh bien! nous serons deux à la servir.

— Que dis-tu? toi! servir cette femme! protesta Jacques.

— Pourquoi non? répliqua Gabrielle avec amertume. Ne suis-je pas votre fille? La fille de son domestique...

— Et ce que tu as fait pour elle, n'est-ce donc rien! fit le roi Misère en relevant la tête. Où serait-elle maintenant cette fière marquise, si ta main charitable ne l'avait pas arrachée à la misère? N'est-ce pas à toi qu'elle doit tout : le repos, la santé, le nom qu'elle va porter, le bonheur d'avoir retrouvé son fils?

— Et, demanda la jeune fille, m'appartient-il de le lui rappeler, pour m'imposer à elle, si sa vanité s'offense de devoir tant de bienfaits à la fille d'un...? Non, reprit-elle, nous avons notre fierté aussi, nous autres petites gens : c'est le sentiment de notre devoir et le calme de notre conscience. Continuons à nous deux, père, la tâche que vous avez commencée.

— Que veux-tu dire? demanda Jacques. Je ne te comprends pas.

— Cette somme de cent mille francs dont vous êtes resté dépositaire, vous ne pouvez plus la garder aujourd'hui, répondit la jeune fille. Il faut la rendre à la marquise.

— Et si elle la refuse encore?

— Vous la donnerez à son fils. Il en disposera à son gré.

— Tu as raison. Dès demain nous irons porter à M. René cet argent, qui si longtemps a troublé mon sommeil. Pense donc! si on me l'avait volé...

Le roi Misère eut un frisson involontaire à cette seule idée.

Gabrielle se renversa dans son fauteuil et se prit à rêver. Son père l'observait à la dérobée.

Dans les grands yeux bleus fatigués de la pauvre enfant, il lut un profond découragement et une tristesse résignée. Elle ne pleurait pas, mais son regard fixe était humide et voilé. On voyait que ses larmes étaient prêtes à couler; elles mouillaient les cils soyeux qui ne leur opposaient qu'une fragile barrière. Sa bouche crispée dessinait un sourire amer. Son corps était inerte et courbé. Ses membres allanguis retombaient vaincus par un affaissement insurmontable.

Le vieux Jacques était navré. Il se désolait d'être le témoin impuissant de cette douleur contenue.

— Ah! soupira-t-il en contemplant Gabrielle. Mon repos, mon bonheur, ma joie, où êtes-vous? Pourvu que M. de Lostanges ne vienne pas me les reprendre...

XV

QUEL ÉTAIT LE NOM VÉRITABLE DE M. ARTHUR

Avec une gracieuseté sans égale, le baron de La Vigerie n'avait pas quitté Réné de la soirée.

Celui-ci en profita pour obtenir sur sa famille tous les éclaircissements dont il avait besoin, non-seulement afin de rentrer en possession du titre et du nom auquel il avait droit, mais aussi afin de se tracer une règle de conduite envers un père qu'il ne connaissait pas, et pour lequel il ne se sentait aucune sympathie.

A onze heures, M. de La Vigerie et Réné se séparèrent.

— N'oubliez pas que je vous attends demain, dit l'artiste. Vous avez manifesté le désir de connaître le roi Misère, je vous le présenterai. Soyez chez moi vers dix heures.

— Si j'en juge par sa fille, répondit le baron, je sens que j'aimerai cet homme.

— Décidément Gabrielle est de votre goût, sourit Réné.

— Je ne puis me figurer qu'une telle perfection soit la fille d'un pauvre diable comme lui.

— Alors, vous vous expliquerez bien que je l'aime et que je la préfère à la mélancolique Caroline d'Érigny.

— Je le conçois, et pourtant... fit observer M. de La Vigerie, votre nouvelle position... votre nom... votre titre...

— Ah! s'écria Réné avec une vivacité toute juvénile, je renoncerais plutôt à toutes ces chimères que de renoncer à Gabrielle.

— Oui, gémit le baron, vous avez peut-être raison... Et quand je pense que ma Jeanne serait ainsi!...

— C'est le nom de votre fille? demanda Réné.

— Quel âge a Gabrielle? interrogea le gentilhomme, sans répondre à la question que lui posait le jeune peintre.

— Dix-huit ans, tout au plus.

— Le même âge que Jeanne! murmura le baron... Allons! n'y pensons plus! Je ne sais pas pourquoi l'aspect de cette belle jeune fille a réveillé toutes mes tristesses. Vous m'avez dit tant de bien d'elle, je l'ai vue si charitable, si bonne, si douce que, si jamais je retrouvais Jeanne, je voudrais qu'elle lui ressemblât.

— Qui sait? dit Réné. J'ai bien retrouvé ma mère...

— Oui, mais l'histoire de votre vie est un véritable roman. Quand vous la raconterez, on ne vous croira pas. Voyez-vous, ajouta M. de La Vigerie, ces hasards-là ne se représentent pas deux fois.

Réné se tut. Il sentait que le gentilhomme avait raison.

Le baron lui prit silencieusement la main et s'éloigna.

L'artiste regagna son atelier. Depuis deux jours un monde de pensées nouvelles s'ouvrait devant lui.

Il passa une nuit très-agitée. Le lendemain matin, de très-bonne heure, il alla faire visite à sa mère et lui annonça qu'elle pourrait, le jour même, prendre possession de la chambre que Gabrielle lui avait offerte.

— Voyons, dit la marquise en le forçant de s'asseoir en face d'elle; tu ne m'as pas fait hier ta confession tout entière.

— Quelle confession? demanda étourdiment Réné.

— Tu m'as bien avoué que tu aimais une jeune fille, mais tu ne m'as pas dit qui elle était, ce qu'elle faisait...

— C'est vrai, balbutia l'artiste, mais vous le saurez... plus tard.

— Pourquoi pas maintenant?

— Parce qu'en ce moment je suis tout au bonheur de vous aimer, de vous le dire, pauvre chère mère!

— J'en suis on ne peut plus heureuse, mais un amour comme celui-là ne suffit pas à un cœur de vingt-six ans. Tôt ou tard il pâlira à côté de celui que tu éprouves...

— Eh bien! l'interrompit Réné, que ce soit le plus tard possible.

— En vérité! fit la marquise, on croirait que tu veux me cacher le nom de cette jeune fille?

— Non, mère. Seulement, je vous l'ai dit, je ne suis pas autorisé à vous le révéler encore...

— Enfant! prononça la marquise avec une tendre pitié. Et si j'avais deviné ton secret? Si je l'avais lu dans les regards que tu lançais à Gabrielle...

— Au nom du ciel! Taisez-vous! dit précipitamment Réné en posant sa main sur la bouche de la marquise...

— Pourquoi? Cette jeune fille n'est-elle pas honnête?

— C'est un ange de vertu et de piété filiale, répondit l'artiste avec chaleur.

— Alors, qu'importe qu'elle soit de roture et pauvre? Va, mon fils, nous sommes bien déchus de notre splendeur première! Tu as vu ce qu'est devenue ta mère... une saltimbanque! Et toi-même...

— Oh! s'ecria Réné, ne croyez pas que ce soit un sentiment de sotte vanité qui me retienne. Je fais bon marché du titre et de la fortune que me conteste un père...

— A ton tour, tais-toi! dit la marquise. Ton père a été envers nous cruel, injuste, impitoyable, je te l'accorde, mais il a dû souffrir, lui aussi, car il m'aimait.

— Il suffit, mère. Vous avez, je le vois, toutes les générosités, mais je ne puis pas oublier, moi, que cet homme vous a honteusement chassée avec son fils — car je suis bien son fils, n'est-ce pas?

— Dieu me foudroie, si j'ai menti! jura madame de Lostanges en levant la main avec un geste plein de noblesse.

— Qu'il ait souffert, je le veux bien, je l'espère même, continua Réné; que j'aie été par sa faute un enfant perdu, je le lui pardonne encore; mais qu'il vous ait vouée, vous, à la misère, à la captivité, à la honte, presque à l'infamie, si la fuite ne vous y avait pas arrachée, voilà ce qui se dressera toujours entre cet homme et moi.

— Réné, mon fils! je t'en conjure, supplia la marquise. Pas de colère, pas de rancune. Peut-être est-il mort de douleur, peut-être, à sa dernière heure, s'est-il repenti, peut-être nous a-t-il appelés... Paix à sa cendre!

— Et, s'il vivait? éclata Réné; si, soupçonnant ce que je suis, il m'avait vu et m'avait parlé, sans éprouver un remords, sans avoir un bon mouvement, sans me tendre les bras, sans

me dire : « Viens, j'ai tout appris, tu es mon fils, pitié pour ce que j'ai souffert, pour ce que je t'ai fait souffrir!... » Si cela était vrai, que diriez-vous?

— Je le plaindrais du plus profond de mon cœur, car la grâce ne l'aurait pas touché, car il faut un courage horrible pour résister aux entraînements dont une cuirasse d'insensibilité ne vous défendra jamais en pareil cas.

— Soit ! fit Réné, mais je ne comprends pas ces sublimes lâchetés.

— Ainsi, demanda la marquise, ce que tu viens de me dire est la vérité? Tu as vu le marquis, ton père?

— Je l'ignore, répondit l'artiste. J'aime mieux admettre que je me suis trompé, que mes soupçons ne sont pas fondés, mais, un jour ou l'autre, je le saurai, et si le malheur veut que ce ne soit pas une erreur...

— Ne blasphème pas, mon enfant! je t'en supplie!

— Oh! gronda Réné, si cet homme est le même, je le hais!

— Malheureux ! fit la marquise épouvantée. Tais-toi ! je le veux, je te l'ordonne.

A ces mots, elle étendit impérieusement la main vers son fils.

Celui-ci n'était pas habitué à un pareil langage. Il essaya de se redresser; mais le visage de sa mère, son attitude, étaient empreints d'une autorité si digne, si absolue, qu'il courba la tête, humilié, dompté.

La marquise surprit cet anéantissement de l'homme et fut touchée de cette obéissance d'enfant. Insensiblement, elle laissa retomber son bras menaçant, et adoucit la sévérité de ses regards.

— Crois-moi, Réné, reprit-elle d'une voix attendrie, n'ayons point de fiel au fond du cœur. Laissons à Dieu le soin de punir. Nous sommes des atomes si infimes, que notre prétendue justice ne pèse pas dans la balance divine le poids d'un grain de sable dans l'océan... Mais aussi, poursuivit-elle, quel fatal écart de conversation nous a entraînés si loin du sujet que nous traitions! Revenons-y. Le veux-tu?

— Je suis à vos ordres, ma mère, répondit froidement Réné.

— Il était question de cette jeune fille. Que te disais-je

donc? Tu m'as troublée, tu m'as fait peur. Plus de ces secousses, je t'en prie! je redeviendrais folle, je le sens...

— Oh! chère mère, pardon! murmura l'artiste vaincu.

— C'est cela, sois raisonnable, fit la marquise. Eh bien! cette jeune fille, tu l'aimes, n'est-ce pas?

— Oh! de toutes mes forces.

— Est-ce qu'elle ne t'aime pas?

— Au contraire.

— Alors, quel obstacle existe-t-il entre vous?

— Son père.

— Il refuse de te la donner?

— Non, mais il a pour sa fille une telle adoration, il a fait pour l'élever de si grandes choses, qu'il ne peut pas se résoudre à se séparer d'elle.

— N'est-ce que cela? Je lui parlerai, je te le promets.

— Rien n'y fera. Gabrielle a voué à son père une reconnaissance si illimitée qu'elle a sacrifié son amour, le nôtre, à la tranquillité du roi Misère.

Elle me l'a déclaré formellement.

— Le roi Misère? quel est ce singulier potentat?

— C'est le surnom qu'on a donné à ce pauvre homme dans les ateliers. Son nom véritable, c'est Jacques Lacour.

— Jacques Lacour! répéta la marquise qui parut se recueillir. Je ne me trompe pas... c'est le nom de notre ancien domestique, celui qui a été témoin du duel entre le marquis et le baron, celui qui m'a accompagnée au Havre... Sais-tu cela?

— Non, fit Réné surpris, mais je ne crois pas...

— J'en suis sûre. C'est lui qui était chargé de me remettre de la part du marquis les cent mille francs que j'ai refusés...

— Alors, ce n'est qu'une ressemblance de nom.

— Cependant, c'est bien cela... Jacques... Lacour... Oui, parfaitement.

— Je ne dis pas le contraire, mais ce ne peut être qu'une ressemblance de nom, fit observer Réné, car si vous avez repoussé cet argent, Jacques a dû le garder, puisque M. de Lostanges a subitement disparu.

— C'est juste, fit la marquise. Je m'explique alors qu'il ait donné à sa fille une éducation si soignée.

— Vous vous trompez encore, mère. Voilà dix ans que je connais Jacques, et je vous affirme qne, pour élever Gabrielle, il a vécu dans la plus hideuse pauvreté. Or, s'il avait eu cent mille francs entre les mains...

— Tu as raison ; mais alors, quel homme est-ce ? Connais-tu son passé ?

— Non. J'ai même remarqué qu'il évite d'en parler.

— Peut-être afin qu'on ne vienne pas lui demander compte de cette somme, qu'il compte utiliser plus tard...

Réné hésita un instant. Le soupçon dont la marquise lui faisait part offrait quelque vraisemblance.

— Non, dit-il pourtant, je ne puis le croire. D'ailleurs, était-il marié, ce Jacques dont vous me parlez ?

— Non, mais il a pu se marier depuis mon départ, puisque sa fille n'a pas plus de dix-huit ans.

— Tout cela est possible, fit Réné en proie à une indécision pénible. Dans tous les cas, nous ne tarderons pas à le savoir, puisque ce soir même vous vous trouverez en face de lui. Je dois le voir tout à l'heure, mais je ne toucherai pas un mot de ce que vous m'avez appris.

— A quoi bon? objecta la marquise. Si ce Jacques est notre ancien serviteur, il doit dès à présent connaître mon nom et le tien. Il est impossible que Gabrielle ne le lui ait pas appris en lui annonçant mon arrivée.

— Alors, je le verrai venir, répondit Réné. Quoi qu'il résulte de cette complication, comptez sur moi vers quatre heures. Dussé-je vous céder ma chambre, je ne souffrirai pas que vous restiez ici un jour de plus. A bientôt donc, mère.

Réné l'embrassa et regagna son atelier. Avant de franchir le seuil de la porte, il jeta les yeux dans la rue. Polyte ne s'y trouvait pas.

— Décidément, pensa l'artiste, cet homme est perdu. Puisse-t-il aller se faire pendre assez loin d'ici pour que je n'en entende plus parler.

Le baron de la Vigerie venait d'arriver quand Réné entra. Celui-ci se rappela la conversation qu'il venait d'avoir avec sa mère.

— Vous souvient-il, demanda-t-il au baron, du domes-

tique qui a été témoin de votre duel avec M. de Lostanges?

— Parfaitement, répondit le gentilhomme. Pourquoi?

— Parce que, si jamais le hasard vous mettait en présence, je vous serais infiniment obligé de m'en avertir.

— Je comprends, dit le baron. Ce serait une nouvelle preuve à ajouter à celles que vous possédez déjà.

— C'est bien cela, fit Réné en se détournant.

Puis, en lui-même, il ajouta :

— Vienne le roi Misère à présent. Je l'attends.

Au même instant, on frappa à la porte de l'atelier, qui s'ouvrit sans invitation préalable. Cette façon de se présenter indiquait un habitué de la maison.

En effet, le roi Misère entra, donnant la main à Gabrielle, et s'inclina gravement devant Réné.

— J'aurais une communication à faire à M. le comte, dit-il. Est-il disposé à la recevoir?

Involontairement l'artiste se retourna, pour chercher à qui s'adressait cette demande. Il n'avait pas réfléchi qu'il était fils de marquis, et que l'usage l'autorisait à porter, du vivant de son père, le titre immédiatement inférieur dans la hiérarchie nobiliaire. Il n'y songea qu'en voyant les yeux du vieillard obstinément fixés sur lui.

— C'est vrai, murmura-t-il, je suis comte de Lostanges.

Alors il jeta sur Jacques un regard scrutateur.

— Vous pouvez parler devant le baron de la Vigerie, reprit-il, je n'ai pas de secrets pour lui.

Le roi Misère se tourna du côté du baron, et s'aperçut que le gentilhomme l'examinait avec une singulière persistance.

— Monsieur le baron me remet-il? demanda Jacques.

— Oui et non, balbutia M. de la Vigerie. Pourtant, votre visage ne m'est pas inconnu, je puis l'affirmer.

— Voilà cependant vingt-trois ans que vous ne l'avez vu, et j'ai bien changé, répliqua le vieux modèle.

— J'y suis! fit le baron en se frappant le front. Vous étiez alors au service du marquis de Lostanges...

— Votre mémoire ne vous fait pas défaut, Monsieur. C'est devant moi que vous avez blessé le marquis.

Réné était quelque peu deconcerté. Le roi Misère allait au-devant des révélations qu'on attendait de lui.

— Eh bien! dit-il, parlez, nous vous écoutons.

Il prit place sur son divan, à côté du baron, et fit signe à Gabrielle et à Jacques de s'asseoir, mais celui-ci ne parut pas avoir compris cette invitation. Il demeura debout dans une attitude respectueuse, quoique exempte de servilité et d'embarras.

A peine ouvrait-il la bouche que des coups précipités retentirent à la porte extérieure, et un homme se rua comme un ouragan dans l'atelier.

Sans doute, il ne s'attendait pas à trouver tant de monde, car il s'arrêta, visiblement décontenancé. Il était aisé de voir qu'il venait de fournir une longue course. Ses vêtements étaient couverts de poussière et sa poitrine se soulevait précipitamment.

Réné et le baron ne furent pas maîtres d'un mouvement de surprise en reconnaissant Polyte.

— Que signifie le désordre où je te vois? D'où viens-tu? demanda coup sur coup l'artiste avec curiosité.

— Vous l'savez bien, répondit l'ex-saltimbanque.

— Tu as donc vu l'homme que je t'avais signalé?

— Hier. Dix minutes après que vous êtes sorti d'la maison.

— Et tu l'as suivi?

— Parbleu! c'était-il pas l'mot d'ordre qu'vous m'aviez donné?

— Ainsi tu sais où il demeure?

— Sans doute.

— Comment il se nomme?

— Belle malice!

— En ce cas dépêche-toi. Il n'y a personne de trop ici.

— J'veux bien, fit Polyte; mais vrai, si vous aviez un coup à boire, ça n'serait pas d'refus. J'ai une pépie!...

Réné fit un geste d'impatience. Néanmoins il se dirigea vers une armoire, y prit une bouteille et un verre, qu'il remplit et tendit au saltimbanque.

— Ah! soupira celui-ci avec une satisfaction bruyante. Ça fait du bien par où ça passe. Cré nom!

Pour lors, commença-t-il, j'étais d'planton à la porte, ous-

qu'en moi-même je r'passais l'signalement qu'vous m'aviez donné, quand tout à coup v'là mon particulier qu'arrive, qu'entre, qui monte chez vous sans rien d'mander au pipelet...

Bon! que j'me dis, m'sieur Réné est sorti; l'particulier va pas tarder à descendre, *esbignons*-nous.

En effet, deux minutes apres, je l'vois qui renfile la porte-cochère et qui *s'pousse de l'air*. J'l'emboîte, et nous arrivons sur les boul'vards. Là nous flânons un bon quart d'heure. Tout à coup, mon homme avise un'voiture, grimpe dedans, et le v'là parti!

Ça n'm'allait qu'à moitié. J'cherche un sapin. Pas d'sapin! J'm'accroche après c'lui du bonhomme, et il m'fait faire un diable de ch'min... Bref, à cinq heures, nous arrivons à la gare d'Orléans. Il était temps! cent pas d'plus, j'aurais crevé en route.

Cinq heures v'naient d'sonner. On prenait ses billets pour le train de cinq heures un quart. L'monsieur en d'mande un pour Monnerville, j'en d'mande un...

— Je m'en doutais! s'écria Réné, en se tournant vers le baron.

— L'autr' ne s'doutait de rien, continua Polyte. Nous descendons à la station. Y avait un'grand'guimbarde à deux ch'vaux qu'attendait. Il mont'dedans, et fouette cocher!... Heureusement qu'y f'sait nuit. J'cours après la calèche, j'm'asseois sur la sellette de derrière, et j'roule en carrosse sans savoir où qu'j'allais.

Au bout d'une heure, on s'arrête devant un'grille. J'descends. J'vois la voiture qu'enfile une avenue, je m'glisse dans l'parc à travers la haie, j'aperçois un grand beau château, et mon particulier qu'entrait là d'dans comme chez lui.

Il était plus d'huit heures et d'mie. Il n'était pas probable qu'il allait faire un'visite à c't'heure-là. D'ailleurs, y avait pas d'lumières dans l'château. Pourtant, je n'boug'pas du massif où j'm'étais faufilé. Et j'avais une faim!... Ça fait de rien. J'guigne tout d'même. Neuf heures sonnent, dix, onze heures. A minuit, j'détale, en m'disant : Toi, j'te r'pig'rai d'main matin.

Mais où coucher? V'là l'chiendent! Les nuits sont fraîches

en novembre. Avec ça, l'ventre creux. C'était pas gai. Enfin!... y avait pas à tortiller : fallait s'faire un lit là. A quéqu's pas, j'avise un'meule de foin, j'y fais un trou, je m'fourr'dedans, qu'y avait qu'ma tête qui passait. J'étais pas mal. J'avais chaud comme un sou d'pommes de terr'frites. J'dors.

L'matin, v'là les satanés oiseaux qui m'réveillent. Je m'lève, j'pars aux informations, et j'arrive à un'ferme ousqu'on me donne enfin un morceau de pain et un'tasse de lait. J'cause avec le fermier tout en mangeant, et j'apprends...

— Que l'individu que tu as suivi se nomme M. Arthur, l'interrompit Réné, qu'il habite le château depuis vingt-trois ans, que personne ne l'a jamais vu..

— Au contraire, j'apprends que depuis un mois on l'a vu sortir cinq, six fois, qu'ça a fait un'révolution dans l'pays, qu'les gens du château dansent de joie...

— Et le nom véritable de cet homme, on ne te l'a pas dit?

— Non. On s'dout'bien que le nom de m'sieu Arthur n'est pas l'sien, mais on ne connaît pas l'autre.

Réné fit une grimace de désappointement.

— Si encore on était bien sûr que ce personnage mystérieux fût bien le même que celui qui est venu ici, dit-il.

— Pour ça, j'vous l'garantis, certifia Polyte. Pour ma part j'l'ai déjà vu v'nir deux fois.

— Comment cela?

— Dam! quand j'fesais l'siége de vot'maison, j'avais besoin de dévisager tous ceux qu'entraient ou sortaient.

— Et tu es certain de ne pas te tromper? demanda Réné.

— J'en donnerais vot'tête à couper, répondit Polyte. Pardine! je l'vois encore... un grand vieux sec, ben nippé, avec un tuyau d'poêle, des gants en peau d'rat sur les pattes, une'longue barbe blanche, l'air d'un milord, quoi...

— Et c'est le nom véritable de ce personnage que vous désireriez connaître? interrompit le roi Misère.

— Oui, fit vivement Réné. Pouvez-vous me le dire?

— Vous souvient-il, reprit le vieux modèle, qu'un jour je me trouvais sur le palier, lorsque vous vîntes ouvrir la porte à ce visiteur?

— Je me le rappelle, dit curieusement le jeune peintre.

— Eh bien! ce jour-là, je crus être le jouet d'une erreur; mais depuis j'ai acquis la certitude que je n'étais pas dupe d'une ressemblance lointaine. Si M. le baron de la Vigerie l'avait vu, il l'aurait reconnu comme moi.

— Bref, insista Réné avec impatience, ce personnage se nomme...

— Le marquis de Lostanges, affirma Jacques.

XVI

COMMENT GABRIELLE SE RANGEA A L'AVIS DE SON PÈRE

Le nom prononcé par Jacques produisit l'effet d'une bombe au milieu du silence et de l'attention générale.

Réné et le baron de la Vigerie ne dirent pas un mot, mais ils échangèrent un regard d'intelligence. Leur perspicacité ne s'était pas égarée.

Quant à Polyte, il demeurait calme, sinon immobile. Son amour-propre était excessivement flatté des résultats que son expédition avait amenés, et il se frottait les mains avec une vivacité expansive.

— Va, lui dit Réné, retourne auprès de ta femme. Je suppose qu'il te reste quelque chose des cinquante francs que je t'avais donnés hier.

— Plus d'la moitié, répondit Polyte, en relevant sa blouse pour fouiller dans la poche de son gilet.

— Garde cet argent, fit l'artiste. Tu en auras besoin pour recevoir tes enfants. Occupe-toi de leur chercher un maître d'apprentissage, et quand tu l'auras trouvé, viens m'en informer. Alors seulement je te ferai obtenir la médaille que je t'ai promise.

— Ah! m'sieur Réné, s'écria Polyte dans un mouvement d'expansion, si l'on n'avait jamais affaire qu'à des clients comm'vous, on n'aurait pas de peine à rester honnête. J'm'en vas chez Lalie.

A ces mots, et après avoir honoré d'un salut personnel

chacun de ceux qui se trouvaient là, il partit en se dandinant.

Dès qu'il se fut éloigné, le roi Misère, toujours grave et digne, reprit la conversation interrompue.

— Maintenant que je vous ai dit qui j'étais, continua-t-il, vous ne vous étonnerez pas de la résolution que j'ai prise de quitter cette maison.

— Vous! se récria Réné. Pour quels motifs?

— Mon Dieu!... fit le vieux modèle avec embarras, vous sentez comme moi que je serai forcément dans une situation équivoque vis-à-vis de madame la marquise, si bonne et si indulgente qu'elle se montre envers moi. J'ai pris depuis une vingtaine d'années des habitudes d'indépendance, qui ne me permettraient plus de rentrer en service. Si j'étais seul, encore... je m'y résoudrais peut-être, car je n'ai rien et il faut vivre; mais j'ai une fille que j'aime et que j'estime trop pour l'assujettir à de telles conditions... Non pas que je considère comme une humiliation de servir comme domestique. Tous les métiers sont honnêtes quand on les exerce honnêtement. D'ailleurs il faut bien que ceux qui n'ont rien vivent aux dépens de ceux qui possèdent; mais, à tort ou à raison, la domesticité entraîne avec elle une sorte de déconsidération dont je ne veux pas que ma fille ait à souffrir.

— Mon cher Jacques, dit Réné, je partage vos susceptibilités, mais je ne me les explique pas. Que parlez-vous ici de domestique? Ma mère et moi sommes-nous en état de suffire à un luxe de ce genre? Vous savez aussi bien que moi que nons sommes sans fortune...

— Pardon, l'interrompit le roi Misère; mais, comme je suis sûr du contraire, je suppose que vous ne souffrirez pas que madame la marquise se serve par ses mains.

— Que voulez-vous dire? demanda le jeune peintre.

— J'ignore, poursuivit Jacques, si madame la marquise vous a informé d'une particularité qui, cependant, a bien son importance. Vous a-t-elle appris que j'étais chargé de lui remettre une somme de...

— Cent mille francs, acheva Réné. Oui, elle me l'a dit.

— Eh bien, cette somme qu'elle a refusée, je l'ai toujours, puisque je n'ai pas pu la restituer au marquis.

— Comment! vous avez cet argent! s'écria l'artiste.

— Oui, monsieur le comte.

— Et pendant ces vingt-trois ans vous l'avez gardé chez vous! Sans vous en dessaisir? Sans y toucher?

— Naturellement, répondit Jacques avec une simplicité antique.

— Et vous craignez, après une si noble conduite, que Gabrielle ait à rougir d'avoir un père tel que vous!

— Eh! Monsieur, fit Jacques, le monde s'occupe-t-il de pareilles niaiseries?

— Niaiseries! protesta Réné. Vous qualifiez de niaiserie un acte de probité tel qu'il ne s'en rencontre plus de semblable?

— Tant pis! répondit le vieillard. Après tout, le nom ne fait rien à la chose. Le fait est que cet argent me brûle les doigts et que je ne veux pas le garder plus longtemqs...

— Vous n'avez donc jamais revu le marquis? interrogea M. de la Vigerie pénétré d'une admiration sincère.

— Jamais.

— Et vous n'avez entendu parler de lui, ni ne l'avez jamais rencontré avant le jour où il est venu ici?

— Une seule fois. Six ans après qu'il eut disparu du monde.

— Six ans après... répéta le baron avec agitation. Vous l'avez revu.

— Il m'a écrit, répondit le vieux modèle. Le billet qu'il m'a fait parvenir n'était pas signé, mais j'ai parfaitement reconnu son écriture. Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, dans cette lettre, il ne me rappelait aucunement les cent mille francs qu'il m'avait donnés. Pourtant il ne devait pas ignorer que je les avais, puisque j'en avais prévenu son notaire...

— C'est que son intention était de vous les laisser, dit Réné.

— A quel titre? demanda fièrement le roi Misère.

Le baron de la Vigerie était bouleversé.

— Six ans! répétait-il à voix basse. Six ans!

Cette date correspondait exactement avec celle où on lui avait volé sa fille!

— A quel sujet le marquis vous a-t-il écrit? demanda-t-il en faisant un effort pour contenir son émotion.

— Je ne puis vous le dire, répondit Jacques ; c'est un secret qui ne m'appartient pas.

— Du moins, reprit le baron, pouvez-vous me jurer qu'à cette époque vous n'avez pris part à aucune tentative violente dirigée contre moi ou les miens.

— Sur mon honneur, je vous le jure ! fit le roi Misère avec étonnement.

Mais en même temps qu'il prêtait le serment qu'on exigeait de lui, il examinait M. de la Vigerie, comme s'il avait voulu lire dans sa pensée. Ses sourcils se contractaient ; son visage prenait une expression inquiète, ses regards devenaient défiants.

Le baron ne le remarqua pas. Il avait silencieusement courbé la tête et frappait du pied avec colère.

Seuls, Gabrielle et Réné s'aperçurent du changement que la question du baron avait opéré sur la physionomie du vieux modèle. L'artiste essaya en vain d'échanger avec la jeune fille un coup d'œil d'intelligence. Elle se détournait de lui comme pour éviter jusqu'à ses regards.

— Ainsi, reprit Réné, depuis l'époque que vous citez, M. de Lostanges ne vous a plus donné signe de vie ?

— Pas une fois, répondit Jacques. C'est précisément pour cela que je viens vous restituer la somme que monsieur votre père a laissée entre mes mains...

— Je n'en veux pas, dit vivement le jeune peintre. Croyez-vous que je puisse accepter ce que ma mère a refusé ?

— Vous agirez à votre guise, mais quant à moi, je ne veux pas assumer plus longtemps une pareille responsabilité. Puisque vous connaissez M. de Lostanges, je vous serai obligé de lui restituer cet argent ou de le lui faire parvenir.

En disant ces mots, le roi Misère déposa sur la table le portefeuille que, la veille, il avait ouvert devant sa fille.

Réné fit un mouvement pour le repousser, mais, comme si une idée subite avait lui dans son esprit, il prit le portefeuille et le mit dans sa poche.

— Soit, dit-il d'une voix ferme. Je m'en charge.

— Maintenant, ajouta Jacques, je n'agirai pas envers vous par surprise. J'attendrai, pour quitter cette maison, que madame la marquise soit installée et que vous m'y autorisiez.

J'espère que vous n'abuserez pas de la fausse position que me font les événements.

— Et Gabrielle? demanda Réné avec vivacité.

— Ma fille me suivra, répondit sans hésiter le vieux modèle.

— Vous n'aurez pas cette cruauté! s'écria l'artiste en sanglotant. Vous ne voudrez pas priver ma mère d'une amitié si intelligente, si dévouée. D'ailleurs, ne craignez rien. Ma mère a deviné mon secret. Elle sait que j'aime Gabrielle, et que je ne la sacrifierai pas aux préjugés vaniteux d'une classe à laquelle je n'appartiens ni par mes convictions ni par mon éducation. Elle consentira...

— A quoi? interrompit le roi Misère avec dignité. Vous n'ignorez pas que les projets auxquels vous faites allusion ne sont pas réalisables. Ma fille ne vous l'a pas caché.

— Oui, répliqua Réné d'une voix sourde. Je sais que votre égoïsme barbare est le seul obstacle à notre amour. J'en appelle à Gabrielle...

— Pardon... fit le vieillard d'un ton hautain.

— Taisez-vous, père, dit Gabrielle avec froideur. Puisque c'est moi qu'on interroge, je répondrai.

Pendant cette longue conversation, la jeune fille n'avait pas prononcé un mot. Elle paraissait étrangère à ce qui se passait autour d'elle. L'interpellation directe de Réné fit monter la rougeur à son front, et l'arracha à l'impassible indifférence qu'elle affectait.

— Je ne sais, en vérité, répondit-elle d'une voix mal affermie, de quel droit M. Réné se permet de récuser mon père qui, seul ici, a quelque autorité pour se prononcer. J'ai dit à M. Réné que je ne l'aimais pas, je le répète. C'est moi, et personne autre, qui repousse les offres flatteuses dont j'ai été l'objet, et je ne souffrirai pas qu'on fasse retomber sur mon père le dépit mal fondé que mon refus a pu causer.

Réné n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles. Ce langage dans la bouche de Gabrielle l'épouvantait.

— Non, balbutia-t-il, ce n'est pas possible... J'ai mal entendu... Ce n'est pas vous qui renieriez...

— Je vous en prie, monsieur le comte, fit le roi Misère d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Votre insistance

n'aurait d'autre résultat que de rompre sur l'heure les relations amicales que nous avons nouées ensemble. Par égard pour madame la marquise, ne nous forcez pas de nous éloigner à l'instant même.

Réné tenta de se raidir contre la douleur qui l'étreignait, mais il n'en eut pas la force. Il fit en chancelant trois ou quatre pas et tomba accablé sur le divan.

Le baron lui prit la main, et fit signe au vieillard de s'éloigner.

— Quels que soient les motifs qui vous guident, lui dit-il, votre cruauté n'a pas d'excuse.

— Viens, ma fille, sourit Jacques d'un air triste et résigné, en entraînant Gabrielle.

La jeune fille se laissa faire sans résistance. Elle suivit son père, qui traversa l'antichambre et ferma la porte d'entrée. Mais, au moment de franchir le premier degré conduisant à l'étage supérieur, brisée par les émotions qui la torturaient, Gabrielle s'évanouit, sans pousser un gémissement, dans les bras du vieux modèle.

— Ah! s'écria Jacques en l'emportant, Dieu n'est donc pas juste!

Et devant le corps inanimé de la frêle petite, le vieillard se mit à pleurer comme un enfant...

La fermeté dont le père et la fille venaient de faire preuve prenait sa source dans la résolution récente qu'une visite du docteur Lasserre leur avait dictée. Gabrielle ne sacrifiait plus seulement son amour à sa reconnaissance envers le roi Misère, elle le sacrifiait encore à son devoir.

En effet, pendant la matinée, alors que Réné était auprès de sa mère, le docteur, se souvenant de la promesse qu'il avait faite à son ami, était venu rendre visite à Jacques. Sa fille était auprès de lui et déjà disposait tout pour recevoir la marquise.

Après l'échange de politesses qu'autorisait la familiarité de ses relations, le docteur se tourna vers le vieux modèle.

— Mon cher monsienr, dit-il, j'aurais à vous parler, à vous seul, si vous le permettez...

En même temps il conduisait tout doucement Gabrielle étonnée dans sa chambre, dont il fermait la porte.

— Mon bon ami, reprit-il en s'approchant de Jacques, ne vous formalisez aucunement de la démarche que je viens tenter auprès de vous. J'ai cru que je devais la risquer à titre de médecin et d'ami.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit le roi Misère.

— Vous aimez beaucoup votre fille, m'a-t-on dit? commença doucement le docteur.

— On ne vous a pas menti, monsieur.

— Alors, vous avez dû remarquer que, depuis un mois environ, la santé de cette jeune personne est assez gravement altérée...

— C'est vrai, monsienr.

— Et vous êtes-vous demandé pourquoi?

— Souvent.

— L'avez-vous interrogée à cet égard?

— Cent fois.

— Que vous a-t-elle répondu?

— Qu'elle n'avait rien, que je me trompais...

— J'en étais sûr. Et vous n'avez pas cherché quelle était la cause de ce dépérissement inexplicable?

— Non, monsieur, je l'avoue.

— Alors, j'ai bien fait de venir vous trouver.

— Vous connaissez donc les motifs de ce malaise?

— Ma spécialité ne me force-t-elle pas à être le médecin du cœur et de l'esprit autant au moins que celui du corps?

— Et ces motifs quels sont-ils?

— Votre fille aime quelqu'un, répondit le docteur.

— Elle vous l'a dit?

— Jamais.

— Comment alors pouvez-vous l'affirmer?

— La belle énigme que vous me proposez là! Un enfant en trouverait le mot. Qui Gabrielle peut-elle aimer, sinon un homme qu'elle ait eu fréquemment l'occasion de voir et d'apprécier? Or, cherchons bien dans son entourage. Puisque vous ne pouvez être mis en cause, nous ne trouverons que Réné et moi: Réné, qu'elle voit tous les jours depuis trois ans bientôt; moi, qu'elle connaît depuis deux mois à peine. Donc le doute n'est pas possible, c'est Réné qu'elle aime.

Vous le savez bien. Je ne suis pas dupe de votre feinte ignorance.

Le roi Misère courbait la tête et ne répondait rien.

— Pourquoi ne pas marier ces deux enfants-là? conclut carrément le docteur. Je devine ce qui se passe en vous. Vous aimez aussi votre fille, je le sais, mais c'est l'aimer cruellement que de vouloir son malheur. Prenez-y bien garde! Vous jouez, non pas avec le feu, mais avec la mort. Si Gabrielle n'épouse pas Réné, elle en mourra, je vous le certifie, et c'est vous qui serez responsable de ce lugubre dénoûment, car c'est votre égoïsme et votre entêtement qui l'auront amené.

— Dieu me jugera, répondit Jacques d'une voix émue. Pour moi, je suis heureux qu'aucune parole n'ait été échangée entre M. Réné et moi. Il est vrai qu'il m'a demandé la main de Gabrielle, je ne vous cache pas non plus qu'il me coûtait beaucoup de me séparer d'elle; il est possible que ma fille, par un héroïsme que vos observations me font soupçonner, ait voulu m'épargner cette douleur...

— Vous voyez bien! s'écria triomphalement le docteur.

— Je ne le nie pas, reprit le vieillard. Cela est possible. Cela doit être. Mais je bénis mon aveuglement et la résignation de Gabrielle, puisqu'ils m'évitent la peine de reprendre une parole donnée...

— Je ne vous comprends plus, fit le docteur.

— La nouvelle position de M. Réné devrait pourtant vous ouvrir les yeux, vous qui vous flattez d'une infaillible clairvoyance. L'artiste d'hier, l'homme sans nom et sans fortune, est aujourd'hui comte de Lostanges. Demain, il sera riche. Gabrielle ne saurait donc prétendre à une union si disproportionnée. Pour ma part, je n'y consentirais pas.

— Est-ce vraiment un tel scrupule qui vous arrête?

— Pas autre chose.

— De sorte que, si les rôles étaient intervertis, si c'était vous qui fussiez noble et riche, vous refuseriez à Réné la main de votre fille? demanda Lasserre.

— Assurément non. Mais de ce que l'on ferait soi-même il ne faut pas conclure à ce que feraient les autres...

— Qu'à cela ne tienne, fit vivement le docteur; je me

porte caution pour Réné et j'affirme que de semblables puérilités ne l'arrêteront pas.

— Je le crois comme vous, répliqua Jacques. Alors c'est à moi qu'il appartient d'empêcher cette mésalliance, car je ne vous ai pas tout dit, monsieur, et votre science ne pouvait vous l'apprendre: je suis Jacques Lacour, l'ancien valet du marquis de Lostanges.

Le docteur demeura bouche béante et ne trouva pas un mot à ajouter.

— Voilà qui coupe court à votre éloquent plaidoyer, continua le roi Misère avec amertume. Donc, croyez-moi, monsieur, brisons là. Je vous remercie d'avoir daigné venir jusqu'ici. Gabrielle vous saura gré comme moi d'une telle marque d'amitié; mais mon parti est irrévocable et rien ne m'en fera changer.

— Réfléchissez-y, mon ami, fit le docteur en se retirant, il y va de la vie de cette pauvre enfant...

Quand le docteur se fut éloigné, Gabrielle sortit de sa chambre et se jeta dans les bras du vieillard.

— J'ai tout entendu, père, dit-elle, pardonnez-moi.

— Eh bien? fit Jacques, avec anxiété.

— Vous avez raison, dit-elle avec fermeté. Le devoir est là.

XVII

LES INQUIÉTUDES DU ROI MISÈRE

En repoussant les offres de Réné, ni le roi Misère ni Gabrielle ne lui avaient avoué quels motifs les faisaient agir. Mais l'artiste, un moment terrassé par les angoisses que ce refus inattendu lui causait, soupçonna bien qu'une telle conduite cachait un nouveau mystère.

Après les tendres aveux que lui-même avait reçus de la jeune fille, il ne pouvait pas douter que les paroles qu'il ve-

nait d'entendre fussent dictées Gabrielle par d'autres raisons que celles qu'elle avait alléguées naguère.

Si troublé que fût Réné, il n'avait pas pu s'empêcher de remarquer qu'à travers l'énergique dignité du roi Misère, perçait une sorte de joie secrète de soustraire sa fille à la recherche dont elle était l'objet.

Cette découverte dont il fit part au baron l'intriguait fort et ne surprenait pas moins M. de la Vigerie.

Ni l'un ni l'autre ne trouvaient un prétexte plausible à cette étrangeté. Ils jugèrent donc que le parti le plus sage était de se soumettre en apparence à la décison du vieillard, jusqu'à ce qu'on démasquât ses batteries.

D'ailleurs d'autres préoccupations les assiégeaient en ce moment. Depuis qu'ils avaient acquis la certitude que M. Arthur et le marquis de Lostanges n'étaient qu'un seul et même personnage, Réné de son côté, le baron du sien, ne songeaient qu'à se trouver en face de l'homme qui avait été la cause première de tant de maux.

Ce fut M de la Vigerie qui, le premier, brisa la glace et annonça l'intention formelle de se rendre sur-le-champ chez le marquis de Lostanges.

— Certes approuva Réné, ce n'est pas moi qui vous en dissuaderai, mais moi aussi j'ai résolu de voir le marquis, et, comme vous avez manifesté le désir de m'accompagner, j'espère que vous voudrez bien attendre à demain. Je partirais sur-le-champ, si l'installation de ma mère ne nécessitait pas ma présence.

— C'est juste, fit le baron, mais je vous en avertis, je n'attendrai pas un jour, pas une heure de plus.

— Ni moi, croyez-le bien, répondit Réné. Je ne vous adresserai qu'une dernière prière : c'est de ne rien dire à ma mère du projet que nous avons conçu. La sainte femme redouterait par trop les conséquences d'une entrevue que je juge indispensable.

— Vous avez raison, mon ami. Mais, à mon tour, vous me permettrez de vous rappeler que le marquis est votre père, et que, si coupable qu'il soit, vous ne pouvez pas, sachant quel titre le recommande à vos yeux, vous éloigner du respect...

— Rassurez-vous, l'interrompit Réné de la voix et du geste. Je n'oublierai rien.

Sur ces entrefaites survint Polyte. Il était transformé. Il avait remplacé les haillons sordides, dont il était vêtu la veille, par un habillement de velours bleu qui, s'il n'était pas neuf, était du moins propre.

— Ah ! fit Réné en l'apercevant, te voilà déjà en costume de commissionnaire.

— Oui, répondit Polyte en se retournant pour se faire admirer sur toutes les faces, il n'y manque plus qu'la médaille.

— Tu l'auras... si tu es converti. Mais que viens-tu faire ici ? As-tu quelque chose de nouveau à m'apprendre ?

— Non, rien. Seul'ment, comm' les p'tits n'arriveront pas avant deux ou trois jours, je v'nais voir si vous n'aviez pas besoin d'moi...

— Aucunement, je te remercie, répondit Réné.

— Ah ! c'est que... voilà. J'ai dit comm' ça à Lalie : Si t'as quéqu' chose à m'dire, tu m'trouveras chez m'sieu Réné, et alors... si ell' v'nait...

— Mais où veux-tu que je te mette ? fit l'artiste.

— Oh ! parbleu... où vous voudrez. J'suis pas gênant. Et puis, voyez-vous... ici, j' s'rai pas tenté d'aller boire...

— Allons, reste, consentit Réné. Tu viendras avec moi chez ma mère qui va venir habiter cette maison, et comme il y aura probablement quelque chose à emporter...

— C'est ça, dit joyeusement Polyte. J'la déménagerai.

— Eh bien ! va t'asseoir dans l'antichambre en attendant.

— J'peux-t-y r'garder les images ? Dans les cartons ?

— A ton aise, sourit le peintre. Cela t'occupera.

L'ex-saltimbanque souleva le lourd rideau qui fermait l'entrée de l'atelier et disparut.

Réné et le baron demeurèrent seuls et convinrent qu'ils partiraient le lendemain matin pour Monnerville.

Quelques heures après, la marquise était installée près de Gabrielle, dans la chambre que le roi Misère lui avait cédée. Son fils l'avait mise au courant de ce qui s'était passé.

Pendant la soirée, Réné prit à part le roi Misère.

— Vous voyez, Jacques, lui dit-il, que ma mère est on ne peut mieux disposée en votre faveur. J'espère donc que nous triompherons de vos scrupules...

— Je vous en conjure, M. Réné, ne parlons pas de ça. Madame la marquise a été trop bonne, mais elle ne me fera jamais oublier ce que j'ai été.

— Je n'insiste pas, interrompit le jeune peintre. Ce dont je voulais vous prier, c'est d'être assez bon pour rester demain auprès d'elle jusqu'à mon retour...

— Vous vous absenterez donc? interrogea le vieillard.

— Une partie de la journée seulement, mais comme je ne peux pas lui dire où je vais, je désire qu'elle ne soit pas inquiète de moi.

— Vous ne pouvez pas lui dire... fit Jacques. Où donc allez-vous? Mais pardon, je suis indiscret...

— Nullement. Je n'ai aucune raison de vous le cacher, à la condition que vous ne le lui répéterez pas.

— Soyez tranquille, je vous le promets, M. Réné.

— Eh bien! je vais chez le marquis de Lostanges. Il faut que ma position soit bien tranchée et que je sache de quels sentiments il est animé, non pas envers moi, je m'en soucie fort peu, mais envers ma mère. D'ailleurs, j'ai de votre part une restitution à lui faire.

— Et vous y allez seul? demanda le vieux modèle.

— Non, le baron m'accompagne. Il a lui-même une réclamation à adresser au marquis... un enfant qu'on lui aurait enlevé...

Le roi Misère pâlit, chancela et faillit tomber.

— Qu'avez-vous? demanda Réné avec sollicitude.

— Rien, balbutia Jacques.... tout ce que j'apprends depuis quelques jours... la surprise... le respect...

—Remettez-vous, dit l'artiste avec bonté. Quoi qu'il arrive, de tout ceci il ne peut résulter qu'un grand bien. Ainsi je puis compter sur vos bons soins pendant cette courte absence.

Incapable de prononcer un mot, le roi Misère posa la main sur sa poitrine et s'inclina devant Réné.

Gabrielle ne les avait pas perdus de vue. Elle redoutait un éclat. Le trouble et la pâleur de son père ne lui avaient pas

échappé ; mais elle se rassura en voyant le sourire que le jenne homme adressait au vieillard en se séparant de lui.

La veillée ne se prolongea guère. Vers dix heures, chacun regagna sa demeure.

De tous les personnages qui figuraient à cette soirée de famille, deux seulement passèrent une nuit paisible : c'était la marquise et Polyte.

Il faut bien l'avouer, Réné, qui n'était pas la crême des héros de roman, songea moins à son amour qu'à la démarche qu'il allait faire dans la matinée.

Le baron de la Vigerie était exactement dans la même situation, à cela près que son cœur était libre.

Quant à Gabrielle, la douloureuse contrainte qu'elle avait été forcée de s'imposer lui pesait affreusement.

Elle avait bien pris son parti ; elle était résolue à étouffer son amour, mais elle se sentait incapable de vivre ainsi, exposée à voir chaque jour celui qu'elle aimait, et à attiser le mal qui la consumait.

Pourtant, celui dont le sommeil fut le plus agité, fut le roi Misère.

Seul en l'appartement qu'on lui avait préparé, insensible aux attentions délicates que l'artiste avait apportées dans chacun des objets composant l'ameublement, il marcha longtemps à grands pas, comme un fauve dans sa cage.

Il ne disait mot, mais il se rongeait les ongles, et sur sa physionomie contractée, les plus horribles tortures se réflétaient. Ses cheveux se hérissaient, ses regards erraient dans le vide ou s'élevaient vers le ciel, comme pour y chercher une inspiration.

Cette surexcitation se calma enfin. Il se jeta sur son lit.

— Décidément, dit-il, c'est aujourd'hui qu'il faut partir... Mais Gabrielle consentira-t-elle à me suivre ?

Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Le jour commençait à poindre quand il se leva. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre ; il avait besoin d'air, il étouffait. Cette fenêtre donnait sur la cour de la maison.

Jacques aperçut Réné, qui, sans doute, se dirigeait vers le chemin de fer, pour se rendre chez le marquis de Lostanges, en compagnie du baron de la Vigerie.

— Hâtons-nous, murmura le vieillard. Dans quelques heures, il serait trop tard.

En effet, René se jeta dans la première voiture qu'il rencontra et se fit conduire à la gare d'Orléans. Il y trouva le baron qui l'attendait et qui, par mesure de précaution, avait pris les billets d'avance.

Un quart d'heure après, le train les emportait.

La veille, le baron avait télégraphié à la principale auberge de Monnerville qu'on lui amenât une voiture à la station. Cette voiture était un mauvais tilbury, ou plutôt une carriole sans couleur, mal suspendue, dont les ressorts fatigués gémisaient sous le poids des deux voyageurs.

L'attelage se composait d'une rosse blanchâtre, au poil terne, aux genoux pieux, à la carcasse osseuse, dessinant sous la peau une anatomie attristante. Cependant tout cela s'ébranla, se mit en marche et se prit à rouler sur le chemin du château Bourette, au trot de la bête étique qui l'emportait.

Pendant le trajet, Réné et le baron n'échangèrent pas une parole. Il est vrai que le conducteur de cette machine disloquée aurait gêné quelque peu leurs épanchements.

Au bout d'une heure et demie, on s'arrêta.

Le baron et Réné sonnèrent. Un domestique vint leur ouvrir et les introduisit, pendant que, sur l'ordre qu'il avait reçu, le cocher les attendait, et, en l'honneur de cette solennité, règalait son maigre cheval d'un picotin d'avoine.

Au bruit de la sonnette, M. Breton se présenta sur le perron de l'escalier. Il manifesta quelque surprise en reconnaissant le jeune peintre.

— Votre maître est-il au château? demanda Réné.

— Oui, monsieur, mais vous savez bien...

— Qu'il ne reçoit jamais personne, acheva l'artiste, je le sais. Mais peut être, M. Arthur a-t-il changé d'avis depuis qu'il s'est décidé à quitter sa retraite.

— Quoi, monsieur ! fit l'intendant. On vous a dit...

— Votre maître est venu chez moi et je l'ai bien reçu, l'interrompit Réné; je me plais à croire qu'il ne me fera pas plus mauvais accueil.

M. Breton demeurait pétrifié d'étonnement.

— Veuillez, continua le jeune peintre, lui remettre ma carte et celle de M. le baron. Vous lui direz que nous sommes venus ensemble, et que le motif qui nous amène est à peu près identique.

— L'intendant prit les deux cartes qu'on lui tendait, et salua sans soulever de nouvelle objection. Il les fit entrer dans la bibliothèque, les pria d'attendre son retour et disparut.

Dix minutes s'écoulèrent, sans qu'aucun des deux visiteurs songeât à admirer les chefs-d'œuvre de toute espèce qui sollicitaient leur curiosité.

Enfin une porte s'ouvrit, celle par laquelle Réné avait vu certain soir arriver le pénitent, et M. Arthur parut sur le seuil.

Mais ce n'était plus le personnage mystérieux en face de qui l'artiste s'était trouvé. Il avait dépouillé la robe de bure dans laquelle il s'ensevelissait jadis, comme en un linceuil. L'inpénétrable cagoule ne drapait plus sur son visage ses plis austères.

L'homme qui s'avançait vers eux appartenait au monde cette fois, par ses habits, par ses manières, par la politesse digne qu'il témoignait à ses hôtes, en leur offrant un siége de la main.

Il était tête nue, et, toute prévention à part, cette tête était belle et noble. Ses cheveux, blancs comme la neige, étaient épais et couronnaient son front de boucles soyeuses. Sa longue barbe, un peu moins blanche que ses cheveux, encadrait sa figure expressive. Ses regards, sans être provocateurs, étaient limpides et calmes. Sa bouche souriait, mais d'un sourire de statue, stéréotypé sur les lèvres, sans joie, sans vie. Son attitude était froide, exempte à la fois de crainte et de bravade.

Réné ne l'avait jamais si bien dévisagé. Tout d'abord il se sentit saisi de respect à l'aspect de ce vieillard vénérable, qui, sachant probablement quelle question allait être agitée, venait à lui franchement et le visage découvert.

Le baron fut moins impressionné. Outre qu'il connaissait de longue date le marquis, ses vieilles haines, mal étouffées.

renaissaient à cette vue, avec leur cortége de passions inassouvies.

Quant à M. de Lostanges, il ne s'était assis qu'après avoir vu ses hôtes installés dans le fauteuil qu'il leur avait désigné. Alors il se pencha vers eux et attendit.

Un assez long silence suivit ce premier moment de surprise. Mais le baron comprit que, par déférence, Réné attendait qu'il prît la parole.

— L'âge, dit-il, me donnerait à la rigueur le droit de réclamer le premier l'explication que je suis venu chercher, mais les intérêts de M. Réné passent avant les miens, et j'attendrai qu'il se soit expliqué.

En même temps, il se tourna vers le jeune peintre, et du geste, l'invita à parler.

Le marquis se contenta de s'incliner en signe d'assentiment.

XVIII

LES VIEILLES HAINES

Réné remercia du regard le baron de la Vigerie. Puis il fixa sur le marquis son regard clair.

— Monsieur, commença-t-il, peut-être avez-vous deviné déjà quels motifs m'ont conduit ici.

— Peut-être, répondit laconiquement M. de Lostanges.

— La visite que vous avez reçue, il y a un mois environ, du baron de La Vigerie, doit vous l'avoir fait pressentir. La vérité veut que je vous dise que j'ignorais absolument, à cette époque, quelles relations embarrassantes l'avenir nous réservait.

Les confidences que j'avais faites au baron, confidences nécessitées par la position exceptionnelle que m'avait créée le hasard, avaient été provoquées par l'aveu tacite que vous sembliez accorder aux projets de mariage conçus entre mademoiselle d'Érigny et moi. Je n'avais jamais songé aux im-

possibilités légales que mon état civil soulèverait un jour à cette occasion.

Or, si j'ai bien interprété les démarches que votre intendant fit auprès de moi, à la date que je vous rappelle, vous n'étiez pas éloigné de m'accorder la main de votre nièce. J'ai été plus loin, j'ai supposé que vous ne m'aviez appelé au château Bourette que pour juger par vous-même de ce que je valais comme homme et comme talent.

— Tout cela est vrai, accorda le marquis.

— Je ne vous entretiens que pour mémoire de ces détails préliminaires, poursuivit Réné, car j'ai depuis longtemps renoncé à une union qui pesait à mon indépendance et à mes goûts. Mais je ne pouvais pas vous taire ces circonstances toutes récentes, puisqu'elles constituent le premier jalon que j'aie planté, sans le savoir, sur le chemin de la vérité.

— De la vérité? répéta de Lostanges avec étonnement.

— Vous allez voir, monsieur, reprit l'artiste, par quelle série d'événements bizarres j'en suis arrivé à découvrir que les soupçons conçus par le baron étaient près de devenir une réalité.

Le masque de froideur qui tout à l'heure couvrait le visage du marquis, avait fait place à une ardente curiosité.

— Lorsqu'à son retour à Paris, continua Réné, M. de la Vigerie, après s'être minutieusement enquis de vous, m'apporta la certitude que vous viviez encore; lorsque je rapprochai les détails précis, qu'il me donna, des visites que vous aviez daigné me rendre, de la protection dont vous m'aviez honoré au ministère, je pensai sur-le-champ que M. Arthur et vous ne faisiez qu'un seul et même corps. Le baron partagea mes idées. Tout se réunissait pour nous donner raison, tout, jusqu'à la tutelle mystérieuse que vous exerciez sur Caroline d'Érigny, que nous savions maintenant être la nièce du marquis de Lostanges.

A quels sentiments obéissiez-vous en sortant de votre tombeau, après vingt-trois ans d'isolement? Aviez-vous ajouté foi au récit que vous avait fait le baron? Vous restait-il un doute à cet égard? Je ne vous le demande pas encore, car nous sommes loin de cette vérité que je vous ai promise.

Qui va nous la faire toucher du doigt? C'est une femme,

une jeune fille, l'enfant d'un vieux modèle que j'avais connu dans les ateliers, et qui, sous le pseudonyme dramatique de roi Misère, cachait un nom qui ne vous est pas étranger.

— Et ce nom, quel est-il ? demanda le marquis.

— Jacques Lacour. N'est-ce pas votre ancien domestique ?

— C'est bien lui ! soupira M. de Lostanges, à qui ce nom rappelait un douloureux passé.

— Eh bien ! fit Réné, cet homme a une fille, et cette fille se nomme Gabrielle. Elle a dix-huit ans, peut-être.

Un jour, cette jeune personne, errant curieusement à Saint-Cloud dans les baraques de la foire, y rencontra une misérable victime, une folle, que des saltimbanques avaient habillée de plumes et d'oripeaux, et qu'ils exhibaient en qualité de reine d'une tribu sauvage.

Gabrielle sentit son cœur se soulever à la fois de dégoût et de pitié. Cet jeune fille pauvre, qui vit de son travail, entreprit de délivrer la malheureuse femme, et, de ses deniers péniblement amassés, racheta la liberté de l'infortunée.

— Elle le pouvait, fit le marquis. La fille de Jacques Lacour n'est pas si pauvre que vous le croyez.

— Vous vous trompez, répondit Réné. Je vous le prouverai tout à l'heure. Mais je reprends.

Dans cette œuvre de charité, Gabrielle s'adjoignit un de mes amis, le docteur Lasserre, que ses études spéciales et sa réputation bien connue appelaient plus particulièrement à la seconder. Par eux, la folle fut soignée comme un enfant ne le serait pas par sa mère. Elle approchait de sa guérison, ses souvenirs se réveillaient, sa mémoire, paralysée par un long martyre, sortait insensiblement de la léthargie dans laquelle elle était plongée.

Dieu voulut qu'on me présentât à elle. Mon nom de Réné produisit un effet magique et secoua l'engourdissement de son esprit. Le passé se représenta peu à peu à elle. Comme moi, elle avait quitté la France pour gagner l'Amérique ; comme moi, elle avait vu ses parents égorgés, sa maison incendiée, elle avait été emmenée en esclavage par les Sioux. Enfin, elle avait perdu un fils qui s'appelait Réné, comme moi.

— Est-ce bien possible ! s'écria le marquis bouleversé.

— Et comme Dieu permet que le plus vil des instruments concoure à ses fins, reprit Réné, une nuit que, devant elle, le canon d'un pistolet était braqué sur moi, la raison de la folle rayonna d'un de ces éclairs éblouissants qui illuminent les nuits les plus obscures. Elle me reconnut, non-seulement à mon nom, à mon visage, mais à cette cicatrice ineffaçable qu'un accident vulgaire a creusée sur ma main. Elle la désigna du doigt, là, sous mon gant, comme l'a fait hier Jacques Lacour, en me saluant d'un nom dont on m'appelait pour la première fois.

A ces mots, Réné, arrachant sans précaution le gant qui recouvrait sa main droite, mit à jour la preuve matérielle qu'il invoquait.

Le marquis se taisait. Son visage rougissait et pâlissait tour à tour, déridé par la joie, assombri par le doute. Mais la défiance l'emporta, car il demeura immobile sur son fauteuil.

— Achevez, dit-il pourtant d'une voix tremblante.

— Comme si ce n'était pas assez de ces preuves accumulées, le hasard sembla prendre plaisir à m'en fournir de nouvelles. Le baron, qui, jadis, avait connu ma mère, la saluait du nom de marquise; Jacques, confus et troublé en sa présence, refusait de s'asseoir à sa table, quoique sa fille fût la véritable providence de tous ces bonheurs conjurés.

Vous le voyez, monsieur, les témoignages ne me manquent pas. Toute incertitude a cessé. Mais rassurez-vous. De toutes les ambitions auxquelles je pourrais prétendre, je n'en revendique qu'une seule, c'est le nom que j'ai le droit de porter.

De votre fortune je ne veux rien. Bien plus, les cent mille francs que vous aviez confiés à Jacques pour être remis à ma mère, et que ma mère a refusés, je vous les rapporte, les voici.

Et René déposa froidement sur la table le portefeuille que lui avait restitué le roi Misère.

Le marquis s'en empara rapidement, l'ouvrit, y jeta les yeux et demeura pétrifié en retrouvant intacte la somme qu'il y avait placée.

— Vous le voyez, dit Réné, j'avais raison de vous affirmer que Gabrielle était pauvre,

Maintenant il me reste peu de chose à ajouter. Je n'essayerai pas de combattre votre aveuglement, j'aime mieux y croire encore. Vous comprenez que je ne ferai pas à ma mère l'injure de discuter avec vous son innocence. Elle serait avérée pour moi, alors même qu'elle ne le serait pas pour le baron de la Vigerie, pour Jacques, pour tous, vous excepté.

Ma mère est auprès de moi depuis hier. Elle y vivra, je l'espère, à l'abri du besoin, hors des atteintes de la calomnie. Je m'efforcerai de lui faire oublier que votre implacable cruauté l'a vouée à la misère, à la captivité, presque à la honte, que votre inflexible injustice l'a jetée folle, mourante de faim, dans l ignoble baraque d'un bohémien qui la rouait de coups. Ah ! tenez, j'ai besoin de l'oublier moi-même, pour ne pas laisser tomber de mes lèvres la malédiction prête à s'en échapper.

Le baron se leva vivement, lui prit la main, et, de son bras étendu, lui montra le vieillard courbant son front d'ivoire sous les paroles vengeresses de son enfant.

— Oui, vous avez raison, répondit Réné à cette muette observation, je serai calme. Je ne me souviendrai pas qu'un gentilhomme a jeté sa femme et son fils à la fange du ruisseau, à la boue du fossé, qu'il les a condamnés sciemment à l'opprobre, au mépris, au néant.

Le marquis se dressa brusquement sur ses pieds.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas souffert, moi! s'écria-t-il d'une voix déchirante et qui semblait sortir de ses entrailles. Savez-vous ce que c'est que de rester vingt-trois ans enfermé, fuyant les hommes, évitant la lumière, pleurant jour et nuit le bonheur perdu, vivant enterré comme un mort, loin du monde, du bruit, pour que rien ne vous rappelle les jours heureux de la jeunesse?

Encore si, dans la solitude désolée que je faisais autour de moi, j'avais perdu le souvenir de celle par qui je me croyais trahi... Mais non! son image se représentait devant moi comme une vision céleste ou comme un remords. Si mon cœur ne bat plus, si mes yeux n'ont plus de larmes, songez aux tortures que j'ai endurées, aux pleurs que j'ai répandus ! A tort ou à raison, voyez se dresser entre moi et celle que j'aimais comme un fou le spectre hideux de la souillure ; et si

vous aimez, si jamais la jalousie a tenaillé votre cœur, faites-vous une idée des angoisses qui m'ont déchiré...

— Dieu est juste, fit René avec une joie farouche.

— Dieu!... poursuivit le vieillard en secouant la tête. Pourquoi donc a-t-il permis que ce bonheur s'évanouît? De quel crime étais-je coupable? J'aimais une femme de toute la puissance de mon âme, j'étais jeune, j'étais riche, bouillant, passionné, je pouvais aspirer à un long avenir de paix et de félicité, et tout cela s'est écroulé! De tous ces éléments de bien-être, le malheur a forgé un enfer où je me suis vu précipité. J'y suis tombé pantelant, laissant aux rochers de cet abîme effrayant des lambeaux de mon cœur et de ma raison...

— Vous l'avez voulu, répondit impitoyablement René. Cette femme, un autre l'aimait avant vous et en était aimé. Vous lui avez pris son cadavre, car vous saviez bien que son cœur ne lui appartenait plus, elle vous l'avait dit. Pour édifier votre bonheur, vous avez tué le sien; vous l'avez traînée à l'autel malgré ses prières, ses sanglots; vous avez impitoyablement consommé le sacrifice, sans vous inquiéter de l'horrible flétrissure dont vous profaniez son corps et sa pensée.

— Ah! s'écria le marquis, Dieu veuille que vous ne connaissiez jamais ce supplice atroce, de savoir dans les bras d'un autre celle dont vous avez fait l'idole de votre vie.

— Je l'ai pourtant connu, ce supplice! éclata tout à coup le baron de la Vigerie, et je n'ai pas eu le courage de le fuir. Je vous ai vu rayonnant auprès de la victime que votre égoïsme avait attachée au char triomphant de sa fortune...

J'ai cependant étouffé toutes les colères qui grondaient en moi. J'ai sacrifié mes désirs de vengeance à la tranquillité de celle que vous m'aviez ravie. Je vous haïssais moins que je ne l'aimais. Pour vous, loin d'essayer à force de tendresses et de prévenances d'atténuer les regrets qu'elle accordait au passé, vous la torturiez des aigreurs de votre jalousie. Lorsque, épuisée par la lutte, elle m'écrivait de fuir, de lui épargner par mon absence les tourments que vous aiguisiez contre elle, vous êtes arrivé, comme un boulet brutal entrerait dans une église, et vous, l'indigne, vous avez chassé sans pitié la pauvre martyre!...

— Halte-là, monsieur! l'interrompit le marquis avec hauteur. Que dans un moment de vivacité, M. Réné me reproche un peu durement ma conduite, je puis le subir, si le ciel a réellement permis que ma justice s'égarât à ce point, mais que vous éleviez la voix pour m'accuser, chez moi, en sa présence, voilà ce que je ne saurais tolérer, ce que je vous defends!

— Vous! fit M. de la Vigerie sur un ton de défi. Vous auriez la prétention d'enchaîner ma langue, ma volonté!

— Taisez-vous, je vous l'ordonne, répéta le marquis.

— Ce sera donc moi, reprit le baron, qui me chargerai de vous punir ici-bas des infamies que vous...

— Sortez! cria M. de Lostanges, en s'avançant d'un air menaçant. A l'instant! Je le veux!

— Je vous en conjure, messieurs, supplia Réné. Par respect pour votre dignité, pour ma mère qui vit encore, ne renouvelez pas les querelles sanglantes dont je ne saurais demeurer le témoin impassible.

En disant ces mots, il s'était levé, et, les deux bras étendus, il s'était placé entre les deux gentilshommes.

— Rappelez-vous, dit-il au baron, que vous avez voulu m'accompagner pour prévenir un éclat, que vous m'avez recommandé le calme et le respect, que tout à l'heure encore vous arrêtiez sur ma bouche les expressions un peu vives qui s'en échappaient.

— Vous avez raison, répondit M. de la Vigerie, j'oubliais que devant vous je ne puis pas aborder un pareil sujet, mais plus tard,..

— Pas plus qu'aujourd'hui, mon cher ami. Ma position est délicate, réfléchissez-y, entre vous qui avez aidé ma jeunesse de vos conseils et de votre bourse, ma mère dont l'excessive indulgence ne saurait cependant admettre de pareilles violences, et monsieur le marquis dont je porte le nom.

Ayez égard tous les deux, je vous en prie, à l'extrême difficulté où le sort m'a placé de concilier toutes ces exigences. Et puisque, vous et moi, monsieur le baron, sommes venus chercher une explication amiable, restons dans les limites d'une courtoisie apparente, si elle ne peut être aussi franche que nous l'aurions désirée.

— Voilà de bonnes et loyales paroles, dit le marquis, je

vous en remercie, monsieur Réné. Hélas! faut-il que ce soit un jeune homme, presque un enfant, dont la sagesse intervienne dans les haines mal éteintes de deux vieillards!

— C'est vrai! fit le baron attristé. Nous sommes vieux, monsieur le marquis! Efforçons-nous donc de remuer ces cendres refroidies sans en faire jaillir une étincelle.

Quand, peu de jours après notre rencontre, je me fus assuré que madame de Lostanges avait quitté la France, comme vous vous enfermiez au château Bourette, je me retirai dans mes terres. Je n'avais pas oublié, mais Dieu m'avait envoyé une consolation. C'était une fille, un joli chérubin blond et rose, qui mit un peu de baume sur mes blessures et me fit reprendre goût à la vie. Mais votre vengeance veillait dans l'ombre et me poursuivait dans ma retraite. Une nuit, cette enfant me fut volée. Sur son berceau vide, je trouvai un billet contenant cette phrase accusatrice :

« Vous avez tué mon bonheur, je tue le vôtre. »

Pouvais-je me méprendre? Ne devinais-je pas quelle main cruelle avait tracé ces mots odieux? C'était vous, monsieur le marquis, ne le niez pas.

— J'en conviens, dit simplement M. de Lostanges.

— Eh bien! je vous supplie, continua le baron. Vous voyez que je ne menace plus, que je prie, que je pleure... Qu'avez-vous fait de Jeanne, de ma fille?

— Sur ce ton-là, monsieur, vous trouverez toujours à qui parler, répondit le marquis. En sortant du tombeau dans lequel je m'étais muré, en rentrant dans le monde, où vos étranges révélations sur Réné Dorval m'ont rappelé, j'ai abjuré toute haine. Il n'a pas tenu à moi que la scène qui vient de se passer n'eût pas lieu. Je vais vous en donner la preuve.

En vous prenant cette enfant, je ne prétendais que me venger, mais je ne voulais pas la vouer au malheur. Je la fis donc conduire secrètement chez un homme de confiance, dont j'avais désiré reconnaître le zèle et la probité, en lui abandonnant une somme que, d'abord, je n'avais pas l'intention de lui laisser...

— Que dites-vous? fit le baron très-agité.

— En lui faisant remettre cette fille, je lui écrivis, sans au

tre explication, quelques mots que je né signai point, par lesques je la recommandais spécialement à sa sollicitude; mais, dans ma précipitation, je négligeai de l'autoriser à se servir pour l'élever de l'argent qu'il avait entre les mains. Plus tard, je crus inutile de réparer cette omission, je ne doutais pas qu'il l'eût comprise, et je ne me figurais pas que sa probité résisterait éternellement à la tentation. Je vois que je me suis trompé. Le portefeuille que vient de me remettre M. Réné me prouve...

— Ainsi, cet homme c'est Jacques Lacour? demanda le baron qu'un espoir soudain vint animer.

— C'est lui, répondit M. de Lostanges. Il avait laissé son adresse à mon notaire, je n'eus pas de peine à le découvrir. Il habitait alors rue Neuve-des-Petits-Champs, 60. En m'informant de lui, j'avais appris qu'il s'était marié, et que sa femme venait d'accoucher d'une fille nommé Gabrielle, celle sans doute dont vous me parliez tout à l'heure...

— Gabrielle! sa fille! s'écria le baron tout à coup désespéré. Mais alors qu'est devenue Jeanne?

— Je ne saurais vous le dire, fit le marquis; mais, puisque vous connaissez Jacques, il vous est facile de l'interroger.

— Courons, dit précipitamment M. de La Vigerie, qui saisit le bras de Réné.

— Un moment encore, demanda le jeune peintre en s'adressant au marquis.

M. de Lostanges, reprit-il, je retourne auprès de ma mère. Elle ignore que je suis venu ici, et, pour peu que vous le désiriez, je ne le lui dirai pas. Mon seul but était de savoir si vous m'autorisiez à porter votre nom, ou si je devais recourir aux voies judiciaires pour faire constater mes droits.

— C'est inutile, interrompit le marquis. Ce nom est bien à vous. Je ne songe pas à vous le reprendre, ni même à vous le contester. Est-ce bien tout ce que vous aviez à me dire?

Réné crut remarquer que les regards du gentilhomme s'étaient adoucis, et que ses traits exprimaient une émotion que sa volonté était impuissante à dominer. Lui-même, il se sentait remué, attendri; mais il songea à ce qu'avait enduré sa mère, et le courage lui revint.

— C'est tout, monsieur le marquis, répondit-il en saluant profondément.

Le gentilhomme devint livide, mais ne répliqua point.

Comme pour mettre fin à cette situation équivoque, le baron prit la main de Réné et l'entraîna.

XIX

PENDANT LEQUEL LE BARON PERD LA TÊTE

Avant de franchir le seuil de la bibliothèque, Réné jeta derrière lui un dernier regard. Il aperçut le marquis, toujours debout, une main posée sur son cœur, l'autre appuyée sur la table. Cette émotion visible du vieillard, cette faiblesse qui ne pouvait parvenir à se montrer forte, touchèrent plus le jeune peintre que ne l'avaient fait les paroles du gentilhomme, alors que, lui aussi, racontait ce qu'il avait souffert.

Il aurait peut-être suffi d'un mot, d'un geste, pour rapprocher ce père et ce fils, que leurs griefs éloignaient l'un de l'autre d'une manière si insolite.

Un tiers quelconque, autre que le baron de la Vigerie, qui aurait assisté à cette entrevue glaciale, aurait sans doute opéré entre ces deux hommes un rapprochement amical; mais le baron, tout entier à ses élans de paternité, ne remarqua aucune des nuances qui avaient terminé cette visite difficile. Il tenait le bras de René, il ne le lâchait pas et continuait à l'entraîner.

Ensemble ils montèrent dans la voiture qui les attendait. Le baron consulta sa montre.

— Il est onze heures, dit-il. Quel est le premier train qui peut nous ramener à Paris?

— Dame!... répondit le cocher, il y a bien celui de midi dix minutes, mais nous ne pouvons pas arriver...

— Et si nous le manquons, à quelle heure part le train suivant?

— A cinq heures cinquante-sept minutes, pas avant.

— Eh bien! fit le baron, il y a vingt francs pour toi, si nous sommes à midi à la station de Monnerville.

Réné ne disait mot. Il était ému et quelque peu étonné des sentiments nouveaux qu'il éprouvait. La haine farouche qu'il croyait avoir pour le marquis était tombée.

Il essayait en vain de se raidir, il était pénétré d'une immense pitié pour ce reclus volontaire, que vingt-trois années n'avaient pu distraire de sa douleur, auprès duquel les révolutions avaient passe sans troubler le silence de son tombeau.

Et, pendant qu'il songeait à cette réclusion ascétique, qui eût été de l'héroïsme, si le point de départ en avait eté juste, le tilbury roulait, cahoté sur la route poudreuse, au galop invraisemblable de l'animal qui l'emportait.

Le picotin d'avoine produisait son effet sur la pauvre bête. Il lui rappelait qu'elle avait été jeune, et, le fouet de son maître aidant, elle retrouvait ses jambes d'autrefois. C'était un tableau de l'Apocalypse.

Le grand air fit du bien à Réné. Il dissipa les pesanteurs qui lui montaient à la tête.

L'artiste jeta les yeux sur son compagnon de route. Il le vit, l'œil enflammé, suivre avec impatience l'allure fantastique du cheval qui les conduisait. La préoccupation du baron le fit songer à Gabrielle.

Réné se souvint alors de la tendresse exceptionnelle avec laquelle le roi Misère aimait sa fille, des précautions qu'il avait deployées pour cacher son existence, du mystère qu'il faisait autour d'elle, et enfin de la confusion qu'il avait laissé percer la veille, en apprenant que le baron se rendait chez M. de Lostanges, pour lui reclamer l'enfant qu'on lui avait enlevée.

Pourquoi aurait-il pris si soigneusement à tâche de dérober aux yeux de tous cette jeune fille? pourquoi se serait-il troublé, si cette jeune fille avait été la sienne?

N'avait-il pas avoué que le marquis lui avait écrit six ans après sa disparition? Ne s'était-il pas refusé à faire connaître l'objet de cette correspondance inusitée, sous prétexte que ce secret ne lui appartenait pas?

Or, on savait maintenant à quel sujet le marquis avait

écrit. La date à laquelle avait été remise à Jacques-Lacour la fille du baron de la Vigerie était précisément la même que le roi Misère avait imprudemment fixée.

Réné en vint donc à supposer que, sa propre fille étant morte, Jacques avait adopté comme sienne l'enfant que le hasard lui avait donnée, et que, s'il s'opposait énergiquement à ce que Gabrielle épousât celui qu'elle aimait, c'était pour ne pas confesser l'embarras qu'il ressentait de lui donner le nom qui lui appartenait.

Ainsi, Gabrielle se trouvait momentanément dans la situation exacte dont lui, Réné, venait de sortir!

Elle n'avait ni père ni mère. Elle n'était qu'un enfant d'adoption. Et elle l'ignorait!

Quels motifs avaient guidé le roi Misère? Pourquoi avait-il caché à la jeune fille son origine véritable? Comment! cet homme qui avait eu tous les désintéressements, toutes les probités, tous les dévouements, dont la vie n'avait été qu'un long et sublime sacrifice, aurait commis cette lâcheté! Dans quel but? Aimait-il donc... d'amour celle que la destinée avait jetée dans ses bras? ..

Réné se refusait de croire à de telles énormités. De nouveau le doute l'avait envahi.

Il ne s'apercevait pas que, désireux de gagner les vingt francs qu'on lui avait promis, le cocher frappait à tour de bras le pauvre cheval épuisé, et que le tilbury entrait dans la cour de la station, au moment où midi venait de sonner.

— Allons! cria le baron en secouant le jeune peintre pour l'arracher à sa rêverie.

Un quart d'heure après, ils se dirigeaient vers Paris. Dans le vagon, où ils étaient seuls, Réné crut à tout hasard devoir communiquer à M. de la Vigerie les soupçons qu'il avait conçus. On s'imagine avec quelle facilité celui-ci les accueillit.

— Voilà donc pourquoi je l'aimais tant! s'écria-t-il.

Et sur-le-champ, en descendant de chemin de fer, il voulait courir chez le roi Misère, l'accuser, lui reprendre Gabrielle. Réné le retint.

— Non pas, dit-il froidement. Si Gabrielle est votre fille, et si Jacques a si obstinément évité de le laisser voir, vous

comprenez qu'il ne suffira pas d'aller la lui réclamer pour qu'il vous la rende. Il faudra lui prouver qu'elle n'est pas à lui, que vous le savez, et lui mettre au besoin la preuve sous les yeux.

— C'est juste, mais comment faire? demanda le baron.

— C'est bien simple. A l'époque où Jeanne vous a été ravie, la femme de Jacques venait d'accoucher d'une fille. La déclaration a dû en être faite à la mairie, et puisqu'il demeurait rue Neuve-des-Petits-Champs, il n'est pas difficile de retrouver l'acte de naissance.

Le baron se fit conduire à la mairie de l'arrondissement.

L'employé à qui on l'adressa était un petit vieux, sec et ratatiné, coiffé d'un bonnet de filoselle noire, et sur le nez duquel miroitaient de massives lunettes d'argent. C'était évidemment un homme méthodique et calme, car la précipitation avec laquelle M. de la Vigerie lui demanda les renseignements dont il avait besoin et lui fournit les dates nécessaires lui fit faire une grimace significative.

Il voulait en prendre note sur un papier, et priait le baron de repasser le lendemain; mais celui-ci insista pour qu'il fît à l'instant cette recherche, et lui insinua que son temps ne serait pas perdu.

L'employé daigna se lever avec une lenteur désespérante, prit le registre portant la date qu'on lui indiquait, et se mit à le feuilleter gravement.

— Nous disons Gabrielle Lacour... ruminait-il. Ce n'est pas ça... pas ça... Ah! « Gabrielle-Marie Lacour, fille née en légitime mariage de Jacques Lacour, rentier, et de Marguerite Vallet... » Est-ce bien cela?

— Parfaitement, dit le baron, je vous remercie.

— Désirez-vous un extrait de l'acte de naissance?

— Pas encore. Je vous serais obligé de consulter maintenant le registre des décès de la même année et, au besoin, des suivantes, afin de m'assurer si cette enfant existe ou non.

— Mais, Monsieur, une recherche pareille exige au moins trois ou quatre jours! objecta l'employé ahuri.

— Non pas avec votre intelligence, répliqua le baron avec un sérieux imperturbable.

— Mon intelligence... mon intelligence... murmurait le vieillard, je sais bien ; mais il faut le temps matériel!...

Tout en grommelant, il s'était levé et avait apporté le registre qu'on lui demandait. Il recommença son examen avec le même flegme, toujours se causant à lui-même, à voix basse.

Penché sur son épaule, le baron jetait les yeux sur l'in-folio. Tout à coup il posa son doigt sur une des pages.

— Là! fit-il avec une joie bruyante. La voilà!

— Mais non, c'est Gabrielle Lacour, *ça*, fit l'employé de très-mauvaise humeur. Ah! c'est vrai, poursuivit-il sur le même ton : « Gabrielle Lacour, fille légitime de Jacques... » Tiens! mais ça n'a pas l'air de vous faire beaucoup de chagrin, ajouta t-il en regardant M. de la Vigerie.

En effet, le baron s'était approché de Réné, lui prenait les mains avec les démonstrations de joie les moins équivoques.

— Combien de temps vous faut-il pour me donner une copie de ces deux actes? demanda-t-il.

— Une demi-heure, au moins, répondit l'employé.

— Alors, hâtez-vous, nous attendrons...

— Ici? demanda le vieillard. Vous seriez bien mieux au café d'en face, on y est très-bien, et c'est très comme il faut! Tous les tambours de la garde nationale...

— Dépêchez-vous, je vous en supplie, fit le baron.

— On y va, mon Dieu! on y va. Il paraît que *môssieu* n'aime pas les tambours... c'est pourtant des gens fort honnêtes... tous anciens militaires... un peu ivrognes, par exemple, mais le cœur sur la main...

Enfin l'expéditionnaire se pencha sur le papier et la plume grinça. La cursive du bonhomme avait réellement volé son nom : elle était d'une lenteur désolante. Une demi-heure! il l'avait dit, cela dura une demi-heure!

Quand il eut fini, le baron se jeta sur les papiers pour les emporter, et glissa un billet de cent francs dans la main de l'expéditionnaire.

— Eh bien! où allons-nous? demanda celui-ci, qui n'avait jamais palpé de *prompte* si considérable. Et le timbre? et la signature? Attendez-moi. Pourvu que le maire ou l'adjoint soient encore là.

Il disparut par une porte latérale. Dix minutes après, il revint. Pour le coup, il était radieux.

— Tenez, fit-il. Vous êtes né coiffé, rien n'y manque. Heureusement pour vous que vous vous êtes adressés à moi. Sans cela... ces employés sont si drôles, si maniaques...

Le baron ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase. Il se saisit des deux extraits, emmena Réné, dont il jeta l'adresse à son cocher, et la voiture les emporta à travers les rues populeuses. M. de la Vigerie ne pouvait pas modérer le véritable délire qui s'était emparé de lui. Il embrassait les bienheureux papiers.

— Jeanne! ma fille! disait-il. Je vais la voir... Et ce cocher qui ne marche pas!... Plus vite! criait-il par la portière. Crève ton cheval, je le paie... va, va donc!

— Je vous en conjure, mon ami, calmez-vous, disait de son côté Réné; vous ne pouvez pas, sachant ce que le roi Misère a fait pour votre fille, la lui réclamer sans quelques ménagements.

— C'est vrai, répondait le baron. Si elle allait l'aimer plus que moi!...

— C'est impossible. Vous, du moins, vous n'avez pas abandonné votre enfant, on vous l'a prise. Mais Jacques n'est pas coupable de cette violence. Vous devez, au contraire, lui savoir gré de la conscience avec laquelle il a rempli le mandat qui lui avait été confié. Qui sait ce que serait devenue votre Jeanne en d'autres mains que les siennes? Ne l'a-t-il pas élevée? N'en a-t-il pas fait une femme instruite, supérieure? Il faut lui tenir compte de ce dévouement.

— Vous avez raison, dit M. de la Vigerie. Je m'engage à me conduire en gentilhomme; mais vous m'excusez, n'est-ce pas? Vous comprenez que j'aie perdu la tête en apprenant cette heureuse nouvelle... Ah! nous voici arrivés. Enfin!

Le baron mit pied à terre, suivi de Réné. Ils pénétrèrent dans l'atelier du jeune peintre. L'atelier était désert.

— Ils sont là-haut, dit Réné; montons.

Ils gravirent les deux étages qui les séparaient de l'appartement du roi Misère. Sur le palier se trouvait Polyte. Il remit à Réné une lettre que celui-ci glissa dans sa poche, sans y faire attention.

— Ma mère est là? demanda-t-il vivement.

— Oui, monsieur, répondit l'ex-saltimbanque. J'étais en faction à sa porte, je vous attendais...

— C'est bien, dit Réné qui agitait la sonnette.

Ce fut la marquise qui vint ouvrir.

— Tiens! fit-il en l'embrassant. Vous êtes seule, mère?

— Oui.

— Jacques est donc sorti?

— Depuis ce matin.

— Et Gabrielle?

— Elle est sortie avec lui.

— C'est étonnant, murmura Réné, j'avais recommandé à Jacques de ne pas s'absenter avant mon retour.

— Il me l'a dit. Il s'est même excusé de ne pouvoir pas rester. Il a allégué des affaires urgentes. Du reste, il m'a annoncé que tu ne rentrerais pas avant la fin de la journée...

— A quelle heure reviendront-ils? Le savez-vous?

— Non. Ils ont emporté un paquet assez volumineux, et je ne les ai plus revus. Je les ai même attendus longtemps pour déjeuner...

— C'est singulier, murmura Réné. Est-ce que, par hasard...

Il ouvrit la porte d'entrée et appela Polyte.

— A quelle heure es-tu arrivé ici aujourd'hui? demanda-t-il.

— Vers huit heures.

— As-tu vu Jacques et sa fille?

— Naturellement, puisque c'est elle qui m'a remis c'te lettre pour vous, en cachette d'son père.

— Que dis-tu! fit l'artiste en fouillant dans sa poche.

Il en retira la lettre, dont il rompit précipitamment le cachet; elle portait l'adresse du comte de Lostanges. Il la parcourut des yeux, et la tendit au baron qui l'observait en silence.

— Qu'est-ce donc? demanda la marquise étonnée.

— Lisez, dit à Réné M. de la Vigerie, après en avoir pris connaissance. Moi, je n'en aurais pas la force.

Réné lut à haute voix :

« Monsieur le Comte,

« La douloureuse surprise que vous causeront ces quelques lignes feront peser sur moi, je le crains fort, un reproche d'ingratitude que mon cœur repousse énergiquement.

« Je n'oublierai jamais que je dois à votre inépuisable bonté le peu de talent que je possède. J'aurais désiré tout faire pour vous en témoigner mon éternelle reconnaissance ; mais les événements qui viennent de s'accomplir, la fausseté de notre position vis-à-vis de vous, nous font un devoir de nous éloigner. Mon cœur me disait : « Reste, » ma raison m'a dit : « Va-t'en. » J'ai obéi à ma raison.

« Ne m'accusez pas, plaignez-moi. Quand votre première colère sera apaisée, vous conviendrez que j'ai sagement fait. C'est ce que je souhaite ardemment pour votre repos et votre avenir.

« Adieu, monsieur le Comte. Croyez à l'inaltérable dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Votre humble et respectueuse servante,

« GABRIELLE LACOUR. »

— Que signifie cela ? interrogea la marquise.

— Cela signifie, s'écria le baron, qu'une fois de plus on vient de me voler ma fille.

— Votre fille ?

— Oui, Madame. Jacques, ayant appris par Réné que j'allais la réclamer au marquis de Lostanges, a mieux aimé fuir avec elle que la rendre à mes baisers.

— Le marquis vous l'avait donc enlevée ?

— Oui, Madame, et c'est à Jacques qu'il l'avait confiée.

— Et cet homme savait que vous étiez son père !

— Il l'ignorait hier, mais l'indiscrétion de Réné le lui a fait supposer. Son départ n'a pas eu d'autre cause, j'en suis certain. Ces grands mots : devoir, loyauté, derrière lesquels il se retranche, lui ont servi de prétexte pour tromper la bonne foi de Jeanne ; mais je le retrouverai, ce misérable, je le jure ! et malheur à lui !

— C'est-y ça que vous voulez savoir ? demanda Polyte.

— Sans doute. Il t'a donc dit où il allait ?

— Non, l'vieux sournois! mais je l'sais tout d'même.

— Alors tu vas nous y conduire.

— Tout d'suite, si vous êtes parés.

— Attendez-moi, fit la marquise, je vous suis..

A la hâte, elle mit un chapeau, jeta un châle sur ses épaules et descendit.

Polyte voulait monter sur le siége, mais le baron le força de s'asseoir à côté de lui.

— Viens, dit-il, je tiens à savoir comment tu t'y es pris pour obtenir cette adresse. En attendant, donne-la au cocher, et dis-lui de marcher bon train.

Polyte se pencha à la portière.

— Avenue de Neuilly, 92, cria-t-il; ventre à terre!

XX

COMMENT LE PLUS HONNÊTE HOMME PEUT RESSEMBLER A UN COQUIN

Le matin même, quelques instants après que Réné eut quitté la maison, et pendant que le roi Misère était à sa fenêtre, insensible au froid et au brouillard, la porte de son appartement s'ouvrit, sans qu'il s'en aperçût, et Gabrielle vint s'appuyer doucement sur le bras de Jacques.

— Bonjour, père, dit-elle en affectant un air enjoué.

— Bonjour, mon enfant, répondit le vieillard en l'embrassant.

Puis il lui prit les deux mains et recula d'un pas pour l'admirer de la tête aux pieds. Il s'aperçut alors qu'elle avait les yeux rouges et gonflés. Soudain son front devint soucieux.

— Tu as pleuré? lui dit-il avec une tendre pitié.

— Mais non, père, je vous assure... balbutia Gabrielle.

— Je te dis que tu as pleuré, répéta Jacques.

— Et moi, je vous proteste...

Mais elle n'eut pas le courage du mensonge.

— Non, reprit-elle. Tout au plus ai-je mal dormi.

— Oui, je comprends... murmura le vieillard attristé.

— Quoi? fit la jeune fille. Que comprenez-vous?

— L'embarras de ta situation, chère enfant; car si le docteur a dit vrai, si tu aimes réellement M. Réné...

— Je vous ai dit que non, moi. Pourquoi revenir sans cesse sur cette question? répliqua-t-elle avec un peu d'aigreur. Une fois pour toutes, que ce soit fini.

— Alors pourquoi pleures-tu? demanda Jacques. Tu rougis donc d'être ma fille, celle de l'ancien laquais de la famille de Lostanges?

— En vérité, je ne vous reconnais pas, mon père; vos paroles ont aujourd'hui un ton d'amertume auquel vous ne m'avez pas habituée.

— A quoi bon t'en défendre? poursuivit le roi Misère. Crois-tu donc que je ne rougisse pas moi-même, et pour toi plus encore que pour moi? Ah! mon enfant! prie Dieu qu'il m'envoie la force de supporter ce supplice quotidien!

— Pourtant, comment s'y soustraire? interrogea Gabrielle.

— Je l'ignore, car ce qu'il faudrait faire pour y échapper, tu n'aurais pas la volonté de l'accomplir.

— Qu'en savez-vous? dit fièrement la jeune fille.

— Tu t'en sentirais donc capable? fit le vieillard, dont les sourcils froncés se déridèrent aussitôt.

— Peut-être. Parlez. Que faut-il faire?

— Il faudrait fuir, répondit brusquement Jacques.

— Fuir... soupira Gabrielle, devenue pensive.

— Oui, reprit le roi Misère. En admettant que tu aimes M. Réné, le comte de Lostanges, n'est-ce pas une souffrance intolérable que de le voir chaque jour devant toi, sans oser élever les yeux jusqu'à lui? Et si cela n'est pas, — ce que Dieu veuille! — la pitié de la marquise n'est-elle pas pour nous une humiliation de tous les instants?

La jeune fille écoutait, muette et immobile.

— Je sais qu'ils sont tous les deux généreux et reconnaissants de ce que tu as fait, mais combien de temps durera cette reconnaissance? Ils sont pauvres aujourd'hui, ils ont repoussé la petite fortune que je leur ai restituée; mais si le marquis pardonne, s'il leur ouvre, avec la porte de sa mai-

son, les trésors qu'il possède, et qui se sont forcément accrus pendant sa retraite, ce n'est pas seulement la richesse qui les attend, c'est l'opulence. Nous les gênerons alors, ces grands seigneurs. Pour se débarrasser de nous, ils nous feront l'aumône d'une partie de ce que le marquis tient en réserve, de ce que je leur ai rendu, peut-être...

— Par exemple! fit Gabrielle avec indignation.

— Cela te semble impossible, monstrueux, je le conçois, mais quelle autre solution serait vraisemblable? S'ils ne nous achètent pas, loin, bien loin d'eux, une petite maisonnette discrete où nous végéterons indifferents le reste de nos jours, que feront ils? Nous recueilleront-ils chez eux? nous feront-ils partager leur château, leur table, leur richesse? Je l'admets. En ce cas, restons. Résignons-nous à subir éternellement l'humiliation contre laquelle nous nous révoltons déjà, au bout de vingt-quatre heures...

— Jamais! s'écria énergiquement la jeune fille.

— Donc, quel autre parti prendre? dit Jacques. Rester ou partir : il n'y a pas de milieu. Choisis.

— Eh bien! répondit Gabrielle, nous partirons...

— Quand? Pourquoi hésiter? A quoi bon prolonger notre supplice?

— Quelle est donc votre intention? demanda-t-elle en changeant subitement de couleur.

— Je n'en ai aucune. Je ne ferai que ce qu'il te plaira, répliqua le roi Misère. Mais si tu es résolue à fuir, mieux vaut s'y décider à l'instant.

— Vous avez raison, fit Gabrielle avec exaltation. Quant à moi, je ne saurais vivre ainsi.

— Réfléchis, fit observer Jacques. Je ne veux pas que tu me reproches un jour d'avoir influencé ta volonté.

— Ne craignez rien, père, je serai forte. Mais comment annoncer cette nouvelle à la marquise?

— Je m'en charge, répondit le vieux modèle. Toi, pendant ce temps, fais un paquet des quelques hardes que j'ai transportées hier ici. Tu y joindras tout à l'heure ce que tu veux emporter, nous prendrons une voiture et nous irons... où le ciel nous conduira.

— Soit! dit la jeune fille surexcitée. Hâtez-vous.

Jacques se rendit chez la marquise. Elle était debout.

— Madame, commença-t-il, j'avais espéré demeurer auprès de vous en l'absence de M. le comte...

— Réné est donc absent?

— Pour quelques heures seulement. Ne soyez pas inquiète. Il m'avait prié de les passer auprès de vous et j'y avais consenti, mais une lettre que je reçois à l'instant me force à sortir...

— Ne vous gênez pas, mon bon Jacques, dit la marquise, Gabrielle me tiendra compagnie.

— C'est que... balbutia le vieillard, il est indispensable que ma fille vienne avec moi.

— S'il s'agit d'une affaire grave et que vous ne puissiez pas remettre, je n'ai aucune objection à faire. Allez, et emmenez Gabrielle. Grâce à Dieu, je n'ai plus besoin de personne à mon chevet.

— Je remercie madame la marquise de son indulgence.

— Il n'y a pas de quoi, mon ami. Vous êtes libre et pouvez, comme vous l'entendez, user de votre liberté.

Jacques se retira et regagna son appartement.

En rentrant chez lui, il vit son linge et ses habits empilés sur une table. Gabrielle était immobile. Elle tenait à la main un béguin et un bonnet d'enfant, coquettement brodés, garnis de valencienne, et les examinait curieusement.

— Qu'est-ce cela? demanda-t-elle en apercevant son père.

— Rien, dit précipitamment le roi Misère, qui tendit la main pour s'en emparer.

Mais Gabrielle les lui enleva lestement.

— Tu as porté cela jadis, fit le vieillard avec un sourire contraint. C'est une relique de ta jeunesse.

— Mais ce linge est marqué d'un R et d'un V...

— Oui. J'avais acheté cela tout fait, pour que tu fusses belle...

— C'est singulier, reprit la jeune fille sans remarquer le malaise de son père, ces initiales sont les mêmes que celles de ce monsieur que l'on nous a présenté hier...

— Quel monsieur?

— Monsieur le baron Raoul de la Vigerie.

— Tiens! c'est vrai, dit Jacques avec un rire nerveux.

— Qui sait?... continua Gabrielle. Ces objets lui étaient peut-être destinés. Si j'étais restée ici un jour de plus, je les lui aurais montrés.

— Quelle folie! se récria le roi Misère. Allons! ajouta-t-il, ne perdons pas de temps à de tels enfantillages. Va chercher ce qui t'est strictement nécessaire et partons.

Dix minutes après, la jeune fille revint. Elle termina ses préparatifs avec une activité fiévreuse.

— Maintenant, dit-elle, qui portera ce gros paquet?

— Moi, répondit Jacques, mais auparavant, je vais chercher une voiture.

A ces mots, il descendit.

Une minute après, on frappa discrètement à la porte. Gabrielle alla ouvrir. C'était Polyte.

— Ah! pardon, mam'zelle, fit-il, je croyais que m'sieu Jacques était chez lui.

— Que lui vouliez-vous?

— Je v'nais lui d'mander si m'sieu Réné était sorti, car y n'y a personne à l'atelier.

— En effet, il est sorti, mais puisque vous voilà, vous allez me rendre un service...

— Tout c'que vous voudrez, mam'zelle.

— D'abord, vous allez descendre ce paquet...

— Tiens! vous déménagez donc aussi? fit Polyte.

— Mais non, balbutia Gabrielle, puisque nos meubles restent là, dans notre appartement.

— C'est juste. Suis-je bête! Est-ce tout, mam'zelle?

— Non. Vous remettrez cette lettre à M. René quand il rentrera. Vite, prenez-la, voici mon père...

Polyte enfouit la lettre dans sa poche, chargea le paquet sur son dos, et le porta jusqu'à la voiture.

Jacques et Gabrielle y montèrent, pendant que Polyte aidait au cocher à placer le paquet sur l'impériale, et grimpait sur le marche-pied.

— Cent sous pour toi et un litre, glissa-t-il à l'oreille du cocher, si tu reviens m'dire ousque tu les a menés.

— Ça va, répondit l'automédon à voix basse.

Polyte se retira de quelques pas en arrière, salua, et regarda le fiacre disparaître au coin de la rue. Il demeura bien

en évidence, sur le seuil de la porte, afin de mieux prouver qu'il ne suivait pas la voiture. Mais il ne la quittait que d'un œil.

Il vit le vieux modèle soulever le coussinet intérieur qui masque la petite lucarne de derrière, comme pour s'assurer que personne ne l'épiait.

Polyte se garda bien de faire un mouvement. Il voulait inspirer confiance au vieillard. Il y réussit.

Le rusé compère ne s'expliquait pas pourquoi Jacques et Gabrielle profitaient, pour s'en aller, du moment où Réné n'était pas là. Ce paquet qu'ils emportaient, cette lettre que la jeune fille lui avait remise, lui donnèrent fort à penser.

D'abord il avait eu l'idée de les suivre, mais en plein jour c'était difficile. Il trouva plus sûr et plus simple de recourir au moyen qu'il avait employé.

— Si ces gens-là n'font pas d'cascades, murmurait-il en se promenant de long en large sur le trottoir, y a pas d'mal à savoir ous qu'ils vont. S'ils en font, y en a encore moins, car alors m'sieu Réné n'sera pas fâché d'savoir ous qu'ils sont.

Bien lui en prit. Jacques avait jeté au cocher la première adresse venue. Quand il eut acquis la certitude qu'il n'était pas suivi, il donna l'ordre de se diriger vers l'avenue de Neuilly, qui regorge, on le sait, de chambres et d'appartements meublés.

Arrivé au numéro 92, il fit arrêter la voiture, entra dans la maison, loua au second étage deux chambres, dont il paya d'avance la première quinzaine, vint chercher Gabrielle et congédia la voiture.

Le garçon d'hôtel était venu prendre le paquet.

Le cocher s'éloigna en sifflottant. Une heure après son départ, il retrouvait Polyte à son poste. Celui-ci *liquida* sur-le-champ chez le marchand de vin la dette qu'il avait contractée, puis revint attendre l'artiste.

Pendant le trajet, il raconta à Réné ce qu'il avait fait. Le baron fouilla dans sa poche, en tira quelques louis au hasard et les lui glissa dans la main.

— Décidément, murmurait Polyte, c'est par trop facile d'être honnête. Est-ce que ça march' toujours comm' ça?

Au même instant, le coupé s'arrêta.

— Attends-nous là, dit Réné à Polyte. J'ai idée que tu auras un paquet à remporter.

Il offrit le bras à sa mère et se tourna vers le baron.

— Songez que vous m'avez promis d'être calme, lui recommanda-t-il.

Ils montèrent à l'étage qu'on leur indiqua et frappèrent. Ce fut Jacques qui se présenta.

Il est impossible de décrire la stupéfaction qu'il manifesta en les reconnaissant. Il pâlit, rougit, chancela, bredouilla. Mais, devinant aussitôt quel motif les amenait, et comme Gabrielle accourait, non moins étonnée, il se remit promptement.

— Laisse-nous, mon enfant, lui dit-il avec douceur.

— Au contraire, répliqua le baron, je supplie mademoiselle de rester. Elle est plus intéressée que tout autre à entendre ce que j'ai à dire.

Jacques se soumit. Il était accablé, anéanti.

— Répondez-moi avec franchise, débuta le baron, et l'explication que je suis venu chercher se passera comme je le désire, amicalement.

Le vieillard eut une lueur d'espoir. Peut-être le baron n'avait-il pas trouvé le marquis, peut-être ne savait-il rien encore. Il releva la tête.

— Vous avez eu une fille, n'est-ce pas? reprit le gentilhomme.

— Oui, monsieur.

— Elle se nommait Gabrielle-Marie Lacour.

— C'est exact, monsieur.

— Qu'est devenue cette enfant?

Pendant une seconde, le roi Misère hésita.

— Vous le savez bien. Elle est là qui nous écoute, dit-il enfin.

— Ainsi, vous soutenez que cette jeune personne est votre propre fille?

— Sans doute, répondit-il hardiment cette fois.

— Vous mentez, Jacques! fit sévèrement le baron.

— Monsieur!... fit le vieillard d'un ton menaçant.

— Vous mentez, vous dis-je. Votre déloyauté me dispen-

serait de toute indulgence envers vous, si je pouvais oublier les soins dont vous avez entouré l'enfance de Jeanne, de ma fille...

— Quoi! s'écria le vieux modèle hors de lui, vous prétendez que Gabrielle n'est pas ma...

— Je vois qu'il faut vous en donner la preuve, l'interrompit M. de la Vigerie, en tirant de sa poche les deux extraits qu'il avait apportés. Voici l'acte de naissance de Gabrielle-Marie Lacour, votre fille, et voici, deux mois plus tard, l'acte de son décès

En présence de ces preuves irréfutables, Jacques perdit contenance et se voila le visage de ses deux mains.

— Jeanne, ma fille, vous a été remise par le marquis, continua le gentilhomme. C'est elle qui nous entend et qui nous nous juge Le nierez-vous encore?

Le vieillard courba la tête et ne répondit pas.

Quant à Gabrielle, elle n'en pouvait croire ses oreilles. Elle regardait alternativement le baron et Jacques. Lorsqu'elle vit le roi Misère succombersous le poidsde l'éclatante vérité, elle se souvint de ces menusobjets qui, pour la première fois de sa vie, avaient, le matin même, attiré ses regards. Elle courut les chercher et les tendit brusquement au baron.

— Reconnaissez vous ces chiffons? demanda-t-elle. Ces initiales sont-elles les vôtres?

— Oui, répondit M. de la Vigerie, en lui ouvrant ses bras. C'est le linge que tu portais le jour où l'on t'a ravie à ma tendresse...

— J'en étais sûre! fit Gabrielle. Ce matin en les voyant, j'étais bien inspirée quand je prononçais votre nom.

— Chère Jeanne! balbutia le baron, dont le bonheur étranglait la voix.

Elle se jeta dans ses bras, radieuse, ivre de joie.

— Ah! comme je t'ai pleurée, disait l'heureux père, les yeux gonflés de douces larmes. Et dire que si longtemps je suis venu dans la maison que tu habitais, sans te voir, sans te connaître, sans deviner que tu étais près de moi!...

— Pauvre père! soupirait Jeanne en couvrant de baisers les yeux humides du vieux gentilhomme.

La marquise se leva, se dirigea vers le roi Misère, et du doigt, lui toucha l'épaule.

— C'est mal, ce que vous avez fait là, Jacques, lui dit-elle d'une voix grave. Vous ignoriez hier que Jeanne était la fille du baron, mais aujourd'hui vous le saviez. Et vous avez eu l'horrible égoïsme de fuir avec elle, en le lui laissant ignorer! Vous la priviez volontairement de tous les bonheurs qui l'attendaient! Savez-vous ce dont vous étiez coupable, Jacques? Vous voliez à cet enfant, son nom, sa fortune, et vous l'assassiniez sûrement.

— Moi! cria le vieillard en se redressant.

— Oui, vous, poursuivit la marquise; car vous saviez aussi qu'elle aimait René, qu'elle en était aimée, et le docteur vous avait dit qu'elle en mourrait.

— Mon Dieu! gémit le roi Misère en se tordant les mains de désespoir et en tombant à deux genoux, est-il bien possible que j'aie fait cela! Oui, c'est vrai, je le savais, on m'avait prévenu... Mais alors, comment?... Ah! si vous sentiez comme je l'aimais! s'écria-t-il avec un éclat de voix déchirant.

Il gardait son humble posture. Deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues ridées et perlaient sur sa barbe grise.

— J'étais seul au monde, disait-il. J'avais perdu ma femme, ma fille, j'avais essuyé toutes les douleurs, il ne me restait que ce petit être! J'avais fini par croire qu'il était à moi. Pourquoi me l'avoir donné, puisque l'on vient me le reprendre? Qui donc a eu soin d'elle? Qui donc a guidé ses premiers pas, a passé près d'elle de longues nuits d'insomnies? Qui l'a disputée à la maladie, à la mort? Qui lui a donné son travail, ses sueurs, son pain, son sang, sa vie?

J'ai volé! moi! reprit-il avec égarement. Mais c'est vous qui me volez son respect, son amour! A qui doit-elle le nom qu'elle a porté jusqu'ici, l'éducation qu'elle a reçue, le talent qu'elle possède?

Est ce à vous? Je vous le demande? Avez-vous souffert de la faim? Avez-vous disputé au crochet du chiffonnier la nourriture de votre corps? Avez-vous servi de jouet, d'histrion, pendant quinze ans, pour la faire heureuse, honnête, honorée? Allez! soyez sans pitié. Prenez-la-moi. A votre

tour, soyez voleur, soyez assassin, car moi aussi j'en mourrai. Mais que vous importe ! Qu'il meure ce misérable qui ne sait qu'aimer ! A quoi est-il bon maintenant ? Crève donc, chien ! crève !

Gabrielle, effrayée, s'approcha de lui. Elle crut qu'il devenait fou. Il sanglotait et se frappait la poitrine avec violence ; ses yeux hagards s'étaient taris, sa bouche livide écumait.

— Père Jacques ! dit-elle d'un ton suppliant.

— Laisse-moi, fit-il en la repoussant. Je ne te connais plus. Tu n'es pas ma fille, ma Gabrielle... Elle est morte, celle-là, je vais la rejoindre... Toi, tu m'as renié. Va-t-en... Va-t-en...

A ces mots, épuisé par la terrible secousse qu'il venait de recevoir, il s'affaissa inanimé sur le parquet qui rendit un bruit sourd.

— Mort ! s'écria Gabrielle affolée. Il est mort ! Jacques ! Père Jacques ! pleurait-elle. Répondez moi !

Insensible à cette voix, les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes, le vieillard gisait sur le parquet ; un râle inquiétant s'échappait de sa poitrine.

La marquise, René, et le baron lui-même, s'empressèrent autour de lui.

XXI

LE PERSONNAGE QU'ON N'ATTENDAIT PAS

On conçoit aisément le désordre qui suivit cette scène imprévue.

Le baron et René prirent le vieillard et le couchèrent sur le lit, pendant que Gabrielle éperdue allait chercher des sels et faisait appeler un médecin.

Quand la pauvre enfant remonta, le roi Misère respirait avec plus de facilité, mais sa figure violacée, ses traits tuméfiés, indiquaient une congestion imminente. On ne pouvait

le sauver que par une saignée immédiate. Et le docteur n'arrivait pas !

Déjà Réné avait tiré son canif et se préparait à remplir tant bien que mal l'office de médecin, quand celui-ci parut enfin.

Il courut droit au lit du malade, le regarda un instant, et sans demander d'explication, déplia sa trousse et tira sa lancette. La manche du vieillard était relevée, son bras était nu; le docteur n'eut que la peine de pratiquer une légère piqûre. Une goutte noirâtre apparut aussitôt; mais le sang ne jaillit pas.

Gabrielle effrayée contemplait ce spectacle, auquel la marquise s'efforçait inutilement de l'arracher. Une inquiétude mortelle se lisait sur tous les visages. Seul, le docteur ne sourcillait pas. Il tenait le bras du roi Misère et faisait une petite grimace d'assez mauvais augure.

Enfin la première goutte coula sur la peau du vieillard. Elle fut suivie d'une seconde, d'une troisième, puis d'un jet abondant qui s'échappa tout à coup de la piqûre. Jacques était sauvé.

— Beau sang ! murmurait le médecin d'un ton connaisseur. On dirait celui d'un homme de trente ans.

Cependant les traits du vieux modèle reprenaient leur calme ordinaire, son teint dépouillait peu à peu les couleurs sinistres qui l'avaient envahi. Bientôt après il ouvrit les yeux et soupira.

Il promena autour lui un regard étonné de voir tant de monde à son chevet. Il aperçut la physionomie impassible du médecin, et vit Gabrielle, les yeux démesurément ouverts, la bouche béante, muette de terreur, tenant à la main la bande de toile que le docteur avait réclamée.

Sur le visage de la marquise, du baron et de Réné, il lut une indicible expression d'anxiété. Alors il se souvint, il eut un sourire triste et résigné. Deux grosses larmes vinrent lentement humecter sa paupière, mais il ne prononça pas un mot.

Le docteur fit un signe, Gabrielle s'approcha et maintint le bras du patient, pendant que le médecin bandait la blessure.

— Ce ne sera rien, dit-il en se retirant. Cet homme se porte à présent comme le Pont-Neuf.

Le baron l'accompagna et le congédia « selon la formule. » Quand il rentra dans la chambre, la marquise était auprès du vieillard.

— Ah! vous nous avez fait une fière peur, mon pauvre Jacques! disait-elle. Mais aussi, qu'est-ce qui vous a pris! Songe-t-on à vous enlever Gabrielle... Jeanne, veux-je dire?

— Vraiment? fit-il, vous me la laisserez?

— Vous savez bien que c'est impossible; mais rassurez-vous; le baron ne la gardera pas plus que vous.

— Ah! dit le roi Misère encore un peu ébranlé. Qui donc...

— Comment! c'est vous qui m'adressez cette question! s'écria la marquise. Vous avez donc oublié que Jeanne aime Réné, que mon fils vous a demandé sa main?

— C'est vrai! répondit tristement le vieux modèle.

— Eh bien! comme je la demande aujourd'hui pour mon fils au baron qui ne me la refusera pas, vous comprenez que Jeanne ne tardera pas à devenir comtesse de Lostanges...

— Oui. Ah! je vais être bien seul à présent!

— Pourquoi! Ne voulez-vous donc pas demeurer avec nous? Ne verrez-vous pas Jeanne tous les jours?

— Bien vrai! Vous ne me chasserez pas? Vous me permettrez de la voir...

— Certainement.

— Comme autrefois?

— Sans doute.

— Et de l'embrasser... de temps en temps... quand on ne me verra pas?

— Pourquoi non? Croyez-vous que nous ferons mystère ou que nous rougirons de tout le bien que vous lui avez fait?

Jeanne jeta au baron un regard suppliant et vint se placer à côté du vieillard.

Vous m'en voulez donc, père Jacques? demanda-t-elle d'un ton plaintif Pourquoi? Est-ce parce que je suis riche, noble? Est-ce parce que je pourrai reconnaître enfin ce que je vous dois?

— Je t'en veux, moi, chère enfant! dit le roi Misère comme s'il ne pouvait pas admettre que Jeanne ait eu cette pensée.

— Mais, oui, reprit-elle timidement. Tout à l'heure vous m'avez repoussée.

— Misérable! J'ai fait cela, moi!

— Eh bien! non, répondit la jeune fille pour le calmer, vous ne l'avez pas fait, je me suis trompée. Ainsi vous m'aimez toujours?

— Si je t'aime!

— Et vous voulez bien que je vous appelle père Jacques, comme par le passé?

— Tout ce que tu voudras, chère petite.

— Eh bien! fit naïvement Jeanne, j'aurai deux pères au lieu d'un, voilà tout.

— C'est cela, dit le baron en souriant.

Alors il se tourna vers le roi Misère.

— Donnez-moi votre main, Jacques, prononça t-il gravement. En présence de tous, je veux vous remercier de la sollicitude avec laquelle vous avez élevé ma fille, la nôtre. Vous n'êtes pas de ceux dont on se défait par une aumône. Le ciel m'est témoin que je n'ai pas même eu la pensée de vous l'offrir. Mais vous avez entendu ce que vous a dit madame la marquise: restez avec nous, Jacques, nous serons deux à aimer cette chère enfant...

— Pardon, trois, interrompit Réné en prenant la main de Jeanne qu'il embrassa longuement. Allons! poursuivit-il avec entrain, assez de sanglots, de larmes, de reproches, soyons gais, morbleu! Vous voilà tous désolés et contrits parce que Jeanne a retrouvé son père. Réjouissez-vous donc, au contraire. Rions, buvons, dansons, faisons tout ce qu'il vous plaira, mais amusons-nous, sapristi! C'est jour de fête aujourd'hui.

Comme par enchantement, cette note de gaîté fit s'épanouir tous les visages.

— En route! continua Réné. Retournons à la rue de Laval. Chantons, illuminons, festinons, mais plus de tristesse, au nom du ciel! plus de tristesse!

Jacques sourit et se leva. Il était encore un peu étourdi.

mais appuyé sur le bras de Jeanne et du baron, il parvint à se tenir debout.

Aussitôt Réné donna le signal du départ.

Une demi heure après, ils étaient rassemblés dans l'atelier du jeune peintre, qui racontait à sa mère la visite qu'il avait faite le matin au marquis de Lostanges et la façon dont ils s'étaient quittés.

L'heure s'avançait. Le couvert était dressé. Polyte se multipliait.

Réné avait positivement réussi à égayer tous ses hôtes. C'était merveille de les voir, unis et rayonnants. Jacques lui-même était devenu raisonnable.

Au moment où l'on allait se mettre à table, on frappa à la porte de l'atelier.

— Va voir, dit Réné à Polyte, et qui que ce soit, ne laisse pas entrer avant de demander et de m'apporter le nom de cet importum.

Polyte obéit. Une minute après, il reparut. Puis, comme un laquais de grande maison, il souleva l'épais rideau et s'effaça.

— Le marquis de Lostanges! annonça-t-il d'une voix retentissante.

Il n'avait pas supposé que la consigne s'appliquât à un si haut personnage.

Un profond silence régna aussitôt dans l'atelier.

On vit le marquis, pâle et digne, gravir lentement les quatre marches, qui, de l'antichambre, conduisaient à l'atelier.

Arrivé sur le dernier degré, il s'arrêta, et, sans prononcer un mot d'excuse ou de justification, il se laissa tomber à genoux.

Cette humiliation qu'il s'infligeait, ce repentir, plus éloquent mille fois que les plus longues protestations, émurent Réné au point qu'il fut sur le point de s'élancer. Mais il se contint, et, du regard, interrogea sa mère.

— Eh bien! Réné, dit-elle d'une voix tremblante, n'irez-vous pas au-devant de M. le marquis?

Celui-ci n'attendait qu'un mot de pardon tomber des lèvres de la victime. Il se précipita vers M. de Lostanges.

— Venez, mon père, s'ecria-t-il en le relevant.

C'était la première fois que Réné le saluait de ce nom de père.

Chacun se leva respectueusement et resta debout.

Conduit par son fils, le vieillard s'avança, s'approcha de la marquise, s'inclina jusqu'à sa main, qu'il saisit et approcha humblement de ses lèvres.

— Je vous attendais depuis longtemps, marquis, prononça-t-elle avec effort.

Elle ne put en dire davantage et se détourna pour cacher son émotion.

— J'vois c'que c'est, murmura Polyte assez haut pour qu'on l'entendît. J'vas mettre un couvert de plus.

Ce fut le docteur Lasserre qui épousa Caroline d'Érigny, trois mois après.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE

1941 — Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, r. du Bac, 30.



